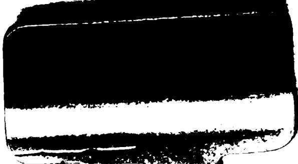






VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ,
GENTILHOMME
ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

TOME SIXIÉME.



A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL, derriére le [illegible]
S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XLV.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.

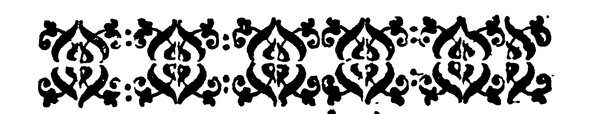


TABLE DES LETTRES

Contenuës

Au Tome VI. des Voïages de Pietro della Vallé.

Fin de la Table des Lettres du Tome VI.

VOYAGES



VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ EN PERSE.

SUITE DE LA LETTRE XVI.*



LE vingt-quatriéme de Février 1622. on reçût d'autres nouvelles à *Lar*, que les Anglois & les Persans étoient décendus dans l'Ile d'*Ormuz*, & qu'à leur arrivée, la ville qui étoit habitée de ces gens de diverses nations, & de diverses loix; savoir, de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres, s'étoit renduë, sans faire aucune résistance, pour empêcher le pillage, auquel elle eut été exposée, comme étant sans défense; & que les Chrétiens, & tous les Portugais, s'étoient retirez dans la forteresse avec

* L'on a divisé cette Lettre, pour mettre plus d'égalité à ces Volumes.

avec leurs meubles, aïant laissé leurs maisons vides. Desorte que les Persans & les Anglois étoient déja tous logez dans la ville, & atachez au siége de la citadelle, dont le Capitaine *François de Sousa* étoit mort, en la place de qui les Portugais avoient élû un autre de leur nation. De ces événemens, qui ne me sembloient pas fort favorables, je ne conçûs rien de bon pour *Ormuz*, & n'en espérai que la ruïne. La ville qui pouvoit faire quelque mine de se défendre, n'en aïant pas eu seulement la pensée, s'étant renduë à l'abord des ennemis, sans nulle résistance. Le Capitaine, qui l'avoit gouvernée quelque-tems, & qui devoit être pleinement informé de ses défauts & de ses nécessitez, étant mort; *Ruy Freira*, l'unique objet de l'espérance des Portugais, étant détenu prisonnier entre les mains des Anglois; ses gens aïant demeuré sans chef reconnu, & sans aucune personne de cœur & de réputation; les Portugais étans souvent divisez dans leurs conseils, & n'étans pas pour céder à un autre, dont la preéminence ne fut point contestée, toutes ces conjonctures me faisoient apréhender & estimer que c'étoient autant de dispositions que Dieu permet quand il veut qu'une afaire succéde mal. Moi qui étois le seul fidèle & Catholique avec ma famille au milieu de ces barbares, je ressentis les peines & les maux des Portugais, comme les miens propres; & je n'eus pas moins de déplaisir de les voir sur le bord de leur ruïne, que j'en eusse eu pour mes compatriotes; aussi les tenois-je en cette qualité dans ce païs, à cause de l'unité de notre croïance & de

de notre religion. Leurs disgraces étoient capables de m'abattre entiérement dans la ville de *Lar*, si je n'eusse trouvé quelque consolation dans la conversation continuelle de quelqu'hommes doctes, dont les entretiens charmoient ma mélancolie & modéroient mes ennuis. Le Médecin qui me traitoit, & qui étoit dans une haute estime, aïant reconnu, par les conférences que nous eumes ensemble, que je n'étois pas ignorant, fit un recit avantageux de ma personne à quantité d'hommes de lettres, ses amis, & les principaux de la ville, qui étant un lieu de repos, sans Cour, sans ambition, & sans aucune distraction d'affaires pressantes, exemt du bruit & de l'importunité des gens de guerre, les porte presque tous à l'étude des lettres, avec un tel progrès, que je puis dire sans mentir, que dans toutes les Provinces de l'*Asie*, où j'ai été, ni dans aucun autre lieu du monde, je n'en ai point vû de si doctes, ni de si profonds dans les sciences, que ceux de *Lar*. Ces honnêtes gens voulurent avoir ma connoissance; plusieurs m'honorérent de leurs visites, avec beaucoup de témoignages d'affection, même durant ma maladie, & bien plus fréquemment après ma guérison. Quelqu'uns m'invitérent dans leurs maisons, & me traitérent splendidement. En un mot, je contractai une étroite amitié avec tous, & je passai quelques mois en leur compagnie avec beaucoup de satisfaction. Sur tous *Moulla Zein' eddin*, mathématicien, astronôme excellent, & le mieux versé dans toutes les autres sciences que j'eusse connu dans la Perse, & qui sans doute passeroit

Habitans de Lar fort doctes.

dans notre païs pour un de la premiére classe, me témoignoit une si grande afection, qu'il étoit incessament avec moi, pour me divertir, me distraire, & pour conférer de ses études, en quoi il m'obligeoit extrémement, pour le profit & le plaisir que je recevois de sa conversation. J'admirois qu'un si bel esprit, un si grand génie, jeune homme encor, qui n'avoit pas plus de trente-cinq ans, se tint auprès d'un pauvre mort avec une assiduité extraordinaire, pour avoir la connoissance de je ne sai quelles bagatelles, & de quelques petites curiositez de notre païs, que je pouvois lui enseigner. Il voulut aprendre à lire, à écrire en latin, à connoître les caractéres *Astronomiques*, & les chifres d'arithmétique, dont il faisoit grand cas. Il me pria de plus de lui envoïer de l'Europe quelques livres des curiositez de mathématiques, & principalement des modernes, dont ils manquent, disant que quoiqu'il n'entendit pas le discours, à cause de la diversité de la langue, qu'il ne pouvoit pas aprendre en si peu de tems, il auroit assez de courage pour en tirer quelqu'instruction de la seule vûë des figures qui y étoient dépeintes, avec le peu que je lui avois montré. Je connus pareillement qu'il étoit homme bien né, de bonnes meurs, bien intentionné, qui jugeoit des choses si équitablement, & avec si peu de passion, que quoiqu'il suivit la foi de sa secte, parce qu'il l'estimoit bonne, étant prévenu de la fausse opinion que la naissance & l'éducation lui en avoient donnée; néamoins en plusieurs choses, dont je le rendois capable par mes rai-

raisons, il s'acordoit avec nous, contre le sentiment de tous les autres Mahométans. De ce que je lui avois proposé, il conçût une si bonne opinion de notre loi; que non-seulement il fut desabusé de plusieurs faussetez, que les Mahométans publient contre nous, mais encor dans les diférends que nous avions ensemble. Pour les matiéres de la religion, il se restreignoit à me dire, que je lui montrasse un passage de notre Ecriture-Sainte, qui confirmât ce que je lui disois, & qu'il se rendroit incontinent à la vérité. Il étoit dans le desir de venir avec moi dans la Chrétienté, seulement pour aprendre. Et je suis assuré que si j'eusse pû l'y conduire, il se seroit fait Chrétien, tant pour l'amour de la doctrine qu'il y auroit entenduë, que pour les bons exemples qu'il y auroit remarquez capables de l'émouvoir; & parceque Dieu n'auroit pas manqué d'assister de ses graces extraordinaires une ame comme la sienne, qui n'a point d'autre intention, ni d'autre volonté que de chercher & de connoître la vérité. Mais le diable y mit empêchement; parce que quand je partis de *Lar*, il en étoit absent, aïant laissé un des fréres pour avoir le soin de sa maison, de sa femme, qui étoit enceinte, & d'une fille assez grande. L'amour particulier que la science & les vertus morales m'ont donné pour cét homme, m'a porté à ce discours assez étendu de ses mérites & de ses belles qualitez. Nous nous visitons souvent l'un l'autre par lettres, sans néamoins que je puisse apaiser le déplaisir que je ressens, de ce que je n'ai pû l'emmener avec moi, lequel avec le

 tems

tems j'eusse pû ôter à Mahomet, pour le donner à Dieu. Entre les autres amis que je me fis dans la ville de *Lar*, il y avoit deux *Cadis*, ou Juges fort estimez, pour les charges qu'ils avoient exercées souvent en divers lieux; l'un se nommoit le Cadi *Roknedin*, aussi versé dans la connoissance des belles lettres, que de la Jurisprudence. L'autre avoit nom le Cadi *Cutb eddin*, Jurisconsulte, Philosophe, Chimiste & Astronôme excellent, avec un autre Gentilhomme, beau-pere du *Cadi Roknedin*, nommé *Moulla Abdi*, qui n'aïant pas plus d'esprit que de science, étoit néamoins d'une grande bonté, afectueux & plaisant en sa conversation, avec ses discours grossiers. L'amitié & la confidence que nous avions ensemble, ces hommes doctes & moi, pendant tout le tems que je demeurai à *Lar*, qui passoient les termes de la courtoisie ordinaire, me donnérent la connoissance de plusieurs choses, que je n'eusse pû savoir sans leur moïen. Premiérement je me pourvûs par leur adresse de plusieurs bons livres, que j'emporte avec moi. Outre cela, dans nos conférences particuliéres, ils me découvrirent mille particularitez des choses les plus cachées de la loi de Mahomet, & d'autres curiositez belles à savoir, dont j'ai rempli mes papiers, qui pourront un jour être utiles au public, si Dieu me conserve la vie. Et entr'autres choses j'ai été pleinement informé par une de ces personnes, que dans la Province de *Lar*, & dans les autres païs de l'Empire Persan, il y a deux sectes entre les Mahométans, qu'ils tiennent pour hérétiques,

Deux sectes des Mahométans.

&

& dont les sectateurs sont punis sévérement, quand ils sont découverts ; ce qui n'empêche pas que plusieurs ne suivent ces opinions, & particuliérement dans la Province de *Lar*, où il y en a plus qu'en tout autre lieu. Une de ces sectes, qui est la plus nombreuse, a tiré son origine il y a plus de deux cens ans d'un certain *Magmud* de *Babel*, autrement de Babilône, qui en fut l'auteur. Ils s'apellent entr'eux *Ehl el tabquid*, qui signifie en Arabe, hommes de vérité, ou plûtôt, gens de certitude. Ils croïent, ou pour mieux dire, ils songent qu'il n'y a point d'autre Dieu que les quatre élémens ; ce qu'ils inférent du nom de Dieu *Allah*, qui, tant en leur langue Arabe, en ôtant la seconde voïelle A, qui n'est pas une voïelle, que presqu'en toutes les langues du monde, n'est composé ordinairement que de quatre lettres ; & de ce que toutes les parties de l'univers ne sont rien davantage que les quatre élémens, ou simples, ou composez. Qu'il n'y a point d'ame raisonnable, ni d'autre vie après celle-ci ; mais que tout l'homme n'est qu'un mélange des quatre élémens, dont il est composé pendant sa vie, conjoints ensemble, & animez par cette étroite union qui les tient liez les uns aux autres ; en mourant, il se résout & se dissipe dans les quatre élemens simples, & par conséquent s'en retourne à Dieu, duquel il a été créé ; & ainsi de toutes les autres choses qui sont sur la terre & dans le Ciel. En un mot, qu'il n'y a point tout que les quatre élemens, qui sont Dieu, qui sont l'homme, & qui sont toutes choses. Il se moquent de

Secte des hommes de vérité.

tout ce que les Prophêtes, les Saints, & les anciens Légiſlateurs ont dit; prétendans qu'ils n'ont pas ſû, ou qu'ils n'ont pas voulu dire la vérité, qui n'eſt autre que celle qu'ils profeſſent. Que par conſéquent les quatre élemens ſont éternels; & le monde, avec toutes ces viciſſitudes & changemens, éternels. Que le Paradis & l'enfer ſont en ce monde; parce qu'ils ont cette croïance, que celui qui a une fois poſſédé la nature de l'homme, retourne une autrefois dans le monde, pour être un animal, ou une plante, ou une choſe inanimée, ou il devient encor un homme heureux ou malheureux, grand & puiſſant, ou pauvre & mépriſé, conformément à ſes mérites, qui eſt la récompenſe ou le chatiment d'une bonne ou d'une mauvaiſe vie. Ils ont pluſieurs livres ſur ce ſujet, que la crainte les retient de communiquer à ceux qui ne ſont pas de leur ſecte. Si quelqu'un des leurs, qui n'en eſt pas parfaitement inſtruit, ou quelqu'autre qui veut embraſſer leur parti, deſire voir leurs livres, ils exigent de lui premiérement une eſpéce de ſerment, que le premier d'entr'eux, & comme leur Supérieur, lui propoſe, qu'ils nomment le petit jurement; lequel étant prêté, ils lui donnent à lire quelqu'uns de leurs livres, mais les moins expreſſifs des miſtéres de leur ſecte. Que ſi après cette premiere inſtruction, le prétendant perſévére dans ſes bonnes intentions, ils lui font faire le grand ſerment, qui leur donne le pouvoir & la liberté de lire indiféremment tous les autres livres, où leurs folies ſont expoſées plus clairement & plus au long. Si

la

la personne n'est pas telle qu'on puisse se fier à sa parole, ils tirent d'elle une promesse par écrit, qu'elle desire être de leur secte, avant que de lui donner de lecture d'aucun de leurs livres, autrement ils ne lui confieroient pas leurs secrets. Ils ont un amour & un respect particulier les uns pour les autres; les femmes ne se cachent point d'un homme de leur secte, quoiqu'il ne soit pas leur parent, comme font les autres Mahométanes; mais tous conversent ensemble avec beaucoup de familiarité & de bienveillance; & tous, non-seulement obéissent avec beaucoup de soumission à leur chef, qu'ils nomment en langage Persan *Pir*; c'est-à-dire, ancien; mais lui fournissent encor libéralement toutes ses nécessitez, jusqu'à leurs propres enfans, soit garçons ou filles, pour le servir. Dans un bourg du territoire de *Lar*, sur le chemin qui conduit à *Sciraz*, la plus grande partie des habitans est de cette secte. Il est de même de la Province d'*Arac*, & de celle qui est proprement la Perse, où il y a une telle quantité de ces pauvres errans, que le Roi *Abbas* aïant pris une fois un de leurs chefs, qu'il condanna à la mort; ce misérable confessa au suplice, qu'on pourroit assembler 40000. chevaux des hommes de cette profession, dont il nomma les chefs; qui faisoient leur demeure en divers lieux, que le Roi fit presque tous mourir. *Moulla Abdi*, citoïen de *Lar*; & mon ami, est un de ses Professeurs, mais caché. L'autre secte n'est pas si nombreuse; ils la nomment *Taric Zena-deca*, qu'on peut interpreter, la voïe des Avares, à cause que ceux qui la suivent, sont peut-être sujets à ce vice, si ce n'est que Secte des Avares.

nous la voulions prendre dans un ſens conforme à leurs propoſitions, pour la ſecte des *Sadducéens*, qui nioient la réſurrection. J'ai quelqu'indice que cette ſecte pourroit être une branche ou une dépendance de l'héréſie des *Manichéens*; parce que *Manés*, hérétique Perſan, qui au raport de *Suidas*, tiroit ſon origine des Brachmanes des Indes, & qu'un Roi de Perſe idolâtre, nommé *Behram*, fit écorcher tout vif, comme même les hiſtoires de Perſe en font foi, n'eſt point autrement apellé des Perſes de notre tems, que *Manei Zendic*; c'eſt-à-dire, Manés l'avare; ou pour mieux dire, le Sadducéen, qui nioit la foi de la réſurrection des morts. Ceux-ci croïans, comme nous le croïons auſſi, que Dieu eſt en tout lieu, & qu'il remplit toutes choſes; ils paſſent plus avant, & inférent de là, que tout ce que nous voïons devant nos ïeux, que tout ce qui eſt dans le monde, que tout ce qui a été créé, eſt Dieu. Peut-on s'imaginer une folie pareille? Je ne ſai pas néamoins s'ils ſont dans pluſieurs autres erreurs, auſſi abſurdes qu'impies, qu'on attribuë aux *Manichéens*. Il y en a quelqu'autres entre les *Mahométans* qui ne ſont pas hérétiques, mais cependant qui tiennent une opinion aſſez étrange, qui eſt celle d'*Avicenne*, ſi je ne me trompe, quoiqu'elle leur ſoit indiférente. Elle porte, que le ſoleil, la lune & les étoiles ſont animées de ces intelligences, que nous apellons aſſiſtantes, qui donnent le mouvement aux Cieux par leur impreſſion, & qu'ils tiennent pour des formes unies, comme les ames aux corps, qui donnent non-

Manés héréſiarque.

Opinion d'Avicenne touchant les aſtres.

ſeulement le mouvement, mais encor la vie à ces corps lumineux. Et comme je leur objectois, que des corps ſi vaſtes auroient beſoin d'une grande nourriture, & qu'ils rendroient des excremens capables de remplir & d'infecter tout le bas monde; ils me répondoient, que les Cieux étoient des corps glorieux, qui n'avoient pas beſoin de nourriture pour ſe ſuſtenter, qui n'étoient pas ſujets à la corruption, & aux autres infirmitez des corps inférieurs. Que ces intelligences étoient des Anges d'un ordre ſupérieur, bienheureux; qui avoient beaucoup de pouvoir auprès de Dieu, & par conſéquent beaucoup de vertu & d'éficacité dans l'adminiſtration des choſes de ce bas monde. *Moulla Zein' eddin*, mon intime ami, tenoit cette opinion, & portoit une dévotion particuliére au ſoleil, comme à l'auteur de tout bien; & ſurtout des ſciences, à qui tous les jours il faiſoit de longues & ardentes priéres à ſon levé, & à certaines heures du jour: &, comme il m'avoüa, il eut cru devoir mourir, s'il eut laiſſé paſſer un jour ſans lui rendre ces devoirs religieux. Je faiſois tout mon poſſible pour le détourner de cette opinion; mais comme il m'eut répondu qu'il s'en raportoit à un paſſage de l'Ecriture Sainte, ſi je pouvois lui en citer un ſeul, qui dit le contraire; je n'en eus pas un ſur le champ, qui fut formel & capable de le convaincre. Car ceux que je lui alléguois du *Deutéronôme*, du quatriéme *des Rois*, & autres ſemblables, où Dieu fait un reproche aux *Juifs*, qu'ils ont adoré le ſoleil, la lune, & toute la milice du Ciel, il me re-

repartoit qu'ils étoient bien éloignez de cette impiété d'adorer les corps célestes, comme des Dieux, qu'ils savoient être une erreur qui méritoit d'être blamée; qu'ils les vénéroient seulement comme des esprits sublimes, bienheureux, & agréables à Dieu, à proportion de l'honneur que nous rendons aux Anges & aux Saints; & avoient recours à leurs intercessions, qu'il leur étoit non-seulement licite, mais nécessaire de demander pour être sous la protection de la Majesté Divine; demeurant d'acord avec nous sur la croïance de l'*Invocation* des *Saints*, que les hérétiques Chrétiens de ce tems nient si opiniâtrement dans notre Europe. Mais pour lui persuader que les *Planetes* & les étoiles n'étoient point animées de ces bienheureuses intelligences, le seul témoignage de mon opinion n'étoit pas sufisant, non plus que les assurances que je lui donnois de la croïance commune de tous les Chrétiens. Il vouloit un texte clair & formel de l'Ecriture, qui lui dit qu'il se trompoit dans la sienne, ce que je ne pus lui monter; tant parce que je ne suis pas assez savant pour cela, que parce que je n'avois aucun de nos livres auprès de moi. Il y a encor certains *Philosophes* parmi eux, qui tiennent que nos ames sont d'une nature de feu, & que l'homme venant à mourir, l'ame ne peut moins faire que de s'en retourner à sa *Sphére* naturelle, qui est de deux sortes; c'est-à-dire, comme ils parlent en Arabe, ou *Nur*, ou *Nar*. Ces deux paroles sont deux noms radicaux, ou, comme prétendent les autres, dérivez d'un même verbe *Nara*, qui signifie luire

L'ame de l'homme est d'une nature de feu, &c.

luire & brûler, d'où ces noms sont formez; avec cette diférence, que *Nur*, signifie la lumiére, & *Nar*, le feu, qui sont l'un & l'autre les principes de la chaleur. Ils disent donc, que lorsqu'un homme meurt, son ame sortant du corps, comme d'une prison, où elle étoit détenuë captive, prend aussi-tôt l'essort & s'en retourne à sa *Sphére* naturelle de la chaleur, diversement néamoins, selon ses mérites, & conformément à ses œuvres. Parce que si elle est bonne, elle s'en va au *Nur*; c'est-à-dire, à la lumiére du Paradis, où sont les ardeurs délicieuses d'une charité parfaite; & & au contraire, si elle est mauvaise, elle s'en va au *Nar*; savoir au feu d'enfer, où sont pareillement les ardeurs cuisantes d'une peine extrême; & de l'une & de l'autre maniére, elle se rend à sa *Sphére* & à son lieu naturel. Je suis redevable de ces belles curiositez & de mille autres à ces honnêtes personnes, qui m'informérent, non-seulement des opinions des *Mahométans*, mais aussi de celles des *Brachmanes* de l'Inde, Gentils, qui ont beaucoup de communication avec ces derniéres Provinces de la Perse, qui leur sont les plus voisines. *Moulla Zein' eddin* me fit avoir un livre de leurs extravagances traduit en Persan, qui est assez curieux, & que j'emporte avec moi; mais qui contient trop de choses, pour les pouvoir comprendre toutes dans une seule lettre. C'est assez parler de ces choses; reprenons le discours de mes avantures & des afaires de la guerre; mais auparavant permettez-moi de vous dire, que les Dames de *Lar* ne furent pas moins obligeantes

tes envers nous que leurs maris. Car outre la maîtresse du logis où nous demeurions, & ses filles, qui rendirent toute sorte de services à *Mariuccia*, quoique je ne voulus pas permettre qu'elle eut beaucoup de familiarité avec elles, pour n'être pas personnes de qualité, ni d'une probité fort reconnuë; la femme de mon grand ami *Moulla Zein' eddin*, lui rendit tous les témoignages d'une parfaite amitié, avec de grands respects. Et sur toutes les autres, une certaine Demoiselle un peu âgée, qu'on nommoit *Bibi Gianagà*; c'est-à-dire, Madame *Gianaga*, qui pour sa qualité étoit assez connuë & estimée dans la ville, aïant eu, par je ne sai quel moïen, la connoissance de *Mariuccia*, eut pour elle une afection particuliére. Et comme elle ne compatissoit pas moins à ma viduité, qu'à sa solitude dans un âge encor si tendre, elle nous consola de son amitié, durant tout le tems que nous fûmes à *Lar*. Un jour entr'autres elle nous régala de toutes les galanteries du païs, & particuliérement des ouvrages des femmes, qui se font ici dans la perfection. A mon tour, je lui fis aussi quelqu'autre presens assez curieux qui lui plurent, quand ils lui furent presentez de la part de *Mariuccia* & de la mienne. Et parce que sa condition de femme, & sa qualité de noble ne me permettoit pas de la visiter, ni de lui parler de bouche, suivant la coûtume des *Mahométans*, je la remerciai des faveurs qu'elle nous faisoit tous les jours, par une lettre, la plus civile & la plus afectueuse, que je pus la dicter en langue Persane, qu'elle reçût d'un même cœur qu'elle lui étoit écrite.

Je

Je viens donc à m'aquiter de mes promesses, en vous disant que le vingt-sixiéme de Février, qui fut le premier de la sortie de ma maison après ma maladie, me promenant par la ville, je vis le Palais d'*Ibrahim Chan*, qui avoit été le Seigneur & le Prince de la Province de *Lar*, avec une place au-devant d'une juste grandeur. Elle est vide à present, & n'est habitée de personne, étant réservée au *Chan* de *Sciraz*, qui y prend son logement quand il vient à *Lar*, qui a été uni depuis à son Gouvernement. J'y vis aussi le *Bazar*, ou ruë du marché public, comme il y en a dans toutes les villes de l'Orient, qui commence au bout de la place vis-à-vis du Palais, & s'étend fort loin en droite ligne, bien bâtie, couverte en voute, assez haute, fort claire, & bien proportionée. Vers le milieu, il y a une coupe, ou un dôme, d'où naissent deux autres ruës, d'une pareille architecture, qui font partie du *Bazar*, & qui le coupent en forme de croix. Etant sorti du marché, au bout de cette grande ruë, je vis sur la main droite, à une des extrémitez de la ville, un château bâti sur une éminence, qui néamoins s'avançoit un peu sur la plaine de tous côtez, entouré de simples murailles, & de peu de considération. La chose la plus remarquable que je vis dans cette ville, & qui mérite que je vous en fasse une description assez ample, fut une grande quantité de petites tours, élevées sur les maisons au plus haut du toit, en forme de nos loges, ou des tuïaux de nos cheminées, mais beaucoup plus grandes, & presque comme la pointe d'un de nos clochers. Il n'y

Description de la ville de Lar.

n'y a presque point de maison où il n'y ait une de ces tours, pour prendre le vent, & avec le vent donner de la fraîcheur au-dedans, qui leur est nécessaire presque toute l'année. On les nomme en Persan, par cette raison, *Bad-ghir*, comme qui diroit, Pille-vent. Ces tours sont apuïées sur les voutes des sales ou des principales chambres, ou au milieu, comme ces petites coupes, que nos architectes apellent des lanternes; ou bien à côté des chambres & des sales, selon qu'ils le jugent plus à propos. J'ai remarqué qu'on pourroit faire une grosse muraille au-dedans de ces tours, comme à nos cheminées, & même que nos cheminées pourroient facilement être réduites à l'usage de ces tours, qui est d'atirer les vents, & d'introduire la fraîcheur dans la chambre durant l'été, sans boucher l'issuë de la fumée pendant l'hiver; & qui plus est, sans qu'aucun vent pût renvoïer la fumée dans la maison; parce qu'elle auroit toujours, de quelque côté que ce fût, une ouverture libre pour sortir. L'artifice est d'élever une muraille fort mince par le milieu de la cheminée, depuis le bas jusqu'au haut, ou de la tour en sa largeur, & la diviser en plusieurs petits carrez par l'autre muraille de travers, d'une même longueur & largeur, qui ocupent entiérement l'entredeux du grand tuïau, en telle sorte, qu'il y ait plus de ces petites séparations depuis le bas jusqu'au toit, que depuis le toit jusqu'au haut de son extrémité, qui devoient être ouverts des quatre côtez de l'air, pour donner l'entrée au vent & l'issuë à la fumée, & couvert par le haut d'un toit, soutenu sur quatre petits pil-

piliers, pour recevoir la pluïe & la faire écouler par des goutiéres. Il ne faut pas néamoins que les maîtresses murailles de la cheminée, ou de la tour, montent plus haut que la maison, afin que le vent, de quelque côté qu'il soufle, venant à donner dans ces ouvertures avec impétuosité, contre ces autres petites murailles, qui font leur séparation, puisse décendre, sans aucun empêchement, tout le long de ces petits tuïaux, & donner de la fraîcheur à la chambre durant l'été. La même chose peut se faire pour dissiper la fumée en hiver; parce que si elle ne peut pas sortir du côté que le vent tire, elle sortira par l'autre, qui est à couvert du vent, par le moïen d'une de ces petites murailles. Que si on ne veut point avoir de vent, ni de fraîcheur dans sa chambre, on le peut empêcher facilement, en bouchant les tuïaux par en bas avec des tables, ou autrement, & en ouvrir & fermer quelques-uns; tantôt les uns, tantôt les autres, selon qu'on voudra plus ou moins d'air, ou de vent frais. L'usage de ces Pille-vents n'est pas seulement en usage dans la ville de *Lar*; mais aussi dans toutes les Provinces les plus méridionales & les plus chaudes de la Perse, & même dans les Indes. Parce que la chose est assez curieuse, & qu'elle mériteroit bien d'être mise en usage dans notre païs, j'en ai voulu faire la description assez exactement, & même pour vous la faire mieux comprendre, vous en tracer un dessein sur le papier. En voici donc la forme & le projet.

Peu de jours après, qui fut le septiéme

de Mars, je pris l'élévation du *Pôle*, avec mon *astrolabe*, dont aïant fait la suputation sur mes tables, je trouvai que le parallele de *Lar* étoit éloigné de l'*Equinoxe* de vingt-sept degrez, dix-sept minutes, & quelque peu davantage; & par conséquent que la latitude du Pôle Boréal l'étoit d'autant. Mon ami *Mollua Zein' eddin*, à qui je me fie plus en cela qu'à moi-même, parce qu'il est grand astronôme, met *Lar*, qui est son païs, à vingt-sept degrez & demi de latitude boréale. Le peu de diférence qui est entre son calcul & le mien, peut provenir de ce que pour n'avoir point tant de peine, je ne pris pas si justement que je devois le point du midi avec mon astrolabe, qui est la voïe la plus véritable & la plus assurée; mais je me contentai seulement d'atendre que le soleil jettât des raïons droits sur une ligne méridionale, que le jour auparavant j'avois tracée sur une petite éminence, que j'avois fait aplanir exprès; en quoi il se peut faire que je me trompai de ce peu, à cause que la surface où j'avois tiré ma ligne n'étoit pas peut-être également unie. Je fis une autre observation, qui est, que le plus grand froid qu'on sent à *Lar*, arrive au commencement du mois de Mars; encor est-il fort tempéré, & de si peu de durée, qu'on a de la peine à vivre dans cette ville durant le reste de ce mois, pour la grande quantité de *Mouches*, qui y sont extrémement importunes. Outre cela, on commence en ce tems-là à y voir des *fleurs d'orangers*, de *roses* & de *jasmin*, que nous apellons des catalognes, & de l'orge en épi. Il faut rémarquer, qu'il n'y a dans

dans cette ville aucune eau vive & courante de riviére ou de fontaine, & qu'on n'y boit que de l'eau de pluïe, qu'on ramasse & conserve dans de grandes cîternes, dont il y a un grand nombre, mais la plûpart hors de la ville, en divers lieux voisins, & plusieurs jointes ensemble. Quand il ne pleut point une année, les bourgeois la passent fort mal; & c'est pour cette raison qu'ils ont un si grand nombre de cîternes aux environs, si grandes & si capables, qu'elles peuvent contenir de l'eau pour plusieurs années, de peur qu'elle ne vienne à leur manquer, & qu'ils ne meurent de soif, s'il se passoit un an sans pleuvoir. Au même-tems un *Géorgien*, de qui j'étois fort ami, me confirma ce que j'avois déja oüi dire à quelqu'autres Géorgiens mes amis, quand je partis d'*Hispahan*, sans néamoins me l'assûrer, que le Prince *Luarsab*, *Géorgien* & Chrétien, jeune homme de mon âge, ou peut-être un peu moins, qui avoit été le maître & juste possesseur de *Teflis*, de toute cette grande Province des *Cartles*, & qui se rendit volontairement au Roi de Perse, avec tous ses Etats, dans les derniéres guerres, après avoir été relégué à *Esthabad* ensuite de ses disgraces, & delà conduit à *Sciraz*, pour l'éloigner davantage de ses sujets & de son païs, où au commencement il avoit la liberté de la conversation, quoiqu'il fut gardé, & aussi-tôt il fut resserré dans un château; enfin depuis quelques mois avoit été étranglé dans sa prison, par l'ordre du Roi, pour quelque jalousie d'Etat, sans avoir jamais pû se marier, ni laisser des enfans après lui. Je me souviens que je vous

Disette d'eau à Lar.

Mort funeste du Prince des Géorgiens.

vous ai écrit une autrefois que cette Principauté, qui est belle & fort considérable, aïant été réduite en Province, n'est plus possédée par un Prince souverain & absolu, comme elle étoit auparavant: Elle est gouvernée par un Prince de la maison de *Luarzab*, nommé *Simon Chan*, fils de ce *Bagred Mirza*, dont je vous ai parlé dans une autre ocasion; il la tient comme un fief, relevant de la Couronne de Perse. Il est Persan de naissance, & *Mahométan* de Religion de pere en fils, quoique ses sujets & sa milice soit presque toute Chrétienne. Le vingt-un de Mars, qui étoit dédié à célébrer la fête du *Neuruz*, ou du commencement de la nouvelle année, je remarquai que plusieurs boutiques demeurérent fermées durant quelques jours, & même celles où l'on vendoit des vivres, ce qui étoit fort incommode au peuple. J'en voulus savoir la cause; & on me dit, que tous ceux qui exerçoient ces métiers étoient obligez de païer tous les ans, à la fête du *Neuruz* & au changement des Gouverneurs, une grande somme d'argent au Fisc, sans avoir la liberté de travailler, qu'ils n'eussent eu la permission d'ouvrir leurs boutiques, après-quoi un de leurs gens, une boutique étant ouverte, passoit par la ruë, avec des flutes ou des fifres, en signe de joïe. Je vis un boucher, devant qui des hommes portoient sur leurs têtes des moutons entiers, tous aprêtez & couverts de lauriers, en signe que la boucherie étoit ouverte. On a cette coûtume en ce païs de faire cuire des animaux entiers dans le four; & en certaines solemnitez,

les uns dans les autres ; comme dans un mouton, un chapon ; & dans un chapon, un poulet ; & dans le poulet, un petit oiseau, avec du riz dessous, qui reçoit toute la graisse, & qui cuit avec le reste, qu'ils nomment *Périan*. C'est un ancien usage du païs de cuire ainsi des animaux entiers dans le four, comme *Hérodote* le témoigne de son tems. Mais pour retourner à ce que je disois des taxes, que païent les Marchands ; je vous dirai que ce pauvre peuple de *Lar*, est fort maltraité & tiranisé par des impôts & tributs insuportables, que le Roi, qui n'a pas beaucoup de confiance en eux, leur impose pour les afoiblir. Il ne considére pas qu'en leur ôtant les forces & les biens, il leur ôte aussi l'amour que des sujets doivent avoir pour leur Prince ; c'est pourquoi ils haïssent le Roi, & détestent le gouvernement des *Chizilbasci*. Les Portugais ne se sont jamais intéressez dans les afaires de leurs voisins, & même ils ne se sont pas souciez d'en prendre connoissance, quoiqu'ils puissent un jour en avoir besoin. Allant un jour par la ville, dans le dessein d'acheter quelques livres Arabes, qui étoient à vendre au côté de la principale ruë, j'en vis d'autres assez grandes, qui avoient chacune un grand fossé, tiré tout du long par le milieu, où l'eau des montagnes voisines venoit se rendre en tems de pluïe. Ces fossez, qui étoient comme autant de canaux, avoient des ouvertures & des décentes deçà & delà, par intervales, proportionnez aux maisons qui étoient sur les bords, par où elles puisoient l'eau devant leurs portes. La disette d'eau est si grande dans cette ville,

Daces & impôts, pour afoiblir les peuples.

qu'il

qu'il est nécessaire d'aporter tous ces soins pour recevoir celle du Ciel; parce qu'il n'y a pas une seule goute d'eau vive, comme je l'ai déja dit, que les pluïes y sont rares, & les chaleurs extrêmes.

Etat de la Province d'Haveiza.

Le mois d'Avril fut rempli de nouvelles. Le premier jour, certains Arabes, sujets du *Chan* de *Sciraz*, & habitans d'un lieu voisin de l'*Haveiza*, qui est la partie la plus méridionale de Babilône, voisine de la mer, à l'orient du tigre, sur les confins de la *Susiane*, arrivérent à *Lar* & logérent auprès de nous. Leur aïant demandé des nouvelles de leur païs, ils me dirent, qu'après la mort de *Murabek*, Prince Arabe, absolu & souverain, son fils aîné *Seid Nasie*, qui étoit gendre du Roi de Perse, à present régnant, avoit possédé l'*Haveisa* pendant un an; & qu'au commencement de l'année suivante un de ses parents, nommé *Seid Rescid*, qui aspiroit à sa Principauté, lui donna du poison, & s'en empara après sa mort. Ils m'ajoûtérent que ce *Seid Rescid*, qui étoit un vaillant cavalier, avoit été tué dans un combat qu'il eut contre ceux de *Bassora*, sujets du Turc; mais qui ne le reconnoissent que de nom. Son successeur fut un autre Prince de son sang nommé *Selama*, qui peu de tems après céda de bonne volonté la Principauté d'*Haveiza* à *Seid Manzur*, frére cadet du défunt *Murabek*, âgé de trente-cinq ans, ou environ, sous le bon plaisir du Roi de Perse, qui l'avoit à sa suite, & avec le consentement de tous ces Arabes, qui le desiroient ardament, & qui avoient une afection particuliére pour le Persan. Ce *Seid Mansur* régne aujour-d'hui

d'hui paisiblement, quoique *Murabek* ait laissé quelqu'enfans, qui étans trop jeunes, ont été exclus de la succession de leur pere. La semaine suivante quelqu'Arméniens de mes amis, arrivez nouvellement du Port de *Combru*, me confirmérent ce que j'avois apris auparavant de la bouche de certains *Chizilbasci*, venus d'*Ormuz*. Que les Persans, par une mine, avoient fait sauter une partie d'un bastion de la citadelle; qu'ils feroient leurs éforts pour y entrer; & conformément à cela les Arméniens assuroient qu'ils y étoient entrez; & les Portugais commençoient à lâcher pié, & à se sauver dans leurs vaisseaux; mais que les premiers qui étoient montez par la breche, au nombre d'environ trois cens, n'aïant pas été suivis des autres, les Portugais avoient repris courage; & par le moïen de leurs grenades, & de leurs feux-d'artice, les avoient repoussez avec avantage, plusieurs des ennemis étans morts ou blessez sur la place, & que les assiégez réparoient les ruïnes de leurs murailles. Les mêmes Arméniens me dirent une autre chose, qu'ils avoient aprise en chemin d'un de leurs compagnons, que les Peres Carmes-Déchaussez avoient été en peine à *Hispahan*, au sujet des lettres qu'ils envoïoient à *Ormuz* par *Elie* leur jardinier, & qui avoient été surprises, comme je vous ai mandé ci-devant; & qu'outre le porteur, que le *Chan* de *Sciraz* avoit fait mourir, deux ou trois autres, qui avoient été découverts par ces mêmes lettres, avoient été lapidez & brûlez par la fureur du peuple d'*Hispahan*. Et que les Peres avoient été

Description des Chrétiens en Perse.

été resserrez dans leur maison durant quelques jours, avec des gardes devant leur porte; mais qu'à present le bruit étant apaisé, on ne parloit plus de rien. Un de ces jours étant sorti hors de la ville, qui n'est point ceinte de murailles, non plus que les autres de Perse, je vis une chose fort extraordinaire sur le grand chemin, qui mérite bien que vous en aïez la connoissance. Je rencontrai dans une place, assez éloignée des maisons, je ne sai combien de piliers tous ronds, depuis le pié jusqu'au haut, en forme de ces petites colonnes qu'on plante comme des bornes, bâtis de pierres, de la hauteur presque d'un homme, & rangez en droite ligne, sur un des bords du chemin. Je m'informai des gens du lieu, de ce que c'étoit; ils me dirent, qu'au-dessous & au-dedans de ces piliers, on avoit enterré jusqu'à la ceinture, & muré des hommes tous vifs, un chacun dans son pilier, pour avoir été surpris volans sur les chemins, qui est le châtiment ordinaire de ces brigans dans la justice de *Lar*. Ce spectacle me remit dans la mémoire ce que j'avois lû de S. *Marcel*, qui fut fait mourir en France d'un suplice, que le *Martirologe* qualifie d'une cruauté inoüie, aïant été mis en terre jusqu'à la ceinture, où il vécut trois jours en cét état. Il n'est pas dit néamoins qu'il fut muré de la ceinture en haut, comme il paroît que ces criminels l'ont été, qui n'aïant point eu d'air pour respirer, doivent avoir été bien-tôt étoufez.

Criminels enterrez vifs.

Le 20. d'Avril, le bruit courut dans *Lar* qu'il est venu un secours considérable aux assiégez d'*Ormuz*, de je ne sai combien de galio-

galiotes, dont quelqu'unes étoient entrées, malgré toutes les opositions des Anglois; & les autres, qui n'avoient pû entrer, s'étoient retirées en arriére vers *Mascat*. Mais on sût le contraire peu après; qu'il n'étoit venu aucun secours à *Ormuz*; mais seulement que deux galiotes de Manuel de Sousa, qu'il envoïoit, ou qu'il conduisoit lui-même, étoient venuës pour prendre sa mere, femme du Capitaine défunt, afin de la retirer du danger, & de la conduire en sûreté, comme il fit, à *Goa*. Il est bien vrai que les Anglois firent tous leurs éforts pour empêcher que ces barques ne passassent; mais elles combatirent, se défendirent vaillament, & entrérent à *Ormuz*, quoi qu'avec beaucoup de dificulté, & en sortirent heureusement, conduisans cette Dame avec sa famille & ses hardes à Goa, qui étoit tout leur dessein. Il courut aussi quelque bruit, qu'il y avoit quelque pourparler de paix entre les Portugais & les Persans; quelques Portugais étans sortis expressément pour venir trouver le *Chan* de *Sciraz* dans son camp, & réciproquement quelques *Mahometans* étans entrez dans la forteresse des Portugais pour ce sujet. Et que le Chan se portoit à un acord, estimant qu'il fut impossible, ou au moins bien dificile, d'emporter cette place; mais que les Anglois n'avoient pas voulu y consentir, continuant toûjours la guerre, & minant incessament la place, dans l'espérance de faire bien-tôt tomber la muraille du côté de la terre, oposée à la mer.

Ce pendant nous entrâmes dans le mois de Mai, qui fut entiérement desavanta-

geux à nos afaires, & qui commença presque par une éclipse de soleil, qui fut vûë à *Lar* le dixiéme du mois, mais comme imperceptible, à cause qu'elle ne couvroit pas la moitié du soleil, & qu'elle n'arriva que sur le soir, un peu plus tard, que *Moulla Enaiet*, frére de *Moulla Zein'eddin*, ne l'avoit prédite dans une de ses *Ephémérides* de la presente année, calculée sur le Méridien de *Lar*, laquelle a cours par la Province; aussi est-elle assez bonne, & je la garde avec moi. Le lendemain, au point du jour, nous reçûmes les nouvelles certaines de la prise d'*Ormuz*, qui arriva de cette maniére, comme je l'ai aprise de diférens endroits. Les Persans aiant miné toute la muraille du côté de la terre, qui tomba en plusieurs lieux, il ne leur fut pas dificile de venir à l'assaut, & de gagner quelques boulevars, où ils ne laissérent pas de perdre beaucoup de monde. Les Portugais ne s'estimans pas assez forts pour soûtenir plus long-tems, se retranchérent dans la maison du Capitaine, qui étoit leur dernier refuge; mais comme ils se virent hors d'espérance de secours, & dans une incertitude d'être mis à mort, s'ils s'opiniâtroient davantage au combat, outre que les vivres leur manquoient, ils demandérent à capituler; & enfin ils se rendirent, à condition que leur vie & l'honneur de leurs femmes seroit conservé, ce que le Chan leur promit volontiers. Voilà comment les Persans furent maîtres d'*Ormuz*, & le Chan entra dans la forteresse le Dimanche, premier jour de Mai de la présente année 1622. Mais parce que les Anglois observent le Calendrier

Prise de la citadelle d'Ormuz.

ancien, ſuivant lequel ils contoient le 21. d'Avril, & célébroient le jour de Pâques, dix jours devant nous, j'ai voulu vous avertir de cette particularité, de peur que quelqu'un voïant cét écrit, & le conférant avec la relation, que les Anglois en ont faite, n'eſtime que nous ſoïons de diverſes opinions, ne conſidérant pas que cette diférence de jours ne provient que de la diverſité des Calendriers. Et parce qu'entre les Portugais même, il y en a quelqu'uns qui gardent le Calendrier réformé, & néamoins qui mettent la priſe d'Ormuz au troiſiéme de Mai; pour ôter le doute, qui pourroit naître de cette diverſité de raports, je vous déclare, que la place fut renduë & remiſe entre les mains des Perſans le premier jour de Mai; mais que les Portugais n'en furent dehors que le troiſiéme. Le Roi d'*Ormuz*, avec ſon *Viſir* & tous ſes gens, qui étoient *Mahométans*, renfermez dans la citadelle, furent arrêtez priſonniers par le Chan, & tous les Portugais, hommes & femmes, Religieux, ſoldats & marchands, au nombre de trois ou quatre cens perſonnes, dont il n'y en avoit que quinze ou vingt, qui ne fuſſent point malades ou bleſſez, demeurérent ſous la puiſſance des Anglois; comme il avoit été acordé, que les Chrétiens demeureroient aux Anglois, & les *Mahométans* au *Chan*. La guerre étant ainſi finie, le Chan partit auſſi-tôt de *Combru*, & prit le chemin de *Sciraz* par *Darabghierd*, dans le deſſein d'aller au plûtôt trouver le Roi, en quelque liêu qu'il fut, & laiſſa ſon Général *Imamculi Beig*, qui vint aprés lui &

le suivit, sans se presser, avec son butin & ses prisonniers, aïant congédié l'armée, & aïant distribué une somme considérable, tant aux *Chizilbasci*, qu'aux autres, qui avoient été tirez des bourgs & des villes du païs, dont la plus grande partie étoit morte à la guerre. L'on voïoit tous les jours à *Lar* passer quantité de soldats, qui se retiroient de l'armée, laquelle peu-à-peu se dissipa entiérement, à la réserve d'environ quinze cens hommes, qu'on laissa pour garder la citadelle & la ville d'*Ormuz*. C'étoit un spectacle funeste de voir le grand nombre de soldats blessez & estropiez, qui passoient à toute heure, sans conter celui des morts, qui nous fit connoître que le Persan avoit acheté bien cher la prise d'*Ormuz*. Dans ce passage je reçûs des visites de plusieurs personnes de qualité, qui quoique d'abord je n'eusse pas l'honneur de les connoître, me connoissent néamoins par réputation, sur le recit que leur en avoient fait à *Combru*, *Moulla Abdi*, & je ne sai combien d'autres de mes amis de *Lar*, du rang des Doctes; desorte qu'ils voulurent faire une connoissance particuliére, & contracter une amitié fort étroite avec moi. Entr'autres *Mirza Sceref gihon*, homme de lettres & curieux, frére du *Seid Scerif Calanter* de *Sciraz*, & une autre personne fort docte, nomée *Moulla Hacuerdi*, s'arrêtérent un jour entier à *Lar*, venans du port, pour me voir. Et sur-tout *Mir abdul Hasan*, le plus considérable & le plus docte de *Sciraz*, & le premier Bibliothéquaire du Chan en cette ville, l'un des plus fameux de la Perse pour les siences, selon le raport que

m'en fit *Moulla Abdi*, mon intime ami, eut un grand desir de me voir. Le jour qu'il devoit arriver à *Lar*, il envoïa devant un de ses hommes pour m'inviter à souper avec lui, dans la maison du *Cadhi Rokn' eddin*, notre ami commun, où il devoit loger, & qui m'y invita aussi de sa part. J'y fus donc, il me fit des caresses extraordinaires, & me prit dans une amitié si grande, qu'il me l'a toujours fait paroître depuis. Nous soupâmes ensemble joïeusement, avec un grand nombre de nos amis, toutes personnes de qualité, qui lui rendirent de grandes déférences, à cause qu'il est bien aimé du Chan. Je vis dans ce festin une certaine espéce d'oranges, que je n'avois point encor vûës dans aucune contrée de l'Asie, & de l'Europe, non pas même dans la Gréce, ni dans notre Italie, où il y a quantité de ces fruits. Elles sont grosses & belles, d'une couleur de feu au-dehors, & au-dedans extrémement douces; &, ce qui est le plus considérable, est leur écorce, beaucoup plus épaisse, que l'ordinaire des autres, fort tendre, & d'un goût si agréable, mêlé de je ne sai quoi d'épicé, qui est meilleure à manger, & plus savoureuse que la chair même du fruit. J'ay fait ensorte d'en avoir de la semence, que j'emporte avec moi, & celle de certains limons doux, qu'ils nomment *Bacrai*. Je ne sai pas s'ils pourront venir en notre païs, & sur-tout après les avoir gardé si long-tems sans les changer, je ne manquerai pas d'y emploïer tout le soin possible. Pour revenir à *Mir Abdu'l Hasan*, nous passâmes tout le soir, jusques bien avant dans la nuit, dans

Oranges extraordinaires.

un agréable entretien, qui ne l'eut pas entiérement satisfait, si je ne lui eusse promis de revenir le lendemain déjûner avec lui, & passer toute la journée, qu'il devoit séjourner à *Lar* en sa compagnie. Sa politesse, & quelqu'autres considérations me forcérent à lui acorder ce qu'il me demandoit. Je retournai donc le lendemain matin; & nous deux, avec quelqu'uns de de pareil entretien, emploïâmes le jour entier, avec une grande satisfaction d'esprit, à lire des livres, confronter des auteurs, examiner des vers des Poëtes, & en d'autres ocupations semblables, dans une chambre retirée, sans que le *Mir* se mit beaucoup en peine des Gentilshommes & des principaux Oficiers de la ville, qui atendoient dehors; les uns pour lui faire la révérence; les autres pour lui parler d'afaires. C'est ainsi qu'on en use souvent à la Cour & parmi les Grands, où les hommes d'Etat se tiennent bien souvent retirez, sans qu'on puisse leur parler facilement; & quand on croit qu'ils sont les plus ocupez aux affaires de conséquence, c'est à lors qu'ils ont le moins d'afaires, ou point du tout, & qu'ils se divertissent, passant le tems, chacun selon son humeur. J'apris tous ces événemens de la guerre d'*Ormuz* de la bouche du *Mir*. Le plaisir que je prenois à la douceur de sa conversation, fut traversé par un déplaisir sensible, que je reçûs à la vûë d'un enfant Portugais qu'il me montra, dont le Chan lui avoit fait present, pour être un de ses Pages & le servir à table, vêtu à la Persane, & circoncis; & d'un certain *Manuel* Chrétien, qui s'étoit ren-

L'abord des Grands dificile.

rendu *Mahométan* & avoit pris le nom de d'*Isuf*. Il me fit d'autant plus de compassion, que je sus que la même disgrace étoit arrivée à plusieurs autres jeunes hommes par la faute des Anglois, qui, contre les articles de leur traité, les avoient abandonnez entre les mains des Infidèles, pour perdre la foi avec la liberté, soit qu'ils ne pussent l'empêcher, ou qu'ils ne s'en souciassent point. En quoi ils n'imitérent pas la générosité de cet ancien *Lacrates Thébain* à la prise de *Peluse*, où combatant pour les Perses contre d'autres Grecs, qui défendoient la ville pour les Egyptiens, conformément au raport de *Diodore*, la ville aïant été prise, il ne voulut jamais permettre qu'aucun des Grecs fut maltraité des Perses, ou en son corps ou en ses biens; & même il tourna ses armes contre les gens de *Bagoa*, pour défendre ses compatriotes de l'insolence du vainqueur, & pour le contraindre à garder la foi qu'il leur avoit donnée, ce que le Roi de Perse aprouva, comme une action digne d'un généreux Capitaine, & d'un fidèle Citoïen. Au contraire, à la prise d'*Ormuz*, les Anglois chrétiens, qui avoient prêté leurs armes aux Persans contre les Portugais, aussi chrétiens, avec tant de chaleur, que sans leur secours, la victoire n'eut jamais été pour ces barbares, nonobstant toutes les conventions acordées de part & d'autre, furent frustrés, soit par fraude, ou par violence; non-seulement du butin qui devoit être commun, mais aussi de la domination de la ville & de la Citadelle, contre ce qui s'étoit pratiqué, pour les amorcer, à la prise de *Kesem*, qui n'étoit pas une pla-

Infidélité des Anglois.

ce de telle conséquence. Ils furent bien trompez dans leurs espérances au pillage d'*Ormuz*, dont ils ne remportérent aucune chose; & même à légard des personnes, qui s'étoient entiérement confiées à leur foi, ils ne pûrent empêcher que plusieurs Portugais, & sur-tout des jeunes garçons & des jeunes filles, ne tombassent dans la déplorable servitude des Perses, avec une perte inestimable; non-seulement de leurs biens, qui seroit peu de chose, mais de leur Religion, qui est bien plus importante, & de leurs ames.

Le 14. de Mai le Géneral *Imamculi Beig* arriva à *Lar*, aïant laissé derriére son frere *Tahamaspculi*, qui conduisoit à petites journées le Roi d'*Ormuz* avec les autres prisonniers. Ce pauvre Roi infortuné y entra le lendemain matin avec ses gens, au son des instrumens & des voix; les filles & les femmes de joïe, chantans & dansans devant lui, suivant la coûtume de la Perse, & le peuple avec un concours prodigieux, & une pompe magnifique, les étendars déploïez, le conduisant en triomphe, conformément à ce que les *Messeniens* firent autrefois à *Philopémen* Empereur des *Achaiens*, leur prisonnier de guerre, au raport de *Justin*. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze personnes de qualité à cheval pour l'acompagner, où ma curiosité me porta; mais *Imamculi Beig*, ni son frére, qui étoit entré seul un peu devant, ni aucun des principaux Officiers ne s'y trouvérent point. Il fut conduit dans le Palais Roïal du Chan. Le nom propre de ce misérable Prince, outre le titre superbe de *Sciah*,

Le Roi d'Ormuz captif.

qui

qui en langue Persane signifie *Roi*, est *Muhammed*, ou, comme d'autres l'apellent *Babu Sciah*. Je me persuade que le nom de *Babu* est celui qu'on lui donna à sa naissance, & *Muhammed* celui qu'il prit à son avénement à la Couronne; comme c'est la coûtume des Princes de ce païs, de changer de nom en semblables ocasions. C'est un homme de moïen âge, assez gras & replet, fort bazané de visage, mais d'une prestance majestueuse & grave, ressentant son Européen, comme s'étant formé aux mœurs & aux façons de faire des Portugais. Il avoit une mine fort triste, un habit fort riche à la Persane, d'or & de soïe, une survestc sur son dos en forme de nos Balandras, qui sont peu à l'usage des Persans, avec des bas de soïe à nôtre mode. Il marchoit seul à cheval, selon la coûtume des Grands, & les plus qualifiez de sa maison derriére lui, sans aucune marque qui témoignât qu'il fut prisonnier, sinon qu'il avoit deux rangs de mousquetaires Persans à ses côtez qui le gardoient. Le même soir *Imamculi* partit de *Lar* pour aller à *Sciraz*, & le Roi d'*Ormuz*, resta pour prendre un peu de repos le lendemain, par le moïen d'un Orfévre Juif natif d'*Ormuz*, qui avoit travaillé pour moi dans la ville de *Lar*, & dont je savois que le Roi d'*Ormuz*, son Prince naturel, se servoit, comme de son Confident; je lui fis mes complimens en cachette, & le supliai de m'excuser, si je ne lui rendois point mes visites, de crainte de donner aux Persans ocasion de parler, & de m'avoir pour suspect; mais que je compatissois à ses disgra-

ces, & que je desirerois de le pouvoir servir, sachant combien il afectionnoit nos Chrétiens Catoliques, & nos Religieux d'*Hispahan*, & que je m'ofrois entiérement à lui, pour lui obéïr en tout ce qu'il lui plairoit me commander. Je lui rendis conte de ma personne, de ma condition, du lieu de ma naissance, & de toutes les autres circonstances; & ensemble de mes habits, & des autres marques que j'avois à sa Cavalcade le jour précédent, par lesquelles il pouvoit me reconnoître. Le Roi agréa ces petits devoirs, se réjoüissant d'avoir trouvé dans les terres de ses ennemis une personne qui l'aimât, & aïant un extrême déplaisir de ce qu'il ne pouvoit pas me parler commodément, comme il eut bien desiré. Il me fit savoir, par ce même Juif, toutes les particularitez de la prise d'*Ormuz*, qui seroient longues à raconter. Je dirai seulement que sa conclusion fut, que les Portugais s'étoient fort mal gouvernez en quelques choses, n'aïans jamais voulu prêter l'oreille à ses conseils, lesquels, s'ils eussent suivi, la Forteresse n'auroit pas été prise, ou au moins elle eut tenu plus long-tems, atendant le secours des vaisseaux de *Goa*, qui devoient arriver en peu de jours. Son avis étoit que dès le commencement de la guerre on eut mis dehors toutes les femmes, les personnes inutiles, & toutes les hardes & marchandises de grand prix, tant des Portugais, que des autres Citoïens & marchands étrangers; qu'on avoit retirées dans la Citadelle, qu'on pouvoit facilement transporter par mer à *Mascat*, ou en quelque autre

Faute notable des Portugais en la défense d'Ormuz.

autre lieu, & même jusqu'à *Goa*, où elles eussent été en sûreté, en cas qu'*Ormuz* eut été pris. Et qu'il savoit bien, que si ces choses eussent été dehors, les ennemis n'eussent point été si ardens ni résolus à se battre; mais que l'espérance du butin les rendoit plus courageux & plus animez au combat. Que tant de bouches inutiles, qui n'étoient qu'à charge à la Place, avoient consumé les vivres, & l'eau bonne à boire, dont la disette fut si grande durant le siége, que les soldats n'en pouvant plus, furent contraints de se rendre, plûtôt qu'ils n'eussent fait. Les Portugais, au contraire, estimoient que c'étoit un motif puissant, qui porteroit les soldats & les Citoïens à défendre plus courageusement la place, dans laquelle ils se voïoient renfermez avec leurs biens, leurs enfans, leurs femmes, & les autres personnes, qui leur étoient les plus chéres: & ce fut pour cette considération que la mere de ce Capitaine, qui étoit mort un peu auparavant, ne voulut pas permettre qu'il en sortit aucune de ses hardes, ni aucun de ses gens. Et pour ce qui est des meubles & des marchandises, les Portugais eurent un si grand soin de les conserver, que comme disoit ce pauvre Roi, si le Persan eut envoïé un Facteur à Ormuz, pour faire l'inventaire & lui garder fidèlement tout le butin, qui montoit à six ou sept millions, selon leur compte, sans en perdre une obole, il neut pû faire mieux pour le service de son maître, que les Portugais firent pour l'avantage de leur ennemi. Je juge néamoins tout autrement de ces funestes succès. Mon opinion est, que tous

firent bien leur devoir, autant qu'ils avoient de pouvoir & de sience dans les choses de la guerre, & que nonobstant le courage & la longue résistance des assiégez, Ormuz s'est perdu, par ce que Dieu l'a voulu. Et que c'est une chose naturelle en semblables rencontres, que tous ceux qui y sont intéressez rejettent la cause de leur perte sur le défaut de leurs compagnons. Les Persans traitérent fort mal ce pauvre Roi dans *Lar*, parce qu'ils le firent partir dès le même soir, contre sa volonté, sans lui donner le tems de se reposer, ce qui étoit une peine insuportable à un Roi gras comme lui, & qui n'étoit point acoûtumé à de semblables fatigues. Le refus qu'ils lui firent, de le pourvoir abondamment de chariots, & des autres choses nécessaires à son voïage, comme il l'eut desiré, ne lui causa pas moins de déplaisir. En un mot, ils ne le traitérent pas avec plus de politesse, que les Barbares n'ont acoûtumé d'en user. Néamoins le Roi, avec un courage ferme & assuré, quoique dans son cœur il ressentit ces mauvais traitemens, ne témoigna jamais aucune lâcheté en ses actions, & ne fit paroître dans ses discours aucune foiblesse, parlant toujours avec liberté. Il n'étoit en peine que de ses Etats, & demandoit souvent au *Juif*, ce que le monde en disoit. Je jugeai dès-lors, & je suis encore dans ce sentiment, quoiqu'ils ne lui en fassent aucun semblant, qu'il lui arrivera comme à *Ibrahim*, *Roi* de *Lar*, quand il fut pris de la même maniére par les Persans. Que le Roi de Perse le reçevra avec beaucoup de témoignages de bienveillance, & des paroles

les courtoises, & lui fera des presens de vestes à leur mode, bien des caresses & de belles promesses : & qu'il fera la même chose à son jeune frére & à deux de ses neveux, fils de son frére ainé, qui avoit été Roi avant lui, & de la même femme, qu'il avoit à present, veuve du défunt, qui étoient tous prisonniers avec lui. Il n'y a de toute la maison Roïale qu'un seul de ses neveux en liberté. Celui-ci étoit sorti d'*Ormuz* avant que la guerre fut ouvertement déclarée, & s'étoit retiré dans le païs des Arabes amis. Peut-être, qu'il maintiendra les justes prétentions qu'il a sur un Roïaume perdu, étant assisté des Portugais; vû qu'il n'y ait point d'autre héritier de leur maison, à cause que le Roi n'a point d'enfans. Le Persan ne manquera donc pas de lui faire de grandes caresses, & à tous les autres Princes de son sang. Mais après qu'il les aura releguez à *Seiraz*, ou en quelqu'autre lieu, pour y faire leur résidence, si quelqu'un se montre homme d'intrigue, il donnera incontinent de la jalousie aux Persans, qui voulans s'assurer de sa personne, lui donneront du poison, comme ils firent à *Ibrahim Chan*, & l'envoïeront en l'autre monde, faisans courir le bruit qu'il est mort de maladie. S'ils sont hommes paisibles, tel que le Roi d'*Ormuz* paroît, sans se rendre suspects, ils le laisseront vivre, & peut-être avec quelque honnête apointement, non dans une parfaite liberté, mais comme à demi relégué dans une vie privée.

Entre ceux qui vinrent d'*Ormuz* pendant ces jours, il arriva un certain *Petros*, ou

ou *Pierre Syrien*, que j'avois connu en Perse, serviteur de l'Ambassadeur d'Espagne, & que j'avois vû souvent passer par *Hispahan* en qualité d'Interprete de divers Portugais, dont il savoit un peu la langue, se faisant nommer Pierre de la Forêt. Aussitôt qu'il fut arrivé à *Lar*, il me vint voir pour me dire des nouvelles de *Bagdad*, par où il avoit passé quelques mois auparavant. Il me dit que M. *Ghiulaga* ma belle sœur, & la pénultiéme de toutes, étoit morte par les chemins à *Chanaghi*, à quatre journées de Bagdad, comme elle retournoit d'*Ispahan*, avec son pere, & que la maladie l'avoit prise un peu au-delà de *Ghiulpaigan*. Avant notre départ d'*Ispahan* j'avois recû une lettre de mon beau-pere écrite d'*Hamadan*, par laquelle il me mandoit qu'ils étoient tous dans une parfaite santé, & qu'ils poursuivoient leur voïage heureusement, aïant peut-être une meilleure espérance de la maladie de sa fille; que le succès n'en fut heureux. *Petros* ajouta, que mon beau-pere étoit mort pareillement peu de jours après son arrivée à *Bagdad* du déplaisir, à ce que je crois, qu'il conçût de la mort de sa fille, arrivée sur les chemins. Ces nouvelles me furent extrêmement fâcheuses, pour l'amour que je leur portois, & pour voir tant de disgraces à la fois dans une maison qui m'est unie par un lien si étroit, qui, en moins d'un an, a perdu trois filles fort jeunes, avec leur pere. De deux desquelles; savoir, de *Rachel*, qui mourut la premiere, & de *Ghiulaga*, comme aussi du bon vieillard; je ne pouvois atribuer la cause de la mort qu'à leur obstination, qui les fit

Mort de plusieurs parens de l'Auteur.

fit sortir d'*Hispahan* pour s'en retourner à *Bagdad*. Et pour la mort de M. *Maani*, je n'en rejétois de même la cause que sur notre départ de Bagdad, & sur notre voïage; desorte que je suis presque tenté de maudire le jour & l'heure que nous pensâmes à sortir de cette Ville pour nous mettre en chemin. *Mariuccia* mêla des ruisseaux de larmes, avec mes déplaisirs, pour le regret qu'elle eut de sa chére *Ghiulaga*, & pour la tendresse qu'elle avoit toujours euë pour le bon vieillard. M. *Abdullah*, mon beau-frere, aïant apris ces tristes nouvelles, estima qu'il étoit nécessaire qu'il s'en retournât au plûtôt à *Ispahan* vers sa femme, pour mettre ordre à sa famille, qu'il y avoit laissée, & à sa mere, qui par le décès de ses filles & de son mari, & par l'absence de ses autres enfans, de l'un desquels; savoir, du second, elle n'avoit point sû de nouvelles, elle étoit demeurée seule à Bagdad sans autre compagnie, que de son petit *Ataij*, & de sa petite *Ismichan*, tous deux fort jeunes. Et parce que je n'étois pas en état de pouvoir partir si-tôt, faute d'animaux pour porter nos hardes, & d'autres choses, que je ne pouvois pas avoir si promtement; il résolut de se mettre au plûtôt en chemin, en la compagnie de certains amis, qui alloient à *Hispahan*; & d'autant plus volontiers, qu'il ne s'acommodoit point à l'air de *Lar*, qu'il estimoit lui être contraire. Le soir du 22. Mai, aïant pris congé de moi avec toute sorte de civilitez & d'afection, il prit son chemin vers *Hispahan*, & je demeurai encore à *Lar*, pour quelques jours avec

mes

mes gens. Le 28. du même mois, deux *cloches* de l'Eglise d'*Ormuz*, qu'on portoit en triomphe au Roi de Perse, avec le reste du butin, arrivérent à *Lar*, où elles furent reçuës en grande solennité, le *Calanter*, acompagné de ses hommes, étant allé au-devant, les reçût au son des fifres & des tambours, avec un grand concours de peuple, portées sur deux petits chariots faits exprés, dont le rouës étoient fort basses. Le soir précédent je les fus voir un peu hors de la Ville, & regardant si elles n'avoient point quelles lettres, ou quelques autres marques gravées, je vis sur une, ces paroles écrites tout à l'entour, du côté que je pûs les lire; *Priez pour nous qui sommes femmes; & que le fruit de vôtre femme soit benit*, avec un nom de *JESUS* un peu à côté. Je compris de ces paroles, que ces cloches étoient un present que les femmes avoient fait à l'Eglise d'*Ormuz*: & sur le bord de l'autre je lûs le nom de celui qui l'avoit fonduë, l'an mil six cens neuf. Le 2. Juin, le *Chan* de *Sciraz* envoïa par honneur au Cadhi *Rockn' eddin* mon ami, un *Calaat*, comme ils l'apellent, ou un present de Robes d'or, pour récompense de ses bons services, suivant leur coutume. Et conformément à leurs façons de faire, il alla au-devant assez loin de la Ville, dans un lieu destiné à cela, acompagné d'un grand nombre de ses amis, & des principaux de la Ville, à cheval, où je fus invité; & les prit sur soi, & quita celles qu'il avoit, qui étoient toutes neuves, comme ils ont acoûtumé de faire en semblables rencontres. Il les donna à l'homme du *Chan*, qui

Cloches enlevées d'Ormuz.

qui lui avoit aporté son present, & lui fit outre cela une grande largesse d'argent, & à tous les autres qui étoient venus avec lui, tant pour l'acompagner, que pour le servir. Le *Cadhi*, couvert de ses habits de toiles d'or, rentra dans la Ville, & se rendit à sa maison, où il nous fit un festin magnifique, à leur mode, pour l'honneur que nous lui avions fait de l'acompagner en cette Cavalcade. Pendant le repas, comme nous discourions ensemble, les hommes, qui avoient aporté le present, nous dirent que le *Chan* de *Sciraz* avoit fait mourir le *Mustufii* d'*Ormuz* qui est un Oficier entre les *Mahométans*, comme l'Itendant des Finances, & qui fut pris avec les autres, qui étoient auprès du Roi, pour quelques lettres qu'il avoit écrites contre les Persans durant le tems de la guerre. Il fit encore mourir deux de ses fils, qui étoient grands; & donna sa femme, ses hardes, & ses autres petits enfans à *Thamaspculi Beig*, qui étoit lors Châtelain de *Mina*, & qu'il a créé à present Gouverneur de la Forteresse de *Lar*, & à qui l'exécution de ces prisonniers avoit été commise. Ils nous raportérent de plus, que le Vizir du Roi d'*Ormuz*, qu'on avoit fait mort de maladie par les chemins, étoit en bonne santé auprès de son maître, prisonnier, qu'ils avoient charge de conduire au plutôt au Roi de Perse. Il ne manqua pas de spéculatifs, qui jugérent de-là, que l'intention du *Chan* étoit de se délivrer, sous des prétextes spécieux, de ces Ministres du Roi d'*Ormuz*, pleinement informez des affaires, de crainte qu'ils ne donnassent une entiére connoissance de la quan-

quantité & de la valeur du butin au Roi de Perse, & afin que lui-même en pût cacher & retenir une grande partie pour lui. Cependant on changea le *Daroga*, ou Gouverneur de *Lar*, comme il se pratique tous les ans. Celui qui sortit de charge étoit le même, qui s'étoit donné tant de peine pour se prévaloir de mes hardes, au commencement de ma maladie; & celui qui lui succéda eut les mêmes pensées, par un autre ruse, quoiqu'il ne gagna pas davantage que son prédécesseur. Il se nomme *Muhammedculi Beig*, qui fit son entrée le 6. Juin en grande magnificence, au son des fifres & des flûtes, & prît possession de sa charge. Je ne me trouvai point à la fête, parce que ce n'étoit pas une personne que je connusse, & que d'ailleurs j'étois assez ocupé, à préparer les choses nécessaires à mon voïage, aïans déja tout nôtre bagage plié pour partir le soir du même jour. Ce nouveau Gouverneur entendit parler de moi, & que je conduisois un corps mort dans une caisse: & estimant que ce lui seroit une ocasion avantageuse de tirer de moi quelque grosse somme, il me fit faire défense, par un homme de l'*Assas*, de partir sans le voir. J'entendis bien-tôt son jargon, & ce qu'il prétendoit, que je fis entendre au Cadhi *Rockn' eddin*, & à mes autres amis, qui me promirent de lui parler d'un air, qu'il n'auroit plus la hardiesse de me vouloir inquiéter. Je ne voulus pas qu'ils lui déclarassent qui j'étois, & que j'avois eu l'honneur d'être un des hôtes du Roi; parce qu'il me sembloit qu'il y avoit trop long-tems que j'avois eu mon congé de la Cour,

Cour, pour me prévaloir de cette qualité & de ses privilèges. Outre que le Gouverneur étoit homme, qui, pour s'informer de la vérité, en eut facilement écrit au *Chan* de *Siraz*, & peut-être à la Cour, ce qui eut retardé mes afaires, particuliérement dans un tems de troubles, & dans un païs suspect, où l'on faisoit actuellement la guerre avec les Portugais, qui n'étans pas mes compatriotes, étoient néanmoins mes amis, & d'une même religion, atendant une réponse, qui, bien que favorable, n'eut jamais été renduë assez tôt pour la nécessité de mes affaires. Desorte que sans toucher à ce point, & ne me qualifiant que pour un simple étranger passant, d'une nation amie des Persans; je fis si bien, que mes amis aïans pris une autre voïe plus courte & plus sûre, pour détourner le Gouverneur des mauvais desseins qu'il avoit contre moi, lui representérent que j'étois ami intime de *Mir Abdu'l Hassan*, personnage de grande autorité auprès du *Chan*, comme tout le monde savoit, & ainsi qu'il prît bien garde de me faire aucun déplaisir. Les amis, que je vous ai nommé, ne furent pas seuls qui s'emploïérent pour moi à me rendre ces bons ofices auprès du Gouverneur; il y en eut encor deux autres, de plus grande autorité & estime dans le païs, à savoir, *Chogia Nezam' eddin*, homme d'afaires, & fort intelligent dans nos façons de vivre, pour avoir souvent négocié, avec les Portugais d'*Ormuz*; & *Moulla Abd'el Cadir*, *Mustufi* ou Intendant de Lar, frére du côté de la mere de *Moulla Abdi*, l'un de mes premiers amis.

amis. Le *Calenter* même de la ville, *Sceich Mamud Fedachi*, bien qu'il ne me connut que sur un simple raport, parla plus en ma faveur qu'aucun. Après tous ces bons services, je fus visiter le lendemain le Gouverneur dans sa maison. Etant informé de mon afaire, il me reçût poliment; mais il me fit naître une grande dificulté, pour essaïer d'arracher quelque chose de moi, au moins par forme de present, de ce que j'avois un corps mort dans la ville, qui qui n'étoit pas une chose usitée, ni qui leur fut permise, dans l'opinion qu'ils avoient, qu'il pourroit engendrer une maladie, & infecter l'air par où il passoit. Et après tout cela, il ne me donna aucune réponse assurée. Mais l'aïant fait savoir au Cadhi *Rockn'eddin*, chez qui le Gouverneur devoit dîner ce jour-là, il lui parla de moi & de mes afaires, en mon absence, si éficacement, que de son mouvement propre, sans que je lui fisse aucune nouvelle requête, il m'envoïa par écrit la permission de conduire avec moi tout ce que je voudrois, & par tel chemin qu'il me plairoit. J'avois déja pris congé de tous mes amis; mais les obligations particulières, que *Moulla Zein'eddin* s'aquît sur moi, par ces derniers témoignages d'amitié, me portérent à lui en aller rendre mes actions-de-graces; & sans perdre un moment de tems, dès le même soir, à deux heures de nuit, je me mis en chemin pour aller à *Sciraz*, dans la résolution que j'avois prise de m'en retourner à *Hispahan*.

Etant donc parti de nuit le mécredy 8. Juin, à cause que la chaleur du tems ne

nous permetoit pas de marcher de jour, je traversai le lendemain matin une petite montagne assez fâcheuse, nommée *Rustami*; & après trois lieuës de chemin, je m'arrêtai auprès du Bourg de *Kurdeh*, sur le bord d'une de ces grandes cîternes, qui sont dans cette campagne, qu'on avoit coûtume de cultiver, mais qui étoit demeurée deserte faute de pluie. Elle portoit le nom de celui qui l'avoit fait bâtir, & s'apelloit la cîterne de *Chogia Suleiman*. Il y faisoit un vent si chaud, & si séchant, qu'il laissoit comme des marques de feu par tout où il passoit. La chaleur excessive me contraignit à me mettre les jambes nuës; elles devinrent aussi-tôt rouges & enflamées, avec une telle douleur, que je ne pouvois seulement apuïer mon pié sur la terre, quoique ce vent me fut agréable, & qu'il semblât me rafraîchir. Mes gens en reçûrent la même incommodité, & un peu moins de douleur. *Strabon* raporte, que les soldats Romains de *Gallus*, furent afligez d'un semblable mal aux jambes & à la bouche en certains endroits d'Arabie, qui étoient sous un climat peu diférent de celui du lieu où nous étions campez. Il est bien vrai qu'il n'en atribuë pas la cause au vent, mais aux fruits & à l'eau qu'ils bûvoient, au lieu que le nôtre ne provenoit pas d'ailleurs que du vent. Les *Ephémérides* de Perse en parlent clairement, & du tems auquel il commence à tirer, qui est environ nôtre mois de Juin, & l'apellent *Bad Semum*; c'est-à-dire, vent vénimeux & brûlant, qui ne soufle point, & ne produit point de semblables éfets dans les païs moins

Vent vénimeux.

Méri-

Méridionaux. Le soir, environ une heure de nuit, nous continuâmes durant deux lieuës, jusqu'à une hôtellerie, qu'ils nomment le *Carvanserai* de la campagne de *Bir*, parce qu'elle est voisine d'un Bourg qui porte ce nom, habité, pour la plûpart, de ceux de la secte, *Ehl el tahqiq*, dont j'ai parlé ci-dessus. Nous faisions de petites journées, à cause de la disette d'eau qui est extrême dans tous ces païs, où n'y aïant ni ruisseau ni fontaine, ni puits, nous étions contraints de nous arrêter aux lieux où il y a des cîternes, qui ont été bâties par certains intervalles, pour la commodité des Voïageurs: encore étoient-elles taries pour la plûpart, faute de pluïe, & par le passage continuel des gens de guerre. Au coucher du soleil, nous nous levâmes de nôtre poste; & un peu après la minuit, aïant marché un peu plus de deux lieuës, nous nous reposâmes dans un valon étroit, entre de petites montagnes, où il y a une cîterne, dans un lieu nommé *Ghielù Ghiendè*, feu puant. Et le samedi, le soleil étant encor haut, nous partîmes de-là, & passâmes la nuit à marcher. Le Dimanche, un peu avant le jour, n'aïant avancé notre voïage que de trois lieuës, nous nous reposâmes dans une plate campagne, qui a le même nom qu'une autre terre, qu'on rencontre entre *Sciraz* & *Hispahan*, qui est *Iezdchast*; c'est-à-dire, Dieu le veüille, & qui est habitée de certain peuple, qui vit non dans des Bourgades murées, mais sous des tentes noires, à la façon des Arabes; tantôt deçà, tantôt de-là, où ils trouvent de l'herbe, sans sortir néanmoins de l'enceinte

de

de cette campagne, qui contient environ deux lieuës de diamétre. Les habitans sont Persans; & les voituriers qui nous menoient étoient de ce nombre, dont nous vîmes les tentes avec celles des autres. Nous reprîmes nôtre marche à l'entrée de la nuit, & le lundi avant le jour nous fîmes alte dans une campagne deserte sur le bord d'un étang, proche de certaines sépultures anciennes, qui nous donnoient à connoître, que le lieu nommé *Kerist* avoit été autrefois habité. Après y avoir passé la journée, sous nos pavillons, nous en partîmes le soir, & nous fîmes autant de chemin que la nuit précédente; c'est-à-dire, quatre autres lieuës, jusqu'au mardi, au point du jour, que nous mîmes pié à terre dans un valon desert, où il n'y avoit point d'eau, que fort peu, & encor bien éloignée, qui avoit nom *Beni Miri*; c'est-à-dire, les arbres, que les Perses apellent *Ben*, & les autres *Ciaclacucci*, & qu'un certain *Mir*, connu dans le païs, y avoit plantez; ou peut-être qu'il en avoit été le Maître & Seigneur. Nous poursuivîmes nôtre chemin la nuit suivante; & au jour nous logeâmes à quatre lieuës de-là, près d'une petite Bourgade, ceinte de murailles, en forme de château, apellée *Nesir-bad*, ou Colonie du Nesir, qui est un nom propre. Nous en délogeâmes le soir à nôtre ordinaire; & parce que nos chameaux manquoient de force, pour n'avoir pas mangé de l'herbe à la campagne, sans orge ni son, nous eûmes bien de la peine à faire deux lieuës; & un peu après minuit nous nous trouvâmes dans un Bourg nommé *Charcuon*,

cuon, qui apartient à la *Bégum*; c'eſt-à-dire, à la grande Reine. C'eſt pourquoi le *Chan* de *Sciraz*, quoique le lieu ſoit dans l'enclos de ſes terres, n'a rien à y commander ni à y voir. Ce fut-là que nous déchargeâmes nos chameaux, qui étoient ſur les dents, ſans pouvoir paſſer outre. Le jeudi au ſoir nous ſortîmes d'aſſez bonne heure de *Charcuon*, & nous n'arrivâmes que fort tard le jour ſuivant à la groſſe terre de *Paſſa*, pour nous être égarez la nuit, par la faute de nos conducteurs, qui ne ſavoient pas les chemins. Nous campâmes ſous le même *Ciprès*, où nous avions pris notre repos en allant; mais non pas avec la même allégreſſe que l'autre fois, pour être privez de l'agréable compagnie de ma chere & divertiſſante *Maani*. Cette grande concavité dans laquelle les *Mahométans* avoient coutume d'allumer des chandelles par ſuperſtition, avoit été murées depuis notre départ, pour n'y allumer plus de flambeaux; parce que le feu s'y étoit pris, qui eut brûlé l'Arbre entier, ſi le peuple n'y eut acouru promtement avec de l'eau pour éteindre le feu. Pour empêcher donc à l'avenir un tel accident, que ces pauvres errans euſſent tenu pour un prodige de mauvais augure, ils aimérent mieux boucher l'ouverture & conſerver l'arbre, que de le voir réduit en cendres, par la fauſſe dévotion de leurs flambeaux allumez dans ſon tronc. Regardant par-deſſus les murailles de quelques jardins, j'aperçûs une quantité extraordinaire de *Tarantoles*, ou *Lezards*, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la moindre étoit plus grande quatre fois

Lezards d'une grandeur ex-

que

que la plus grande de celles de notre païs, qui étoient au soleil; & la nuit suivante nous fimes six lieuës avant que de nous reposer, n'aïant trouvé qu'une maison deserte, dans un lieu aussi desert, nommé *Mamui*. Pendant que nous étions en notre repos, il y arriva une troupe de muletiers, qui prirent leur logement hors de notre *Carvanserai*, près d'une eau courante. Ensuite deux de leur petite *Cafila*, ou compagnie, me vinrent parler, aïant apris que j'étois leur voisin, & me dirent qu'ils avoient trouvé un peu au-delà un jeune homme sans barbe, seul & monté sur un *Ane*, qui marchoit en grande hâte vers *Passa*. Et que pour l'avoir vû ainsi seul, déchaussé, sans écharpe, & pour le reste assez bien vétû, qui ne savoit point parler la langue du païs, ni la Persane, ni la Turque, & sa bête fatiguée du travail, & d'ailleurs pressée comme elle étoit, ils avoient pensé que ce fut un Esclave fugitif de *Sciraz*; & que l'aïant interrogé, il leur avoit dit, qu'il étoit *Géorgien*, quoiqu'ils eussent plus de sujet de croire que c'étoit un Franc; c'est-à-dire, un Portugais, de ceux que le *Chan* avoit amené captifs, pour les faire *Mahométans*. Ce qu'ils conjecturoient du chemin qu'il avoit pris vers *Passa*, qui est celui qui conduit à *Ormuz*, & aux autres lieux de leur obéïssance; que par cette raison ils l'avoient pris, conformément à leurs façons de faire, & qu'ils ne le laisseroient point passer outre; mais le garderoient, dans le dessein de le ramener à *Sciraz*, & le mettre entre les mains des Ministres du *Chan*. Au recit qu'ils m'en firent, je fis le même jugement qu'eux, que c'é-

extraordinaire.

Prisonnier Portugais

[Portu]gais, fugitif. c'étoit un prisonnier Portugais, qui s'enfuïoit de peur d'être contraint de se rendre *Mahometan*. Moi qui desirois l'assister de tout mon possible, mais qui ne voulois pas en faire semblant aux muletiers, comme d'une chose qui m'étoit importante; je leur dis froidement, qu'ils me le fissent voir, & que s'il savoit parler ma langue, je pourrois découvrir de quel païs il étoit. Ils me l'amenérent, & je connus aussi-tôt à sa phisionomie, qu'il étoit Portugais; & le voïant extrêmement afligé & en crainte, pour lui donner courage; je le priai, en sa langue, de se découvrir à moi, avec toute liberté & sans nulle crainte, parce que j'étois Chrétien, qui le voulois servir d'afection en tout ce que je pourrois. Ce jeune homme croïant avoir rencontré un Ange de Paradis, fut tout réjoui, & me suplia de faire ensorte qu'il ne fut point remené à *Sciraz*, où sans doute il seroit massacré. Il me dit donc, qu'il étoit Portugais, un des trois Soldats que *Manuel* de *Sousa*, fils du défunt Capitaine d'*Ormuz*, avoit envoïé de Mascat à *Ormuz*, pour faire savoir à M. *Louise* de *Silveira* sa mere, qu'il étoit arrivé à *Mascat*, pour la prendre dans son vaisseau. Que ces trois soldats s'étans aquitez de leur commission, avoient été renvoïez avec leurs dépêches, tant pour *Mascat*, que pour *Goa*, adressées au Vice-Roi, pour l'informer de l'état d'*Ormuz*, qui étoit fort pressé. Et que comme ils s'en retournoient; conduisant avec eux deux autres Portugais, infirmes & âgez, qui avoient envoïé devant à *Mascat*, leurs femmes & leurs hardes, quelques serviteurs, &

& plusieurs mariniers Arabes, un vent contraire s'étant levé tout à coup les jetta sur la côte de *Perse*, où ils furent pris par les *Mahométans*, & conduits au Chan, qui sur le champ fit mettre à mort les mariniers Arabes pour les avoir passez ; il fit aussi mourir tous les serviteurs, avec ces deux vieillards malades, & fut sur le point d'en faire autant aux trois soldats, si quelques-uns de ses gens n'eussent intercédé pour eux, le supliant de leur donner la vie, dans l'espérance qu'ils avoient de les réduire sous la loi de *Mahomet*, ut la parole qu'un d'eux leur avoit donnée, par la crainte de la mort. Il m'ajoûta de plus, que le Chan leur aïant fait donner deux *Tomans* à chacun, qui font vingt *Zequins*, ils avoient été conduits à *Sciraz* par son commandement, où on les avoit logez tous ensemble dans une maison, avec quelques jeunes Portugais, qui étoient venus volontairement pour se faire *Mahométans*, & que le Chan les avoit recommandez à un de ses hommes, pour en avoir soin, qui néamoins n'en faisoit pas grand cas. Et que nouvellement le Chan, qui étoit dans un lieu de plaisance hors de Sciraz, aïant donné ordre que tous ces Portugais fussent circoncis, lui, résolu de mourir plûtôt que d'endurer cette tache d'infidélité, s'étoit sauvé pour se rendre, non à *Ormuz*, qu'il savoit bien être réduit sous la puissance des *Mahométans*, & par conséquent le chemin de *Mascat* fermé, mais à *Giasck*, & de-là gagner les Indes, par le chemin de terre, & par les Etats du Mogol ; & s'il y avoit des passages libres, se rendre à *Goa* vers ses gens,

Sa constance en la foi.

gens, ou en quelqu'autre lieu de la dépendance des Portugais. Résolution véritablement généreuse & magnanime; mais qu'il ne pouvoit nullement executer, à cause qu'il n'y avoit point de lieu dans la Perse où il ne pût être arrêté, avant que d'arriver à *Giasck*; outre que de *Giasck* aux Indes, il n'avoit point d'autre passage que par les terres de *Kic' è Macran*, où il ne pouvoit éviter l'esclavage. L'aïant pleinement informé de toutes ces particularitez, je lui dis qu'il n'avoit point d'autre voïe, pour se mettre en liberté, que d'aller à *Hispahan*, où n'étant point connu, il pourroit facilement entrer de-là dans le païs des Chrétiens, avec le secours de nos Religieux, & de plusieurs Francs de diverses nations, qui vont & viennent tous les jours, & que s'il ne prenoit ce chemin, il ne devoit point espérer d'en trouver un autre. Nous convinmes ensemble de ce que nous devions dire aux muletiers, qui l'avoient arrêté, pour voir si nous pourrions le retirer de leurs mains. Et supose que la chose pût réussir, je devois le conduire à *Sciraz* le plus secretement qu'il m'eût été possible, & de-là à *Hispahan*, ou en quelqu'autre lieu, s'il n'eut point été découvert, & si je n'eusse pas voulu y faire aucun séjour; ou si mes afaires ne m'eussent pas permis de partir si-tôt de *Sciraz*, je l'eusse envoïé devant, ou l'eusse détourné de la maniére que j'eusse peu. Mais s'il arrivoit à être recherché ou rencontré par les Oficiers du Chan, je lui déclarai nétement qu'il n'étoit pas dans mon pouvoir de le cacher, & beaucoup moins de le sauver en tel cas, entre si

peu

peu de domestiques qui me suivoient, & dans un païs où je n'avois ni amis, ni confidens à qui je pusse me communiquer. Et par ce moïen je ne m'engageai nullement par promesses, ni par espérances, lui ofrant seulement, d'un grand cœur, tout ce qui dépendoit de mon petit pouvoir dans une terre d'ennemis & d'Infidèles. Se contentant de ma bonne volonté, & résolu de suivre mes conseils, il se détermina à tenter cette fortune, s'il pouvoit se délivrer des mains de ces muletiers. Et pour en venir plus aisément à bout, je lui persuadai de leur dire la même chose que je leur avois dite, & que peut-être ils le laisseroient aller, ou s'ils persistoient dans le dessein de le ramener à *Sciraz*, qu'il y allât, sans craindre qu'on le fit mourir pour être fugitif; & que tout ce qu'il pouvoit apréhender, étoit quelque leger chatiment, qu'il devoit soufrir patiemment pour l'amour de Dieu. Et qu'ensuite, soit qu'il fut circoncis, ou qu'il ne le fut pas, il se presenteroit mille ocasions de s'enfuir de *Sciraz*, & de se retirer vers les Religieux d'*Hispahan*, où il seroit en sûreté. Que néamoins je ferois tous mes éforts pour le retirer des mains des muletiers, & le tenir auprès de moi, de crainte qu'il ne fut circoncis, & maltraité, ou qu'il ne reçût quelqu'autre déplaisir: ce que je disois d'un air & d'une contenance assez froide, pour leur ôter toute sorte de soupçon. Etans convenus de la sorte, je dis à ces muletiers que ce jeune homme étoit *Anglois*, serviteur des marchands de cette nation, qui étoient

Ses tristes Avantures.

en Perſe, du nombre deſquels je me dis être. Qu'il avoit voulu paſſer pour *Géorgien*, apréhendant quelque diſgrace; s'imaginant que les *Géorgiens*, pour être à preſent comme naturels de l'Empire, n'étoient pas expoſez à tant de dangers, ſans conſidérer que ce peuple, qui avoit été tranſporté dans la Perſe, comme une nation ennemie & conquiſe, avoit moins de liberté à voïager, & que la plus grande partie aïant renié la Foi Chrétienne, & s'étant enrôlée dans les armées du Roi & du Chan, vivoit dans une plus grande dépendance que les autres. Je leur ajoûtai que ce jeune homme étoit nouveau dans le païs, qu'il étoit arrivé recemment d'Angleterre avec leurs vaiſſeaux, & qu'il ne faloit pas s'étonner s'il ignoroit la langue; mais que je le connoiſſois bien, pour l'avoir vû avec ſon maître, qui étoit allé à *Hiſpahan* avec les autres de ſa compagnie, & de qui il m'avoit dit le nom. Et qu'on l'avoit renvoïé d'*Hiſpahan*, vers la flote, pour ſe mettre ſur mer, avec quelqu'autres Anglois, qu'il eſpéroit trouver à *Lar*, en faiſant diligence. Que ſon maître n'étant pas encor inſtruit des coûtumes de la Perſe, l'avoit ainſi envoïé ſeul, ſans interpréte & ſans compagnie, eſtimant qu'il en fut de la Perſe, comme de nôtre païs, où un chacun va & vient en quel lieu, en quel tems, & en quelle maniére il lui plaît. Mais ſur ce que je lui avois remontré, qu'il lui étoit impoſſible d'arriver juſqu'au port en cet état; parce qu'en quelque lieu de cette Province où il pourroit ſe trouver, il ſeroit toujours ſoupçonné d'être un Eſclave, fugitif de

la maison de son maître ; que les Anglois qu'il espéroit trouver à *Lar*, & qui n'y étoient venus que pour chercher des vivres & des munitions pour leurs vaisseaux, n'y étoient plus, & qu'ils en étoient partis avant moi ; c'est pourquoi il n'y avoit pas d'aparence, qu'il pût s'exposer ainsi à ce voïage. Aussi jugeoit-il plus à propos de s'en retourner à *Sciraz*, & se tenir auprès d'un Anglois, s'il en étoit resté quelqu'un, atendant compagnie, ou une ocasion commode de se mettre en chemin pour regagner les vaisseaux. Ou que si par hazard il ne trouvoit aucun de ses gens à *Sciraz*, il pourroit s'en retourner à *Hispahan*, où je ne manquerois pas de l'excuser à son maître, en lui témoignant qu'il n'avoit pû passer, & qu'il lui étoit impossible, étant seul, d'arriver jusqu'au port. Les muletiers, avec la permission de *Dieu*, crûrent tout ce que je leur disois ; parce que je le leur proposois d'un air & d'une maniére assez probable. Ils me demandérent ce que j'en voulois faire : tout ce qu'il vous plaira, leur répondis-je assez froidement ; & tout ce que vous, & lui, jugerez le plus expédient. Mais que je n'étois nullement d'avis qu'il poursuivit son voïage en cét équipage, pour les grandes dificultez & les dangers inévitables qu'il pourroit rencontrer sur les chemins, non-seulement des gens de bien, comme eux, mais particuliérement des voleurs, qui pourroient lui ôter la vie, afin de lui ôter plus facilement ses habits, & la bête qui le portoit. Ils furent de mon sentiment, & m'ajoûtérent, qu'atendu qu'il étoit *Anglois*, & moi aussi, ils

me le confieroient volontiers, voulant, comme je pense, se décharger de sa personne, & des frais qu'il leur eut falu faire;& qu'il leur étoit indiférent, quel qu'il fut, moïennant que s'ils en étoient recherchez par les Oficiers de *Sciraz*, ils pussent dire, qu'ils l'avoient mis entre mes mains, dont je serois responsable, & eux pleinement déchargez. Nous fûmes fort contens de cét acord, le Portugais & moi. Néamoins pour ne leur donner aucun soupçon, je leur repliquai sans beaucoup me presser, que je ferois tout ce qu'il leur plairoit; & que s'il vouloit venir en ma compagnie; je le conduirois volontiers à *Sciraz*, & même à son maître, s'il en avoit le désir. Lui, qui ne demandoit pas mieux, témoigna qu'il en étoit content; & eux, qui n'en furent pas moins satisfaits, me le mirent entre les mains, avec sa bête, & voulurent qu'en leur presence je susse de lui s'ils lui avoient rien ôté de ce qu'il portoit,ou aucunement maltraité.Le Portugais avoua franchement que non, & les remercia très-afectueusement de ce qu'ils l'avoient traité comme leur frére propre; & que pour lui il les tenoit en cette qualité; qui est un compliment d'amitié dont on use en ce païs. Par ce moïen ce pauvre jeune homme demeura auprès de moi, avec une satisfaction réciproque. Une Dame Persane, qui aloit avec ces muletiers de *Darebhierd* vers *Sciraz*, me vint voir en même-tems, & soupa ce soir avec moi, paroissant fort pôlie dans sa conversation, & témoignant qu'elle avoit connoissance de toutes les personnes de qualité du païs;

ce

ce qui me fit avoir quelque soupçon d'elle; & je fus faché, pour la sûreté de *Manuel d'Abru*, c'étoit le nom du Portugais, que cette femme eut été presente à nôtre traité. La nuit étant venuë, je sortis de *Mamui*, conduisant avec moi le Portugais, les muletiers aïans resté dans leur poste, pour ne partir que long-tems après, comme ils étoient arrivez aussi plus tard, & que leurs mulets avançoient plus que nos chameaux.

Le Dimanche 19. Juin, un peu avant l'aube du jour, étans fatiguez, pour avoir fait cinq lieuës la nuit précédente, nous eûmes besoin de nous reposer dans une des petites Bourgades de la Jurisdiction de *Selvistan*, un peu séparée de la grande, nommée *Hasan*, *Havasc*, qu'on peut interpréter *bon est son air*. Nous étans remis en chemin, au commencement de la nuit, nous fûmes contraints de faire six lieuës, n'aïans point trouvé de logement plus proche que les maisons des Turcomans de *Giganli*, dispersées par la campagne, où nous mîmes pied à terre, dans un lieu proche de celui où nous avions campé en nôtre premiere marche. Le soir nous décampâmes à nôtre ordinaire, & après un voïage de quatre lieuës, que nous fîmes la nuit, nous décendîmes le matin à jour levé, dans une hôtelerie, où il n'y avoit ni hôte ni hôtesse pour nous recevoir, près du *Pont* de *Passa*, & de-là continuant nôtre route durant deux ou trois lieuës, que nous fîmes à nôtre aise jusqu'à *Sciraz*, où nous arrivâmes le mécredi 22. Juin, au point du jour. Mais parce que je ne voulois pas loger dans la ville, je m'écartai un

peu du droit chemin, & pris celui d'*Hispahan*, pour venir décendre près de ces arbres, & de cette eau, & de cette ancienne Mosquée du *Calenter*, voisine de la *Mussele*, & un peu éloignée du grand Etang, ou étant plus satisfait & joïeux que je ne suis, Madame *Maani*, & moi, avions dressé nos Tentes, quand nous y passâmes la premiere fois. Mais comme nous partîmes alors de *Sciraz* avec quelque disgrace, j'y arrivai pareillement avec un grand déplaisir, aïant changé mon sort, d'un état heureux, à une condition misérable, & la fortune ne se montrant constante qu'a m'afliger. Le même jour que j'arrivai, cette Dame, qui m'étoit venuë voir & qui avoit soupé avec moi à *Mamui*, aïant déja fait savoir dans *Sciraz* au Capitaine des Archers, ou ses gens, que ses muletiers avoient rencontré sur les chemins un jeune fugitif, qu'ils avoient mis entre mes mains, & qui étoit arrivé ce jour-là dans la ville: le Capitaine qui suivoit la route, que le Portugais fugitif avoit tenuë, prît premiérement les muletiers, & puis aïant rencontré mon serviteur *Cacciatur*, & apris des muletiers, & du fils de cette Dame, qui étoit en leur compagnie, que le *Cacciatur* étoit un de mes hommes, il l'arrêta, & lui demanda raison de ce jeune homme, que les muletiers m'avoient commis entre les mains. *Cacciatur* ne pouvant nier la vérité, contre tant de témoins qui lui soutenoient en face, avoüa qu'il étoit vrai que ce jeune homme étoit entre mes mains; que s'il leur apartenoit, j'étois prêt à leur rendre; & qu'il m'en fit la de-

demande; parce que lui n'avoit aucun pouvoir, sans mon ordre. Le Capitaine qui savoit le lieu où j'étois logé, étoit sur le point de me venir trouver, quand le *Cacciatur*, pour avoir le tems de m'avertir de tout ce qui se passoit, lui fit entendre que j'étois sorti de ma tente pour aller en ville; ce qui n'étoit point vrai; mais que s'il lui plaisoit venir sur le soir, il m'y trouveroit; & cependant aïant été lâché par les Sergens, il vint en diligence m'avertir de l'affaire. Je consultai, avec *Manuel Abru*, de ce qu'il nous faloit faire pour le sauver. Après avoir bien tourné de tous côtez, nous conclûmes unanimement, qu'étant impossible de le cacher, n'y aïant point de lieu secret où il pût se retirer, ni de personnes assurées, à qui il pût se commétre; & de plus, qu'étant autant dangereux qu'inutile, de vouloir le celer ou nier qu'il fut en ma disposition, vû que c'étoit une chose connuë à tant de personnes, qui témoignoient l'avoir vû, & qui pouvoient le trouver facilement, ou m'obliger de le remettre entre les mains de la Justice, desorte que j'étois dans l'impuissance de l'assister; il étoit plus expédient pour lui de se rendre à leur discrétion, encor bien qu'il dût être resserré plus à l'étroit; & que m'étant libre de partir quand il me plairoit, je serois toujours en état de faire quelque chose pour sa liberté, à quoi je m'emploïerois de toutes mes forces. La résolution fut prise, que quand on viendroit le demander, il se presenteroit franchement, & que pour mes excuses, j'alléguerois que je l'avois reçû des muletiers, & conduit avec moi, de peur

que dans sa fuite, étant seul, comme il étoit, il ne lui arrivât quelque disgrace, dans le dessein de le rendre ou à *Sciraz*, ou ailleurs, à ceux à qui il apartiendroit. Et qu'ainsi je verrois, comment les *Mahométans* voudroient disposer de sa personne, & que conformément à cela nous prendrions les expédiens qui nous sembleroient les plus propres à procurer sa liberté; que je ne partirois point de *Sciraz* sans le voir & sans donner ordre à son afaire. Et que pour ce qui étoit de le faire Mahométan par force, ou de le mettre à mort pour s'en être fui; & sur le refus qu'il faisoit de recevoir la circoncision, qui étoit toute sa crainte; comme je suis parfaitement instruit de leurs façons d'agir, je lui donnai mes assûrances, qu'il n'avoit rien à craindre, pourvû qu'il n'eut point donné sa parole, à cause qu'il leur est défendu expressément, par leur loi, de contraindre aucun à renier sa Foi, ou de le faire mourir pour un simple refus de la Circoncision; & que sa fuite n'étoit pas non plus un crime digne de mort parmi eux. Ainsi je l'encourageai à tenir ferme, & à dire librement qu'il ne vouloit point être Mahométan, sans user de fuites ou de remises, comme font indiscrétement quelques-uns, ne diférant point d'un jour à l'autre, ne feignant point d'être malade, & ne prenant point d'autres prétextes, qui sont autant d'engagemens tacites, & de promesses présumées, mais refusant ouvertement, & sans ambiguité, de changer de Foi & de Religion; parce que c'est dans cette seule constance, & dans ce courageux refus que consiste le vraïe liber-

Les Mahométans ne violentent personne pour le fait de la Religion.

berté. Je l'avertis encor, & l'exhortai avec vigueur, que s'ils se presentoient devant lui avec des menaces en la bouche, & des démonstrations d'un dessein formé de le faire-mourir, il ne se rebutât point, & ne changeât point de résolution; parce qu'outre que nôtre profession & nôtre souveraine felicité consiste à mourir pour la Foi, j'étois certain que sa constance rendroit leurs menaces sans éfet, & le garantiroit de leur mauvais traitement; quand même ils useroient de toute sorte d'artifices, & même de quelqu'espece de violences, qu'ils estimoient leur être permise, pour tirer son consentement. Qu'il perséverât donc constamment dans ses loüables desseins, de n'abandonner jamais la Foi de ses peres; & que s'ils vouloient user de rigueur pour l'induire à cette desertion, qu'il fit ses protestations, & en apellât à leurs *Cadhi*, ou *Juges*, & même au *Sadir*, qui est Souverain dans les causes de la Religion, comme un Evêque entre les Chrétiens, lesquels ne manqueroient pas de lui faire justice, & ne soufriroient pas qu'on usât de contrainte. Et que s'il étoit besoin, j'écrirois moi-même au *Mir Abdu'l Hasan* mon ami, & favori du *Chan*, qui sans faute le protégeroit, & ne permétroit pas qu'il fut maltraité pour cette considération; & d'autant plus, s'il étoit vrai ce qu'il disoit, que le *Chan* de *Sciraz* leur avoit promis, étant à Combru, de ne les faire jamais Mahométans contre leur volonté, en faisant instance, que cette parole à laquelle il s'étoient fiez, fut observée. Je lui promis enfin de rester à *Sciraz*, jus-

jusqu'à ce que je visse l'issuë de son afaire ; & qu'à prendre la chose au pis, s'il avoit tant soi-peu de liberté, au point de mon départ je lui ferois de nouveau prendre la fuite avec moi vers *Hispahan*, quand même il dévroit être circoncis, l'exhortant néamoins de se préparer à soufrir plûtôt tous les tourmens, & la mort même, que de consentir à cette impiété. Ce qui étant arrêté entre nous, trois hommes de l'*Assas* vinrent le soir, assez tard, me le demander ; cependant avec beaucoup de pôlitesses, & de belles paroles, me disans qu'ils n'étoient pas pour lui faire aucun mal, & que le Chan avoit intention de le faire *Mahométan*, qui étoit le nœud de nôtre afaire, & qui étoit, selon eux, un œuvre depiété, pour gagner son ame, & un honneur qu'on lui faisoit, & qu'il l'avoit déja mis au nombre de ses esclaves, ou de ses soldats gagez, lui aïant assigné sa paie, & destiné les mêmes faveurs qu'il avoit faites à ses autres compagnons, qui tous avoient été circoncis. Vous pouvez vous representer de quel esprit je reçus cét arrêt ; néamoins, selon ce que nous avions délibéré, faisant de nécessité vertu, sans rien répondre, au point qui touchoit le changement de la Religion, tant pour ne pas sembler y consentir, que pour n'aigrir point l'afaire ; je leur dis fort séchement, que l'aïant trouvé comme perdu dans un chemin ; je l'avois pris & conduit avec moi, pour le garantir de plus grands maux qui pouvoient lui arriver : & que sur leur parole, m'assurant que c'étoit un homme du Chan, je ne desirois pas lui ôter, ni en disposer contre

sa

sa volonté, mais leur rendre franchement. Je le fis venir là-dessus; & le déposai entres leurs mains, avec son *Ane*; en quoi je leur fis plaisir, & ils m'en remerciérent. A peine étoient ils partis, que l'*Assas* vint lui-même en personne, pour le chercher & me parler. Aïant entendu que je l'avois remis entre les mains de ses gens, il m'en sut bon gré, & m'en loua beaucoup, comme aïant fait une action fort agréable, & rendu un service notable au Chan. Ainsi le pauvre *Manuel Abrù*, pour qui je ne pouvois faire davantage, retourna, pour la seconde fois, sous le pouvoir des *Mahométans*, à mon grand regret. Et quoique la constance & les bonnes dispositions de son esprit, qu'il m'avoit fait paroître, me fissent espérer un succès heureux; j'étois cependant toujours en inquiétude pour le danger de son ame, & dans une peine extrême, considérant sa jeunesse, l'infirmité humaine, & les motifs que les Mahométans lui présenteroient pour l'induire à leur volonté; les uns fâcheux, comme les menaces, les mauvais traitemens, les divers afrons & une cruelle servitude; les autres séduisans, & qui sont les plus dangereux; comme les promesses de la liberté, les ofres d'une somme d'argent, la jouissance des femmes, & autres atraits semblables. Ce qui me faisoit penser jour & nuit aux moïens de procurer la liberté de son corps, & le salut de son ame; mais ne pouvant rien faire autre chose, je le recommandois afectueusement à Dieu, à la B. Vierge, à tous les Saints, & particuliérement à S. Jean, dont le jour suivant étoit

Artifices des Mahométans, pour pervertir les Chrétiens.

vigi-

vigile de sa fête. Cependant une bonne mere de famille, qui, avec ses gens, logeoit dans la maison de la Mosquée du *Calanter*, voisine de nôtre tente, à nôtre priere, se retira, avec sa famille, dans une autre maison, plus retirée dans le jardin, & nous accommoda de la sienne, beaucoup plus propre & plus divertissante, qui est sur le chemin, dans laquelle nous avons demeuré jusqu'à present. A peine étions nous logez dans cette maison, que nous y rencontrâmes, par hazard, un pauvre Chrétien Chaldéen, de ceux qui habitent près de l'*Haveiza*, sous l'obéissance d'un Prince Arabe, dans un petit païs rempli de plusieurs Bourgades, nommé *Kiumalavà*, comme je l'ai entendu prononcer à quelques-uns de leurs compatriotes, ou plûtôt *Kiemalabad*, comme le diroient les Persans; c'est à-dire, la Colonie de *Kiemal*. Il y en a plusieurs de cette nation, qui demeurent dans la ville de *Bassorà*, & dans les autres terres voisines, tant de la domination du Turc, que de celles du Persan; & la langue Chaldaïque, qu'ils parlent vulgairement, s'écrit avec un Alphabet de caractéres anciens, qui leur est particulier, & bien diférent des caractéres communs, anciens & modernes, dons les autres Chaldéens & Siriens se servent dans l'Asie. Ils s'apellent entr'eux *Menadi*; je n'en sai pas la raison, ni la signification du mot. Quelques-uns des nôtres les nomment *Sabbens*, d'un certain Saba hérétique, qui les infecta de ses erreurs. Mais les Portugais, qui ont une plus grande connoissance de tous ces païs, les apellent Chrétiens de S. Jean; par-

Chrétiens de S. Jean en Asie.

parce qu'éfectivement ils n'ont qu'une ombre du vrai Bâtême, qui a plus de conformité avec celui que S. Jean conféroit à ses Disciples sur les rivages du Jourdain, qu'à celui qui fut institué de Jesus-Christ Nôtre-Seigneur. Les Portugais estiment, avec beaucoup de fondement, que ces Chrétiens *Ménadi* ont pris leur origine & leur commencement de ces Disciples de S. Jean, quoiqu'ils aïent tiré plusieurs superstitions des *Juifs*, qu'ils ont mêlées avec les cérémonies, le nom & les autres aparences de l'état Chrétien. Un de ceux-là, qui avoit non *Robèh* parmi les siens, & *Jean*, entre les Portugais, qui l'avoient eu long-tems avec eux dans *Ormuz*; qui l'avoient instruit de tous les points de la Foi Catolique, & régénéré par le S. Bâtême, comme ils ont coûtume de faire à d'autres de son païs, sous condition; & qui s'étoit trouvé au siége d'*Ormuz* avec eux, travaillant & combatant pour la défense de la Place. Et quand la Citadelle fut prise, par le moïen de la langue Arabe, qui lui étoit presque autant naturelle que la Chaldaïque, & de la Persane, qu'il savoit un peu, avec un habit du païs, s'étant mêlé avec les Mahométans, & feignant peut-être dans cette déroute d'être un de leurs gens; il sût si bien faire, qu'il ne fut ni tué, ni fait esclave. Et lorsque l'armée revint en Perse; n'étant pas connu, il se glissa entre les Persans, passa la mer, & gagna la terre-ferme; & suivant les troupes, tantôt deçà, tantôt de-là, en mendiant sa vie par les chemins, il arriva à *Sciraz*, où il chercha quelque lieu de refuge. Mon hôte

Babà Melhki, qui le connoissoit, il y avoit quelque-tems, l'aïant aperçu un jour, le reçût par charité & me le recommanda, comme un bon Chrétien & Catholique; je le fis habiller, le reçûs dans ma maison, & le retins à mon service.

Le *B. S. Jean* ne me fut pas contraire en ces jours dédiez à sa mémoire; puisqu'outre ce Chrétien Chaldéen, qui lui étoit consacré particuliérement par la sainteté de son nom, que je retirai des dangers de se perdre parmi cette racaille de *Mahométans*; la veille de sa fête, comme j'étois dans la boutique d'un couturier, pour me faire quelques habits, je vis venir à la même boutique, pour le même sujet, un homme vénérable, que je reconnus aussi-tôt, à son bonnet pointu & fourré de peau, pour un *Géorgien*, quoiqu'il parlât Persan & Turc, & à sa barbe ronde, & un peu longue aux jouës & au menton, pour un Ecléfiastique. Je m'imaginai incontinent qu'il pouvoit être le Prêtre, qu'on m'avoit dit être seul dans *Sciraz*, Aumônier de la Reine *Ketevan*, mere de ce fameux Prince, ou comme ils le nomment, Roi *Temuraz*, qui aïant été envoïée en Perse par son fils, pour traiter de la paix, fut retenuë inhumainement. Elle est à present dans *Sciraz*; sinon renfermée, au moins comme en ôtage, sans avoir la liberté d'en sortir, & comme releguée & prisonniere dans ces Provinces si éloignées de son païs. Il y avoit long-tems que je desirois avec passion connoître quelqu'un de cette maison, pour faire amitié avec lui. Aïant donc vû cét homme, que je me doutai être un de

Prêtre Géorgien.

ceux-

ceux-là, je demandai à mon tailleur, qui le connoissoit, qui il étoit. Je sûs de lui que c'étoit le Prêtre que je cherchois, nommé *Chusesi Ghiorghin*; c'est-à-dire, le Prêtre George, qui étoit marié, comme je l'apris d'un autre Georgien qui étoit avec lui; & qui outre ses fonctions Sacerdotales, exerçoit encore l'Ofice de *Sofraci*, qui est comme nôtre Maître-d'Hôtel; non-seulement pour mettre le couvert à la table de sa maîtresse, mais pour être apliqué à des emplois beaucoup plus honorables, en qualité d'Intendant de sa maison. Quoique je ne pus m'entretenir fort long-tems avec lui dans une ruë, à la vuë de tant de monde, de peur de donner quelque soupçon aux Mahométans, qui ne soufrent les Georgiens qu'avec quelque sorte de jalousie, je le saluai, & pris ocasion de lui faire connoître que j'étois Chrétien, lui ofrant, avec des paroles de civilité, mon service & mon amitié, lui témoignant le desir que j'avois de le voir plus commodément une autrefois, & de lui parler plus amplement, à quoi le Prêtre me répondit, avec autant de bienveillance, d'amour & de civilité. Le lendemain, qui fut le jour de la fête de S. Jean, le matin, allant à cheval vers la ville, pour aprendre quelque chose de mon Portugais; je l'apelle mien, pour la part que j'ai eu à ses disgraces, & pour l'afection particuliére que j'ai pour lui, à cause de ses bonnes qualitez, & n'étant pas encor arrivé à la porte de la ville, je le rencontrai à cheval, qui venoit me voir dans mon logis, avec ce *Petros Syrien*, qui m'avoit donné à Lar les nouvelles de la mort

de

de mes Parens de *Bagdad*, & qui se faisoit nommer à *Sciraz*, par les Mahométans, *Scander*; c'est-à-dire, Alexandre, dont je pris mauvais augure. Et pour vous donner la connoissance de ce nom, que les Latins écrivent & prononcent Alexander, vous saurez que les Persans & les Turcs retranchent la premiere sillabe, *al*, comme si c'étoit un Article Arabe du mot, qui n'est point en usage dans leurs langues, & que n'aïans point la lettre, X, & ne la pouvans exprimer que par deux autres lettres, C, S, soit par ignorance, ou pour la facilité de la prononciation, ils font un dernier premier, comme disent les Grecs, & par une figure de transposition, ils mettent l'S, devant le C, & prononçans toutes les voïeles, qui n'ont point lieu de lettres, & qui ne s'écrivent point en leurs langues, ils viennent à former le mot *Eskander*, ou plus naturellement *Eskiender*, comme les Doctes entre les Turcs & les Persans le prononcent, ou sans l'E au commencement, *Scander*, comme tous communément le disent, s'acommodans au vulgaire. Le desir que j'ai de donner quelque lumiére aux curieux me porte à ces petites digressions, quand il se rencontre quelque point de doctrine. Pour retourner à nôtre *Petros Syrien*, que la Perse avoit changé en un nouvel Alexandre, l'infortuné *Manuel d'Abru* m'avoit déja fait entendre, comme il avoit eu des secretes intelligences avec le Chan de Combru, de qui il avoit reçû plusieurs faveurs, & qu'il ne demeuroit à present à *Sciraz*, que dans le dessein assez public de se faire *Mahométan*, & dans l'espérance d'être nommé Chef des Portugais Renégats, qui étoient pour rester à Sciraz, com-

Scander, sa signication.

Un Chrétien Syrien perfide à Dieu & sa Religion.

comme ſavant dans leur langue. Quoiqu'il en ſoit, tous deux enſemble vinrent me voir ce jour-là, & je fus extrémement joïeux de voir *Manuel* d'*Abru* ſe promener librement par la ville. Je m'informai de l'état de ſes afaires; & ſur-tout, s'il avoit été circoncis. Il me répondit que non; ce qui me réjouit grandement; & tous deux me racontérent que le Capitaine des Archers, après qu'il fut dans ſa puiſſance, lui avoit mis les fers aux piés avec un peu de rigueur, pour voir s'il pourroit l'induire à renier ſa Foi; mais que l'aïant vû ſi conſtant, il l'avoit mis en liberté, ſans en faire beaucoup de conte, voulant dire qu'ils ne vouloient point le violenter. Il l'avoit dévaliſé auparavant, pour l'épouvanter, comme je penſe, lui aïant ôté tout ſon argent, qui étoient environ vingt *Zequins*, ſous prétexte qu'ils lui avoient été donnez par le *Chan* à *Combru*, dans la penſée qu'il ſe feroit Mahométan; mais puiſqu'il ne vouloit pas ſe rendre de leur Religion, il étoit juſte qu'il leur rendît leur argent. Il lui prît donc ſon argent, & puis confia le jeune homme entre les mains de *Petros* pour le garder, & le repreſenter au Chan, quand il en ſeroit beſoin, quoiqu'il ne ſe tint dans *Sciraz* qu'en qualité d'interpréte des Portugais renégats & priſonniers. *Petros* donc s'étant chargé de la perſonne de *Manuel*, & l'aïant ſous ſa garde, me vint trouver avec ſon priſonnier, qui deſiroit me voir, & qui lui avoi. demandé cette faveur. Je demandai à ce *Petros* ce qu'il en penſoit; quel étoit ſon deſſein, & lui découvris franchement ce que j'avois oui dire de lui ſour-

des

dement à plusieurs, qu'il étoit déja Mahométant, ou qu'il étoit sur le point de se rendre. Il me répondit aussi-tôt, avec beaucoup de fermeté & de résolution; Dieu m'en garde: & m'ajoûta, qu'il étoit bien vrai qu'il avoit fait courir certains bruits assez mauvais de sa créance, pour mieux faire ses afaires avec les Mahométans, & pour assister les autres Chrétiens dans ces ocasions; mais que ce n'étoient que des choses suposées, pour amuser les Mahométans; qu'il n'avoit point d'autre volonté que de vivre & mourir Chrétien, tel qu'il étoit; que son dessein étoit de se rendre au plûtôt à *Hispahan*, & delà se retirer dans les païs des Chrétiens, pour ne plus voir jamais les terres des infidèles. Que la seule considération qui l'avoit retenu jusqu'à present, étoit le désir de faire quelque bien pour Dieu, & de rendre service aux prisonniers Portugais, & en particulier à *Manuel d'Abru*, dont il étoit dépositaire, qu'il avoit intention de conduire à *Hispahan*, & de le consigner sain & sauf entre les mains de nos Religieux. Je le loüai fort de ses bonnes intentions, & je le portai à les mettre au plûtôt en exécution. Je lui remontrai qu'il feroit en cela une action, non-seulement honorable & méritoire auprès de Dieu, mais encor avantageuse & profitable, dont nos Religieux, & tous nous autres Chrétiens, lui resterions obligez; que nous lui donnerions par écrit des témoignages honorables de sa Foi, qui lui serviroient beaucoup, pour l'avancement de ses afaires auprès des Princes Chrétiens, & particulierement du Roi d'Espagne,

gne, qui tous le gratifieroient de leurs faveurs. Je parlai ensuite en particulier à *Manuel*; l'exhortai à avoir bon courage, & à témoigner beaucoup de confiance à *Petros*, lequel seul il vouloit reconnoître pour son libérateur: lui promettant que je ne lui manquerois pas de ma part, & qu'il conçût seulement une bonne espérance du succès de son afaire. Après cela aïant recommandé de tout mon cœur à *Petros* qu'il procurât la liberté de ce jeune Portugais, lui aïant enchargé par diverses considérations, & m'étant ofert à le conduire secretement dans *Hispahan*, pourvû qu'il me le laissât libre, s'il n'en vouloit pas avoir la charge, & lui aïant même promis de faire tout mon possible pour l'amener lui-même; l'un & l'autre prirent congé, & se retirérent. Quoique je fusse un peu plus consolé de cette visite, que je n'étois auparavant; néamoins mon esprit ne fut pas entiérement satisfait, pour certains soupçons, que la maniére de procéder de ce *Petros* avec les Mahométans me faisoit naître, avec autant & plus de fondement, qu'un de mes serviteurs étant allé le soir du même jour dans sa maison, pour quelqu'autre sujet, me raporta qu'il l'avoit trouvé mangeant de la viande, quoique ce fut un vendredi, & en la compagnie d'un grand nombre de Mahométans & d'une femme, avec des chansons & des paroles fort libres, qui n'étoient pas les actions d'un homme qui eut la volonté de faire ce qu'il avoit promis. Le même serviteur me dit de plus, que *Manuel d'Abru* lui avoit donné charge en secret de m'avertir que ce *Petros* parloit d'aller au plûtôt trouver le

Chan,

Chan, qui étoit absent de quelques journées de la ville de Sciraz, & de le mener avec lui, pour se décharger de sa personne, & le remettre entre les mains de ce Prince. Cette nouvelle me donna sujet de douter de la fidélité de *Petros*; néamoins aïant recommandé l'afaire à Dieu, dans la même résolution que j'avois auparavant, de contribuer de tout mon possible à l'éxécution d'un dessein si loüable, je n'en perdis pas entiérement l'espérance. Et principalement, après que le lendemain matin, aïant rencontré dans la ville *Petros* seul, sans son Portugais, & lui aïant déclaré que j'avois entendu dire, qu'il étoit sur le point d'aller en diligence trouver le Chan, & de lui remettre *Manuel d'Abru* entre les mains, ce qui me surprenoit extrêmement, ce procédé ne s'acordant pas aux paroles que nous nous étions données l'un à l'autre: il me dit qu'il étoit vrai qu'il avoit fait courir ce bruit en public, & parmi les Mahométans, pour les tromper plus facilement, dans le dessein qu'il avoit pris de s'en aller droit à *Hispahan* avec *Manuel*, dont il me donna de grandes assurances. Et comme je lui eus dit que j'étois aussi pour partir en peu de jours, il me témoigna qu'il desireroit fort de faire le voïage en ma compagnie. Néamoins je n'en fus pas entiérement satisfait, parce que lui aïant demandé, ce qu'étoit devenu *Manuel*, & pour quelle raison il n'étoit pas avec lui, il me répondit qu'il l'avoit laissé dans sa maison les fers aux pieds, pour faire voir aux Mahométans qu'il le tenoit en sûre garde. Je repliquai pour lors, que s'il avoit dessein de le con-

conduire au Chan, j'écrirois en sa faveur à mon ami le *Mir Abdu'l Hasan*, pour le le prier de le prendre en sa protection, & d'empêcher qu'il ne fut point violenté pour le fait de la Religion; & que ce que le Chan leur avoit promis à *Combru*, de leur laisser au moins la liberté de conscience, fut observé. Mais il me donna de nouvelles assurances, qu'il ne tomberoit jamais entre les mains des Mahométans, & qu'il le sauveroit au plûtôt: & que ce qui retardoit son voïage étoit l'afaire de deux Anglois renégats, qui délibéroient de s'enfuir vers *Hispahan*. En un mot, il me donna de si belles paroles, & tant d'assurances de ses bonnes intentions, que je fus contraint en quelque façon d'avoir plus de confiance en lui qu'auparavant. Le soir du même jour il me vint voir, acompagné d'un *Chizilbasci*, ou d'un soldat des gardes du Chan, en la presence duquel il me dit qu'il étoit prêt à partir pour aller trouver le Chan, & lui mener un Portugais fugitif, que je fis semblant de ne point connoître, qui refusoit de se faire Mahométan, afin qu'il en dispofât à sa volonté, me faisant toujours signe des ïeux de dire le même, & de tenir ferme dans ma première proposition, en quoi il ne me trompoit pas seul; mais, par cette feinte duplicité, il nous dupoit tous également.

Le 27. Juin, ce Prêtre Géorgien que j'avois invité à dîner, me vint voir le matin; mais il ne voulut pas manger, parce qu'il étoit engagé dans un jeûne, qu'ils ont coûtume d'observer tous les ans à la fete des bienheureux Apôtres, qui dure je ne sai combien de jours; & qu'il n'avoit pas encor

Jeûne extraordinaire des Géorgiens.

encor achevé ses priéres, avant lesquelles il lui étoit défendu de manger. J'eus le loisir & la commodité de lui parler assez long-tems, & de m'informer de plusieurs particularitez de leurs afaires, que je desirois savoir. Il me confirma tout ce que j'avois apris auparavant, touchant la mort du Prince *Luarzab*, qu'on avoit étranglé depuis peu dans sa prison ; deux petits-fils d'un autre Prince ou Roi, nommé *Teimuraz*, qu'on avoit fait eunuques long-tems auparavant; & même m'ajoûta, que la Reine leur aïeule n'en savoit rien, & qu'on n'osoit lui dire, de crainte de l'atrister davantage. De plus, que ces enfans dont l'un avoit nom *Levan*, qui est un nom des Chrétiens, & l'autre Alexandre, étoient détenus à *Sciraz*, dans un lieu voisin de l'*Haram* du Chan, sans avoir la liberté de voir leur Grand' Mere, de peur qu'elle ne les entretienne constamment dans la Foi Chrétienne; les Mahométans, au contraire, procurans de les élever dans leur secte. A l'égard de la Reine, il me dit qu'elle étoit fort bien traitée, qu'on ne la laissoit manquer d'aucune chose nécessaire, tant à elle, qu'à ses gens, & qu'elle avoit à son service vingt personnes, tant hommes que femmes, tous Chrétiens naturels de son païs, & non davantage. Qu'elle avoit dans sa maison quantité de livres, de croix, & tableaux saints, dont elle en avoit aporté une partie de son païs avec elle; & l'autre, elle l'avoit aquise dans la Perse, ou par achat, ou par presens, tant de ceux qui furent pris & emportez par les Mahométans dans la perte de la Georgie, que de ceux

Funestes avantures des Princes Georgiens.

ceux qu'elle avoit pû recouvrer du pillage d'*Ormuz*, & retirer de la main des Infidèles. Enfin elle en avoit un grand Oratoire tout plein, où l'on tenoit des flambeaux & des lampes alumées jour & nuit, & où tous les domestiques aloient faire leurs priéres, sans néamoins qu'on y célébrât la Sainte Messe, parce qu'il ne leur étoit permis de la dire que dans un Eglise consacrée, & qu'ils n'avoient ni Eglise ni Autel consacré dans leur maison, ni moïen d'en avoir, ni aïant point d'Evêque pour la bénir; ce qui n'étoit permis à aucun autre. Que la Reine & ses gens n'étoient pas tenus de si court que je me persuadois, qu'ils l'étoient au commencement de leur captivité; mais qu'à present les Mahométans aïans vû qu'ils se tenoient en repos, sans avoir la pensée de rien remuer, il leur permétoient d'agir librement, non-seulement dans la ville, mais encor au-dehors, & à quelques-uns, de s'en éloigner de quelques journées de chemin, comme il lui étoit arrivé à lui-même, qui avoit été jusqu'à *Hispahan*, envoïé par le Chan, pour avoir soin de quelques-uns de ses jardins, à cause que les Georgiens sont beaucoup plus experts que les Persans à la culture & aux choses du jardinage. Des afaires de leur païs & de leur Prince, il me dit qu'ils n'en avoient point d'autres nouvelles, sinon celles que les Mahométans leur avoient aportées, parce qu'il n'en venoit ni messagers ni lettres, soit qu'il me voulut dissimuler, ou qu'il eut crainte de me dire la verité. Et à ne point mentir, il n'étoit pas raisonnable qu'il me découvrît les plus grands secrets

de leurs afaires, pour la premiere fois que j'eus l'honneur de lui parler. Je lui nommai aussi Messieurs les Georgiens mes amis, qui étoient à *Hispahan*, qu'il témoigna connoître, aussi bien que M. Zacharie mon compére, qu'il avoit vû quelques jours auparavant à *Sciraz*; & qu'il étoit véritable que *Nazar Beig* Circasse, qui, après une longue viduité, avoit été marié en secondes nôces à M. *Tinatin* sa Belle-sœur, & sœur propre de ma commére, étoit mort à la guerre d'*Ormuz* sur un bastion, étant allé à l'assaut, comme je l'avois sû dans la ville de *Lar*; & qu'on se disposoit à conduire son corps dans le lieu de sa demeure, assez près de *Sciraz*, où sa femme, M. Tinatin, veuve pour la seconde fois, s'étoit retirée. Il ajoûta qu'il avoit connoissance de nos Religieux d'*Hispahan*; & que tous les *Asnaures*, qui sont les Gentilshommes Géorgiens, & tous les autres de leur nation se loüoient extrêmement d'eux, pour les secours & assistances continuelles qu'ils recevoient de leurs libéralitez, soit de leur crédit ou de leur argent, dont il leur étoit très-redevable, pour la part qu'il prenoit dans les intérêt de ses compatriotes. Au contraire, il fit paroître que sa nation n'avoit pas beaucoup de corespondance avec les Anglois, par raport à la diférence de la Religion, sachant bien qu'ils n'étoient pas bons Chrétiens; ce que je lui confirmai, par la connoissance particuliere que je lui donnai de leurs dannables cérémonies, & de leurs perverses opinions. Je lui donnai aussi une legére connoissance de ma personne, de ma condition,

tion, de mon païs, & des voïages que j'avois faits dans l'Orient & par la Perse, en quelle maniére & à quelle fin je les avois entrepris. Enfin, après lui avoir fait present d'une Couronne de Nôtre-Dame, fort richement & proprement accommodée, qu'il estima beaucoup, & après lui avoir rendu tous les témoignages d'une sincére amitié, & d'une parfaite confiance, je le priai de me faire la grace de saluer de ma part la Reine sa Dame & Maîtresse, & de lui rendre tous mes respects, comme si je lui parlois en personne. De lui dire, que j'étois Chrétien, de quel païs & de quelle qualité j'étois; comme j'étois à present à *Sciraz*, parfaitement instruit de toutes les afflictions que Sa Majesté, & ceux de sa suite, avoient endurées pour la Foi de *Jesus-Christ*, des Mahométans ennemis de nôtre Religion; que je prenois toute la part possible à sa triste situation; & que, conformément à l'obligation qui m'étoit imposée de servir tous les Fidèles, & encor davantage une Dame de sa qualité, je m'offrois à lui rendre mes services de tout mon pouvoir, aux dépens même de ma vie, quand il en seroit besoin. Que j'avois avec moi Madame *Tinatin de Ziba*, entendant parler de ma *Mariuccia*, parce que c'est son propre nom, de son païs & sa vassale, née de ces Parents & de cette bonne maison, que Sa Majesté connoissoit mieux que moi, qui avoit été nourie & élevée dans ma maison, depuis qu'elle eut perdu sa mere; à la priére de cette Dame; sœur du Métropolitain, lorsque nous étions à

Respects de l'Auteur pour la Reine des Géorgiens prisonniere à Sciraz.

Hiſpahan, & qui fut ma commére, lorſque j'étois là en qualité d'hôte du Roi, pour la garantir de tous les dangers qu'elle eut pû courir de perdre la Foi, ſi le Roi eut voulu la prendre dans ſon Palais, ou la donner en garde à quelqu'un de ſes Grands, comme il a coûtume d'en uſer envers les Georgiens de bonne naiſſance, étoit demeurée orpheline, & privée de toutes commoditez, ſous des parens qui étoient fort à l'étroit. Que je l'envoïerois pour faire la révérence à Sa Majeſté, & pour la reconnoître, comme ſa Dame naturelle, toutes les fois qu'elle lui en donneroit la permiſſion. Que j'étois ſenſiblement afligé que ma femme ne fut pas vivante; parce qu'étant femme, elle auroit plus de liberté de lui aller rendre tous les jours ſes devoirs. Mais puiſque Dieu ne m'avoit pas fait cette grace, je ne manquerois pas, de mon côté, en quelque part que je fuſſe, de la ſervir de tout mon pouvoir. Et que j'étois dans la réſolution de partir bien-tôt pour *Hiſpahan*, pour me rendre de-là en Italie, paſſant par Conſtantinople, où j'aurois peut-être l'ocaſion favorable de voir le Roi *Teimuraz* ſon fils, & de lui faire la révérence; ce que je deſirois beaucoup, & de viſiter encor une fois quelque Province de la Georgie. Ainſi que ſi je pouvois faire quelque choſe pour ſon ſervice, ou dans la Perſe, ou dans mon païs, ou dans quelqu'autre lieu de mon voïage, Sa Majeſté n'avoit qu'à me commander librement; que je ne manquerois pas d'exécuter ſes volontez en diligence, & que je m'eſtimerois bienheureux de lui faire connoître

que

que je n'avois rien en moi, qui ne fut entiérement à son service. Que d'abord je n'avois pas été me presenter à sa Porte pour lui faire les mêmes ofres, (c'est ainsi qu'on parle avec les Grands en ces quartiers, disant la Porte, pour la Cour, & pour le Palais, où ils sont leur demeure) parce que je ne savois pas de quel air les Mahométans prendroient mes visites, & s'ils m'en permetroient l'entrée, & qu'il étoit besoin d'user avec eux d'une grande précaution; mais qu'en tout cas je serois toujours promt & disposé à son service, & que je priois M. l'Intendant de le lui exposer de ma part. Aïant fait venir ensuite *Mariuccia*, elle lui parla en sa langue; il l'honora de toutes les cérémonies, à leur mode; & elle réciproquement lui rendit tous les respects qu'elle lui devoit, & lui fit un petit narré de toutes ses avantures, qui lui étoient arrivées à *Hispahan*, depuis sa venuë dans la Perse, & après que la Reine fut envoïée à *Sciraz*, & séparée de ceux qui la suivoient. Ce bon Prêtre fut très satisfait de nos civilitez, & particuliérement de la bonne volonté que j'avois pour eux, & promit d'en faire un promt raport à la Reine. Il me fit espérer qu'il pourroit trouver un moyen de me faire entrer dans son Palais, ou au moins Madame Tinatin, sans donner aucun soupçon aux Mahométans. Aïant ainsi passé quelques heures de tems avec moi, en diférens autres entretiens de choses de moindre conséquence, que je passe sous silence de peur de vous être ennuïeux, & de ce qui s'étoit passé de plus remarquable dans la

Cour de Perse depuis mon départ, & même de ce que je vous écris dans la presente, dont il confirma la vérité, il prît congé, sur ce qu'il étoit pressé de retourner à sa maison, pour faire les priéres qu'il n'avoit pas encor dites. Je ne le vis que plusieurs jours après, parce qu'il étoit obligé de sortir de *Sciraz*, & d'aller trouver le Chan pour quelques affaires, au lieu où il étoit. Le même jour que je parlai à cet Ecléſiaſtique, je fus le soir dans la maison de *Petros*, pour voir *Manuel d'Abru*, que je trouvai les fers aux piez. *Petros* me dit qu'il le traitoit de la sorte, pour faire croire aux Mahométans qui le fréquentoient, entr'autres à un certain qui demeuroit dans le même logis avec lui, qu'il faisoit toute la diligence possible, & usoit de toutes les rigueurs pour le réduire. Néamoins que *Manuel* persistoit toujours dans ses premieres résolutions, sans vouloir se soumétre aux loix de Mahomet, desorte que ne sachant que faire de lui, il se voïoit contraint de le conduire au Chan, ce que les Persans, qui étoient là presens, me confirmérent. Ce que je ne trouvai pas mauvais; parce que c'étoit une occasion favorable de le tirer de *Sciraz* avec leur consentement, ce qui étoit fort important. *Petros* me promît encor, en presence de *Manuel*, qu'il le conduiroit à *Hispahan*, & qu'il n'iroit point où étoit le Chan; mais qu'en quelque façon que ce fut, quand même il devroit s'exposer à quelque danger, il vouloit rendre service à Dieu, & à tous les Francs, s'ofrant de plus, si j'étois pour aler bien-tôt dans la Chrétienté, de venir

venir avec moi, & de me servir dans mon voïage. Tant de belles paroles, quoique je n'y ajoûtasse pas une pleine foi, contentérent un peu mon esprit, l'aïant remercié, & loüé hautement de ses bons desseins, je me retirai, & lui recommandai cette affaire, avec autant d'ardeur & de zèle qu'il me fut possible.

Le 1. Juillet je fus un peu loin de nôtre logis, sur la gauche de ce grand & beau chemin qui va droit à la ville, pour voir la sépulture de *Chogia Hafiz*, Poëte Persan fort illustre, dont les Odes ou Chansons, qui ne sont que des Poësies Liriques, sont en grande estime dans la Perse, & peuvent être comparées aux Sonnets Toscans, ou aux Epigrames des Latins, & sont lûës de tous les doctes, comme les Vers de nôtre *Petrarque*, avec une haute réputation de leur Auteur. Dans un jardin assez spacieux, & orné de plusieurs ouvrages d'architecture, la principale piéce qui se presenta devant mes ïeux, fut comme une petite Chapelle, couverte d'une coupe, au-dedans de laquelle est la sépulture de ce superbe Poëte. C'est un grand tombeau, gravé depuis le haut jusqu'au bas, de divers caractéres, chargé de plusieurs Epitaphes, & même tout autour de la base. Une des faces est ocupée de la plus excellente Epigrame, où son nom est écrit; j'en ai voulu tirer une copie, que je ne puis transcrire sur ce papier, parce qu'elle est composée d'une langue & d'une sorte de lettres, qui nous sont tout à fait étrangeres & extraordinaires. Ce tombeau est acompagné, d'un côté, de deux autres tombeaux de deux Personnages assez

Sépulture d'un Poëte célébre.

renommez, qu'on croit avoir été ses disciples; & de l'autre, de celui d'un certain *Seid*, dont j'ignore le nom. Toute la cour extérieure est pleine de semblables sépultures, moins remarquables; couchées sur la terre, sans aucun tombeau élevé. Cependant tout l'édifice n'a été bâti que pour honorer le sépulchre du Poëte; & les Mahométans nomment ce lieu *Ziara;* c'est-à-dire, visite; comme s'ils vouloient dire, qu'il mérite d'être visité par dévotion, comme un lieu Saint, & ces fous aveuglez le vénérent en cette qualité. Telle est l'estime qu'on fait ici des personnes qui composent des livres, & particuliérement des Poëtes, qui tiennent à present entre les Perses le même rang qu'ils avoient autrefois entre les Grecs. Ils les reconnoissent pour leurs Théologiens, & leur autorité dans les matiéres de la Théologie a autant ou plus de poids, que celle des plus graves Auteurs. Ils les prennent encor pour des hommes doüez d'un esprit plus qu'humain, & comme éclairez d'un raïon de la Divinité; *Afflatos Numine*, diroient les Latins. Parce que ne jugeans que superficiellement des nobles & sublimes conceptions des Poëtes, ils ne s'atachent qu'à leurs paroles & à leurs écrits, sans pénétrer dans l'intérieur de leurs ames, ni dans les bonnes mœurs d'une vie loüable, en quoi consiste la vraïe vertu du tombeau. Près de son corps, l'on conserve son livre, qui est comme le monument de son esprit, qui est intitulé *Divan;* c'est-à-dire, l'assemblage & le recueil de plusieurs vers, écrits dans un grand papier en lettres d'or. Ce n'est pas néa-

néamoins le même qui y étoit, il y a quelque-tems, écrit de la main de l'Auteur, que le Roi a voulu avoir pour le mettre dans sa Bibliothéque. L'amour que j'ai pour les Poëtes me suggéra quatre vers en forme d'Epitaphe, que je dictai en nôtre langue sur son Tombeau, faisant allusion aux Epigrames de sa façon, qui sont au nombre de plus de cent, en chacune desquelles il a inseré son nom, le faisant tomber à propos sur son sujet. Je ne voulus pas néamoins permétre qu'ils y fussent écrits ; de peur que les Mahométans n'en prissent ocasion de se glorifier, qu'un Chrétien avoit rendu cét honneur au Tombeau d'un Infidèle. Ces vers, autant malfaits, qu'ils furent composez sur le champ, sont ceux qui suivent.

Haffiz, né d'Apollon, voulant quitter le
Monde,
Laissa pour Testament ses os sous ce Tombeau,
Son Esprit dans ses vers, qui en font le Tableau,
Et en tout lieu le nom de sa Muse féconde.

Peu de jours après je fus voir la sépulture d'un autre Poëte fort célébre chez les Persans, nommé *Sceich Saadi*, éloigné d'un quart de lieuë ou environ de la ville, un peu au-delà du lieu où j'étois logé. C'est un grand bâtiment, où à l'entrée il y a une Mosquée couverte, & sans toit, telle qu'on en voit plusieurs en Perse, au milieu de laquelle est un grand ciprès; & à la droite, en entrant, un autre édifice couvert,

La sépulture d'un autre Poëte.

 com-

comme une Chapelle, joignant la Mosquée, où le Poëte est inhumé. Son tombeau est de marbre, orné d'un bout à l'autre; & tout autour de divers Epitaphes que je ne pus lire, à cause qu'il étoit déja nuit. Le cofre étant autrefois ouvert par le dessus, rempli de terre, sans autre couverture, comme j'en ai vû ailleurs; mais apresent il est fermé d'un couvercle de bois, comme une caisse. Un pere & un fils, qui firent bâtir la grande mosquée, pour honorer la sépulture du Poëte, voulurent avoir la leur au-dehors; & derriére le lieu où il est enseveli, le Roi a fait dresser une *Medressè*, c'est-à-dire, une étude, où une Ecole des Leçons publiques qu'on y fait aux étudians, acompagnée d'un autre petit bâtiment. A l'entrée de la Mosquée, & dans un lieu un peu profond, où l'on décend par des degrez, il y a un petit réservoir d'eau vive, d'où elle coule quand il est plein, & se décharge devant la porte, où elle fait un gros ruisseau, sur les bords duquel, deçà & delà, il y a quantité de boutiques, bâties toutes d'une même architecture, qui autrefois étoient habitées, & garnies de marchandises qu'on y vendoit; mais qui sont à present desertes & à demi ruïnées. Je composai pareillement quatre vers sur le tombeau de Sceich Saadi, où je faisois allusion au titre de deux de ses œuvres, l'une nommée *Gulistan*; c'est-à-dire, Rosier, & l'autre *Bustan*, qui signifie Jardin. Il a composé outre cela un livre d'Odes, ou de Chansons, qui est intitulé *Divan*, ou Recueil, conformément à tous les autres de semblable composition.

Nazar

Nazar Beig Persan, & Chrétien caché, à qui nous avons donné le nom de *Thomas Cepni*, pour être décendu d'une Tribu de *Chizilbasci*, nommée *Cipni*, arriva à *Sciraz*, le 5. Juillet, étant parti d'*Hispahan*, où sa femme, pendant son absence, avoit demeuré quelque-tems avec la mienne dans nôtre maison. Aïant apris que j'étois à *Sciraz*, il vint aussi-tôt me trouver, & me certifia ce que j'avois déja apris à *Lar*, des Peres Carmes-Déchaussez d'*Hispahan*, qui avoient été en peine au sujet de ces lettres qu'ils envoïoient à *Ormuz*, qui furent interceptées. Il m'ajoûta, que cét accident avoit extrémement afligé les Chrétiens d'*Hispahan*, parce que le Roi faisant lire, par les Anglois, ces lettres, qui lui avoient été envoyées par le Chan; ceux-ci comme hérétiques qu'ils sont, & par conséquent ennemis des Catholiques, non-seulement n'avoient rien celé de ce qu'elles contenoient, mais l'avoient lû & manifesté publiquement, au grand préjudice de nos Religieux. Le Roi fit aussi-tôt arrêter les Peres, avec tous ceux qui étoient dans leur maison, & chercher diligemment, par tous les endroits du Convent, sur ce qu'on lui avoit raporté, que plusieurs Mahométans convertis à la Foi Chrétienne s'y tenoient cachez, & envoïa aux Peres par le *Daroga* les lettres, qui avoient été surprises, pour s'informer d'eux-mêmes, s'ils les avoient écrites. Ce qu'ils avoüérent franchement; & comme les Mahométans leur reprochérent, qu'aïans été toujours bien traitez & honorez du Roi dans la Perse, c'étoit agir de mauvaise grace,

Persécution en Perse contre les Reli[...]

gieux & les Chrétiens. ce, de lui débaucher ses Vassaux, & de Mahométans qu'ils étoient, leur faire changer de Religion & les rendre Chrétiens; les Religieux repliquérent que c'étoit l'unique motif qui les avoit portez à venir dans la Perse; qu'ils ne forçoient aucun à être Chrétien, & qu'ils n'atiroient personne par presens & par promesses; mais que s'il se presentoit quelqu'un, qui, de sa propre volonté, se portât à la Foi Chrétienne, ils lui enseignoient nôtre Doctrine, & le recevoient au nombre des Fidèles; & que si le Roi même avoit voulu se faire Chrétien, ils lui auroient conféré le Bâtême avec beaucoup de satisfaction. Le *Daroga* aïant reçû cette réponse, s'en retourna vers le Roi, qui étoit lors à *Douletabal*, à trois lieuës d'*Hispahan* pour la guerre de *Candahar*, & lui amena je ne sai combien de Chrétiens Arabes & Syriens, liez & garotez, qui avoient été trouvez dans le Convent des Peres, & trois parens *d'Elie* leur Jardinier, de race Mahométane, qui avoient été découverts par les lettres qu'il portoit à *Ormuz*. Le Roi demanda quels étoient ces Arabes & Syriens; & aïant su qu'ils étoient Chrétiens de race ancienne, il les fit aussitôt relâcher, disant qu'il n'avoit rien à démêler avec les Chrétiens; mais des trois

Suplice des nouveaux Chrétiens. autres qui étoient Mahométans de naissance, & qui avoient été bâtisez secretement par les Peres; sans autres enquêtes; l'un mourut, je ne sai comment; & les deux autres furent brûlez publiquement dans *Hispahan*, l'ordre du Roi, donné au *Daroga*, qui les fit atacher à des pôteaux, où ils furent assommez à coups de pierres par

l'a-

l'afluence du peuple, avant que le feu les eut endommagez. Leurs femmes, & leurs domestiques, furent détenus assez longtems en prison; & leurs meubles & leurs biens confisquez; ce qui a été la ruïne entiére de leurs pauvres familles. A l'égard des Peres, le Roi ordonna seulement qu'ils fussent gardez jusqu'à son retour; & que si on trouvoit quelque Mahométan caché dans leur Convent, on se saisît de lui; & qu'on fit toute la diligence possible pour trouver ceux qui auroient embrassé nôtre Foi. Le *Daroga*, apellé *Chosrou Mirza*, de la race des Princes Georgiens, à qui on avoit donné le Gouvernement d'*Hispahan*, un peu avant que j'en sortisse, mit un portier de sa maison à la porte des Peres Carmes, & un autre à celle des Peres Augustins pour les garder. Les Mahométans prirent encor à partie les Augustins, & les Carmes; soit à cause de leur état de Religieux, ou parce que quelqu'un d'entr'eux s'étoit mis en devoir d'assister les criminels au suplice, pour les encourager à mourir constans dans la Foi; mais il lui fut impossible de pouvoir passer. Après cela les portiers ne permirent jamais aux Peres de sortir de leurs maisons, ni à aucun Mahométant d'y entrer. Outre les provisions ordinaires qu'on leur fournissoit tous les jours, pour tirer de l'argent de leur bourse, ces gardes exerçoient à toute heure mille tiranies contre les Peres, & contre le petit nombre de Chrétiens, Francs ou naturels du païs, qui aloient à leur Eglise, & tenoient ces pauvres Religieux fort resserrez. *Nazar Beig* me raconta encor, que durant ces

ces troubles, comme on faisoit toutes les diligences pour trouver des Chrétiens cachez, il n'y avoit pas eu manque d'espions, qui l'avoient acusé lui-même; & *Gelai*, nommé à present *Cacciatur*, mon serviteur, & que les Ministres de la Justice les avoient recherchez pour les châtier: ce qui l'obligea un peu avant que d'arriver à *Hispahan*, étant de retour des Indes, où il étoit allé pour trafiquer, de faire sortir sa femme de la maison des Peres-Déchaussez, joignante à leur Convent, où nous l'avions laissée auprès de la Bellesœur de ma defunte femme, & de la mettre dans un autre endroit de la ville, où elle n'étoit point connuë. Pour lui, il s'étoit retiré secretement d'*Hispahan*, & étoit venu à *Sciraz*, dans le dessein de rauder par le Païs durant quelques mois, inconnu, sous prétexte de marchandise, jusqu'à ce que ces bruits eussent cessé, & que le chemin lui fut ouvert pour sortir de la Perse avec sa famille, & gagner la terre des Chrétiens, ou quelqu'autre lieu, où il eut la liberté de vivre selon sa profession, sans être inquiété. Et que pour mon serviteur *Cacciatur*, il n'étoit nullement d'avis que je le menasse avec moi à *Hispahan*, de peur qu'étant aperçû dans la ville, il ne fut arrêté & mis à mort sur le champ. Je fus bien joïeux d'aprendre ces nouvelles, qui me servoient d'instructions pour mon voïage. Et je jugeai que c'étoit un bon signe, qu'on commençât à répandre du sang dans la Perse pour les intérêts de la Foi, sachant bien que le sang des Martyrs a été la semence du Christianisme, qui l'a fait multiplier & fleu-

Le sang des Martyrs est la semence des Chrétiens.

fleurir par tout le monde. Et quoique ce soit un déplaisir sensible à nos Religieux de se voir réduits à ces extrémitez; j'ai cependant cette confiance, que n'aïans été conduits dans la Perse que par un zèle du salut des ames, & par un desir ardent d'amplifier la Foi, à quoi ils ont consacré leur propre vie, tous ces travaux leur seront doux & agréables pour l'amour de Dieu. Je n'ai qu'un seul regret, de ce que, par une indiscrétion assez considérable, ils envoïérent ces pauvres gens à *Ormuz* avec des lettres, dans un tems qui les fit découvrir pour être Chrétiens, & qui fut la cause de leur mort, qui leur étoit inévitable dans cette conjoncture. *Nazar Beig* me dit encor d'autres nouvelles d'*Hispahan* & de la Cour; & outre celles que je savois déja, & dont je vous ai fait part, il m'assura la mort de *Sara Chogia*, premier Vizir, de qui il avoit été quelque-tems la créature, qui mourut à l'armée, à la suite du Roi. Les Chrétiens ne firent pas grande perte en le perdant, parce que l'aversion qu'il avoit des Chrétiens, & l'autorité qu'il possédoit auprès du Roi, lui faisoient naître tous les jours la volonté & les moïens de leur faire beaucoup de mal.

Ce *Nazar* me venoit voir presque tous les jours; & un jour entr'autres, qui fut après notre premiere entrevuë, il me dit qu'il avoit rencontré *Petros* le Syrien par la ville, qui l'avoit reconnu le premier, & mené dans sa maison, où il vit le Portugais *Manuel d'Abru*, malade dans un lit, pour les douleurs de la circoncision, qu'ils lui avoient apliquée deux ou trois jours au-

auparavant contre sa volonté. Et qu'aussitôt que *Manuel*, qu'il avoit connu ailleurs l'eut vû, il commença à pleurer, & à lui raconter sa disgrace avec beaucoup de sentiment, de ce qu'on l'avoit circoncis par force contre son consentement. Il y avoit déja quelques jours que j'en avois quelque soupçon, pour avoir entendu dire que *Manuel* étoit sorti de sa maison en liberté, pour aller voir les autres Portugais ses compagnons, qui s'étoient faits Mahométans, & qu'on ne le retenoit plus prisonnier. Et bien que je me fusse abstenu pour quelques jours de l'aller voir, de peur de donner de la jalousie aux Infidèles, je ne manquois pas néamoins de l'envoïer souvent visiter par quelqu'un de mes serviteurs; tantôt par l'un, & tantôt par l'autre; & dans l'inquiétude où j'étois pour ses afaires, je cherchois à toute heure d'en savoir des nouvelles, & faisois tout mon possible pour l'induire à sortir au plûtôt de *Sciraz* avec son garde. Et quoique *Petros* me confirmât continuellement ses bonnes intentions, & me promît de les exécuter au plûtôt, me disant qu'il étoit sur le point de se mettre en chemin; néamoins je ne pus jamais le porter à partir, remétant son voïage d'un jour à l'autre, par diverses excuses. Je me persuadai, & avec raison, que ces retardemens n'étoient que pour voir s'il pourroit, par quelque voïe, disposer l'esprit de *Manuel* à se laisser circoncire, suivant la promesse qu'il avoit peut-être donnée au Chan, de faire ensorte que tous les Portugais deviendroient Mahométans; ce qu'il vouloit exé-

cuter

cuter avant que de partir ; ou bien peut-être parce qu'il y étoit contraint, étant lui-même gardé par les Persans, qui ne l'eussent pas laissé aller, quoiqu'il ne me le dit pas. Qu'il en soit ce qu'on voudra, le misérable *Manuel* fut circoncis ; & ce qui m'étonne, il le fut, non-seulement contre sa volonté, mais par force, comme tous d'une voix le témoignérent ; nonobstant ses protestations juridiques, & toute la résistance qu'il y pût aporter. Je sai bien que ces actions violentes sont défendües aux Mahométans par leur loi ; & que cette transgression commise publiquement, est un scandale manifeste, & exposé aux justes plaintes des personnes qui en sont intéressées. Si par un caprice brutal un Roi l'a fait une fois, comme il n'est point sujet à rendre conte de ses actions à aucun homme mortel dans ce monde, & qui ne fait pas beaucoup de scrupule de pécher contre sa loi, je ne le trouve pas si étrange ; mais que la chose se soit passée de cette maniére dans la ville de *Sciraz* par des Oficiers subordonnez, qui outre le zèle qu'ils doivent témoigner de leur loi, sont responsables de leurs actions à d'autres qui sont plus qu'eux ; c'est ce qui me semble insupportable. C'est pourquoi je dis que de deux choses, l'une a été nécessaire ; ou qui ont estimé que *Manuel* s'étoit engagé de paroles au Chan, sinon par sa bouche, au moins par celle d'un de ses compagnons, qui s'obligea pour tous, quand la vie leur fut donnée à *Combru*, & qu'ils reçûrent une somme d'argent de ce Prince, qui ne leur fut donnée qu'à cette intention, dont *Manuel* eut

Loix injustes des Mahométans.

eut sa part, quoiqu'il protestât constament qu'il n'avoit jamais engagé sa parole à renier la Foi, ou que n'aïant point encor de barbe au menton, bien qu'homme fait, ils l'aïent voulu traiter comme un Mineur, qui n'a pas la libre dispositiion de ses volontez, & qui est obligé de vivre sous la direction d'un Tuteur. En ce cas leurs loix injustes ne lui permétoient pas de disposer de sa personne, non pas même dans les choses de la Religion, vû même qu'il étoit tombé dans une condition d'esclave, qui leur donnoit le droit, à ce qu'ils croïent, d'en pouvoir faire à leur volonté sans son consentement. Je vous raconte ces particularitez en détail, pour vous faire connoître quel est le procédé de ces barbares, & de quelle précaution il faut user quand on traite avec eux. Trois jours après que *Nazar Beig* m'eut donné ces avis, *Petros* vint un matin me trouver dans mon logis, s'excusant ce qu'il n'avoit pû venir plûtôt pour quelque indisposition, qui paroissoit encor sur son visage. Il m'aporta les tristes nouvelles de la disgrace de *Manuel*, qui enfin avoit été circoncis contre sa volonté, & sans que lui-même en sut rien, un jour qu'il étoit absent de sa maison. Je compris facilement que c'étoit lui qui avoit tramé l'afaire, quoique je dissimulasse mes sentimens; vû même que *Petros*, qui étoit gardé par les soldats du Chan, n'eut jamais eu la liberté de sortir de la sorte de sa maison, pour aller où bon lui sembleroit, s'il ne leur eut rendu premiérement ce bon ofice de faire circoncire tous les Portugais, comme il est à croire qu'il leur avoit pro-

promis. Outre cela, je lui tirai adroitement de la bouche, que le Chan avoit fait ce qu'il lui avoit conseillé, qui étoit de retirer à sa solde ceux qu'il jugeroit propres à la guerre, & de congedier les autres pour aller où ils voudroient. D'où je conjecturai, que ce qu'on m'avoit dit de *Petros* étoit véritable, qu'il avoit dessein de demeurer au service du Chan; d'être Capitaine des Portugais renégats, & qu'il avoit déja engagé sa parole, quoiqu'il me dit le contraire. Néamoins, dissimulant la mauvaise opinion que j'avois de ses malheureuses pratiques, je lui demandai, ce qu'il prétendoit faire de *Manuel d'Abru*, à présent qu'il étoit circoncis, que j'étois résolu de n'abandonner jamais, bien que je ne le déclarasse pas à *Petros*; & de faire tout mon possible pour le mettre en liberté, quoiqu'il fut circoncis, moïennant qu'il voulut vivre & mourir Chrétien. Il me répondit, qu'il étoit obligé d'aller trouver le Chan, & de conduire les Portugais renégats, & même *Manuel*, s'il vouloit aler avec les autres: qui dans leur marche pourroit facilement se sauver vers *Hispahan*, comme il en avoit la volonté, aussi-bien que lui-même, qui le suivroit aussi-tôt, laissant là ses compagnons qui étoient contens de vivre Mahométans. Ou bien, si *Manuel* vouloit demeurer à *Sciraz*, il lui étoit facile de le faire, prenant pour excuse, qu'il n'étoit pas encor bien guéri de la plaïe de sa circoncision; & que lui, au lieu de le consigner aux Mahometans, le métroit entre les mains d'un Gentilhomme Chrétien Arménien, demeurant à *Sciraz*, surnommé *Caraghios*; c'est-à-dire, œil noir. Cette proposition me plût, parce

que

que je connois *Caraghios*, qui est homme de bien, & que j'aurois pû peut-être le retirer secretement de ses mains, & l'atirer avec moi quand je serois parti. Je tombai d'acord avec *Petros*, que j'irois le soir dans sa maison pour voir *Manuel*, & que discourans tous ensemble, nous résoudrions ce qu'il nous faudroit faire. J'y fus donc à l'heure donnée, où je trouvai *Manuel* fort afligé; & déplorant son infortune; je le consolai, le mieux que je pûs, lui representant que l'état Chrétien ne consistoit point dans les actes extérieurs, qui se font sans le consentement de la volonté, par la violence d'autrui; mais dans les intérieurs d'une intention ferme & résoluë, accompagnée du franc-arbitre, & du choix & de l'élection d'une volonté libre. Et que Dieu ne nous imputoit point à péché ce qui se faisoit contre nôtre volonté, par une violence étrangére; & que le monde même ne pouvoit nous l'imputer ni à crime, ni à deshonneur. Ainsi qu'il ne se troublât point, & qu'il ne perdit point courage, que j'étois bon temoin de l'afaire, comme elle s'étoit passée, & que j'en rendrois en tout lieu & devant tous un fidèle témoignage de bouche, & par écrit, quand il en seroit besoin. Mais quand il fut question de parler des expédiens qu'il faloit suivre en sa faveur, *Petros* aïant entendu que celui qui me plaisoit davantage de tous ceux qu'il m'avoit proposez, étoit de le laisser entre les mains de *Caraghios*, changea de sentiment, & me dit, qu'il ne pouvoit moins faire que le conduire au Chan

avec

avec les autres, & de lui consigner; me donnant néamoins espérance, que tous deux viendroient avec moi, & qu'il feroit ensorte que le Chan le congédieroit, comme inutile à son service. Je reconnus la perfidie & la mauvaise intention de *Petros*; néamoins, pour ne pouvoir faire autrement, dissimulant mes pensées à mon ordinaire, & faisans semblant d'avoir confiance en lui, je fis signe adroitement à *Manuel d'Abru*, en telle sorte qu'il m'entendit, qu'il ne se fiât aucunement à lui, & qu'il n'en espérat aucune grace; mais qu'il allât hardiment trouver le Chan, & qu'il n'aprehendât rien, puisqu'on ne lui pouvoit faire pis que de l'avoir circoncis. Que dorénavant il devoit espérer plus de liberté qu'il n'en avoit euë jusqu'à present, ou avec *Petros*, ou sans lui; soit que le Chan le congediât, comme inutile aux exercices de la guerre; soit qu'il le retint à son service; & qu'en tout cas, il auroit plus de commodité de s'enfuir sans être reconnu, & plus de facilité pour se rendre à *Hispahan*, puisque le lieu où étoit le Chan à present, est à plus de la moitié du chemin de *Sciraz* à *Hispahan*. Que cependant je me tiendrois un peu derriére; que j'aurois des espions sur les chemins pour prendre langue, savoir de ses nouvelles, & l'aider de tout mon pouvoir; & si Dieu nous faisoit la grace de nous rencontrer à *Hispahan*, ou ailleurs; pour le mener avec moi, en quelque lieu que je pusse aller. Avec cela je me séparai d'eux, aïant confié une lettre à *Petros*, qu'il me demanda pour la porter à nos Religieux, que je lui donnai tou-

te

te ouverte, pour ne lui causer aucun soupçon; mais conçuë en des termes, qui leur faisoient connoître que je n'étois pas fort satisfait de la procédure du porteur. Je promis aussi à *Manuel* d'en écrire un autre en sa faveur, que je lui donnai deux jours après; mais si bien déguisée, qu'elle ne contenoit rien qui pût nous préjudicier, en cas qu'on lui eut ôtée, & qui pouvoit néamoins faire connoître aux Peres, de quelle main & de quel cœur elle procédoit. Je lui recommandai de la presenter lui-même, & de ne permêtre pas que *Petros* lui ôtât des mains, comme il témoignoit d'en avoir la volonté, sous prétexte de la garder avec plus grande sûreté. Enfin le dix-huitiéme du courant, *Petros*, après plusieurs instances & sollicitations que je lui fis, aïant bien de la peine à se résoudre, se trouvant arrêté par quelques amours, & par d'autres engagemens de pareille nature, partit avec *Manuel* d'*Abru*, & les autres Portugais, pour aller trouver le Chan; & en partant, ils passérent tous par ma maison, pour me rendre visite & me faire leurs complimens. *Petros* me confirma les promesses qu'il m'avoit faites tant de fois, de s'enfuir le plûtôt qu'il pourroit avec *Manuel*, & tous ceux qui auroient la même volonté; que s'il étoit besoin, il feroit tous les frais du voïage, & vendroit tout ce qu'il possedoit, dont je lui rendis graces avec beaucoup de civilitez. Mais parce que je me fiois fort peu à lui, & encor moins aux Portugais, qui étoient en sa compagnie, je tirai *Manuel* à part, & l'avertis qu'il ne se fiât nullement à *Petros*, ni

ni à aucun de ses compagnons ; qu'il mit son espérance en Dieu, & que ne se commétant à personne, il fit ses afaires de lui-même, & procurât au plûtôt de se sauver à *Hispahan*, comme je lui avois recommandé tant de fois. Et parce que les Religieux d'*Hispahan* étoient à present en peine, resserrez & gardez par les portiers du Roi, je lui donnai cette instruction, qu'étant arrivé, il n'allât pas droit au Convent des Peres, de crainte d'y rencontrer quelque dificulté ; mais qu'il décendit au Carvanserai de *Marsud Ahsar* près du Meidan, où il trouveroit François de Coste Marchand Portugais, honnête homme, que je connoissois, qui sans doute le recevroit dans sa maison, l'assisteroit dans ses besoins, le tiendroit caché jusqu'à mon arrivée, qu'alors je pourrois le mettre dans une entiére liberté, &, avec l'aide de Dieu, le conduire dans la Chrétienté, comme je lui avois promis souvent, où il n'avoit plus besoin de personne. Avec ces discours, & nos cérémonies d'une afection réciproque, nous prîmes congé l'un de l'autre, & lui s'en alla avec ses compagnons.

Dans le même tems j'eus une afaire sinsinguliere sur les bras, que je veux vous raconter, pour vous faire voir, d'un côté, à quelles impertinences il faut qu'un honnête homme se souméte assez souvent, & de l'autre, pour vous aprendre la façon de procéder des Oficiers de la Perse. Un autre Chrétien, qui étoit pareillement Syrien, mais mal conditionné, ce qui m'oblige de taire son nom, prétendoit injustement de moi quelque somme d'argent, & sur le

Procés que l'Auteur eut devant un Juge.

refus que je lui en fis, comme ne lui devant rien, il eut son recours au Juge; devant lequel aïant professé qu'il étoit Mahométan depuis quelque-tems, à la faveur des lumiéres du Ciel, qui lui avoient fait connoître la vérité de la secte de Mahomet, il lui exposa tout ce qu'il estima lui être avantageux pour établir ses prétensions, & pour fortifier son mauvais droit par des raisons politiques; il ne manqua pas d'aléguer qu'étant nécessiteux, converti nouvellement à la créance de Mahomet, & par conséquent Fidèle; & moi, au contraire, un riche & *Kafir*; c'est-à-dire, un Païen & Infidèle, tels que tous les Chrétiens sont dans l'opinion de ces malheureux; outre les devoirs de la Justice, c'étoit une action de piété, de m'ôter quelque chose pour lui donner. Le Juge me permit de parler, pour entendre mes réponses, qui lui firent connoître la mauvaise cause de mon adversaire. Toutefois pour le respect de la Religion, & de la secte de Mahomet qu'il avoit embrassée, desirant de le gratifier, il ne voulut pas prononcer absolument que j'avois raison; mais en termes couverts, parlant en faveur de ma partie, il me pria de le considérer, & me réduisant dans les termes de cette générosité libérale, qui convient à un homme de ma sorte, il me porta par toutes sortes de motifs à lui donner ce qu'il me demandoit. Je compris bien quelle étoit la discrétion du Juge, à qui je fis réponse, que si mon adversaire m'avoit demandé quelque chose par honnêteté, j'aurois usé en son endroit de la même libéralité, dont j'ai acoutûmé d'user envers les au-

autres ; mais puisqu'il s'étoit si mal comporté, & qu'il avoit procédé contre moi d'une maniére si étrange, que je n'étois pas dans la volonté de lui donner seulement une obole, & que je ne lui ferois aucune faveur, parce que ses mauvaises actions ne le méritoient pas. Le Juge entendoit que je voulusse dire, qu'il m'avoit poursuivi par Justice ; mais ma pensée étoit, & mon adversaire comprenoit bien mon sens, qu'il s'étoit fait *Mahométan*, & qu'il s'étoit professé tel en Jugement pour son intérêt. J'ajoûtai néamoins, que si le Juge estimoit en sa conscience que je lui fusse redevable, moïennant qu'il me donnât un mot d'écrit de sa main, en forme de sentence, je me soumétrois à lui païer tout ce qu'il me commanderoit, & deux fois autant. Le Juge, pour me donner adroitement le change, me repliqua, qu'à des personnes de ma qualité il n'étoit pas besoin d'ordonnances par écrit ; qu'il sufisoit de me l'avoir dit de bouche ; qu'il étoit juste que je lui donnasse quelque chose ; que ce seroit un charité, que je ferois à un pauvre nécessiteux, & que s'il avoit le desir de lui procurer du bien, il n'avoit pas néamoins la volonté de commétre une injustice. Je tins ferme dans ma résolution, ne voulant pas que mon adverse partie se put vanter de m'avoir réduit à ses prétensions ; & que résolument j'aurois un écrit de la main du Juge, qui décideroit nôtre différend, suivant la pratique, ou que je ne donnerois pas un denier à mon homme. Par ce moïen, tenant le Juge par les épaules, mon enragé fut contraint de prendre patience, & moi je fus

délivré de ses importunitez. Mon adversaire ne s'arrêta pas-là, & voulut tenter la même fortune devant d'autres Tribunaux, premiérement devant *Muhtefeb*, qui est un Oficier des Contes, nommé *Mirza Muhammed*, personnage qualifié ; & ensuite devant le Calanter de la ville, où il n'eut pas meilleure issuë de son afaire, & sur ma simple négation, il fut par tout debouté de ses injustes prétensions. Ces diférends me furent autant d'ocasions favorables de faire amitié, non-seulement avec ces Oficiers, mais encor avec plusieurs autres, dont j'eus la conversation, tous gens de qualité, & d'une profonde doctrine. Je vis entre les autres, le *Mirza Sceref gihon*, frére du Calanter de *Sciraz*, qui m'avoit déja connu dans *Lar*, lequel m'invita un jour dans sa maison, où discourans ensemble des Oeuvres qu'*Avicenne* avoit composées de la Musique, à ce qu'on dit, avec autant de subtilité que de facilité, suivant la méthode des anciens, que les doctes lisent & estiment beaucoup, il fit venir un joüeur d'instrumens, avec une flûte, sur laquelle il joüa plusieurs airs en ma presence, suivant la doctrine d'Avicenne, qui lui montroit, quand & comment il devoit user de muances. Mais je n'en pus comprendre l'art, par le son d'une flûte seule, qui n'étoit acompagnée d'aucune voix, & pour le peu d'intelligence que j'ai des termes de la Musique en langue Persane. Je me persuade que ce pourroit être la varieté des tons des anciens, dont les modernes n'ont que fort peu de connoissance.

Musique d'Avicenne.

Dans ces ocupations, mêlées de fâcheu-

ses

ses afaires & d'agréables entretiens, j'ai passé jusqu'à present, & passe encor mon tems à *Sciraz*, m'étant impossible de me mettre en chemin pour le voïage d'*Hispahan*, faute de voitures. Parce que les chameaux de charge de cette Province, dont je ne saurois me passer, ont été tous retenus pour porter le butin d'*Ormuz*, où ils ont été tellement ocupez, depuis sa prise jusqu'à l'heure presente, que je n'en ai jamais pû trouver un seul à loüage, pour le port de mes hardes. Je m'ennuïe de ce que je n'ai pas la commodité que je souhaiterois, de me mettre si-tôt en chemin; & pour modérer un peu mes ennuis, j'emploïe les heures de mon loisir, quand je suis seul dans ma maison, à composer des *Epitaphes* en diverses langues, pour orner le *Cercueil* de ma défunte Madame *Maani*, dans une *Pompe funèbre*, que j'ai dessein lui faire, si Dieu me fait la grace de pouvoir arriver à Rome, dont la plus grande partie est en vers *Arabes*, bien que je ne sache pas encor parfaitement l'art de les composer selon leurs régles, que j'ai écrits de ma main en gros caractéres, comme c'est la coûtume de ce païs, & que j'ai composez dans une petite niche, faite en coquille & pratiquée dans le milieu d'un grand balcon, qui regarde sur le chemin, & me fait voir bien loin les campagnes d'alentour, & où je passe une partie des jours de ma solitude. Je fais aussi par fois quelques mauvais Sonnets, & d'autres *Poësies* en nôtre langue, dans lesquelles je déplore plûtôt, que je ne chante mes aflictions passées, la ruïne d'*Ormuz*, les tristes

avantures & les mérites singuliers, & les entreprises glorieuses de la *Reine des Georgiens*, qui est ici prisonniére, & de tous ses autres accidens lamentables, qu'elle seule sait, & dont ma *Muse* solitaire tâche de la consoler. Mais, misérable que je suis! est-ce à moi à parler davantage de *Muse*, ni de *Vers?* Où est cette premiere veine, qui à present est tarie? Où est ce tems passé, auquel la Poësie faisoit mes plus agréables divertissemens? Mes disgraces extrêmes m'ont rendu si diférent de ce que j'étois autrefois, & si dissemblable à moi-même, que je suis incapable de m'ocuper dans un emploi d'esprit, & je n'ai aucune inclination pour les exercices ausquels la nature m'avoit fait naître. Telle a été la volonté de Dieu, qui savoit bien qu'il ne pouvoit autrement abatre mon orgueil, ni mettre des bornes à mon ambition, qui s'en est allée en fumée. *Monsieur & honoré Marius*,

Nous étions Troïens; mais la superbe Troïe,
Avec ses Citoïens, est demeurée en proïe, &c.

Madame Maani est allée en *Paradis*, comme je croi pieusement, & mon esprit altier, mes pensées, & tout mon bien, l'ont acompagné là-haut dans les Cieux. *Pietro della Vallé* a cessé d'être, quand il a perdu sa fortune, avec la vie de sa bien-aimée, dans la *Province de Mogostan*. Qu'on ne le cherche plus dans ce monde, puisqu'il ne reste de lui qu'une ombre nuë & malheureuse, qui a été laissée sur terre par un juste chatiment de Dieu; non pour vi-

vre

vre, mais pour expier les fautes énormes de sa vie, par des peines proportionnées à la grandeur de ses péchez, jusqu'à ce qu'il plaise au Très-haut, qui, comme j'espere, se laissera peut-être fléchir un jour par l'assiduité de mes priéres, de me rétablir avec avantage dans mes premiéres joïes; c'est-à-dire, avec ma chere compagne, & si regretée, dans la félicité éternelle du Ciel; ce que je desire qu'il m'acorde au plûtôt. *Amen.*

Vive le Seigneur Marius; & qu'il vive longues années; & qu'il vive heureux à lui & au public, & ensemble tous nos autres amis, à qui je baise les mains très-afectueusement.

Des Jardins de Sciraz près la grande Pêcherie, le 27. Juillet 1622.

LETTRE XVII.

DE COMBRU.

L'Auteur aïant changé les premiers desseins de son voïage, nous represente les disgraces de la Reine des Georgiens ; les cérémonies que les Perses observent à la sépulture de leurs Parens ; les réjouïssances publiques pour la prise de Candahar ; les superstitions des Indiens pour le culte de leurs Idoles ; la malignité des Sorciers & Sorcieres, par la vertu de leurs charmes ; les avantures d'un Gentilhomme Ecossois ; & la perfidie des Infidèles envers les Chrétiens.

MONSIEUR,

La derniére que je vous écrivis sur la fin de Juillet, fut des Jardins de *Sciraz*, où j'étois alors, par laquelle je vous exposois toutes mes avantures jusqu'à ce jour-là. Etant arrivé au Port de *Combrù*, où je suis à present, dans le même dessein que j'avois eu au commencement, de poursuivre mon voïage par l'*Inde*, & aïant rencontré l'occasion commode d'un porteur fidèle & assuré, qui s'en va en Cour, je l'ai chargé de mes lettres pour *Ispahan*, d'où il sera facile de les faire tenir en Italie. Elles vous donneront connoissance d'une partie de mes succés & voïages, & de plusieurs curiositez que

que j'ai remarquées depuis. Je vous dis donc, par ma derniere, que j'étois à *Sciraz* depuis quelque-tems, dans la pensée de me rendre à *Ispahan*, pour m'en retourner de-là dans l'Italie, par le chemin de la *Turquie*, pour les raisons que je vous en donnois. Mais comme je vous mandois par ma précedente, n'aïant pû me mettre en chemin faute de chameaux, qui étant tous ocupez à transporter le butin d'*Ormuz*, n'ont pû me porter, ni mes hardes, au lieu où je prétendois aller; j'ai été contraint de demeurer à *Sciraz*, jusqu'à ce qu'un courrier des Anglois envoïé vers *Ormuz*, m'a assuré qu'ils étoient prêts de prendre le chemin de la mer avec leur Caravane pour embarquer leur soïe, comme ils font tous les ans. Voyant une si belle & si promte commodité, contre mon espérance, de passer dans les *Indes*, où les navires Anglois vont toujours moüiller l'ancre à *Surat*, & prendre leurs dernières dépêches; avant que de prendre la route d'Europe, je quitai les derniers desseins que j'avois pris d'aller par la Turquie, qui étoit un voïage rempli de mille dificultez, pour reprendre les premiers, & je me résolus entiérement de suivre le chemin des *Indes*, comme j'avois déterminé dès le commencement, quoiqu'il me fallut faire pour la troisiéme fois le chemin depuis Sciraz jusqu'à la mer. Le plus grand empêchement que j'eus dans mon premier voïage, qui étoit de conduire le corps de ma défunte M. *Maani*, cesse à present, puisque les Mariniers des Vaisseaux de cette année ne savent pas que

Nouveau dessein de l'Auteur pour son retour en Italie.

je l'ai avec moi, comme ceux de l'année précédente, qui en étoient informez pour l'avoir vû. Desorte qu'il m'est facile de le cacher & de l'embarquer sans qu'on s'en aperçoive; premierement, aïant fait courir le bruit que je l'ai envoyé à *Ispahan*, pour être inhumé, ce que plusieurs ont crû; & puis aïant fait faire deux grandes caisses de cuir, qui sont toutes deux de la longueur du cercueil, mais deux fois plus hautes, pour mettre, comme j'ai fait, le corps au fond de l'une couvert de plusieurs hardes, & remplir l'autre pareillement de plusieurs meubles, de sorte qu'elles font toutes deux une charge de deux balots; autant qu'un bon chameau en peut porter, parmi d'autres choses bien rangées, bien envelopées, & si bien placées, que sur les passages il n'y a point de danger, que les caisses ni les balles soient ouvertes par les Doüanes ou par quelque autre accident, & qu'elles passeront heureusement par tout & en sûreté, comme il est arrivé jusqu'à present, & comme j'espére que la chose réüssira jusqu'à nôtre embarquement. Le courrier qui aporta à *Sciraz* la nouvelle de la promte décente des Anglois, & qui par cette considération me fit résoudre à entreprendre de nouveau ce voïage, fut un cerain *Velì*, que je connoissois de longue main, qui ayant servi plusieurs années les Peres Augustins, & été converti par eux à la Foi Chrétienne, pour être du nombre de ces Chrétiens cachez, dont je vous ai déja parlé, n'avoit pas besoin de se manifester dans

la

la persécution. Je lui démandai néanmoins quel étoit l'état des afaires ; & il donna pour nouvelles certaines, que tous les bruits excitez contre les nouveaux Chrétiens étoient apaisez, & qu'on ne parloit plus de rien. Qu'il n'y avoit plus de Portiers établis à la porte des Peres, mais qu'on se contentoit de visiter de tems en tems leur Convent. Et que le motif qu'on avoit eu de retirer ces Portiers, étoit que les Peres n'aïans plus d'argent ne pouvoient plus rien leur donner : desorte que les Oficiers ayans reconnu la pauvreté de ces bons Religieux, les en avoient déchargez. Et que les Peres étoient deja sortis une fois de leur Maison, pour aller rendre visite aux Chrétiens Arméniens de *Ciolfa*. Qu'il ne venoit plus tant de personnes du païs dans nos Eglises, & qu'il n'y avoit que les Francs & les domestiques de mon beaufrére, qui n'étoient qu'un avec les Peres, qui les fréquentassent : & qu'auprès de leur département, qui avoit une porte & une entrée séparée de la leur, les mêmes Peres avoient cédé une place à un certain *Gas Elie*, ou Prêtre Elie, Syrien, leur intime, pour bâtir un Oratoire, où tous les Chrétiens d'*Ispahan*, qui perséveroient constans en la Foi aloient en foule, pour entendre la Messe & assister aux autres Ofices divins en leur langue, sans avoir besoin de visiter nôtre Eglise. Que les enfans Chrétiens, qui étoient auparavant avec les Peres, comme dans un Collége pour étudier, s'étoient retirez, & qu'il n'y avoit que ceux de mon beaufrere qui n'avoient jamais reçû aucun empêchement, comme étans do-

Persécution cessée.

mestiques des Peres, dont je reçûs une grande joïe, & particuliérement pour le repos général de nos Religieux & de tous les Chrétiens du païs. Je commençai donc à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour mon départ de *Sciraz*, & à tenir des chameaux prêts pour mon départ, qu'on trouvoit facilement, le transport des dépoüilles d'*Ormuz* étant fait. Plusieurs jours néamoins s'écoulérent avant que de pouvoir déloger, pendant lesquels il arriva plusieurs choses dignes de vous être racontées, que je ne puis passer sous silence.

II. Le 2. d'Août, un Moine Geórgien de la Maison de la Reine *Ketevan* Georgienne, prisonniere dans Sciraz, comme je vous ai écrit ailleurs, me vint voir dans ma maison, sans en être prié. Mais ne sachant autre langue que la sienne naturelle, encor n'y savoit-il lire ni écrire, tant il étoit ignorant, il étoit peu capable d'un entretien sérieux. Il avoit amené avec lui un autre Georgien séculier, qui bien qu'il fut Chrétien dans son cœur, comme il disoit, étoit néamoins du nombre de ces renégats & circoncis, qui faisoient profession publique de la loi de Mahomet, en la presence & par l'organe de qui je n'osai parler d'aucune afaire de conséquence. Je lui fis seulement de grandes caresses, & le supliai de me venir voir souvent, & de presenter mes baise-mains à ce Prêtre Intendant de la Maison de la Reine, duquel je vous ai parlé fort au long dans ma précédente, qui étoit de retour à *Sciraz* de l'*Ordù*, où le Chan l'avoit envoïé pour quelques afaires. Aussi-tôt que ce bon Prêtre eut reçû mes recom-

commandations, il vint me voir, & me faire des complimens de la part de la Reine ; & après une longue conférence que nous eumes ensemble, je le priai de lui faire savoir que j'étois dans une nouvelle résolution de faire mon voïage par l'*Inde*. Mais comme il m'avoit dit qu'avant mon départ la Reine avoit extrémement envie de voir *Mariuccia* ; le même jour qu'il me fit l'honneur de me venir voir, je la lui envoïai à cheval, selon la coutume du païs, bien acompagnée, & encor mieux instruite de ce qu'elle devoit dire, tant pour moi, que pour elle, & de quelle maniére elle devoit se comporter avec Sa Majesté, dans ses discours & dans son maintien. Le Prêtre voulut la prévenir pour avertir la Reine de sa venuë, qui la reçût & l'embrassa, avec toute sorte de caresse & de démonstrations d'amitié. Elle se souvint bien de qui elle étoit fille ; & comme non-seulement son Pere, mais encor tous ses Ancêtres avoient toujours été favorisez extraordinairement de leurs Princes. Elle témoigna une satisfaction particuliére de la voir si ferme dans la Religion Chrétienne, & si assurée entre mes mains. Elle s'informa en particulier de toutes mes afaires, de ma maison, & des connoissances & amitiez particuliéres que nous avions eu à *Isspahan*, & à la Cour avec les Georgiens. Elle l'entretint aussi seule de ses disgraces & de celles de la nation, quoique *Mariuccia* ne fust pas d'un âge capable d'entendre ces discours ; mais elle connut par son discours que son jugement & sa discrétion supléeroient au manquement de ses années. Elle

lui

lui fit voir toute sa maison, & notamment son oratoire, avec tout ce qu'il y avoit de beau & de dévotieux : & commanda à ses Dames & Demoiselles de la mener promener dans son jardin, & de la divertir. L'heure du dîner étant venuë, elle lui fit l'honneur de la faire manger à sa table, où nul n'a la faveur de s'asseoir, que la mere d'un jeune enfant que la Reine nourit auprès d'elle, & reconnoit pour son parent ; quoique la mere n'y soit pas ordinairement, étant mariée en secondes nôces, & qu'elle ne s'y fut trouvée ce jour-là que par visite. Cét enfant étoit un peu plus jeune que *Mariuccia* ; mais comme il avoit été élevé auprès de la Reine, lui tenant toujours compagnie, & se tenant debout derriére elle, quand elle étoit à Table, il étoit non-seulement bien instruit dans la doctrine, mais ferme & constant dans la Foi de notre Religion. Au contraire, sa mere, Dame encore fraîche & gaillarde, après la mort de son premier mari, aïant épousé un des principaux Cavaliers de son païs, du nombre de ces renégats qui étoient au service du Roi de Perse, avoit épousé les sentimens de la fortune de son nouvel époux, & ne témoignoit pas beaucoup d'afection à la Foi Chrétienne. Ce que la Reine dissimuloit, comme si elle n'en eut rien sû. Le pis étoit, qu'elle avoit encor une fille de son premier mari, extrémement belle, & plus âgée que son frere, qui aïant été promise & fiancée par le commandement du Roi à un autre Cavalier fort qualifié, Georgien ou Circasse, de ces malheureux qui avoient abandonné la Religion Chrétienne,

Les Principaux Georgiens pervertis au Mahométisme.

ne, pour embrasser la Secte de Mahomet, étoit devenuë Mahométane rafinée, & en faisoit profession publique sans nulle dificulté, même en presence de la Reine; d'où naissoient les contestations pleines de rage qu'elle avoit avec son frére sur ce sujet, & le mépris qu'elle faisoit de nos cérémonies; en disant tout le mal qu'elle pouvoit, & les loüanges qu'elle donnoit à la croïance de Mahomet, les élevant jusqu'au Ciel. Une dispute de pareille nature s'étant émuë pendant le dîner, *Mariuccia* qui s'étoit acoûtumée dans nôtre maison à parler franchement de ces matiéres, prit le parti du garçon; entreprit la défense de nôtre Foi contre sa sœur, & s'en aquita si dignement, se moquant du Mahométisme, avec des paroles & des pensées d'un extrême mépris, qui sont assez ordinaires dans la bouche des Chrétiens, que cette jeune Demoiselle se voïant confonduë, & crevant de dépit se retira tout en colere. La Reine y prit plaisir, & ne fit que s'en rire; néamoins quand elle fut seule avec *Mariuccia*, elle l'avertit qu'il ne faloit pas parler si librement dans un païs d'Infidèles, lui métant devant les ïeux l'exemple de sa propre personne, qui quoique Reine, & Dame légitime de ces gens, qui étoient ses vassaux naturels, dont plusieurs avoient embrassé la fausse doctrine de Mahomet, & la professoient impudament en sa presence, ne les traitoit point avec mépris, mais les soufroit patiament, & leur faisoit les mêmes caresses qu'auparavant, parce qu'elle y étoit contrainte dans le païs & l'état où elle se voïoit réduite. La journée se passa dans ces entretiens;

Dispute de la Religion entre deux jeunes Demoiselles.

tiens ; & sur le soir la Reine renvoïa *Mariuccia* dans mon logis, avec toutes les faveurs & toutes les démonstrations d'une amitié Roïale, lui aïant fait prométre qu'elle iroit la voir une autrefois, comme elle fit. Parce que dans le peu de tems que nous demeurâmes à *Sciraz*, la grande estime que je faisois d'une si illustre correspondance, m'obligea de l'envoïer souvent voir cette Reine pour lui faire la reverence & lui rendre ses respects ; & la Reine reciproquement l'honora toujours de ses faveurs, & la combla d'une infinité de ses graces. Elle lui demanda par diverses fois, si elle étoit contente de venir avec moi en Italie, ou si elle aimoit mieux demeurer en Perse avec elle, l'assurant que si elle étoit dans cette volonté, elle m'en feroit parler, & qu'elle espéroit obtenir de moi cette faveur qu'elle restât auprès d'elle. Elle lui fit même une proposition, si elle vouloit demeurer en sa compagnie, de la marier à ce jeune enfant son parent, de qui elle faisoit tant de cas. On me parla de cette afaire, que je remis entiérement à la volonté de *Mariuccia*, à qui néamoins je ne laissai pas de representer ce qui étoit de la vérité, afin que la résolution qu'elle devoit prendre fut fondée sur de bonnes raisons, & fortifiée par des considérations de prudence & de vertu. *Mariuccia* aïant bien pensé à ses afaires, soit que Dieu l'inspirât, ou que l'amour qu'elle avoit pour nôtre maison, qu'une longue suite d'années avoit fait naître & croître dans son cœur la possedât, elle se détermina à ne demeurer nullement dans la Perse ; & après avoir remercié la Reine

de l'honneur que Sa Majesté lui faisoit, elle lui dit, qu'avec sa permission, elle étoit disposée à me suivre en Italie. Les raisons qu'elle en donna furent, qu'étant à present hors de son païs, ses ruines lui ôtoient toutes les espérances d'y pouvoir jamais retourner avec aucun de ses parens, & qu'elle aimoit mieux venir dans la Chrétienté, où, quoi qu'étrangére, elle auroit la consolation de vivre à *Rome*, & de voir nôtre Foi dominer dans son Trône. Au lieu que demeurant en Perse, en quelqu'état & condition qu'elle y pût être, qu'elle ne pouvoit souhaiter plus avantageuse ni plus glorieuse que d'être auprès de Sa Majesté, elle auroit le déplaisir d'être réduite avec elle sous la puissance de leurs ennemis capitaux; & quand ce ne seroit que parce qu'elles sont Chrétiennes, de mener une vie opressée continuellement sous le joug insuportable de la tiranie des infidèles & des barbares. La Reine aprouva & admira le discours & le raisonnement de *Mariuccia*; & quoiqu'elle la vit assez portée d'elle-même à venir avec moi, elle voulut encor me la recommander avec de grandes instances. Je fus obligé à *Mariuccia* de ce qu'elle avoit préféré ma compagnie & ma protection à celle de la Reine, à qui je fis réponse dans tous les termes du respect que je devois à une Dame de cette qualité, & lui promis que non-seulement j'aimerois & honorerois cette fille comme j'avois toujours fait, mais que je la considérerois d'orénavant comme une personne qui m'avoit été commise des propres mains de la Reine, qui étoit, selon moi, tout ce que je

lui

lui pouvois dire; dont la Reine prévenuë déja par les raports que *Mariuccia* lui avoit faits de ma façon d'agir, demeura fort satisfaite. La derniere fois que je lui envoiai *Mariuccia*, fut le jour devant nôtre départ de *Sciraz*, qu'elle alla prendre congé de Sa Majesté, & lui porta, non de ma part, mais de la sienne, certains petits presens qui n'étoient pas de grands prix; savoir, de petites images saintes, enchassées proprement dans des garnitures d'or, comme des *Agnus Dei*, pour les porter au col. La Reine les agréa extrémement, & dit qu'elle les vouloit avoir toujours sur elle; & parce qu'il y avoit l'Assomption de Nôtre-Dame, representée d'un côté, qu'elle reconnut facilement; & de l'autre un *S. Jérôme*; comme nous le dépeignons, le corps découvert & nud jusqu'à la poitrine, qu'il se batoit avec une pierre en la main, & un lion à ses piez, qu'elle ne connut point; peut-être parce qu'ils n'ont pas la coûtume de le representer de la sorte, elle m'envoïa de rechef son Prêtre pour savoir quel Saint c'étoit, & me pria de lui en envoïer la déclaration par écrit. Le même Ecclésiastique m'aporta de sa part deux livres composez en nos langues, qu'elle avoit retirez, entre plusieurs autres choses, des mains des Mahométans, du reste des dépoüilles d'*Ormuz*; l'un étoit un *Breviaire Latin*, bien relié & doré; & l'autre un Confessionaire en langue Portugaise, où elle avoit écrit de sa main sur les derniers feüillets du livre qui étoient en blanc, quelques mots de dévotion en sa langue Georgienne. La Reine me les envoïa, parce que c'étoient

des

des choses de notre Païs, me priant de les garder, pour me souvenir d'eux: aussi les gardai-je, en mémoire d'une Dame d'un tel mérite & d'une qualité si éminente, & je les tiens au nombre des choses qui me sont les plus chéres. Le même m'assura que cette illustre Princesse n'entendoit jamais parler de moi, que les larmes ne lui tombassent des yeux, aïant regret de se voir réduite à un état de prisonniere, où elle ne pouvoit me témoigner l'amitié & les bienveillances qui doivent être entre les Chrétiens. Quoique nous ne pouvions pas desirer de plus illustres marques de sa bonté, que les faveurs, les obligeantes paroles, les ofres & les autres témoignages, dont elle nous avoit honorez en toutes façons, qui firent que nous nous séparâmes de Sa Majesté avec un indicible regret, *Mariuccia* & moi, autant chargez d'obligations que nous étions remplis de bonnes afections, tant pour sa personne, que pour ses nobles qualitez, qui ne relevent aucunement de la fortune, étant aussi éclatantes dans ses disgraces, qu'elles l'ont été dans ses plus hautes prospéritez, & qui mériteroient bien un Poëme ou une histoire, comme dit un de nos Poëtes. Mais outre que je n'ai pas le tems d'en parler, conformément à la grandeur du sujet, c'est une charge trop pesante pour mes épaules. Je passe donc à d'autres matiéres, plus proportionnées à la forme & au sujet d'une lettre, pour vous exposer ce qui nous arriva, & au public, avant que de partir.

III. *Petros* le Syrien, & *Manuel d'Abru*, le Portugais, dont je vous ai parlé dans ma

ma précédente, arrivérent ici les premiers jours d'Août avec les autres Portugais circoncis, du lieu où ils étoient allez trouver le Chan pour traiter avec lui de leurs affaires; *Manuel* me vint voir aussi-tôt, & me déclara qu'il lui avoit été impossible de passer au-delà du Camp du Prince de *Sciraz* pour s'enfuir à *Hispahan*, comme il avoit intention de faire, & comme je l'y avois exhorté; parce qu'il s'étoit trouvé sans cheval & sans argent, le Chan les aïant renvoïez à *Sciraz* pour recevoir leur païe, où il avoit ordonné qu'on leur donnât à chacun huit *Tomans*, qui sont quatre-vingt *zequins*, avec un cheval de ses écuries à ceux qui en voudroient, & tout le reste de leur équipage de guerre, à laquelle ils étoient destinez. *Manuel* donc n'aïant pû fuir, avoit seulement remarqué les chemins pour les reconnoître, qui faisoient plus de la moitié de celui d'*Hispahan*: & persistant toujours dans la même volonté, il n'atendoit plus qu'un cheval, & de l'argent, pour s'enfuir seul de *Sciraz*. Et parce que les chevaux du Chan étoient tous marquez d'un seing, qui étant reconnu lui pouvoit prejudicier en sa fuite, il demanda mon conseil, s'il étoit à propos qu'il en prit un. Je lui conseillai de le prendre, parce que dans une autre ocasion nous le pourrions changer, & que dans un besoin je lui en ferois avoir un de mes gens, qui n'étant point marqué lui seroit plus sûr. Je lui offris encore, s'il vouloit, de le conduire avec moi par le chemin des *Indes*, après l'avoir informé de mes dernières résolutions, & qu'aux passages où il y avoit danger d'être découvert, aussi-bien qu'à son

son embarquement, j'aurois bien assez d'adresse pour le faire passer sous un habit de femme, qui étoit le plus facile expédient que je pusse trouver, tant parce que les Mahométans sont naturellement fort jaloux en ces rencontres, que parce qu'ils ont un respect particulier pour les femmes d'autrui, & qu'ainsi il ne nous seroit pas impossible de le cacher sous cét habit durant nôtre voïage; je lui fis néamoins entendre que je ne pouvois pas lui répondre de tous les événemens d'un si long chemin qui nous restoit à faire; & que je ne m'assurois pas tellement de mes serviteurs, que par une trop grande liberté de parler, plûtôt que par malice, quelqu'un ne révelât nos secrets avec une perte irréparable. Nous deliberâmes plusieurs fois ensemble de cette afaire, & la conclusion fut, qu'il me viendroit voir souvent, tandis qu'ils seroient à Sciraz; ce qu'il pouvoit faire avec liberté, n'étant plus, ni lui ni ses autres compagnons Portugais, sous la dépendance de *Petros*, de qui ils étoient tellement dégoûtez, qu'aucun d'eux ne le vouloit avoir ni pour Capitaine ni pour Interpréte. En effet, à leur arrivée ils furent mis ensemble sans *Petros* dans le Palais Roïal qui est à *Sciraz*, d'où ils furent tirés un peu après, & logez séparément à leur avantage pour faire place aux Anglois, aussi-tôt qu'on sût que leur Caravane venoit. Ce délogement faisoit naître une ocasion commode à *Manuel*: parce qu'étant séparé des autres, & vivant seul, il pouvoit venir à bout de son dessein plus secretement. Il faisoit paroître avec les autres Portugais qu'il n'avoit plus

plus la penſée de s'enfuir, afin que les Mahométans le voïant réſolu à demeurer, ne lui fiſſent plus de peine: & ne ſe fiant néamoins à aucun de ſes gens ni des étrangers, il ne ſe communiquoit qu'à moi ſeul, & ne faiſoit rien que par mon avis. Il ne voulut jamais ſe hazarder de venir avec moi, & il avoit raiſon, parce que c'étoit une entrepriſe trop périlleuſe: toutefois il perſiſta dans ſa premiére réſolution, conformément à ce que nous avions arrêté enſemble dès le commencement, de ſe rendre à *Hiſpahan*, dans la certitude d'y être en ſureté, & de ne pas manquer d'adreſſes par le moïen de nos Religieux, pour paſſer facilement dans les terres des Chrétiens. Avant que de partir de *Sciraz*, je le vis, par un bonheur inopiné, dans un état où il étoit entiérement pourvû d'argent, de cheval, & de toutes les choſes qui lui étoient néceſſaires. Ce qui fut cauſe que deux jours avant mon départ de *Sciraz*, qui devança le ſien, je lui laiſſai un gros paquet de lettres que j'avois écrites à la hâte en ſa faveur, non-ſeulement à tous les Religieux *d'Hiſpahan*, tant Carmes-Déchauſſez, qu'Auguſtins Portugais, mais encor à un de mes amis Portugais ſéculier, nommé François de la Coſte, qui étoit-là par ocaſion, & à *Chogia Abedik* Armenien, un des principaux de Ciolfa mon allié, que je priois de l'aſſiſter en ce qu'il auroit beſoin. Je lui donnai de plus une lettre patente fort ample, avec des témoignages favorables & autentiques de ſes avantures paſſées, pour s'en ſervir dans la Chrétienté & ailleurs, ſoit avec les Inquiſiteurs, ou autres, com-

me

me il lui sembleroit à propos. Après toutes ces faveurs, dont il me remercia infiniment, & ensuite me confirma la promesse qu'il m'avoit donnée de sortir au plûtôt & sans délai, je lui jurai une amitié perpétuelle, & lui fis ofre de tout ce qui dépendoit de mon pouvoir, si Dieu nous faisoit jamais la grace de nous revoir en Europe. Nous prîmes congé l'un de l'autre avec beaucoup de tendresse; & en mon particulier je me séparai de lui fort content, pour avoir contribué au recouvrement d'un si précieux butin pour le rendre à JESUS-CHRIST, que les Infidèles avoient injustement usurpé pour en faire un present à Mahomet. J'ai encor à vous dire quelques choses qui se passérent à *Sciraz* avant notre départ.

IV. Le 9. Août les Mahométans aïans achevé leur jeûne ordinaire du mois *Ramadhan*, ils célébrérent le *Bairam*, ou la fête qu'ils solennisent durant trois jours, & qu'ils commencent le premier du mois suivant *Scewal*, qui est le dixiéme de leur an lunaire, avec les cérémonies acoutumées, que je vous ai exposées dans une autre de mes lettres. Le 18. du même mois sur le soir, une troupe de femmes vint pleurer & faire un deüil solennel, comme ils ont acoutumé de faire de tems en tems sur une sépulture un peu éloignée de nôtre logis, où je les pouvois voir facilement de mon balcon, & où depuis peu de jours une jeune Dame avoit été mise en terre. La mere de la défunte, & une de ses sœurs, avec d'autres parentes & amies qui avoient été invitées au convoi, vinrent les premieres, portant plusieurs plats pleins

Cérémonies funébres.

pleins de viandes qu'elles mirent sur la tombe, & étendirent des tapis à l'entour, où elles s'assirent & soupérent ensemble, faisans leur conte que ce qu'elles mangeoient étoit pour la refection de la défunte. Ils étendirent de plus, sur le même tombeau, une robe avec tous les habillemens que la défunte portoit étant en vie; elles répandirent dessus des fleurs, du basilic, & d'autres herbes odoriférantes, & versérent des eaux de senteur, dont toutes se lavérent pareillement le visage & les cheveux. La mere & les autres parentes couchées sur ces tapis, pleuroient la mort & la perte de cette fille, lorsqu'en même-tems certaines femmes pleureuses, qui étoient gagées à cét éfet, les larmes aux ïeux & d'un ton pitoïable chantoient les loüanges de la défunte, & à la fin de chaque strophe ou de chaque période de leur triste chanson, tout le chœur des femmes répondoit, & acompagnoit le chant de cris & de hurlemens, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Les larmes étant essuïées, après toutes ces cérémonies, qui durérent quelqu'espace de tems, chacune se retira dans sa maison. Vous remarquerez que c'est une coutume ordinaire en Perse de pleurer les défunts, & particuliérement les personnes qui leur sont les plus chéres, non-seulement quand elles meurent, mais de tems en tems, selon que les ocasions se presentent de renouveller leurs douleurs; comme j'apris que ces Dames étoient venuës précisément dans le mois que cette jeune Demoiselle étoit décédée; & de tems en tems ils font la même chose, plus ou

moins

moins souvent, selon que la personne défunte a été aimée. Cette coutume ne s'observe pas seulement en Perse parmi les Mahométans; mais les Georgiens, quoiqu'ils soient Chrétiens, pratiquent la même chose, tant dans leur païs qu'en quelque lieu qu'ils se trouvent, faisans à l'envi l'un de l'autre dans les pompes funêbres, & particuliérement de celles des personnes de qualité, où ils ont soin d'avoir des Pleureuses excellentes en leur métier, qui échevelées, & leurs robes mises à l'envers, le derriére devant, le sein à demi découvert, se frapant la poitrine, se déchirant le visage, avec ces airs pitoïables, qu'elles chantent sur les corps des défunts, qu'elles doivent acompagner en terre, provoquent toute l'assistance à pleurer amérement avec elles, & à faire un concert lugubre, qui donne de la compassion à tout le monde. A ce sujet je me souviens que nôtre Marine, qui avoit été nôtre domestique, femme de bonne mine, Georgienne de naissance, & aïeule de ma petite *Mariuccia*, parce qu'elle étoit bien versée dans le métier de ces Pleureuses, que les Latins apellent *Præficæ*, étoit souvent apelée à ces convois funèbres, & notament à ceux des personnes de qualité, d'où elle recevoit de bons gages. L'usage de ces excellentes Pleureuses dans les pompes funèbres n'est pas nouveau, mais fort ancien dans le monde, puisqu'il en est fait mention dans l'Ecriture Sainte, dès le tems du Prophête *Jéremie*, qui commanda au peuple, de la part de *Dieu*, de faire venir des *Pleureuses* les mieux instruites, pour dé-

Femmes Pleureuses aux obséques des défunts.

plorer les miséres & la ruine générale dont Jerusalem étoit menacée. Et encor à present la pratique en est fort ordinaire dans quelques Provinces de notre Italie, comme dans la Sicile, si je ne me trompe, & dans la Calabre, comme *Ortelius* l'a remarqué dans son *Théâtre* de *l'Univers*. Et au même sujet des défunts, je ne veux pas vous taire une chose que j'ai remarquée à *Sciraz*, assez près de ma maison, qu'entre un grand nombre de Sépultures qu'on y voit de tous côtez, il y en a une qu'ils tiennent toujours teinte de couleur de sang, comme aussi les branches de deux ciprès qui y sont plantez. Cette cérémonie, à ce qu'ils m'ont dit, s'observe religieusement, pour signifier qu'un certain homme de bien, & qu'ils tiennent pour Saint, fut autrefois mis à mort dans ce lieu par des Infidèles, comme un Martir pour la vérité de leur Foi. D'où vient qu'ils teignent de couleur de sang son Sépulchre, & les arbres qui sont autour, pour representer sa mort violente, & son sang versé injustement pour les intérêts de la Religion. Ce que j'ai voulu vous raporter en cét endroit, comme une chose qui vous semblera nouvelle, & peut-être étrange à ceux de notre païs.

V. Je ne sai si je ne vous ai point écrit une autrefois, qu'outre le mariage ordinaire, & l'usage acordé à tous les Mahométans par leur loi impie, de leurs esclaves, & de leurs concubines, dont les enfans qui en proviennent sont censez légitimes; les Persans qui sont de la secte des *Sciaitiens*, en ont encor un autre, contre l'opi-

l'opinion des Turcs, & de tous les Sonnites leurs adverſaires, qu'ils tiennent pour licite, qui eſt une eſpece de contrat, qu'ils nomment, poſſeſſion d'une femme à uſufruit. Ce contrat eſt mutuel entre l'homme & la femme, qui s'obligent réciproquement de vivre enſemble pour un tems arrêté entr'eux, pendant lequel les enfans, qui en ſont produits ou conçûs, paſſent pour légitimes: & ce tems expiré, ils ſe ſéparent l'un de l'autre, s'ils n'ont pas la volonté de continuer dans cette maniére de vie; ou bien, s'ils ont de l'amitié l'un pour l'autre, ils renouvellent leur premier contrat, pour autant de tems qu'il leur plaît, & ſouvent ils contractent un mariage ferme & permanent à leur mode. Une fille, & notament ſi elle eſt noble, ne s'engagera jamais par ces mariages uſufruitiers, qu'avec un homme de plus grande qualité qu'elle: une veuve, ou une autre qui n'eſt plus fille, pour avoir déja vécu dans de ſemblables engagemens avec un de ces maris d'uſage, ne fait point dificulté de s'obliger à un de ſes égaux, parce qu'il n'y a rien en cela qui choque la bien-ſéance; & que d'ailleurs elle eſpére, que, vivans bien enſemble dans une parfaite union, l'afaire pourra réüſſir à un mariage perpétuel & inſéparable, dont l'uſufruitier eſt comme un eſſai, que l'un & l'autre veulent faire avant que de ſe lier plus étroitement enſemble. La plûpart des mariages, qui ſe font à *Sciraz* ſont de cette nature, comme je me ſuis laiſſé dire, & peut-être qu'ils y trouvent mieux leur avantage & plus de commodité. Et le bruit eſt, que les femmes de cette ville

Femmes d'uſage pour un tems.

F 2 ſont

ſont tellement acoutumées à changer de maris, qu'on en fait un plaiſant conte, qui a paſſé comme en proverbe : que deux femmes qui étoient bonnes amies, s'étant trouvées un jour enſemble, l'une demanda à l'autre, combien il y avoit de tems qu'elle vivoit en la compagnie de ſon mari, qui lui répondoit qu'il y avoit déja deux mois. O pauvrette, repliqua-t-elle, comment avez-vous pû durer ſi long-tems avec un même homme ? J'ai eſtimé, qu'entre les curioſitez de la Perſe, ce gentil & agréable commerce ne devoit pas paſſer ſous le ſilence.

Réjouiſſances publiques pour la priſe de Candahar.

VI. C'étoit le 20. Août, quand toute la ville de *Sciraz* retentit du ſon des flûtes & & des fifres, du bruit & des acclamations du peuple, pour une lettre circulaire, que le Roi de Perſe avoit envoïée aux principales villes de ſon Empire, contenant la priſe de la ville, & la conquête de la Province de *Candahar*, où Sa Majeſté étoit allée en perſonne avec une puiſſante armée, quelques mois auparavant, pour faire la guerre au *Mogol*. Le Prêtre Géorgien mon ami, qui ſe trouva preſent à la lecture de cette lettre, avec le Daroga & les autres Oficiers de *Sciraz*, me confirma cette nouvelle, & me raporta non-ſeulement les circonſtances plus remarquables de cette priſe, qui étoient ſpécifiées dans la lettre du Roi, mais pluſieurs autres particularitez, qu'il avoit apriſes par une autre voïe, & qu'il tenoit de bonne part; ſavoir, que *Candahar* n'avoit point été priſe par aſſaut, ni par force; mais qu'elle s'étoit renduë par compoſition, & que la

gar-

garnison, & une grande partie des habitans, en étoient sortis avec tout leur bagage, prévoïans bien qu'ils n'étoient pas pour résister à une si puissante armée. Néamoins les Persans, qui agrandissent toujours leurs actions, racontoient l'afaire autrement, & faisoient courir le bruit, que *Candahar* avoit été prise avec plusieurs autres Forteresses, contant les tours & les bastions pour autant de Citadelles. Ils publioient de plus, que la *Dellalà Chizi*, la Bouffonne, la Favorite, & la Courtiere des plaisirs secrets du Roi, avec une grande troupe de Courtisanes, qui l'acompagnoient & qui suivoient l'armée, avoient pris *Candahar*, où elles étoient entrées les premieres. Il se peut faire que la chose se soit passée de la sorte; parce que la ville étant renduë, & vide de Citoïens & de Soldats, il fut facile au Roi d'y faire entrer sa *Dellalà*, & ses Courtisanes, avant tout autre, ne trouvant plus de résistance, pour avoir ocasion de se vanter, qu'une ville de telle conséquence avoit été prise par ses femmes, au grand mépris des gens de guerre du *Mogol*, contre qui le Persan a une jalousie extrême, fondée sur ce que le *Mogol*, comme perdu dans l'excès, du luxe, & dans les délices d'une vie efféminée, méprise le Persan en plusieurs choses, & se préfére à lui pour le nombre de ses sujets, pour la grandeur de ses richesses, & pour l'étenduë de son Empire; & au contraire, le Persan, qui est toujours en campagne, & incessament ocupé dans les travaux de la guerre, a plus de raison de ne faire pas grande estime du Mogol, & de dire avec vérité qu'il le

F 3 sur-

surpasse en armes, en chevaux; & qui plus est, en soldats vaillans, aguerris & bien disciplinez. Sans m'arrêter davantage à décider leurs diferends touchant la préférence, *Candahar*, & tout ce vaste païs qui est de sa dépendance, que j'estime être de la Province, nommée des Anciens, *Paropamise*, & des Modernes, *Zabelistan*, sortit des mains du Mogol, & tomba sous celles du Persan, dont la nouvelle fut portée dans toutes les villes de cét Empire par des couriers envoïez de Sa Majesté, & arriva à *Sciraz*, le 20. Août de la presente année 1622. où elle fut reçuë avec des réjouissances publiques. Le même jour l'ordre fut donné de faire de nouvelles levées de gens de guerre pour envoïer sur les côtes d'*Ormuz*, & quoiqu'on fit courir un bruit, pour donner plus de courage aux soldats de marcher par l'espérance du butin, que c'étoit dans le dessein d'assiéger *Mascat*, où ils disoient que les Portugais avoient sauvé la meilleure partie de leurs biens, néamoins je crois plûtôt, que c'étoit pour garder les côtes, sur la nouvelle que les Portugais dressoient une puissante armée pour le recouvrement d'*Ormuz*, & pour faire ressentir aux Persans autant de maux qu'ils leur en avoient fait soufrir.

VII. Cependant aïant trouvé l'ocasion & le tems commode pour sortir de Sciraz, je me mis en chemin pour aller vers la mer, au commencement de la nuit du 26. Août, m'étant résolu de voir en passant la ville de *Darabahierd*, que je n'avois pas encor vuë. Sur l'heure de mon départ je perdis le meilleur de ma famille, & l'intendant de ma mai-

maison, *Babà Melkì Sirien*, soit qu'il eut un peu diminué l'amitié qu'il avoit pour nous, depuis la mort de son ancienne maîtresse, M. *Maani*, ou qu'il eut reçû quelque déplaisir, par l'impertinence de mes autres serviteurs; lequel aïant changé de dessein, dans la promesse qu'il m'avoit donnée auparavant, de venir avec moi dans les *Indes*, & en Italie, me demanda permission de s'arrêter à *Sciraz*, pour aller finir ses jours à *Isspahan*; & me témoigna autant de déplaisir de cette séparation, que j'en sentois dans mon cœur de son absence. Je ne doute nullement qu'il eut demeuré en notre compagnie, si je l'en eusse pressé, parce qu'en éfet, il me vouloit du bien, & aimoit tendrement *Mariuccia*; & il fit bien paroître la répugnance qu'il avoit à nous quiter. Mais la longueur des voïages que nous devions faire, les mers vastes & orageuses, que nous devions traverser plus d'une fois; les païs éloignez du lieu de sa naissance, où nous devions nous rendre, me firent juger qu'il n'étoit point à propos que je le détournasse de sa derniére résolution, pour le porter à une chose dont il pourroit se repentir, & qui lui augmenteroit ses déplaisirs & me chargeroit de nouvelles obligations. Desorte que le voïant résolu de rester dans la Perse, je voulus condécendre à ses volontez; & dans le dessein qu'il avoit d'aller à *Hispahan*, je lui donnai diverses lettres (dont je voulus qu'il fut lui-même le porteur) que j'adressois à nos Religieux, & à mes parens, à qui je le recommandois afectueusement. Etant donc sortis de *Sciraz* le samedi au soir, & aïant

cheminé toute la nuit, ce que nous fîmes toujours durant notre voïage; notre premier logement fut sur le *Pont* de *Paſſà*, le ſecond dans la plaine de *Giganli*, le troiſiéme dans le Bourg de *Haſan Havaſc*, le quatriéme dans le *Carvanſerai* de *Mamui*, qui étoient les mêmes lieux par où nous avions déja paſſé une autrefois, le cinquiéme dans la ville de *Paſſà*, où nous nous arrêtâmes un jour entier, pour faire repoſer nos chameaux, & prîmes notre poſte, non pas ſous ce grand ciprès, comme les autres fois, mais dans un lieu plus à l'écart, ſous certains arbres ſur le bord d'un ruiſſeau. Le vendredi, ſecond jour de Septembre, nous partîmes de *Paſſà*, & arrivâmes le lendemain matin à *Tamariſtan* ou *Temiſtan*, & le Dimanche ſuivant n'aïant pû arriver juſqu'au Bourg *Zìrevan*, où nous étions arrivez l'année précédente, à cauſe que nous étions mieux montez, nous fûmes contraints de nous repoſer au milieu du chemin, dans un lieu deſert entre des collines, qu'ils nomment *Se Ciah*; c'eſt-à-dire, les Trois Puits, à raiſon de certains Puits qui ſont en ce lieu-là. Le lundi aïant avancé notre chemin, nous vînmes à *Zìrevan*, où une femme enceinte pria nôtre conducteur de la vouloir faire paſſer ſous un de ſes chameaux, parce qu'elle avoit ſenti les tranchées de ſon enfantement, ou, pour mieux dire, ſous une de ſes chamelles, n'aïant que des femelles pour porter nôtre bagage; dans l'opinion que les gens de ce païs ont, que c'eſt un remede favorable aux femmes groſſes, pour faciliter leurs acouchemens. Le voiturier ne vou-

voulant pas lui refuser cét ofice de charité, fit aussi-tôt lever sur pié un de ses animaux, & la femme lui passa sous le ventre trois fois, faisant son entrée par le côté gauche, & tournant par le derriére : ce que j'ai vû souvent pratiquer en semblables rencontres & à pareille fin, & que je n'ai pas voulu vous taire, pour être une coutume qui semblera autant étrange à ceux de nôtre païs, que la vertu de ce remede leur est inconnuë. Le soir nous prîmes le chemin le plus long, qui conduit à la ville de *Darabghierd*, & quitâmes celui de *Deh Chair*, par où nous avions passé l'année précédente, & y arrivâmes au point du jour, aïant fait quatre lieuës. Je savois que *Moullà Inaiet* docte Mathématicien, qui avoit composé une excellente *Ephemeride* de l'année presente, & frere de *Moullà Zeinedin*, avec qui j'avois fait amitié, étant à *Lar*, faisoit sa demeure avec sa femme & sa famille dans la ville de *Daràbghierd*. Le desir que j'eus d'avoir sa connoissance m'obligea à m'informer de lui, mais son absence, l'état de ses afaires, qui le retenoient à *Lar*, me privérent de cét honneur. Tout ce que je puis vous dire de *Darabghierd* est, que pour la forme de ses bâtimens, & pour le grand nombre de palmiers & d'autres especes d'arbres, dont elle est couverte & ombragée en divers endroits, elle a plus d'aparence d'un Bourg que d'une Ville ; & il n'y a que sa grande étenduë, & le nombre extraordinaire de ses habitans, qui la met au-dessus de toutes les Bourgades voisines. Aussi n'y vis-je rien de remarquable qu'un ruisseau, qui passe

Remede plaisant, pour faciliter l'acouchement des femmes.

par le Marché ou par la grande place, où elle forme au milieu un petit étang de forme ronde. Quoiqu'elle soit mémorable & illustre pour son antiquité, & pour le nom qu'elle a conservé jusqu'à present du *Roi Darius* son Fondateur, qu'on nomme en langue Persane *Daràb*, conformément à celui qu'elle porte encor aujourd'hui *Darabghierd*, ou *Darabkerd*, comme on le prononçoit anciennement, qui est interpreté, *Darius* l'a bâtie, ou *Darius* l'a entourée de murailles. De cette maniére de former les noms de quelques villes de la Perse, nous en avons quelques indices dans la langue Latine, avec quelques changemens de lettres, non tant pour l'écriture, que pour la prononciation; parce que les modernes prononcent autrement la lettre C. devant les voïelles E. & I. que ne faisoient les anciens; dequoi nous avons une preuve dans le nom d'une autre ville, qui subsiste encore à present, & qu'on nomme *Tigranocerta*, qui fut fondée par *Tigranes Roi d'Arménie*, & honorée de son nom. N'y aïant dont rien dans *Darabghierd*, qui fut capable de m'y retenir plus long-tems, nous en partîmes le même soir, & arrivâmes plus d'une heure avant le jour à *Dehchair*, où nous ne décendîmes pas dans le même lieu où nous avions campé l'année précédente. La journée se passa à recevoir les visites de plusieurs hommes & femmes, qui nous firent l'honneur de nous venir voir dans nos tentes, & particuliérement le *Kiedcholà negem Hussein*, un des premiers du lieu, & sa femme *Gihan*, qui nous combla de ses civilitez, jusqu'à ce

La ville de Darabghierd bâtie par Darius.

que

que la nuit nous obligea de prendre congé d'eux avec toutes les politesses réciproques, pour remonter sur nos chameaux, qui nous portérent le jeudi matin à la Pêcherie de *Moghakiel*, & le vendredi à la Mosquée du sépulchre d'un *Imamzadè*, qui repose en ce lieu. Il se nommoit *Mir Abbàs*, & fut fils de l'*Imam Giafer* Sadic, que les Persans ont en grande vénération. Le lieu est entiérement desert, quoiqu'il ne soit pas fort éloigné d'une Bourgade; le bâtiment ressemble à une Mosquée, acompagné de jardins remplis d'arbres fruitiers, extrêmement fertiles, pour être arrosez d'un ruisseau. Il y a une cour à l'entrée, où l'on voit plusieurs sépultures de divers particuliers, qui par une vaine superstition ont voulu y être enterrez. Et au milieu de cette cour, il y a un grand Plané, au pié duquel un petit ruisseau, qui traverse la cour, fait un petit étang, où je passai une partie de la journée à pêcher des écrevisses fort excellentes. L'entrée de la Mosquée est celle du bâtiment, & sa longueur s'étend sur la main droite, où l'on voit, d'un côté, la tombe ou le cercueil de *Mir Abbas*, couvert d'une simple toile de turquie, conformément à la pauvreté du lieu. Je trouvai sur son tombeau un livre relié, & certains cahiers d'un vieux livre, avec une espece de médailles de terre cuite, qu'ils aportent de *Kierbelà*, & du sépulchre de leur fameux Hussein, sur lesquelles ils ont coutume de graver le nom de Dieu, avec quelques paroles de dévotion. Je pris une de ces médailles, que j'emportai avec moi par curiosité, dont

Médailles de dévotion parmi les Turcs.

dont l'inscription est en belles & grosses lettres, & en langue Arabique, *El hemdù lillah*, qui signifie la loüange à Dieu. Nous étions déja bien avant dans la nuit, quand nous délogeâmes, & passâmes par le détroit des montagnes, qui faisoient autrefois la séparation de la Perse, & de la Province de Lar, quand elle avoit un Prince particulier, avant qu'elle fut sujete au Persan. Le samedi 10. de Septembre nous nous reposâmes à l'ombre des Palmiers du village de *Furg*, d'où nous prîmes nôtre marche par un chemin plus court & plus facile qu'à l'autre fois, tout le long des collines, que nous avions à la gauche, & passâmes près des ruines d'un ancien bâtiment, que le vulgaire nomme le château du *Roi Behmen*, qui, selon leurs histoires, régnoit en Perse long-tems avant *Darius*, qui fut vaincu par *Alexandre*. Le Dimanche nous dressâmes nos tentes sous les Palmiers du Bourg de *Taskvie*, & le lundi sous ceux de *Seid Geuder*, du territoire de *Tarom*, où nous fumes contraints de demeurer jusqu'au Mardi au soir, pour envoïer à *Tarom* faire nos provisions de pain, qui nous manqua, autrement nous eussions jeûné un jour entier, & le mardi à une heure de nuit aïant repris nôtre chemin, & passé l'eau salée d'*Absciur*, & une des extremitez du Bourg de *Pelengen*, nous fimes alte le mécredi sur un petit ruisseau, qui coule entre des Datiers, dans une petite plaine enfermée de montagnes, qui n'a aucun nom que je sache. Nous poursuivîmes nôtre chemin le soir suivant, & passâmes au-delà de *Der tenghi cehar rud*; où l'année dernié-

re nous avions passé la moitié d'une nuit, & allâmes de-là camper sous l'arbre de *Mir Azàd*, après avoir franchi toutes les dificultez des détroits des montagnes, d'un ruisseau d'eau salée & des torrens. Le jeudi à deux heures du jour, nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau, qui se conserve dans le canal d'un torrent, où les voïageurs ont acoutumé de se reposer, & de graver leurs noms & des vers sur un roc, qui fait ombre à cette eau, tout le long de la journée. Le vendredi une ou deux heures avant le jour, nos voituriers n'ayant pû reconnoître les chemins durant la nuit, avant que d'ateindre le Bourg de *Guhrè*, nous fumes contraints de décharger nos animaux sur le bord d'un étang, fait en rond dans une pleine, que nous trouvâmes sur le chemin, près d'un petit bois de Dattiers, & d'un petit Village, qu'ils nomment *Fisè* ou *Biscè*, du territoire de Guhré, qui n'en est pas loin. La chaleur étoit si grande, que je fus contraint de me baigner dans cét étang pour me rafraîchir; & le tems qu'il nous falut emploïer pour envoïer quérir nos provisions à Guhré, n'y aïant point de lieu plus proche, ni au-delà, où nous les puissions faire commodément, nous retint plus de deux heures de nuit. Encore ne pûmes nous trouver du pain, & il fallut nous contenter de farine pour en faire par les chemins, à cause que les soldats qui passent incessamment pour aller à *Ormuz*, ont mis la disette générale dans le païs. Le samedi nous prîmes notre repos dans une campagne deserte de *Gurì Bazirgon*, & le Dimanche à

Ser-

Serzehi rizevon, où nous ne trouvâmes aucun habitant, parce que tous s'étoient retirez en d'autres lieux, pour se mettre à couvert des insolences & des insultes des gens de guerre, qui passent continuellement par-là. Chose bien diférente de ce qui se passe dans la Perse, où le Roi gouverne immédiatement ses sujets, & se fait voir à eux, alant & venant par la campagne; & dont la presence tient tellement les soldats en bride, que les gens des champs, non-seulement ne prennent point la fuite à leur arrivée, mais vont au devant d'eux avec leurs hardes, comme je me souviens de vous l'avoir écrit une autrefois. D'où l'on peut connoître la diférence qu'il y a entre un peuple qui est régi & regardé de son Prince souverain, & un autre qui vit sous la Puissance d'un Maître subordonné, qui n'a pas les ressentimens d'un amour véritable pour ses sujets. Nous eûmes bien de la peine à trouver pour nôtre argent, dans des maisons exposées aux courses & aux insultes des soldats, un mouton & des dates pour nôtre nourriture, & un peu de paille pour nos chameaux. Le lundi nous ne fûmes pas jusqu'à l'eau d'*Abi Bungher*, où nous nous reposâmes à l'autrefois, parce que c'étoit le chemin de *Minà*, & non celui de *Combru*, où je prétendois aller; nous ne nous souciâmes pas non plus de passer jusqu'à *Tasftek*, parce que nous avions sû que la cîterne qui est-là, étoit tarie. Nous nous arrêtâmes donc un peu au-deçà dans un petit réduit des montagnes de *Ghinau*, & du territoire d'*Issin*, où nous espérions trouver de l'eau douce

de

de pluïe, comme il y en a presque toujours; mais la sécheresse de l'année avoit été si extraordinaire, qu'il n'y en avoit pas une goute; de sorte que nous fûmes containts de cuire nos viandes dans l'eau salée d'un ruisseau, qui coule par-là, & de boire, avec un grand dégoût, un peu d'eau qui nous restoit dans nos outres. Etans partis de-là, moïennant quelque petit present que nous fimes plûtôt par honnêteté, que par obligation aux *Ragdari*, ou Gardes chemins, nous quitâmes celui d'*Abibungher*, que nous avions suivi l'année précédente, & prîmes celui de *Combru*, tirant vers le Midi; & aïant passé de nuit par un Bourg nommé *Ciah Ciakor*, sans nous y arrêter, quoique ce soit une retraite ordinaire, nous vînmes nous reposer à cinq lieuës de notre dernier logement, près de quelques maisons voisines, d'une quantité de ces beaux & grands arbres, que ceux du païs nomment vulgairement *Luli Dagheli*, comme qui diroit pleins de rejetons, qui naissent de leur branches, & se couchent en terre, comme je vous l'exposerai ci-après. Nous campâmes à l'ombre d'un de ces grands arbres, qui nous servit de pavillon; & le lieu n'a point d'autre nom, que *Pai lulon*, ou *Pai lulì dagheli*; c'est-à-dire, au pié des *lulis* pleins de feüilles. Cét arbre ne se trouve point dans nôtre païs; son lieu naturel sont les Indes, & la Zône torride; quoiqu'il s'en trouve quelques-uns sur les derniers rivages de la Perse, tirans vers le Midi, qui étans situez sous un climat de la Zône tempérée, participent beaucoup aux qualitez & aux ardeurs de la torride, à cause

Luli, arbre merveilleux.

du

du voisinage. Cét arbre est le plus merveilleux de tous ceux que j'ai vû, & mérite bien que je vous en donne une legere connoissance, selon le raport que m'en ont fait mes ïeux. Je dis donc qu'il vient haut, gros, & chargé d'une grande quantité de branches, qui s'étendent tout autour: & de ses branches il en sort plusieurs autres petits rameaux fort déliez, ou plûtôt des rejetons sans feüilles, ronds, longs, & maniables, qui se plient comme des cordes, & qui ont à la pointe comme une espece de gazon couvert de petits brins, en forme de racines. Quand ces petits rameaux sont parvenus à une juste grandeur, & qu'ils touchent à terre, où ils se portent de leur poids, ces gazons qu'ils ont à la pointe, prennent racines; & ces rejetons, soit qu'ils soient plusieurs ensemble, comme il arrive bien souvent, ou séparez les uns des autres, croissent & grossissent en telle sorte, qu'ils deviennent comme des grosses branches de l'arbre, qui demeurent toujours atachées, & en quelque façon suspenduës à celles dont elles ont pris leur naissance. Par ce moïen, avec le tems, tous ces rameaux, tant ceux qui partent du trone de l'arbre, que les autres qui poussent des branches, qui sont à l'entour, & de celles qui ont pris racine en terre, viennent tellement à se multiplier, qu'un seul arbre ocupe un grand espace de terre; & le couvert de ces branches chargez de feüilles, avec les autres qui sont autour toutes nuës, ressemble à un portique, ou à une galerie couverte, apuïée sur des colonnes, tel que *Strabon*, auteur fidèle & exact, nous l'a dé-

décrit entre les Merveilles des Indes, sur le raport d'*Onésicrite*, & tel que je vous le represente, conformément à ce que j'en ai vû. Il ajoûte, qu'*Aristobule* disoit, que cinquante Cavaliers pouroient facilement se ranger à l'ombre d'un de ces arbres; & qu'*Onésicrite* enchérissant par-dessus, estimoit qu'il y en avoit tel, qui pourroit en couvrir quatre cens. Je croi, à ce que j'en ai vû, que l'un & l'autre a dit la vérité; & je puis dire, sans me tromper, que le *Lul* est le plus bel arbre du monde. Ses feüilles son épaisses, & en ovale, presque comme celles de nos coignaciers, si ce n'est qu'elles sont beaucoup plus grosses & plus grandes; son fruit est fort petit; sa couleur mêlée d'incarnat & de gris, qui tire néamoins plus sur le rouge; & quand il est bien meur, il devient noir, & ressemble à une de ces prunes obscures. Il est lissé & rond par le dehors; sa peau est fort dure & fort épaisse, qu'on ne laisse pas de manger; & cette peau étant levée, il est rempli de petits grains, comme une figue; mais le milieu est creux & vide: le goût en est aigre & agréable, quoique je ne l'estime pas fort sain à l'estomach, parce qu'il se corompt facilement, & engendre des vers, dont j'en trouvai quantité en quelques-uns qui n'étoient pas encor bien meurs. Le bois est plein de pores, & tissu par le dedans comme des brins de filace, ce qui le rend fort leger. J'en ai un bâton assez gros, quoiqu'extrémement leger, qui me servoit à Lar pour m'apuïer en marchant, dans ma convalescence. Ce fut sous cét arbre que nous commençâmes à goûter les viandes délicieu-

cieuses de la mer voisine ; parce qu'entr'autres choses on nous servit à nôtre dîner une grande quantité de ces fruits marins, ou, pour parler mieux, de ces poissons armez, tous frais & fort beaux, que nous apellons à Rome des poissons à tuïaux, & à Naples, *Cannolichi*. Je les fis cuire sur les charbons à notre mode, avec de l'huile, du poivre & du jus d'orange, & en mangeai avec grand apetit, comme étant amateur du poisson, & de semblables ragoûts de mer, dont il y avoit déja long-tems que je n'avois point goûté. Mais il nous fut impossible, par toutes nos raisons, d'en faire jamais manger à *Mariuccia*, tant la seule vûë, qui lui faisoit horreur, lui en donnoit de dégoût. Le tems & l'usage la réduiront à notre maniére de vivre. Le soir, à deux heures de nuit, nous quitâmes la tente, que la nature nous avoit dressée sous ce bel arbre, pour nous rendre à *Combru* plus de deux heures avant le jour, le mécredi 21. Septembre. Le lieu est grand, spatieux, & bien peuplé, sur la plage de la mer, qui aïant changé de Maître a pareillement changé de nom ; & qui s'apelle à present le Port *Abassin*, depuis que le Roi Abbas l'a ôté aux Portugais, qui en étoient les possesseurs. Toutes sortes de nations, qui y abordent de toutes parts ; les unes en passant, les autres dans le dessein d'y faire leur demeure, & presque toutes pour trafiquer, y sont les bien venuës, chacune dans l'exercice libre de la religion qu'elle professe. Car outre les *Mahométans*, il y a quantité de Juifs naturels du païs, un grand nombre de Gentils ou d'Idolâtres Indiens, &

Descri-ption de Combru.

& plusieurs autres Sectes. Pour des Chrétiens, il n'y en a pas un seul, ou s'il y en a quelques-uns, qui viennent de tems en tems, ce n'est que pour passer outre. Nous nous logeâmes dans la maison d'une vieille Juive, assez âgée, qui étoit une femme de bonne mine, & fort propre, nommée *Morvarid*, qui en Persan signifie *la Perle*, où nous trouvâmes toute sorte de commoditez, tant pour nôtre logement, que pour nôtre service. Parce que cette bonne femme, assistée d'une de ses filles & d'une niéce, rendoit à *Mariuccia* tous les devoirs, dont les femmes sont capables; & moi je trouvai tout ce qui m'étoit nécessaire pour ma personne, pour mes serviteurs, & pour mon cheval *Dervisc*, qui étoit le seul qui me restoit. Desorte que nous étans acommodez de la sorte, nous avons demeuré ici jusqu'à present, àtendant une ocasion favorable d'abandonner la terre, pour nous mettre sur l'eau. Mais il est tems de nous entretenir de ce qui nous est arrivé sur ce Port.

VIII. La premiere chose que je fis, aussitôt que je fus arrivé, fut d'aller rendre mes devoirs au Sultan, nommé *Sevenduk* Sultan, Gouverneur en chef de *Combru*, & Lieutenant-Général de toute la Milice, tant de celle qui est postée sur les côtes, que de celle qui est logée en divers endroits de la terre-ferme; & non-seulement des Chizilbasci, ou Soldats ordinaires, qui reçoivent leur païe continuellement, ne professant point d'autre métier que celui de la guerre; mais encor des Soldats extraordinaires, qui ne sont païez qu'à me-

sure

ſure qu'ils ſervent dans les ocaſions, & qui pour être diſtinguez des autres, portent le nom de *Cerik*. Puis après je m'avançai un peu dans les terres, que je vis aſſez peuplées, par le grand nombre des Soldats étrangers, qui les rempliſſent. Les Maiſons méritent mieux d'être apellées des Magazins, qui ne ſont que des lieux vaſtes, clos & couverts, pour ſe défendre de l'injure de l'air, & particuliérement des ardeurs du ſoleil, qui ſont ſi véhémentes en ces quartiers, qu'au tems que nous y arrivâmes, la ſueur nous découloit de tout le corps durant le jour, quoique nous fuſſions en chemiſe & en calçons; & la nuit même, quoiqu'on y dorme à découvert ſur des balcons ou plateformes, qui ſont les plus beaux apartemens des maiſons. Les ruës, & même le bazar, ou la Place, ſont fort étroites & petites, & les boutiques mal garnies, notament depuis la ruine d'*Ormuz*. Néamoins aïant recherché, avec ma diligence ordinaire, les compoſitions impertinentes de leurs Auteurs, je rencontrai deux petits livres de vers que j'emporte avec moi, dans l'un deſquels eſt décrit la priſe de *Keſem* ſeule; & en l'autre, celles de *Keſem* & d'*Ormuz* enſemble. Vous voïez par-là combien les Perſans ſont adonnez à la Poëſie, & amateurs de la gloire, puiſque leurs guerres & leurs victoires, qu'ils ont gagnées depuis peu de jours, vôlent déja par tout par la plume des Poëtes. Il m'en eſt tombé encor un autre entre les mains, qui contient dans un cahier les noms de tous les poiſſons qui ſe prennent dans la mer de Combru, qui ſont certainement en grand

grand nombre; mais comme je ne les connois pas, je ne puis en interpréter, que fort peu en nôtre langue. Du reste il n'y a rien dans les boutiques qui soit considérable; & Combru passera plûtôt pour un gros Bourg que pour une ville. L'on voit fort peu de barques dans le Port, je n'y contai que trois vaisseaux étrangers venus de *Bassora;* les seuls qui valoient quelque chose, étoient les Galiotes, qu'on avoit prises à *Ormuz*, sans rames & sans voiles, amarées & liées sur terre, qui servoient de retraite à un grand nombre de soldats, où ils faisoient bonne garde toute la nuit, comme aussi le long des côtes, & en divers endroits de terre-ferme aux environs de Combru. Le lendemain matin je fus dans la Citadelle visiter *Allahuerdi* Sultan, qui en est Gouverneur particulier, où il fait sa demeure, que je rencontrai avec *Sevenduk* Sultan, que j'avois vû le jour auparavant; & un certain Arabe nommé *Soid Muhammed Sohari;* c'est-à-dire, naturel de Sohar, qui est une place sur la côte opposée à la Perse, qu'ils avoient fait Capitaine général des Navires de guerre. Je les trouvai tous trois devant la porte qui regarde l'Occident & les lieux habitez vers la terre-ferme, ocupez avec un grand nombre de *Cerik*, & d'autres pauvres gens de travail, à monter & asûrer l'Artillerie, qu'ils avoient gagnée à la prise d'*Ormuz*, non pas celle de la Forteresse, qu'ils n'avoient pas remuée de sa place; mais plusieurs autres piéces de canons qu'ils avoient trouvées sur la rade, qui devoient être celles des galions, ou de quelques vaisseaux brisez sur le port. *Se-*

Nombre des canons gagnez à Ormuz.

ven-

venduk Sultan me les fit tous voir, & m'ajoûta qu'on en avoit donné plusieurs aussi bons aux Anglois. Et que sans conter ceux qu'on avoit laissez dans la Citadelle d'*Ormuz*, il y en avoit bien en tout 70. ou 80. pieces, tant de ceux que les Anglois avoient eu, que de ceux qu'on avoit fait conduire à Combru; ce que je crois facilement; parce que de ceux-là seulement que je vis, tant grands que petits, quoique je ne m'amusai point à les conter, il y en pouvoit avoir plus de quarante. Entre lesquels j'en remarquai quelques-uns assez gros, & presque tous fabriquez depuis cinq ou six ans, dont quelques-uns étoient marquez des armes & du nom du Roi d'Espagne; avec le poids du métal de leur fabrique, du boulet, de leur portée, & de la poudre de leur charge. Je lus même sur quelques-uns le nom des Vice-Rois qui les avoient fait fondre, & notament de *Jérôme Azevedo*, & de *Jean Cutigno* Comte de Redonde. Entre toutes ces piéces qui avoient été amenées d'*Ormuz*, il y en avoit une qui étoit la plus grosse, mais la plus mal faite, que le Chan de Sciraz avoit fait faire, & qui tira une fois, mon Cacciatur y aïant mis le feu, à cause que leur Canonier n'entendoit pas trop bien son métier, lequel déchargea pareillement deux autres petites piéces. Je ne vis la Forteresse que par le dehors du lieu où nous étions, ce qui me sufit pour comprendre ce que c'étoit. Ce n'est pas celle que les Portugais tenoient quand ils étoient maîtres de Combru; parce qu'outre qu'elle avoit été mise hors de défense par les Persans, quand ils la batoient

toient en ruine, les mêmes craignans que les Portugais, à la faveur de leurs Vaiſſeaux, ne la repriſſent bien-tôt, étant ſur le bord de la mer expoſée à leurs canons, la ruinérent entiérement, & en bâtirent une autre plus éloignée de la mer & & des habitations, & plus avant dans la terre, où ils crûrent, qu'elle ſeroit plus aſſûrée. Elle eſt de figure carée; la muraille eſt de peu de conſidération, bien qu'elle ſoit double, dont la premiere, qui eſt extérieure, & la plus baſſe, n'a ni angles ni aucunes défenſes;mais ſeulement au milieu quelques lignes obliques & avancées par le dehors, aſſez bonnes pour ſe défendre à la portée du mouſquet; & l'autre, qui eſt plus intérieure & plus élevée, eſt flanquée de certaines petites tours rondes un peu meilleures; & les deux ſont garnies en haut de créneaux par intervales tout à l'entour; y aiant une groſſe pierre dans l'entre-deux de ces créneaux, qui dans un beſoin peut facilement & tout-d'un coup être jettée du haut en bas ſur la tête des ennemis. Il y a ſur la porte un balcon en forme de galerie couverte, qui ſert de cavalier, comme on parle en termes de guerre, avec des meurtriéres & ouvertures pour défendre l'entrée à coups de mouſquets, & de théâtre pour les trompettes & joüeurs d'inſtrumens. La place eſt entourée de tous côtez d'un foſſë aſſez large & profond, plus plein de vaſe que d'eau, & revêtu d'une contreſcarpe. En un mot, la fortification n'eſt pas pour réſiſter à nos ataques, atendu que la muraille eſt trop foible pour ſoutenir la violence du canon, & particu-

liére-

lierement les parapets, qui peuvent être facilement abatus par de petits fauconneaux, & étans une fois par terre, la place n'aïant plus de défense, peut être prise de tous côtez. Je rencontrai donc ces Messieurs à la porte de la Citadelle, où ils faisoient dresser tous les canons en file sur leurs afûts, la bouche pointée vers la mer; mais si mal braquez, que ne portans point à fleur d'eau, ils ne pouvoient nullement battre ni endommager les vaissaux des ennemis, les boulets passant par dessus, notament à l'abord & aux aproches de terre. Les canons étans ainsi disposez, les Sultans, & nous avec eux, furent s'asseoir sur une petite éminence, faite & pratiquée à dessein, assez loin de la porte, pour la commodité des habitans, qui se plaisent de s'assembler plusieurs ensemble; & un *Moullà*, monté sur une grande *chaire* à nôtre mode, qui étoit un reste du butin d'*Ormuz*, pour être vû & entendu de plus loin, lût publiquement & à haute voix, conformément à leur coutume, la lettre circulaire du Roi, adressée au Chan de *Sciraz*, qui ne lui avoit pas été renduë plûtôt, touchant la victoire de Candahar. Elle contenoit la même chose que celle qui avoit été déja luë à *Sciraz*, dont le Prêtre Georgien, qui étoit present, m'avoit fait le raport; mais parce que je l'ai entenduë de mes oreilles, je veux vous en dire le contenu. Premierement le Roi *Abbas* exposoit les raisons & les motifs justes, qui l'avoient porté à entreprendre cette guerre pour le recouvrement de la Province de *Candahar*, qui aïant toujours été de la Couronne de

Lettres circulaires du Roi de Perse se lisent dans les Mosquées.

Perse,

Perse, n'avoit été usurpée qu'injustement par le *Mogol*; que l'aïant demandée plusieurs fois à l'amiable, & par des Ambassadeurs exprès; & que récament en aïant fait de nouvelles propositions à l'*Ambassadeur Indien*, qui avoit été député en Perse à ce dessein, il n'en avoit pû recevoir aucune satisfaction; avec quelques autres particularitez qu'il exposoit, pour la justification de ses armes. Puis il déclaroit la marche que son armée avoit tenuë, quel jour elle avoit fait ses aproches; de quelle maniére il avoit formé le siége de la ville, & réduit la garnison & les habitans à l'extrémité; qui étans enfin résolus de se rendre, députérent les principaux dénommez dans cette lettre, un mardi treiziéme du mois de *Scioaban*, qui est le 20. de Juin de la presente année 1622. pour venir trouver Sa Majesté dans son camp, où ils demeurérent d'acord de lui remettre entre les mains la ville & tout le territoire de *Candahar*, dont il prit possession, & ensemble de toutoutes les Forteresses; prenant pour Forteresses les tours & les boulevards de la ville, comme disoit ce Prêtre Georgien, ou plûtôt quelques petites places ou maisons de défense, qui probablement doivent être en grand nombre dans un païs d'une si vaste étenduë. De plus, le Roi déclaroit par sa lettre, comme il avoit apris les nouvelles de la prise d'*Ormuz*, dont il donnoit la loüange à *Imamculi Chan* de *Sciraz*, à qui il recommandoit le succès de cette guerre, & les afaires de son gouvernement. Après le Chan il remercioit & loüoit *Sevenduk* Sultan, & *Alla-*

huerdi Sultan, des soins qu'ils avoient pris pour *Ormuz*, & pour *Combru*: & leur commandoit de faire une réjoüissance publique, au son des flûtes & des instrumens de Musique, pour la victoire, tant d'*Ormuz* que de *Candahar*. Cette lettre étoit écrite à leur mode, avec plusieurs grands titres d'honneurs, & des épithetes glorieuses & magnifiques, tant au Chan, qu'aux autres Oficiers de S. M. & à toutes les personnes qui étoient dénommées par un discours plus poëtique qu'epistolaire, conforme à leur humeur, & bien diférent de notre façon d'écrire. Toutes les fois qu'on prononçoit le nom du Roi, les flûtes & les trompettes sonnoient, qui étoient suivies des bénédictions du peuple: quand on proféroit celui du Chan, il n'y avoit que la voix du peuple qui le benit. A la fin de la lecture de la lettre, le *Moullà* leur commanda, avec des termes excellens & usitez en semblables cérémonies, de prier Dieu pour le Roi, ce qu'ils firent par une priére courte & familiére, qu'ils nomment *Fetah*; c'est-à-dire, ouverture, que je crois être le commencement de l'*Alcoran*. Et ensuite il leur fit rendre les mêmes devoirs au Chan, aux deux Sultans, & à tous les Ministres & Oficiers de Sa Majesté. Ce qu'étant fait, l'asistance fut congédiée, & le menu peuple se jetta à la foule sur certaines petites *monoïes*, qui étoient préparées à ce dessein sur un tapis dans le même lieu où la ceremonie s'étoit faite, a côté de la chaire du Moulla; & nous montâmes à cheval pour acompagner les Sultans dans la Maison de *Sevenduk*, d'où je pris congé
deux,

d'eux, & me retirai dans la mienne. Vous ſaurez, s'il vous plaît, que ſemblables lettres du Roi, qui ſont envoïées aux villes de ſon Roïaume, ſe liſent ordinairement ſur les tribunes des grandes Moſquées; mais mais comme il n'y a point de Moſquée à à *Combru*, aſſez magnifique, & capable de contenir un ſi grand peuple, on fut contraint de faire la lecture de celle-ci en pleine campagne devant la Forteresse, comme au lieu le plus célèbre, & de ſe ſervir d'une chaire pour tribune, conformément à ce que je viens de vous dire.

IX. Le même jour, qui fut un vendredi 23. de Septembre, qui fut préciſément celui de l'*Equinoxe*, ſur le point du midi, je pris l'élévation du ſoleil avec mon *Aſtrolabe*, & je trouvai qu'il déclinoit juſtement de *vingt-ſept degrez* de celui du *Zenich*. J'ai deux *Ephémérides* Perſanes de cette année, ſuputées, l'une ſur le *Méridien* de *Sciraz*, & l'autre ſur celui de *Lar*, où le ſoleil à même jour & à même heure eſt ſeulement dans la cinquiéme minute du *Signe* de la *Balance*. Et parce que la ſuputation des *Ephémérides* n'eſt pas toujours ſi exacte ni ſi juſte, jour par jour; & que le Meridien de Lar & de Sciraz eſt diſtant de quelque eſpace aſſez notable de celui de Combru, j'eus quelque doute, que je n'avois pas bien réüſſi dans mon opération. Et d'ailleurs, comme il n'y a point de lieux plus voiſins d'Ormuz, qui ſoient marquez dans les Ephémérides & dans les autres livres Aſtronomiques, auſquels je peuſſe mieux ajuſter le Méridien de Combru, que ceux de Lar & de Sciraz, & que je n'avois point d'autres

livres, dont je pusse pareillement me servir, que ces deux Ephémérides Persanes, une loüable curiosité que j'eus d'en avoir un comte plus exact, me porta à consulter par lettres *Moulla Zeineddin*, mon intime ami & excellent Mathématicien de la ville de Lar, qui ne manque point de Tables Astronomiques, ni d'autres livres nécessaires pour cette sience. Il me fit réponse, que pour me donner plus d'éclaircissement de mon doute, & de la diférence qui pouvoit naître de la diversité des Méridiens, tant pour la longitude, que pour la latitude, il avoit eu recours aux *Tables Astromoniques d'Oleg Chan*, qui fut autrefois Prince de *Samarcand*, petit-fils du *fameux Tamerlan*, & insigne Mathématicien, comme je le savois déja d'ailleurs, & qui pour composer ces tables assembla dans sa ville de *Samarcand* tous les plus doctes Astronômes de l'Orient. Elles sont les plus modernes qu'aïent les Persans, qui se reglent sur elles dans toutes leurs opérations ou suputations Astronomiques, bien qu'ils s'aperçoivent déja qu'elles commencent à être un peu trop anciennes, pour être dans une exactitude & justesse parfaite. Selon ces Tables d'*Oleg Chan*, *Moulla Zeineddin* m'écrivit, qu'au jour de l'Equinoxe, & à l'heure de midi, le soleil n'avoit avancé que de trois *minutes, cinquante secondes*, & *cinquante trois tierces* dans le Signe de la *Balance*, & dans le Méridien d'*Ormuz*, auquel je pouvois facilement ajuster celui de *Combru*, pour le peu de distance qui est de l'un à l'autre. Le même Auteur, dans une autre table fort exacte, qu'il a composée de la déclinaison

Oleg Chan, Prince très docte en l'Astronomie.

du

du soleil, & distinguée de trois en trois minutes par tous les Signes du Zodiaque, dont *Moulla Zeineddin* m'a envoié une copie, au moins du premier degré du Belier ou de la Balance, assûre qu'à la même heure du même jour le soleil vient à déclinerd'une minute, quarante-une secondes, & trente-cinq tierces : ce qui fait que pour l'autorité d'un Auteur si célèbre, qui l'a déterminé de la sorte, & pour la fidélité d'un ami très-versé dans cette sience, qui l'a remarqué fort soigneusement dans les livres de cét illustre Prince, j'estime ce nombre le plus juste que j'eusse pû jamais trouver en ces contrées. Et partant aïant soustrait ce nombre des vingt-sept degrez que je trouvois que le soleil déclinoit du *Zenith*, il ne restera justement que 26. *degrez*, 58. *minutes*, 18. *secondes*, & 25. *troisièmes*, qui est l'éloignement du *Zenith* de *Combru* de la ligne de l'*Equateur* vers le Septentrion, & par conséquent l'élevation du *Pôle Boréal*, sur son horizon. Jai voulu vous écrire au long & en detail, tout ce que javois fait en cette opération, pour vous faire connoître combien je suis ponctuel dans mes afaires.

Cependant comme je vis que la venuë des navires Anglois destinez pour mon voïage tiroit trop en longueur, & qu'il me seroit plus facile pour me rendre à *Goa*, où je voulois aller, d'aborder à quelque terre des Portugais, si la chose étoit possible, ce que les Anglois n oseroient & ne pouroient faire, je résolus de tenter une autre voie plus courte & plus promte, pour avancer & faire mon voïage avec moins de peine & plus de sûreté. M'en-

tretenans donc un jour avec le Sultan *Sevenduk*, je lui déclarai que j'étois venu à *Combru*, sur l'espérance d'y trouver les Anglois, pour passer avec eux dans les *Indes*; mais qu'étans partis quinze jours avant mon arrivée, chargez d'eau rose & d'autres marchandises, qu'ils ont acoutumé de transporter de la Perse aux Indes en cette saison par un petit voïage, pour ne perdre pas ce tems inutilement & sans rien faire, avec dessein de retourner après, à leur ordinaire, pour enlever la *soïe*, j'étois pour atendre deux ou trois mois, & peut-être en danger de ne point arriver aux Indes à tems, pour le bien de mes afaires. Et qu'aïant apris qu'on pouvoit trouver aux ports de l'*Arabie* quelque vaisseau de passage pour l'Inde, je voudrois bien aborder à quelqu'un pour achever mon voïage le plus promtement qu'il me seroit possible; s'il lui plaisoit me donner un passeport, qui m'étoit absolument nécessaire, à cause que les chemins étoient fermez par la guerre. Je lui nommai l'*Arabie* en général, sans lui parler de *Mascat*, ni des autres terres dependantes des Portugais, où néamoins j'avois intention d'aller, de peur de me rendre suspect. J'ajoûtai que j'espérois le faire sans nul danger, atendu que la mer étoit libre des courses des ennemis & des Pirates Arabes; & qu'au rivage oposé il y avoit le port de *Giulfar*, qui étoit à la dévotion du Roi de Perse, celui de *Doba*, qui étoit aux Arabes dépendants de Sa Majesté; & plusieurs autres lieux, où je pourrois me rendre en sûreté, & trouver des ocasions commodes pour passer dans les

Indes.

Indes. Le Sultan me répondit à cela qu'il en étoit fort content, & qu'il me donneroit volontiers un passeport pour aller où je voudrois; mais je ne sai s'il parloit sincérement ou avec dissimulation, & il me confirma que la mer étoit entiérement libre, & que je pouvois aller par tout sans crainte. Et au même moment il fit venir un de ses hommes en ma presence, à qui il commanda de savoir s'il n'y avoit point quelque vaisseau au Port pour me passer. Moi qui ne me fiois pas trop à ses paroles, pour m'en éclaircir davantage, & pour empêcher qu'il ne se moquât de moi, faisant semblant d'avoir fait chercher des vaisseaux, sans en avoir pû rencontrer, je le priai de ne se donner point cette peine, que j'en chercherois moi-même un, & qu'au défaut d'un meilleur, la moindre barque de celles qu'ils nomment *Sambuc*, qui sont presque comme nos chaloupes de Naples, me suffiroit, n'aïant pour toutes charges que quatre ou cinq caisses, quelques sacs, un peu de linge, mes habits, & quelqu'autres petits meubles. Le Sultan me repliqua, que je fisse ce qu'il me plairoit, & qu'il me donneroit telle permission que je voudrois, ou de bouche, ou par écrit. Je rencontrai ce même jour avec le Sultan un jeune Arabe, de treize ou quatorze ans, qui portant la qualité de *Seid*; c'est-à dire, Seigneur, qui se donne aux décendans de la race de Mahomet, se nommoit *Seid Muaddhem*, & qui avoit auprès de sa personne un homme d'âge son aïeul, ou quelqu'autre de ses parens, tous deux couverts d'une seule chemise de soïe, fort

longue & fort ample, qui leur servoit de chemise & d'habit, avec une couverture de tête, & le reste de leurs ajustemens assez bizarres & extraordinaires : & derriére lui un autre Arabe debout, qui étoit un de leurs hommes, en habit court, l'épée au côté, plûtôt selon l'usage des Turcs, que des *Chizilbasci*. J'apris que ce jeune homme étoit fils de *Seid Chamis*, à present Seigneur de *Dobà*, & fils d'un autre *Seid Muaddhem*, qui étoit venu de la part de son pere faire un present au Sultan, & s'ofrir lui-même au service du Roi de Perse, pour marcher contre le Port & la Citadelle de *Sohar* en Arabie qui apartient aux Portugais, & la piller, comme lui étant voisine. Ces Arabes de *Dobà* étoient ci-devant vassaux du Roi d'*Ormuz*, & par conséquent dépendans de la Couronne de Portugal, dont le Roi d'Ormuz est sujet. Mais à present que la fortune des Maitres a changé, les Vasseaux ont changé de banniére. Ce que je n'atribuë pas à leur legereté naturelle, ni à leur peu de foy, comme font quelques-uns mal à propos, selon mon avis, qui condannent injustement certaines actions des peuples comme mauvaises, qu'ils ne font que par des raisons d'Etat, & souvent par contrainte & contre leur volonté. Je rejette la faute du changement de ces Arabes, & des autres peuples de pareille condition, sur la nécessité presente de leurs afaires, parce qu'étans foibles & engagez au milieu de deux puissans ennemis, ils sont contraints de se soûmettre, ou de suivre la fortune du vainqueur. C'est ce qu'ont fait les *Géorgiens* en *Asie*, au milieu

Les peuples suivent la fortune des Princes.

lieu des *Turcs* & *Persans*; les *Curdes*, qui habitent un païs, que la nature a mis comme un rempart entre ces deux grands Empires des Turcs & des Persans; & ce que font tous les jours nos Italiens, & les autres Princes ou peuples, qui se trouvent dans de pareils engagemens. Et j'ose bien dire, que non-seulement les Princes & les peuples, mais les personnes particuliéres, quand elles viennent à manquer de foi, ou à trahir la vérité, ni sont pas portées par aucune complaisance, qu'elles aïent aux impostures & à l'infidélité, n'y aïant point d'homme si barbare dans ce monde, qui ne connoisse la brutalité de ce vice, & qui ne l'aïe en horreur. Et l'expérience nous aprend, qu'il n'en est point de si perfide, & menteur, qui n'apréhende d'être reconnu pour tel, & qui n'ait quelque honte pour ceux qui en sont entachez, qui voulant passer pour tout autre qu'il n'est, ne donne des louanges à la vérité & à la fidélité qu'il professe, au moins dans ses discours, comme à deux qualitez qui sont les marques d'un homme de bien & qui le mettent dans une haute estime. Et en un mot, ceux qui usent d'impostures ou de fourberies, ne le font, que parce qu'étans trop atachez à l'utilité, qu'ils preférent injustement à l'honneteté, la nécessité de leurs afaires, & le desir naturel de leur conservation, joint à l'espérance de quelque profit particulier, ou à la crainte de quelque perte, leur trouble le jugement, & leur fait croire qu'il étoit besoin d'en user de la sorte. Cependant nous ne devons pas nous étonner si plusieurs tombent dans ces défauts, puis-

La perfidie est en horreur à ceux qui la commétent.

qu'il y a peu de gens qui ſoient ſi vertueux que d'aimer mieux perdre leurs biens en gardant la ſincérité, que de ſoufrir quelque dommage ſans uſer de tromperie, qui eſt le vrai caractere d'un homme de bien. Que ſi ce déréglement arrive tous les jours entre des perſonnes particuliéres pour des intérêts fort legers, qu'elle merveille s'il régne entre les peuples & les Princes, pour les intérêts publics & pour des conſidérations très-importantes, qu'ils préférent non-ſeulement aux loix humaines; mais bien ſouvent aux divines, avec autant d'impiété que d'injuſtice. Deſorte qu'encor bien que les *Arabes* de *Doba* & leurs voiſins, ſuivant le cours de la victoire du *Perſan*, ſe ſoient rangez de ſon parti, je ne doute nullement que dès qu'ils verront ſur mer une puiſſante armée de Portugais, ils ne retournent dans leur premiere obéïſſance, ſoit qu'ils y ſoient portez par l'amour de leurs anciens Maîtres, ou contraints par la nécesſité de leurs propres intérêts. Il eſt vrai que cette ardeur avec laquelle les Arabes ſe jettent du côté des Perſans, me fait juger que les Portugais ſont foibles, & leurs afaires mauvaiſes, ce qu'ils ne peuvent ignorer; autrement ils ne ſeroient pas ſi portez à prendre les intérêts & ſuivre le parti des Perſans, dont le gouvernement eſt autant tiranique & inſuportable aux *Arabes* & à leurs voiſins, nonobſtant la conformité de leur créance & de leur Religion, que celui des Portugais Chrétiens eſt juſte, doux & aimable. Auſſi les Perſans, nonobſtant toutes les démonſtrations d'obéïſſance & de fidélité que les *Arabes* leur

Le Gouvernement des Chrétiens plus

leur rendoient au tems que la flotte des *Anglois* étoit éloignée d'eux, vivoient dans une crainte continuelle de l'armée Portugaise, & particuliérement du Capitaine Major *Rui Freira* de *Andrada*, qui s'étant sauvé de sa prison, ou peut être aïant été relâché par les Anglois, s'étoit rendu à *Mascat* avec les siens. Mais je ne sai par quelle voïe les Arabes de *Doba* m'ont fait prendre un si long détour. Je retourne à moi-même. doux que celui des barbares.

XI. Je parlai derechef à *Sevenduk* Sultan au sujet de mon voïage, & lui fis entendre que j'étois bien informé qu'il y avoit quantité de vaisseaux au port, qui pourroient facilement me porter sur les côtes d'*Arabie*; mais que j'avois besoin de sa faveur envers les mariniers, qui dans ce tems de guerre n'oseroient pas l'entreprendre sans son commandement. Le Sultan avec son humeur courtisane, qui est comme naturelle à tous les Persans, & avec ses belles & obligeantes paroles, me répondit qu'il le feroit très-volontiers. Et là-dessus il fit venir *Nacdi Beig*, frére d'*Allahuerdi* Sultan, qui exerçoit l'Ofice de Surintendant du Port, & qui étoit de plus comme un de ses serviteurs domestiques, selon ce qui se pratique ordinairement dans ce païs, où un Gentilhomme ne fait aucune dificulté de se mettre au service d'un autre, pourvû qu'il ait quelque avantage sur lui, ou pour son âge, ou pour sa dignité; il lui commanda d'avoir soin de mon afaire, & de me pourvoir d'un bon vaisseau, tant pour la sûreté de ma personne, que pour la commodité de mon voïage. Nonobstant toutes ces cé-

rémonies je reconnus bien, à ses façons de faire, qu'il n'avoit pas intention de m'expédier si promtement, soit qu'il eut pris quelqu'ombrage de moi & de mon voïage, ou qu'il atendit un de ses vaisseaux, qui n'étoit pas encor de retour de l'*Arabie* où il l'avoit envoïé; avec lequel joüissant des priviléges acordez à toutes les personnes de commandement, nonobstant la clôture des passages & l'interdiction du commerce, il faisoit toujours quelque trafic particulier avec les Arabes amis des Perses, & non avec d'autres. Il vouloit peut-être que je me servisse de son vaisseau, tant pour ma sûreté que pour la sienne, afin que je n'abordasse point aux terres de leurs ennemis, & qu'il profitât lui-même de mon voïage par le port de mes hardes, & de l'ocasion d'aller plus loin pour trafiquer. Voulant un jour éprouver sa bonne volonté, & l'obliger à me donner promtement mes depêches, je lui envoïai un present en témoignage de l'amitié que nous avions contracté ensemble, sans lui faire paroître que ce fut pour avancer mon afaire. Mais le Sultan ne voulut jamais le recevoir, & m'en remercia avec de grandes civilitez, soit qu'il jugeât que le present ne fut pas de grand prix, aussi n'étoit-ce que des galanteries, dont les amis ont acoûtumé de se régaler, ou que son intégrité naturelle ne lui permit pas de prendre aucune chose de celui qu'il vouloit obliger de bonne grace, ou bien plûtôt parce que les Ministres & Oficiers du Roi Abbas sont extrémement circonspects en pareilles ocasions, sur-tout quand ils traitent avec les *François* ou Etrangers.

Je

Je fis ofrir pareillement sous-main une somme d'argent à *Nacdì Beig*, s'il vouloit m'expédier. Il accepta mon ofre en secret, néamoins il ne voulut pas recevoir mon argent, avant que de m'avoir rendu ce service. Je fus un autre jour à la Citadelle pour conférer de mon afaire avec *Allahuerdi* Sultan, qui aïant été averti de ma venuë, de crainte que je ne considérasse l'état de la place, sortit hors la porte, pour me recevoir sur cette éminence qui est à l'entrée; & lui aïant fait entendre ce que j'avois négocié touchant mon départ avec *Sevenduk* Sultan, que je n'avois pû voir depuis quelques jours à cause de son indisposition, pour me résoudre entiérement sur les dificultez qui pouvoient retarder mon voïage. Il m'avoua franchement qu'il ne croïoit pas que *Sevenduk* me laissât partir avant l'arrivée des navires Anglois, & que tout ce qu'il m'avoit dit n'étoit que des paroles de complimens, sur lesquelles je ne devois fonder aucune espérance certaine. Ce qui me confirma dans la créance que j'avois toujours euë de sa dissimulation; mais comme j'étois dans une ferme résolution de partir au plûtôt, pour ne point abandonner la poursuite de mon afaire, je le priai de me rendre ce bon ofice auprès de *Sevenduk* Sultan, & de lui représenter, que non-seulement il m'obligeroit, en me gratifiant de ses faveurs pour l'avancement de mon départ, mais qu'ils feroient une action avantageuse au bien de leurs afaires. Parce que si les chemins étoient une fois ouverts, les Marchands viendroient avec liberté, & le commerce se rétabliroit sur la mer à l'avantage & au pro-

fit de leur Port. *Allahuerdi* Sultan comprît la force de mes raisons, me promît d'en parler de la bonne sorte à l'autre Sultan ; & par ses derniéres paroles me donna quelque espérance, quoique je connus bien que c'étoient plutôt des complimens que des veritez.

XII. Pendant ces négociations il survint un horrible *tremblement de terre*, qui donna quatre ou cinq secousses épouventables au *Port* de *Combru* le 4. d'Octobre, & autant la nuit suivante, & renversa plusieurs maisons, avec une des *Tours* de la *Forteresse*, dont je ne m'étonnai pas beaucoup, à cause que les murailles des bâtimens n'étoient que de terre, & celles de la tour trop foibles pour résister à ses éforts. A la vûë de ce spectacle, tout le monde s'écria que c'étoit un châtiment de *Dieu*, pour les injustices & les tirannies qui se commétoient dans le Gouvernement par la violence des *Chizilbassi*, qui depuis la prise & ruine d'*Ormuz*, avoient réduit tous ces pauvres gens à un état déplorable. Il y en eut un autre plus fâcheux en même-tems dans l'*Isle* d'*Ormuz*, quoique celui de *Combru* me sembla plus étrange, parce que la situation du lieu étant sur une plage de la mer assez basse, & sur le sable, sous lequel la terre n'a aucune concavité, je ne pûs comprendre la cause qui l'avoit produit. Ceux du païs m'assûrérent que presque tous les ans ils en étoient afligez une fois, & non pas davantage ; mais qu'en la presente année ils avoient éprouvé cette disgrace sept ou huit fois, qu'ils atribuoient, comme j'ai dit, à la juste colére de Dieu.

Tremblement de terre à Combru.

XIII. Le soir du 12. d'Octobre, j'étois déja couché, quand j'entendis le son de certaines clochettes, & le bruit d'un grand nombre de peuple, qui passoit par la ruë en chantant. Je me levai pour voir ce que c'étoit, & je reconnus que c'étoit une troupe d'*Indiens Idolâtres*, qui marchoient en cérémonie au son des Instrumens & des voix. Je les suivis pour découvrir ce qu'ils vouloient faire: après plusieurs tours ils entrérent dans un certain lieu qu'ils tiennent pour leur Temple, où j'entrai pareillement après eux; & j'aperçûs deux de leurs Religieux, de ceux qu'ils nomment *Sami*, assis à leur mode sur des tapis étendus sur terre, & autour d'eux tout le chœur dans la même posture; l'un desquels, après qu'on eut sonné & chanté quelque-tems, distribua à chacun des assistans deux ou trois grains de grenade, & autant de petits morceaux de coings, de la largeur d'un ongle, qu'il portoit dans un plat. Après en avoir donné à tous les Indiens qui étoient dans le Temple, il m'en presenta & à d'autres avec moi, qui nous étions arrêtez dans une petite cour devant la porte, n'aïans pû entrer au dedans pour la petitesse du lieu. Cette distribution étant faite, un de ces faux Religieux coupa quelques brins d'orge & de froment qu'on avoit semez, & qui étoient creus, proche du lieu où ils étoient assis, dans l'enclos de leur Temple, & en fit la distribution à tous les assistans, tandis que les Cloches & les Chantres remplissoient l'air de leur son & de leur voix, par une dévotion presque semblable à la nôtre, quand on fait la distri-

Cérémonies des Prêtres Indiens.

tribution du Pain benit dans nos Eglises. Je demandai la raison de cette cérémonie à quelques-uns qui entendoient la langue Persane, & ils me répondirent que le jour suivant étoit une de leurs fêtes, ou *Daulì*, & *Davilì*, comme ils parlent en leur langue, pour laquelle ces deux Religieux avoient jeûné neuf jours entiers sans boire ni manger, demeurans assis incessamment dans un même lieu, de peur d'exciter la faim & la soif, par l'agitation du corps & par la débilité, quoiqu'ils le fissent sans obligation & d'une libre volonté : & que l'herbe qu'ils distribuoient étoit l'orge & froment qu'ils avoient semé de leurs mains au commencement de leur jeûne, & arosé tous les jours avec des cérémonies & des prieres à leur mode, & qui avoit cru en si peu de jours de plus de six doigs en hauteur. Et que leur neuvaine finissoit ce soir-là, auquel ils commençoient à prendre quelque chose, pour remettre peu-à-peu leur estomac dans l'usage des viandes ordinaires, de crainte que s'ils en vouloient manger d'abord, elles ne préjudiciassent à leur santé : ce qui étoit le sujet de la fête. La chose me sembla fort étrange & presque incroïable, qu'un homme pût vivre si long tems sans manger. J'avois vû souvent dans la Perse plusieurs Chrétiens, & particuliérement des femmes & des filles fort jeunes, & ce sont celles qui sont les plus religieuses, qui sur une fausse croïance, & sur des fables qu'elles me racontoient, passoient trois jours & deux nuits entieres sans prendre aucun aliment, plûtôt par une coutume, reçuë & pratiquée depuis long-tems & par une

Jeûne de neuf jours & d'autant de nuits chez les Infidèles.

une dévotion fort extraordinaire, que par aucune loi qui les oblige à cette austérité. Pendant le jeûne *du Prophête Jonas*, que les *Siriens* célébrent tous les ans un peu avant le Carême. Je ne doute nullement que la chose ne donne de l'admiration à l'Italie ; mais je l'ai vû pratiquer à plus d'une dans ma propre maison, & *Mariuccia* même l'a observé deux fois : la premiere à *Ispahan*, étant encor fort jeune, ce qu'elle faisoit comme les singes, pour imiter celles qui étoient plus âgées, & qui néamoins n'avoient pas plus de discrétion qu'elle, de lui permétre une si grande austérité dans un si bas âge. Et la seconde fois à *Lar*, quand j'étois malade, peut-être pour m'impétrer de *Dieu* la santé, ce que je ne pus empêcher, étant dans un état que je ne pouvois nullement prendre garde à rien. Je sai bien qu'en semblables ocasions, quand le jeûne est achevé, on use d'une grande circonspection, pour donner la nourriture peu-à-peu à ceux qui ont jeûné, de peur que la trop grande avidité n'intéresse leur santé ; & pour leur ouvrir & disposer l'estomac, on ne leur donne que fort peu de viande, avec deux fois autant d'eau benite le soir qu'ils rompent leur jeûne, & d'autres choses liquides ; mais néamoins qui ont une qualité chaude, comme des boüillons de poulets & des consommez ; après cela on ne leur presente à boire que fort peu, & on les traite avec un régime de vie fort modéré, comme je l'ai vû pratiquer soigneusement à l'endroit de *Mariuccia* ; la premiére fois par M. *Maani* qui étoit encor vivante, & la seconde par nôtre Econôme le bon vieil-

lard

lard *Balà Melkì*, qui la fit servir avec tous les soins imaginables. Mais, comme je viens de vous dire, le jeûne de *Ninive* des Chrétiens Orientaux n'est que de trois jours, & celui des Indiens est de neuf, ce qui m'a fort surpris. Néamoins parce que plusieurs qui ne voudroient pas mentir, & qui l'ont vû de leurs ïeux, me l'ont assuré, & que d'ailleurs je suis acoutumé à voir des choses aussi extraordinaires, je ne crois pas que la chose soit impossible. Je vous l'écris seulement parce qu'elle vous semblera nouvelle, & vous ajoûte qu'un de ces deux jeûneurs s'étant levé de son siége, s'abaissa profondément jusques en terre, & fit une longue adoration devant une niche bâtie dans le milieu du Temple, où l'obscurité & la distance du lieu m'empêchérent de pouvoir discerner ce qui étoit dedans. Et quoique le *Sami* fit paroître un peu de débilité dans ses mouvemens, néamoins il fit cette inclination sans être soutenu ni assisté d'aucun. Le jour suivant je fus dans le même Temple, ou n'aïant trouvé qu'un vieillard compagnon des deux *Sami*, qui avoient fait un long jeûne, je m'acostai de lui, il me dit que les *Sami* professoient une vie religieuse bien différente de ceux d'une autre Secte plus connuë, parce qu'elle est en plus nombre, que les Indiens Idolâtres apellent *Gioghi*, qui sont proprement ceux qui vont presque toujours nuds, n'aïant qu'une peau de Panthére, ou de quelqu'autre bel animal au travers du corps, qui leur couvre les parties, que la pudeur naturelle tient cachées, & qui sans doute sont les véritables *Gimnosophistes* des Anciens. Au contraire

Jeûne de Jonas parmi les Chrétiens Orientaux.

les

les *Sami* sont couverts & vétus, & presque toujours de rouge: ils ne se marient jamais, ils mangent indiféremment de la chair, excepté celle de vache, & ne tuent aucun animal de leurs mains. En quoi plusieurs autres Indiens, & particuliérement ceux de *Cambaïa*, sont beaucoup plus austéres, qui non seulement s'abstiennent d'ôter la vie & de manger la chair des animaux, mais quelques-uns des plus rigides faisoient conscience de goûter aucune chose qui ait eu vie, non pas même une herbe, ni quoi que ce soit qui ait couleur de sang. Je lui demandai son avis touchant un livre fort curieux que j'ai de la doctrine des *Gioghi*, traduit d'*Indien* en *Persan*, duquel il ne me sût rien dire, parce qu'il n'étoit pas des plus doctes, ou plûtôt parce qu'il ne m'entendoit pas, ne sachant point la langue Persane, nôtre interpréte étant d'ailleurs fort ignorant, quoique ce fut un *Brachmane*; qui n'est pas un nom de Secte, mais d'une race la plus noble entre les Indiens. Le même jour, bien tard, je vis une autre bande d'Indiens, qui sonnoient & dansoient dans la place, & particuliérement devant le logis de *Sevenduk* Sultan, & qui après avoir chanté forces vers, autant que je pus le connoître, & fait des feux de joïe, acompagnez de raïons & de fuzées, & jetté une grande quantité d'eau de senteur sur le visage des assistans, criérent à haute voix en langue Persane, *Vive le Roi & ses Ministres*, prians *Dieu* qu'*Ormuz* n'échapât jamais de ses mains, qu'il se repeuplât, & reprît sa premiere splendeur. Ce qu'ils disoient plutôt par flâterie, & pour leurs intérêts particu-

Les faux Religieux des Indiens.

Les Sami.

Les Gioghi.

ticuliers, que par une bonne & sincére amitié qu'ils eussent pour le Perssan.

XIV. Le 16. d'Octobre les *Mahométans* célébrent la Fête du *Curban*, ou du Sacrifice. Mais comme le Port de Combru n'est pas un lieu considérable, on n'y tua qu'un mouton au lieu d'un chameau, dont la chair fut distribuée à ceux qui en voulurent, devant la porte de *Sevenduk* Sultan, qui est comme le Prétoire. Et le lendemain il arriva un accident étrange, que je veux vous raconter. Une vieille Arabe, nommée *Meluk*, fut mise en prison, acusée comme sorciére d'avoir ensorcelé, ou comme ils ont acoutumé de parler, d'avoir mangé le cœur d'un jeune homme natif d'*Ormuz*, qui de Chrétien s'étoit fait depuis peu *Mahométan*. Elle s'étoit ofensée de ce que ce jeune homme après avoir eu quelque tems la fréquentation d'une de ses filles, s'en étoit retiré pour je ne sai quelle ocasion. Le garçon, nommé par les Mahométans, *Muhammed*, qui étoit dans un pitoïable état, & en danger de sa vie, étoit un des acusateurs. Cette sorte de maléfice que les Indiens nomment manger le cœur des hommes, & qui est, ce que nous disons ensorceler, ce que font les sorciers par leurs regards envenimez & mortels, n'est pas une chose nouvelle & inconnuë ailleurs. Puisque plusieurs le pratiquoient anciennement dans l'*Esclavonie* & dans le païs des *Triballes*, comme nous l'aprenons d'*Ortelius*, qui l'a tiré de *Pline*, qui sur le raport d'*Isigone* témoigne que ce maléfice étoit fort en usage entre ces peuples, & plusieurs autres, dont il fait mention; comme

Histoires prodigieuses des sorciers & sorciéres.

me il l'est encor à present ici, & principalement chez les Arabes, qui habitent le long du rivage Occidental du *Sein Persique*, où cét art est ordinaire. La façon, dont les sorciers ont acoutumé de l'exercer, ne se fait que par les ïeux & par la bouche, tenans la vuë fixement arêtée sur la personne, de laquelle elles veulent manger le cœur, & prononçans entre les dents, je ne sai quelles paroles *diaboliques*, par la vertu desquelles & par l'opération du *Diable*, cette personne pour saine & gaillarde qu'elle soit, tombe en un moment dans une maladie inconnuë & incurable, qui la rend comme *phtisique*, la consume peu-à-peu, & enfin la fait mourir. Et cette opération est promte ou lente, à mesure que le cœur de l'homme est mangé, comme ils disent; parce que ces sorciers ont encor l'art & la méthode de manger le cœur tout entier, ou une partie seulement, c'est-à-dire, de le consumer entiérement & tout-d'un-coup, ou par parties & peu-à-peu, comme il leur plaît. Le vulgaire nomme ce sortilége manger le cœur, parce qu'il croit que le Diable troublant l'imagination de la sorciére quand elle profére ces maudites paroles, par la force de ses charmes, lui represente invisiblement le cœur & les entrailles du patient tirées de son corps, & lui fait manger. En quoi elles trouvent un goût si délicieux, que bien souvent pour satisfaire à leur apétit sans y être poussées d'aucun ressentiment de haine & d'inimitié, elles font mourir des personnes innocentes, & même leurs plus proches, comme le bruit est que nôtre prisonniere a fait mourir de la sorte

De quelle maniére ils ensorcelent.

sorte une de ses propres filles. Et tout cela, à ce qu'elles disent, parce que leur apétit les porte à manger du cœur de certaines personnes, comme d'une viande qui est à leur goût, sans que la considération du sang & de l'amitié les puisse retenir. L'empire que le Diable s'est aquis sur ces misérables par les péchez énormes où il les a portez, lui donne ce pouvoir. Cette representation que le Diable fait aux sorciéres du cœur d'une personne pour le manger, me fut confirmée un jour par une histoire semblable, que j'apris à *Ispahan* de la bouche du P. Sebastien de Jesus, Augustin Portugais, homme digne de foi & d'une singuliére vertu, qui étoit Prieur de leur Convent quand j'en partis. Il m'assura que dans une terre dépendante des Portugais, sur les confins de l'Arabie heureuse, je ne saurois dire si c'est à *Mascat*, ou à *Ormuz*, un Arabe aïant été pris & convaincu d'un pareil crime, qu'il avoüa, le Capitaine ou Gouverneur du lieu, qui étoit un Portugais, pour avoir plus d'éclaircissement de la vérité de ces actions si noires & si diaboliques, desquelles on ne doute nullement en ce païs, fit venir le sorcier en sa presence avant que d'être conduit *au suplice*, & lui demanda s'il pouroit manger aussi facilement le dedans d'un concombre sans l'ouvrir & l'entamer, qu'il avoit mangé le cœur d'un homme sans faire nulle ouverture à son corps : le sorcier lui dit qu'oüi ; & pour en faire la preuve, il fit aporter un cocombre en la presence du Capitaine, & l'aïant regardé de loin durant quelque-tems assez fixement, avec ses enchantemens ordinaires,

Un sorcier mange le dedans d'un con-

tes, il lui dit qu'il avoit mangé tout. Et de vrai le concombre aïant été ouvert, on ne trouva que l'écorce. Ce qui n'est pas impossible, vû que le diable, duquel ils se servent dans leurs opérations, aïant une puissance supérieure dans l'ordre de la nature à toutes les créatures inférieures, avec la permission de Dieu, peut produire ces éfets, & beaucoup d'autres plus merveilleux. Et il ne faut pas s'etonner si semblachoses se font, même dans les hommes, qui sont des animaux raisonnables, & doüez d'une nature plus noble que les autres. Car hors de l'ame dont il est avantagé, la partie inférieure, qui est le corps, n'est point une piéce si relevée, qu'elle ne puisse quelquefois être soumise au pouvoir & aux impressions du Diable. Ce que je dis, non-seulement des Infidèles, qui sont en quelque façon siens, mais aussi des Chrétiens, s'ils sont dans l'état du péché, qui lui donne une autorité sur eux; & même des Justes, quand Dieu lui permet, pour des raisons secretes. Et à ce propos, le même Pere me raconta une autre histoire qu'un sorcier, je ne sai si c'est le même ou un autre, surpris en pareil crime, aïant été interrogé s'il pouroit bien manger le cœur du Capitaine Portugais, répondit que non; parce que les François, entendant parler de tous les Chrétiens d'Europe, qui passent sous ce nom dans l'Orient, avoient une certaine chose sur la poitrine, qui les couvroit en forme de cuirasse, & tellement impénétrable, qu'elle étoit à l'épreuve de tous leurs charmes. Ce qui ne peut être autre chose que la vertu du Bâtême, les ar-

combre, sans l'entamer.

Vertu du Bâtême des

Chré-
tiens.

armes de la Foi, & le privilége des enfans de l'Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer n'ont aucune force. J'ai voulu vous raporter ces deux histoires, que j'ai aprises d'une personne d'honneur & digne de foi, & vous en faire part contre mon ordinaire, qui n'est que de décrire ce que j'ai vû de mes ïeux, parce qu'elles se sont presentées fort à propos à ma mémoire sur le sujet de ce que j'ai vû dans *Combru*, & que j'ai estimé que cette disgréssion, quoiqu'un peu longue, ne vous seroit point ennuïeuse. En reprenant le fil de mon discours, je vous dirai que la *sorciére* de *Combru* fit au commencement quelque dificulté de confesser son crime; mais se voïant pressée par les menaces de la mort, & conduite à cét éfet dans la place publique, où je la vis avec le jeune homme malade, elle dit, que quoique ce ne fut pas elle qui lui eut causé ce mal, elle pourroit peut-être le guérir, si on vouloit lui permétre de demeurer seule avec lui dans sa maison, sans être molestée, en quoi elle confessoit tacitement d'être sorciére. Car c'est une chose qu'on tient pour certaine en ces contrées, que ces mauvaises femmes peuvent ôter le mal qu'elles ont donné, quand il n'est pas encor venu à une derniére extrémité. Et de plusieurs remedes dont elles se servent pour rendre la santé à leurs malades, il y en a un fort extraordinaire, qui est que la sorciére rejette je ne sai quoi de la bouche, comme un grain de grenade, qu'on croit être une partie du cœur qu'elle a mangé. Le malade l'amasse promtement, comme une partie de ses intestins, & l'a-

Les sorciers mangent le cœur d'un

valle

valle avec avidité ; & par ce moyen comme si son cœur rentroit dans son corps, il recouvre peu-à-peu sa santé. Que si le cœur est entierement consumé ; ils entendent peut-être parler de la vertu vitale ; ou s'il a été mangé tout cuit, en telle sorte qu'il ne puisse revenir à sa premiere disposition, il est impossible à la sorciére d'y aporter du remede. Je n'ose pas vous assûrer ces choses comme véritables, ne les aïant pas vuës, & surpassant l'ordre de la nature. Si elles se font comme on prétend, ce n'est qu'en aparence par les illusions du Diable ; ou bien si ces malades reviennent éfectivement en santé, c'est parce que le même Démon cesse de les tourmenter. Sans m'arrêter davantage à ces recherches curieuses, la sorciére aïant donné quelque espérance de guérir son malade, les Oficiers lui promirent qu'elle n'auroit point de mal : & tous deux furent renvoïez chacun dans leur maison qui étoient voisines. Néanmoins la sorciére fut mise sous la garde d'un Archer, de peur qu'elle ne s'enfuit.

homme, sans ouvrir son corps.

XV. Le même jour qu'on faisoit le procès à la sorciére, *Allahuerdi Sultan* s'étant imaginé que j'étois fort pressé de mon voïage, & que c'étoit un moïen de tirer quelque chose de moi, sans crainte d'en être recherché, parce qu'étant une fois parti personne n'en parleroit jamais, dont il étoit tombé d'acord avec l'autre Sultan, comme il est probable ; me manda par un de ses hommes qu'il avoit obtenu du *Sultan Sevendak*, la permission de m'en aller quand je voudrois, qui lui avoit remis toute l'afaire entre les mains, & qu'il étoit besoin que nous nous vissions pour cét éfet. Moi

qui ne souhaitoit autre chose, je fus incontinent le trouver, & le confirmai dans l'opinion qu'il avoit que mon desir n'étoit autre que de sortir au plûtôt de la Perse. Il me dit de bouche la même chose qu'il m'avoit mandé par son exprès, & m'ajoûta, que dans un tems si dangereux, au milieu des guerres & des troubles qui fermoient tous les passages, avec d'autres considérations qui agrandissoient l'afaire, il étoit besoin que je donnasse quelque-chose pour cette permission, sans dire à qui; & à la fin il voulut savoir ce que je desirois donner. Alors je me mis à soûrire, & avec un certain dédain je lui répondis, que puisqu'il avoit le marché dans le main, c'étoit à lui d'en faire le prix. Un Indien étoit present, comme le courtier du Sultan, & en éfet le négociateur de ses commerces. Je lui demandai en langue Portugaise, ce que c'étoit qu'ils prétendoient. Lui, qui parloit bien le Portugais, mais que le Sultan n'entendoit pas, me répondit, deux *mille Lars*, qui valent environ quatre cens *piastres* ou *réales* d'Espagne. Le *Lar*, que je ferai voir en Italie, est une espéce de monnoie d'une figure la plus fantasque du monde; parce que ce n'est qu'une petite verge d'argent, d'un certain poids, pliée en deux inégalement, & marquée sur le repli du sceau du Prince. Le nom de *Lar* lui a été donné par ceux qui en ont été les auteurs; savoir, par les Princes de *Lar*, quand ils étoient séparez du Roïaume de Perse. Sa bonté, & la dificulté de la falsifier, à cause que sa valeur ne consiste que dans le poids & dans la pureté de l'argent dont elle est composée, lui a don-

Monnoie de Lar a cours par tout l'Orient.

a donné cours par tout l'Orient, avec un tel succés, que non-seulement les Chans de *Lar*, qui en ont été les auteurs, mais tous les autres Princes de l'Asie, comme les Turcs, les Persans, les Mogols, & les autres, la font battre sous son premier & véritable nom. Et je puis dire qu'il n'y a point de monnoïe dans toutes ces contrées qui ait un cours plus universel que celle-là; cinq *Lars* valans une *réale* ou une *piastre* d'Espagne, ou pour ainsi dire, une piéce de huit. C'étoient donc deux mille de ces *Lars*, que les Sultans prétendoient avoir pour mon passage, au dire de l'Indien, auquel je fis une réponse assez aigre, en me moquant de leur demande; que tout ce que j'avois avec moi ne valoit pas tant, que si j'avois voulu faire cette dépense, j'aurois pû aller par les terres de *Combru* jusqu'à *Alep*, d'où je serois plus proche de mon païs que dans l'Inde, & ainsi qu'il n'étoit pas besoin d'en parler davantage. Et parce que deux ou trois jours aprés j'apris qu'il étoit dans la même résolution, pour ne pas mettre l'afaire dans un état d'une haute importance en témoignant trop d'ardeur, je ne voulus plus qu'on m'en parlât. Delà à quelque-tems *Allahuerdi* Sultan fut mandé du *Chan* de *Sciraz* par les *Issauli*, qu'il envoïa exprès. Ces *Issauli* sont des hommes de Cour, à qui on donne de semblables commissions, comme je vous l'ai fait savoir dans une autre lettre. L'opinion commune fut que ce mandement n'étoit que pour priver le Sultan du Gouvernement de *Combru*. Ce qui non-seulement me confirma dans mes premieres volontez de partir, mais me jetta dans

Issauli, Officiers de Perse.

une impatience de demeurer plus long-tems dans ce lieu, où je me voïois sans compagnie, sans amis, & sans autre entretien qu'avec des Infidèles, que j'avois en horreur. Là-dessus je jugeai qu'il étoit à propos de m'en aller à la Citadelle, sous prétexte de rendre mes respects à *Allahuerdi* Sultan avant son départ; mais en éfet pour voir si je pourois tirer de lui quelque résolution favorable, atendu que l'afaire étoit entre ses mains, & que c'est principalement dans de semblables conjonctures, & au point que les Gouverneurs sortent de leur Charge, que les afaires s'expédient plus aisément. J'y fus davantage porté, sur ce qu'on me fit entendre que *Sevenduk Sultan* étoit avec lui, auquel il m'étoit important de m'aboucher, pour le même dessein; sans témoigner néamoins que j'afectasse de lui parler. J'y fus donc, & les rencontrai tous deux ensemble. Après nos premiers complimens, *Sevenduk Sultan*, soit qu'il voulut se railler de moi à la mode des Courtisans, ou bien qu'il crut que j'étois d'acord, ou sur le point de m'acorder avec *Allahuerdi*, me demanda quand je partirois? A quoi je répondis que l'afaire dépendoit entiérement d'eux; mais que s'ils ne pouvoient pas m'acorder cette faveur, je les suplíois de me le dire franchement, parce que j'étois résolu de reprendre le chemin de *Sciraz*, plûtôt que de perdre plus de tems à *Combru*. Alors les deux Sultans, & *Nacti Beig* qui étoit avec eux, s'écriérent qu'ils n'avoient point d'autre volonté que de m'obliger en cette ocasion; & que quand même ils s'en iroient tous deux, ils

laiss-

laisseroient un de leurs fréres en leur place, qui auroit la Surintendance de la Marine & de la Navigation, & qui me mettroit dans un de leurs vaisseaux, qui étoit nouvellement venu de l'Arabie, où il devoit retourner dans peu de jours. Et puis changeant de propos, *Allahuerdi Sultan*, qui avoit besoin d'un cheval pour son voïage, me demanda si j'avois vendu le mien. A cette demande, deux choses me vinrent dans l'esprit : l'une, qu'il m'étoit impossible d'embarquer mon cheval, & de le mener avec moi par mer jusques dans l'Italie, & qu'ainsi j'étois comme forcé de le laisser à *Combru*; mais l'amour que j'avois pour cét animal, me faisoit desirer qu'il demeurât entre les mains d'une personne qui le chérit, & qui en eut un grand soin; l'autre, que quoiqu'il put m'arriver dans le progrès de mes afaires, il n'étoit que bien que je m'obligeasse ces deux personnes par quelque maniére que ce fut; & sur-tout en les gratifiant d'une chose que j'étois contraint d'abandonner par nécessité. Desorte que ces deux pensées aïant prévenu mon esprit en même-tems, je répondis sur le champ à sa demande, que je n'étois pas marchand, & que je ne nourrissois pas des chevaux pour les vendre; mais que si le mien lui agréeoit il étoit à son service. *Sevenduk* ne laissa pas tomber cette parole à terre; & aussi-tôt, comme s'il eut voulu se rendre l'entremeteur de mon afaire; or sus, dit-il, à *Allahuerdi*, faisons mieux. Que le *Beigzadé*, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé dans la Perse; c'est-à-dire, le Noble, ou le Cavalier, pour parler à

nôtre mode, & proprement, le fils de Seigneur, vous fasse present de son cheval, & que vous lui donniez la permission de passer dans l'Arabie avec vôtre vaisseau. *Allahuerdi* Sultan voulant faire du retenu dans une proposition qui lui étoit avantageuse, repliqua que je n'en serois peut-être pas content : & moi, au contraire, qui voulois faire le généreux & le libéral à mon ordinaire, je lui repartis que je le tiendrois à faveur, ne voulant céder à personne en fait de libéralité. Dès que je fus de retour à mon logis, pour executer ma promesse, & pour donner des preuves de ma générosité, je fis froter mon cheval, que j'envoïai tout sellé, bridé & harnaché promtement à Allahuerdi Sultan. J'avouë que j'eus de la peine à m'en priver, parce que je l'aimois ; tant à cause de sa beauté & bonté, & pour sa douceur naturelle, acompagnée d'un courage & d'une vivacité particuliére, que parce qu'il sembloit être né pour le service des Dames. Aussi M. *Maani*, qui s'en servit toujours, tandis qu'elle vécut, l'aimoit, le caressoit, & lui donnoit à manger dans sa main des friandises avec sa paille & son avoine ; & lui pareillement reconnoissoit sa Maîtresse, la suivoit délié par la campagne, & se laissoit manier avec une extrême douceur. Et après son décès, *Mariuccia*, quoiqu'enfant montoit dessus, le menoit, & le gouvernoit à sa volonté, & s'en servoit avec plaisir, particuliérement dans les passages dificiles & dans les lieux étroits, où son chameau ne pouvoit passer que dificilement, entre des rochers & des arbres, qui rompoient

Dervise, cheval de l'Auteur, ses qualitez.

poient les cercles qui soutenoient la couverture de son brancard; & tandis qu'on les acommodoit, ou qu'elle vouloit prendre l'air & aller au galop; ce qu'elle n'eut pû faire avec son chameau, sans briser sa litiére. C'est ainsi que mon cher *Dervise* s'en alla, après que *Mariuccia*, & moi l'eûmes baisé tendrement, avec quelques larmes, que le souvenir de celle qui s'en étoit servie si long-tems nous fit tomber des ïeux.

XVI. Le 24. d'Octobre M. *George Strachan*, avec qui j'avois fait amitié depuis long-tems en Perse, arriva à Combru, avec un autre de ses compagnons, pour préparer le logis des Anglois, & conduire la soïe qui venoit après eux. Je vous ai parlé souvent de ce Gentilhomme, vous le faisant voir, tantôt en Turquie, tantôt dans le le desert avec les Arabes, d'autrefois en Perse dans la ville d'*Ispahan*, & à present à Combru dans la compagnie des Anglois. Pour vous ôter la confusion, que la diversité de tant de lieux pourroit vous aporter, je veux vous raconter en peu de mots les avantures de ce brave Gentilhomme, que vous serez bien aise d'aprendre, à cause des mérites du personnage. M. *George Strachan*, Gentilhomme de naissance, d'une des plus nobles familles d'*Ecosse*; mais cadet de sa maison, & par conséquent mal pourvû des faveurs de la fortune, pour pouvoir vivre dans son païs selon sa qualité, passa les premieres années de son âge en *France*, & fit ses études à *Paris*, où par le soin de ses Maîtres, & par les avantages de son bel esprit, il fit un tel progrès, non-seulement

Les avantures d'un Gentilhomme Anglois.

dans les langues Latine, Grecque & Hébraïque, mais encor dans les siences, qu'il savoit à fond, la Philosophie, la Théologie, les Loix, les Mathématiques, & tout ce qu'il y a de curieux dans les belles Lettres. Quand il fut parvenu à un âge viril, il eut desir de voir le monde & d'aprendre diverses langues. Il visita l'Italie, fut quelque tems à *Rome*, & parcourut divers endroits de la Chrétienté. De-là il passa dans le Levant, & demeura quelque-tems à Constantinople, où M. de *Sanci*, lors Ambassadeur de *France* le reçut avant moi, le caressa & le retint avec lui durant quelques mois. De Constantinople il fut à *Soria*, & de-là au Mont *Liban*; & aïant apris à *Alep*, où il s'étoit arrêté pour aprendre la langue *Arabe*, que l'Emir *Feiad*, Prince du desert, voisin d'Alep, cherchoit un Medecin; quoiqu'il n'eut jamais étudié en Médecine, il se presenta à lui, & s'étant pourvû de quelques livres de cette Faculté, il le servit en qualité de son Médecin ordinaire; il demeura deux ans entiers avec l'*Emir* dans le desert, où il aprit parfaitement la langue *Arabe*, & aquit une connoissance entiére des mistéres les plus cachez de la secte de *Mahomet*; l'*Emir* l'aimoit beaucoup, parce qu'il l'avoit guéri par hazard de quelques petites indispositions. Mais la premiere des femmes de l'*Emir* ne l'aimoit pas moins, parce qu'il avoit ordonné à son mari de n'avoir point de fréquentation avec d'autres femmes qu'avec elle, pour la conservation de sa santé. L'un & l'autre desiroient le retenir auprès d'eux, & à cette fin ils vouloient le marier à une fem-

femme riche & qualifiée. Les mêmes lui conseilloient incessament de se rendre *Mahométan*, à quoi il ne témoignoit pas tant de répugnance, qu'il usoit de tergiversations & de délais. Ce qu'il faisoit, non tant pour ne point desobliger son Prince, que pour lui témoigner que sa créance n'étoit point sans fondement, & que s'il changeoit de Foi, ce n'étoit pas pour des considérations humaines, mais par des convictions qui lui faisoient voir que la Religion des *Mahométans*, étoit meilleure que celle des Chrétiens. Sa façon de procéder faisoit naître plusieurs disputes, qui passoient pour des Prédications entre les *Mahométans*, & des entretiens continuels entre les doctes Arabes, que l'*Emir* lui mettoit tous les jours en tête pour le persuader; outre la lecture de tous les livres de leur secte qui lui étoit permise & que le Prince lui procuroit, de laquelle il témoignoit toujours n'être point satisfait; & par ces feintes il tiroit l'afaire en longueur, & s'instruisoit des plus secrets mistéres du *Mahométisme*, pour s'en servir un jour à l'avantage de nôtre Religion contre les erreurs de cette fausse secte. Avec ces artifices il passa deux ans dans le desert, sous des tentes, avec les Arabes errans, où il trouvoit un merveilleux contentement, tant pour le changement continuel de demeure, qui se faisoit doucement & sans peine, que pour les agréables divertissemens qui lui faisoient passer le tems joïeusement avec les principaux de cette nation, & pour leur façon généreuse de vivre en liberté, sans être renfermez dans une ville, ni sujets à d'autres qu'à leur Prince, qu'ils ont toûjours

jours present. Enfin se voïant trop pressé par l'*Emir* à se faire circoncire, il ne voulut plus diférer son retour. Un jour qu'il étoit disposé à sa retraite, se trouvant dans le camp de l'*Emir*, sur les confins de son Etat, il esquiva adroitement, avec autant de déplaisir de ce Prince, que s'il eut perdu sa femme, & se rendit dans la ville de *Bagdad*, où il demeura quelques mois, sans que les Arabes eussent entiérement perdu l'espérance de le recouvrer. Mais enfin il les trompa, & vint en Perse dans la ville d'*Hispahan*, où j'étois pour lors, & où les Anglois avoient une maison. Ils le reconnurent pour un Gentilhomme d'honneur & de mérite, quoiqu'il fut Catholique, & eux d'une profession contraire à la sienne, ils le retinrent avec eux, & le traitérent honorablement dans leur maison, où il demeura toujours jusqu'à mon départ, qu'il se retira de leur compagnie pour quelque-tems dans le Convent des Peres Carmes-Déchaussez, qui profitérent beaucoup de sa conversation, tant pour la langue Arabique, que pour d'autres connoissances qui leur étoient nécessaire. Il est retourné depuis avec eux, je ne sai par quel motif, & depuis peu il est venu en leur compagnie, & pour leurs afaires dans ce lieu de Combru, où nous nous sommes vûs avec une satisfaction réciproque. Car dès le premier jour que nous nous fûmes connus, la conformité de nos inclinations, la complaisance réciproque de nos humeurs, la corespondance de nos études, & le zèle de nôtre Religion, qui est le plus étroit lien des cœurs, fit naître & conserva une amitié particuliére entre nous

eux.

deux. Il m'aporta des nouvelles d'*Ispahan*, & me dit qu'il avoit des lettres & deux livres à me donner, qui venoient avec ses hardes, dont je fus extrémement joïeux, sur l'espérance que j'eus que son arrivée ne me nuiroit point à mon voïage. Deux jours après sa venuë je voulus l'acompagner dans une visite qu'il rendit à *Sevenduk*, pour faire connoître à ce Sultan que j'étois ami & nullement suspect aux Anglois; & que par conséquent je ne devois lui donner aucun ombrage qui dût retarder mon voïage, & arrêter l'acomplissement de mes desirs. M. *Strachan*, pour me favoriser, lui parla de moi fort avantageusement, & l'assura que non seulement j'etois leur ami, mais de plus une personne que toute leur nation devoit considerer & protéger particuliérement. Le Sultan, qui lui parla plus franchement qu'il n'avoit fait ci-devant avec moi, lui déclara qu'il avoit écrit au *Chan* de *Sciraz* pour savoir de quelle façon il devoit se comporter à mon égard dans un tems si suspect, s'il faloit me laisser passer, ou me retenir; qu'il en atendoit la réponse, & qu'il suivroit les ordres qui lui seroient envoïez. Et sur les instances que Strachan lui fit de m'expédier au plûtôt, il lui dit; que puisque j'étois de leurs amis, si j'étois dans la volonté de partir, il m'en donneroit la permission dès que le premier vaisseau mettroit la voile au vent pour aller en Arabie, ce qui ne pouvoit être que dans vingt jours, auquel tems il pourroit avoir reçû réponse de *Sciraz*. Je pris congé du Sultan, & laissai ce Gentilhomme

seul avec lui, afin qu'en mon absence il pût mieux savoir quel étoit son dessein. Le Sultan lui fit entendre, que si j'étois leur ami, ils ne devoient pas permettre que je prisse le chemin par l'Arabie, où je n'aurois pas la satisfaction que j'atendois. Car si je prétendois passer pour un Anglois, les Arabes qui avoient une extrême ressentiment des pertes qu'ils avoient reçuës de cette Nation dans la guerre d'*Ormuz*, & des disgraces de quelques-uns dès leurs qui avoient été pris & tuez, me feroient du déplaisir, & me priveroient, moi & mes gens, de la vie ou de la liberté. Que si je voulois me dire Portutugais, il étoit hors de doute que les mêmes Arabes, qui nageoient entre deux eaux, pour se témoigner fidéles serviteurs du Roi de Perse, m'ameneroient prisonnier à *Combru*, & me livreroient à *Seid Muhammed* Arabe, Capitaine de l'armée navale, en qualité d'espion. Ou bien si je me qualifiois pour un Franc d'une autre nation, que dans l'opinion que les Barbares ont des *François* passagers, qu'ils sont tous chargez d'or, je ne pouvois éviter d'être volé, ou au moins de leur païer une grosse somme d'argent, si je voulois passer outre. Et ainsi qu'il n'étoit pas d'avis, pour mon bien, que je passasse par l'Arabie, mais que j'atendisse le départ des navires Anglois, sur lesquels je pourois me rendre aux *Indes* plus commodément & avec plus de facilité, quoique plus tard. M. *Strachan* avoit deja sû par les chemins de la bouche du courrier, qui portoit les lettres que le Sultan avoit écrites à *Sciraz*,

Le passage est dangereux par l'Arabie.

à mon ocasion, lequel selon l'humeur de la Renommée, qui augmente toujours les choses, lui avoit representé l'afaire beaucoup plus dangereuse pour moi qu'elle n'étoit. Desorte que pour ôter tout l'ombrage que les Persans pouvoient avoir de moi, & pour suivre les sages conseils du Sultan, aïant conferé ces deux considérations ensemble, il fut résolu que je ne songerois plus à passer par l'Arabie; & d'autant moins, que je n'étois pas assuré de trouver la commodité d'un vaisseau à *Mascat*, où il étoit besoin de s'embarquer pour la navigation des *Indes*; atendu que nul n'osoit se commétre sur la mer, par la crainte de l'armée navale des Anglois, & que je me mettrois en danger de me voir assiegé dans ce coin de terre, sans pouvoir achever mon voïage. Et puisque j'avois si long-tems atendu, il étoit plus à propos que je diferasse mon départ jusqu'à l'arivée des vaisseaux Anglois, à la faveur desquels je n'aurois aucun empêchement. M. *Strachan* me donna de plus assurance, que nonobstant tous les ordres qui pouroient venir de *Sciraz*, & tous les ombrages que le Sultan pouroit avoir de moi, sa nation, & lui en particulier, qui avoit le maniement de toutes leurs afaires, prendroient un tel soin de ma personne, & prendroient tellement mes interêts en main, qu'à cause du crédit qu'ils avoient lors auprès du *Roi de Perse*, ni le Sultan, ni le Chan même, quand bien ils le voudroient, ne sauroient me causer aucun déplaisir. La parfaite corespondance que j'avois toujours entretenue avec les Anglois, & la bonté singu-

liére

liére d'un ami si sincére, m'aïant entiérement afermi dans cette derniére résolution, je banis de mon esprit toute autre pensée; me confiant dans les entretiens agréables, & dans la douce compagnie de ces Messieurs, qui étoient pour m'ôter une partie de l'ennui que le retardement de mon voïage m'eût pû aporter. Cependant il arrivoit tous les jours un grand nombre de Soldats à *Combru*, & particuliérement des Mousquetaires envoïez d'*Ispahan*, & des lieux les plus éloignez, tandis qu'on radouboit les vaisseaux, & qu'on mettoit les galiotes qu'on avoit gagnées sur les Portugais en état de voguer & de se batre : ce qui confirmoit la parole que le Chan de *Seiraz* avoit donnée à *Strachan*; que les Persans avoient dessein d'ataquer cette année la Citadelle & le Port de *Mascat*, où il étoit d'autant plus dangereux pour moi de m'exposer aux incommoditez d'un siége. Le 28. Octobre, la premiere Caravane des Anglois arriva ici, conduite par leur Capitaine *Jean Benthal*, auquel je rendis visite le même jour. Leurs marchandises & leurs gens étoient divisez en deux bandes, dont l'une étoit encor à Lar; & celle-ci, qui étoit arrivée la premiere, avoit amené plus de deux cens balots de soïe & de *Ronas*, qui est un bois propre à faire des teintures, deux balots faisant la charge juste d'un chameau. Ils avoient ordre par écrit du Chan de *Seiraz* de mettre toutes leurs hardes dans la Forteresse pour être en plus grande sûreté; mais parce que le Château n'étoit pas assez grand, qu'ils ne vouloient pas s'éloigner de leurs marchandises,
&

& que d'ailleurs les Persans n'agréoient pas beaucoup de reçevoir un si grand nombre d'étrangers dans leur fort, ils s'acordérent de mettre leurs marchandises dans l'hôtellerie où ils étoient logez. Mais *Sevenduk* Sultan voulut avoir une déclaration de leur main, comme ils avoient desiré que leurs marchandises demeurassent hors du Château, pour lui servir d'excuse & de justification envers le *Chan*, de ce qu'il n'avoit pas executé ses commandemens; & ensemble de décharge & d'indemnité, au cas qu'ils reçussent quelque perte étant hors de son Château. Le *Seid Muhammed* Capitaine Général de la mer, le *Cadi*, ou Juge de *Combru*, & un autre homme du Sultan, sous prétexte d'une visite de civilité qu'ils venoient rendre aux Anglois, tirérent d'eux cét acte, qui fut écrit de la main du *Cadi*, & signé & scellé du Sceau du Capitaine, & du nom de tous les Assistans. Ils insérérent aussi mon nom dans le même acte, parce que j'y étois present, que je ne voulus pas néamoins écrire de ma main, ni sceller de mon cachet, prenant excuse que je ne l'avois pas sur moi.

XVII. Les marchandises de nos Anglois étans serrées, M. *Strachan* eut le loisir & la commodité d'ouvrir ces caisses, d'où il tira la lettre que le P. Prieur des Carmes-Déchaussez d'*Isfahan* m'écrivoit, & ensemble un livre Persan qu'il m'envoïoit en forme de vocabulaire, composé par un Auteur moderne citoïen d'*Isfahan*, très-docte en sa langue, qui a recueilli tous les mots anciens, qui ne sont plus en usage

depuis

Langue Persane corrompuë par les Sarrazins. depuis l'incursion des *Sarrazins* dans ce Roïaume, où ils abatardirent la langue naturelle du païs par le mélange de plusieurs dictions Arabes, en telle sorte que les Persans mêmes ont besoin d'interpréte pour en savoir la signification. Ce livre est extrémement utile pour l'intelligence des *Poëtes*, & des Auteurs anciens les plus célèbres. J'en avois entendu parler un peu avant mon départ d'*Ispahan*, & tâché d'en avoir un exemplaire de l'Auteur même, qui se nomme *Sururi*, & qui a intitulé son livre *Furs Sururi*; c'est-à-dire, la proprieté du *Persan* de *Sururi*. Et parce que cét Auteur savoit bien que je le devois porter en Italie, & qu'il seroit vû par les curieux dans les païs éloignez, & peut être imprimé, s'il étoit bien reçû, il eut soin que j'en eusse une copie fort correcte; car tous leurs livres sont écrits à la main. Il la fit décrire dans sa maison & en sa presence, de la main d'un de ses neveux, qui est excellent en cét art, & la revit & corrigea lui-même; ce qui me la fait plus estimer. Mais parce qu'elle n'étoit pas encor achevée quand je partis, je donnai charge au P. Prieur, & de l'argent à cét éfet, de me l'envoïer aussi-tôt qu'elle seroit parfaite. Je la reçûs donc avec beaucoup de satisfaction, & ensemble un autre *livre* Persan, duquel le Seigneur *Strachan* me fit present, qui me fut d'autant plus agréable, qu'il me touchoit de plus prés. Ce livre, à ce qu'il me raporta, avoit été mis au jour à *Ispahan* quelques mois auparavant, par l'ordre des Principaux de la Secte, pour réponse à la lettre que j'avois écri-

te & publiée contre les *Mahométans*, au sujet de quelques controverses de la Foi. Je reçûs pareillement un plaisir incroïable d'entendre que ma Lettre avoit fait un grand bruit à la Cour, & qu'aïant été lûë & examinée par leurs Docteurs, de l'avis de tous, il fut résolu qu'on y répondroit en bonne & dûë forme. Le Chef-Souverain de leur Secte dans les matiéres de la Religion, que les Persans nomment *Mustehed*, est à present *Mir Muhammed Bagir*; je ne sai s'il est oncle ou proche parent du Roi, homme d'âge, que j'ai connu autrefois étant à *Ispahan*, qui, afectant de témoigner jusque dans ses habits une grande pureté d'esprit, telle qu'il estime être convenable à l'éminence de sa Charge, est toujours vétu de blanc, depuis la tête jusques aux piez. Ce fut par son autorité, & avec son aprobation, qu'on députa, pour répondre à ma Lettre, un certain Docteur nommé *Ahmed Ben Zeinel abedin*, & *Alevi*; c'est-à-dire, Ahmed fils de Zeinel abedin, l'Allevite; cette derniere parole étant le surnom de sa race, ou le nom de sa patrie. Celui-ci passe pour l'auteur de la réponse, qui est intitulée, *Elluvâmea errebani, Fi red seeheh el Nasrâni*, qui sont deux vers rimez, signifiant les raïons ou les splendeurs du Seigneur, renvoïans leur ressemblance, & réfléchissans leur image contre le *Nazaréen*; qui veut dire en deux mots, réponse au *Nazaréen*, qui est le nom ordinaire qu'ils donnent aux Chrétiens. Sur la fin de l'an passé, comme j'étois à *Mina* je reçûs une lettre des PP. Augustins, par laquelle ils me donnoient

Dispute par écrit, entre les Chrétiens & les Mahométans, souhaitable.

avis

avis que le Mir *Mahamel Abdel Vehabt*, à qui j'avois dédié ma Lettre, & lui avois presenté de ma main, étant allé un jour dans leur Convent, leur avoit fait voir mon petit Livre chargé de notes marginales; je ne sai pas si elles étoient de lui ou d'un autre, qui étoient autant de réponses à mes raisons, qu'il eut desiré de me communiquer, si j'eusse encor été dans le Païs. Je récrivis aux mêmes Peres, les supliant de me faire cette grace, que je pusse avoir par leur moïen une copie de ces notes, afin d'y répondre, dont ils firent quelque instance au Mir, sans pouvoir l'obtenir: parce que l'afaire étant venuë à la connoissance du *Mustehed*, il fut ordonné par les Supérieurs qu'on y répondroit promtement, comme ils firent. Et les copies de cette réponse décrites en grand volume, furent distribuées par les boutiques des Libraires, qui voïant passer quelque Franc, lui presentoient aussitôt ce livre pour l'acheter, témoignant un un grand desir qu'il fut publié par tout, & principalement entre les Chrétiens. J'eus une extrême satisfaction de voir que mon petit livre eut produit plus d'éfet que je n'osois espérer, & que la chose eut réussi suivant mes desirs, qui étoit d'introduire la coutume de traiter par écrit avec les *Mahométans* des matiéres de la Religion; & par cette voïe de tirer de leurs plumes tout le venin qu'ils tenoient caché dans leurs ames, afin d'y pouvoir apliquer un remede convenable; ce qui est autant facile à present, que l'abcèz est crévé, qu'il étoit mal aisé quand la plaïe n'étoit pas découverte.

verte. Ce qui n'avoit pas encor été pratiqué depuis tant de siécles, que cette maudite Secte a infecté l'Univers : parce que nul, ou au moins fort peu de nos Docteurs, encor n'est-ce pas dans une langue que les *Mahométans* puissent entendre, n'avoit eu le courage de prendre la plume pour écrire contr'eux. Cependant nous ne pouvons pas ignorer que toutes les hérésies, qui ont attaqué la vérité de notre Religion, n'ont jamais été combatuës ni terrassées par d'autres armes, que par les bons livres. Or le desir que j'avois d'ouvrir ce combat, *Dieu* m'aïant fait la grace d'aprendre leur langue, pour ne pas abuser du talent dont il m'avoit gratifié, me porta à mettre en lumiere cette petite lettre, au sujet d'une dispute qui s'émût un jour dans la maison de ce Gentilhomme à qui elle est adressée, où je fais un défi aux *Mahométans* de venir au combat, & de mesurer leurs plumes avec la mienne. Or à present qu'ils se sont mis en campagne, produisant tout ce qu'ils avoient dans l'ame contre nous, & que ma petite lettre, qui ne contient que deux ou trois feüilles de papier, les a contraints d'oposer à la force de mes raisons un juste volume, dans un stile & d'un air *Scholastique*, rempli de termes de *Philosophie* & de *Théologie*, nous pourons poursuivre nôtre combat avec plus de chaleur, sans avoir sujet de craindre. Et quoique je sois fort peu propre à une si haute entreprise, assisté de la grace de *Dieu*, je ne fuirai point devant eux, & me tiendrai toujours ferme pour repliquer à leur réponse, dès que je me verrai dans un

un lieu, qui me donnera du repos après mes voïages, & qui me fournira des livres nécessaires à ce genre d'écrire. Je ne manquerai pas cependant de me préparer par tous les moïens convenables, aïant déja conçû une ferme espérance que d'autres viendront à mon secours, dans ce combat d'honneur & de Religion, & que plusieurs, animez par le son de la trompette, qui s'est déja fait entendre dans l'Orient, courront aux armes, & voudront avoir part dans la bataille, qui étans plus habiles, & mieux armez que moi, sont pour rabatre un jour puissamment l'orgueil & l'insolence de nos ennemis. Je n'ai pas encor eu le tems de lire cette réponse avec atention; mais l'aïant parcouruë à la volée, j'ai remarqué qu'ils ne me répondoient pas en quelques endroits où je les serrois de près, qu'ils s'étendoient en d'autres fort au large; mais en sautant, comme on dit, de branche en branche. Pour exemple, je leur objecte, entr'autres choses, que *Nôtre Seigneur Jésus-Christ*, qui a été le vrai Législateur, envoïé de Dieu dans le monde pour cet éfet, a été souvent prédit & promis par la bouche des Prophêtes de l'*Ancien Testament*: & qu'au contraire, il n'y a ni Saint ni Prophête qui ait jamais parlé de *Mahomet*, ni de sa fausse loi, ni dit, qu'il dût venir au monde pour être cru. Et que *Nôtre Seigneur* nous donne cét avis en général dans son Evangile, que nous devons nous garder de plusieurs *faux-Prophêtes*, qui viendront après lui dans le monde pour séduire les esprits des hommes: l'un desquels a été *Mahomet*, qui en

a

a eu toujours les marques. Ils répondent impudament à cette ojection, que *Mahomet* a été prophétisé long-tems avant sa naissance, & qu'il est ce Paraclet promis dans l'*Evangile*. Ce qu'ils tâchent de prouver avec plus de paroles que de raisons. Cét article est un des poisons les plus secrets de leur créance, que je leur ai fait vomir, qui n'est connu qu'à ceux qui sont les plus intelligens dans leurs Dogmes, & dont la connoissance est néamoins nécessaire à ceux qui veulent les combatre; que les *Mahométans* aïent cette folle prétension, que *Mahomet* ait été le Paraclet promis de *Jesus-Christ* dans l'Evangile. Ils interprétent à leur avantage certains passages de l'Ecriture Sainte, & principalement deux de l'Evangile de S. *Jean*, desquels ils tirent cette conséquence, que les Chrétiens sont obligez, par un commandement exprès de *Jesus-Christ*, de croire en *Mahomet*; puisqu'il a dit que le Paraclet leur enseigneroit clairement plusieurs véritez, qu'il n'avoit fait qu'éfleurer fort obscurément. Ils concluënt encor de-là par une perfidie extrême, qu'une de leurs plus grandes erreurs est de ne pas croire ce que *Mahomet* leur avoit enseigné de la personne de *Jesus-Christ*, qui à la vérité étoit un grand Prophête, mais un pur homme, & non pas un *Dieu*, tel que nous nous l'imaginons, & le prêchons, contre ce qu'il nous a dit & enseigné lui-même. Fausseté & ignorance criminelle, qui est convaincuë par les témoignages de l'Evangile. Mais je suis content d'avoir reçû ce livre avant que de sortir de la Perse, par les soins de mon

Mahomet tenu par les siens pour le Paraclet

mon ami, qui l'aïant vû à *Ispahan*, & sachant combien il me touchoit, l'acheta pour me l'aporter & me le mettre entre les mains. Je ne sai pas pour quelle raison ils ont voulu taire mon nom dans leur réponse, puisque je l'avois mis clairement & mes qualitez dans ma lettre, que j'avois signée de ma main, & scellée de mon cachet. Ils ont dressé leur réponse sans parler de mon nom, contre un écrit des Religieux François, qui étoit tombé entre leurs mains depuis quelque-tems, qui n'est autre que ma lettre, comme il se voit clairement par les matiéres qu'ils traitent, & pour les piéces entiéres, qu'ils raportent mot par mot dans leur livre. Il se peut faire que leur silence provienne de ce que mon nom n'a pû être bien exprimé en leur langue, ou que pour n'être pas bien instruits de nôtre façon de vivre, ils m'aïent pris pour un Religieux; parce que je traitois des matiéres de la Religion, quoiqu'ils me vissent tous les jours dans un habit séculier, & qu'ils sussent que j'étois marié; ou bien encor, qu'aïant honte de se commétre à la dispute avec un homme laïque, ils ont estimé qu'il leur étoit plus glorieux de combatre avec des Religieux en général, comme s'ils prenoient à parti tout l'état du Christianisme. Qu'il en soit ce qu'il leur plaira, j'espére qu'ils ne feront pas long-tems des braves; & qu'en peu leur réponse sera si vigoureusement réfutée, qu'à la faveur des lumiéres du Ciel ils se verront confus, & se cacheront comme de petits poissons au fond de l'eau. Il est tems de parler d'autre chose; & si j'ai été trop long sur ce point, vous excu-

cu-

excuserez, s'il vous plaît, ces mouvemens d'un amour propre, qui m'a un peu transporté, comme je le confesse ingénuëment.

XVIII. Le 1. Novembre courant, les *Indiens Idolâtres*, qui font leur demeure à *Combru*, & qui sont pour la plûpart Marchands *Banians*, comme ils les nomment, firent le soir des feux & des réjoüissances publiques dans la place, devant le logis du Sultan. Je fus curieux de m'informer de quelques-uns qu'elle en étoit l'ocasion, ils me dirent que le lendemain ils célébroient leur *Dauli*, ou leur grande Fête, en mémoire du jour que leur Ramo, qui est un de leurs principaux *Idoles*, recouvra sa femme qu'on lui avoit enlevée, & la conduisit dans sa maison. Et que l'autre Fête, qu'ils avoient solennisée un peu auparavant, n'étoit que leur petit *Daulo*, ou le jour auquel le même *Ramo* fut averti du lieu où sa femme avoit été menée après son enlevement. Ils font de plaisans contes, qu'ils croïent comme des véritez indubitables de ce Ramo, & de sa femme, nommée *Sita*; de quelle façon elle lui fut ravie, & avec combien de dificultez il la recouvra avec l'aide des Singes. Je me souviens de vous en avoir écrit à une autre ocasion, ce qui fait que je ne vous en dis pas davantage, outre que je ne sais pas encore bien le fondement de leur fausse doctrine, ni par la lecture de leurs livres, ni par le raport de leurs Doctes; je n'ai apris ce que j'en sai que du vulgaire, qui néamoins ne voudroit pas mentir en ce qui est de leur Foi, me réservant d'en avoir une ample & plus parfaite connoissance, quand je serai dans l'*Inde*,

Fêtes des Indiens, à l'honneur du Dieu Ramo.

si

si Dieu me fait la grace d'y arriver. Aïant donc vû ces feux de joïe, & toutes ces réjoüiſſances publiques pour la Fête du lendemain, je fus dans le Temple, où j'avois été l'autrefois, eſpérant y voir quelque curioſité de leurs ſuperſtitions. Je n'y rencontrai qu'un de ces deux *Simi*, qui avoient jeûné neuf jours entiers, duquel j'apris le nom propre, *Damodel Sami*, apuïé ſur un de ſes côtez à l'entrée de cette Chapelle, qui eſt au milieu du Temple, d'où la foule du peuple m'avoit empêché l'entrée & la vûë, à la premiere fois que j'y fus. Mais à celle-ci n'y aïant perſonne, j'entrai juſqu'au dedans, où je rencontrai ce *Damodel Sami* en poſture de contemplatif ou de priant, prononçant tout bas & fort lentement, par cœur & ſans livre, quelques-unes de leurs vaines priéres. L'aïant ſalué, je m'aſſis auprès de lui pour lui parler, & pour conſidérer tout ce qui étoit dans cette petite niche; que je vis toute pleine de petits vaſes, dans leſquels étoient des grains de *Grenade* & de petits morceaux de *Dattes*, avec d'autres choſes à manger & à boire, & de petites coquilles de mer, qui ſervoient d'ornement, & je ne ſai combien de flambeaux allumez, le tout diſpoſé ſur un petit degré élevé de terre, comme ſur une table garnie, ſans aucune nape. Et tout au fond, dans une place un peu élevée au milieu, il y avoit une petite Idole de la hauteur d'un pié, ou environ, de je ne ſai qu'elle nature, de la forme d'un homme, richement vétu à l'Indienne, aïant en tête comme le cimier d'un caſque, qui n'eſt plus en uſage parmi les Indiens. Ce pourroit bien

bien être une enseigne particuliére des Idoles; pour les discerner des hommes ordinaires: ou bien plûtôt, non tant l'ornememt de la tête, que la tête même de l'Idole, qui est celle d'un animal, ainsi que je l'apris du même *Sami*, un autre jour que j'y fus pour lui parler, que je ne pus pas néamoins bien discerner, à cause que par vénération elle étoit couverte d'un tafetas, qui la couvroit des deux côtez comme un voile. Je voulus savoir le nom de l'Idole, qui étoit *Sri Narsinha*, comme le *Sami* me l'expliqua, le mot *Sri* étant un titre de dignité commun aux Idoles, & *Narsinha* son nom propre, qui est interpreté Homme-Lion, parce qu'en leur langue *Nar* est un Homme, & *Sinha* un Lion, & que cét Idole étoit composé de ces deux formes, aïant tout le corps d'un Homme, & la tête seule d'un Lion. De quoi je ne m'étonne nullement, quand je me souviens de l'*Anubis* des Egyptiens avec sa tête de chien; de *Jupiter Ammon* avec celle d'un *Belier*; & de plusieurs autres extravagances des Anciens de notre Païs, qu'ils avoient inventées & apliquées follement aux Images de la divinité, comme des marques ou des simboles de quelques perfections, qu'ils ne savoient exprimer autrement. Il me dit de plus que *Narsinha* étoit diférent & beaucoup plus ancien que *Ramo*, lequel vécut dans l'Inde dans les contrées du *Multan*, vaillant personnage & plus estimé que *Ramo*. Il est vrai qu'ils se reprit un peu après, & me dît que *Narsinha* & *Ramo* n'étoient qu'un, parce que Dieu & la Divinité, qui étoit en eux, n'est qu'une; & qu'il n'y avoit point d'au-

Idole, Homme-Lion.

d'autre diférence, que les lieux & les tems, ausquels la Divinité avoit animé leurs corps, & s'étoit unie à leurs personnes, dans lesquelles elle avoit vécu diversement dans le monde. Qui a été l'erreur de tous les anciens Idolâtres, au moins des plus doctes, qui l'ont entendu de la sorte. Et que tous ceux que les Indiens tiennent pour des hommes divins, ont été parmi eux des personnages illustres en vertu, & recommandables pour leurs exploits de guerre, ou pour la grandeur de leur Empire, tels qu'ont été entre les Grecs & les Latins, *Jupiter*, *Saturne*, *Mercure*, & tant d'autres. A la droite de cette petite Idole, il y en avoit une autre qui n'avoit pas une figure d'homme, mais qui n'étoit que d'une simple pierre blanche & ronde, en forme de cilindre, un peu plus large au bas qu'au haut, & qui finit en rond, presque semblable à ces petits Pilliers qu'on voit à Rome au deux côtez des portes de nos Palais, afin de les lier & de soutenir les chaînes quand elles viennent à tirer. Je demandai à *Sami*, ce que c'étoit que cette Pierre, & il me répondit que c'étoit *Sri Mahedeu*, un Idole fort renommé entre les Indiens, duquel le Temple de *Combru*, qui lui étoit dédié, porte le nom, ajoûtant pour se conformer, comme j'estime, à notre créance & à celle des *Mahométans*, qui en cela parlent comme nous, que leur *Mahedeu* est le même que nôtre Pere *Adam*, à qui les Indiens portent une grande dévotion, & croïent qu'il a vécu dans l'Isle de *Ceilan*; duquel leurs livres raportent plusieurs fables bien diférentes de nos histoires, tant pour

Erreur des Idolâtres.

Mehedeu & son Idole, representant Adam.

pour le tems de sa naissance & de sa vie, que pour les autres circonstances, qui nous font voir clairement que ce sont deux personnes diférentes, & que de vouloir faire passer *Mahedeu* pour *Adam*, n'est que par une afectation de se conformer à nous, & par une ignorance de nos Mistéres. Je lui demandai ensuite pour quelle raison ils représentoient leur *Madeheu* d'une figure si étrange : à quoi il ne me fit point d'autre réponse, sinon, que c'étoit une coutume ancienne qu'ils avoient toujours suivie. Alors je me remis dans la mémoire les *Obelisques d'Egipte*, faits pour representer le Soleil & les pointes de ses raïons, d'une figure carrée, plus large par le bas que par le haut, & finissant en pointe; en quoi les Cilindres de nos Indiens sont en quelque façon semblables, n'aïant point d'autre diférence, si ce n'est qu'ils sont ronds, tant soit peu plus larges au haut de leur base qu'au pié, & que leur extrémité est plûtôt ronde que pointuë. Qui sait si leur intention n'est point de representer le même *Astre ?* Quoiqu'anciennement il y ait eu divers peuples qui nous ont representé par de semblables figures, non-seulement le Soleil, mais *Apollon*, *Bacchus*, & *Venus* même, au raport de Tacite & de Maxime le Tirien. Ce sont les premieres Idoles que j'ai vûës en ma vie, adorées publiquement comme des Divinitez; en quoi j'ai compati infiniment à l'ignorance & à l'aveuglement de ces pauvres misérables, qui leur rendent ces honneurs. Quand j'eus pris congé du Sami pour m'en venir, il me presenta de ces grains de grenades, & de

ces morceaux de dates, qui étoient dans ces petits vaisseaux devant ses Idoles, que je n'osai refuser de crainte de l'ofenser, mais sans faire aucune action de révérence, ni sans en goûter, & que je jettai étant sorti, sur le soupçon que j'eus qu'ils pouvoient avoir été oferts à ses Idoles, par quelque sorte de superstition. J'y retournai un autre jour pour le prier de m'écrire de sa main dans un papier que je garde, son nom & celui des Idoles en leur propre langue, pour les avoir plus corrects. Ce qu'il fit dans une sorte de caractéres, qu'il me dit qu'ils appelloient *Nagher*, qui est comme sacré parmi eux, & commun à tous les hommes doctes de leur nation, bien diférens de celui des *Banjani* marchands de Guzarat, dont j'ai l'Alphabet. Il me dit encor, & j'en sai la vérité, que l'Inde est un païs d'une vaste étenduë, qui comprend non-seulement ce qu'on apelle proprement l'Inde, renfermée de deux fameuses riviéres, l'*Inde* & le *Gange*, mais encor ce qui est au-delà du Gange, à qui nous donnons improprement le nom d'Inde; parce que nous ignorons les véritables noms de ces vastes Provinces, qui s'étendent au-delà du Gange à plus de deux mois de chemin. Outre que presque toutes les Provinces de l'Inde ont une langue & des caractéres particuliers, & quoiqu'une même langue soit entenduë en divers païs, néamoins les caractéres sont diférens par tout. Ainsi il y a une langue & une façon d'écrire; savoir, le *Nagher*, qui est connuë à tous les doctes, reçûë & entenduë par tout; comme dans l'Europe parmi tant de Nations qui l'habitent,

Langue & caractére particuliers aux doctes Indiens.

tent, tous les hommes doctes entendent la langue Latine, & la savent écrire. J'ai vû plusieurs livres écrits en ces caractéres *Nagher*, qui sont beaux & bien clairs, quoiqu'ils soient fort grands, & qu'ils ocupent beaucoup de place. J'en ai que j'emporte avec mes hardes, quoique je ne les sache pas lire. J'eus autant d'étonnement que de plaisir à voir écrire le *Sami*, parce qu'il ne tenoit pas sa plume comme nous autres avec le bout de son pouce & de ses doits; mais aïant le poing fermé, il apuïoit sa plume sur son premier doigt, & la serroit avec son poulce, la tailleure en bas pour écrire, & l'autre pointe courbée sur le poignet, qui est la maniere d'écrire de tous les gens du païs, à ce qu'il me dit. Il m'assura qu'il étoit âgé de cent sept ans, quoiqu'il n'eut pas un seul poil blanc à la barbe, & qu'il n'eut aucune marque de foiblesse en son corps, sinon qu'il avoit perdu beaucoup de dents. Cette longue & belle vieillesse ne provient pas tant de la bonté de l'air, que de leur continence, vivans sans l'usage des femmes, & de leur vivre simple & modéré, & peut-être de quelques-unes de leurs superstitions. Il y avoit plus de trente ans qu'il demeuroit à *Combru*, sans avoir pû rien aprendre de la langue Persane. Pour ce qui regarde son âge, je ne crois pas si facilement ce qu'il m'en à dit : car je sai leur coutume, qui est de se glorifier de leur vieillesse, nonobstant tout ce que j'ai entendu dire de plusieurs, qui sont parvenus à un âge qui peut passer pour un miracle dans nôtre siécle; & tout ce que j'en ai lû dans

Leur façon d'écrire.

Les Indiens vivent longtems.

un de leurs livres de la doctrine des *Ghioghi*, où entre plusieurs choses étranges, qui consistent pour la plûpart en leurs cérémonies & superstitions, & en certaines merveilles qui proviennent, à leur dire, de leur assiduité dans la contemplation, & que je tiens pour des illusions diaboliques, plutôt que pour des éfets véritables. Il est traité de la maniére de prolonger sa vie, & par ce moïen d'arriver à un certain degré de perfection, & de se rendre spirituels en telle sorte, qu'ils deviennent immortels, & qu'ils ne soient jamais sujets aux loix de la mort, selon leur doctrine, en la prenant à la lettre : quoiqu'un homme docte m'ait fait entendre, que cette derniére proposition se devoit interpréter dans un sens mistique, qui surpassoit la connoissance du vulgaire. Qui est que l'homme spirituel, est véritablement immortel; parce que négligeant la vie & la mort du corps, & n'aïant soin que de la vie & de la conservation de l'ame, qui seule mérite le nom de vie, il devient immortel. Voïez, je vous prie, à quel point la *Philosophie* de ce Personnage étoit parvevenuë. Mais je change de discours, atendant que je sois arrivé dans les *Indes* pour en avoir plus de lumiere.

XIX. Selon les *Ephemerides* Persanes, une Eclipse de soleil devoit arriver le troisiéme jour de ce mois de Novembre; mais aïant observé diligemment l'heure, & considéré la diférence qu'il y a entre le Méridien de *Lar*, sur lequel elles ont été calculées, & celui de *Combru*, où je suis à present, je n'y puis comprendre que fort

fort peu d'obscurcissement, & de diminution en sa lumiere, ce qui me fit juger que l'*Eclipse* devoit être beaucoup moindre, qu'elle n'étoit marquée dans les *Ephemerides*. Le Samedi suivant qui fut le cinquiéme du même mois, & le premier du mois Arabe *Muharrem*, de l'an lunaire, que les Mahométans content 1032 de l'*Hegire*, *Imanculi Beig*, Capitaine général du Chan de *Sciraz*, arriva à Combru accompagné d'un grand nombre de soldats, qui arrivoient tous les jours à la file du *Schialculi Beig* son Lieutenant. Il fut salué par la garnison de la forteresse de *Combru*, autrement dit le Château *Abassi*, par la décharge des canons, & visité des Anglois qui étoient là. Le lundi quatorziéme les Mahométans commencérent la fête du *Calt*, ou du *Meutre* de *Heussein*, qu'ils celébrérent, à leur ordinaire, durant les dix jours de l'*Asciur*, avec autant de solennité que le lieu le pouvoit permettre. Et le Dimanche suivant aïant monté à cheval avec les Anglois, nous fûmes le long de la Mer à une lieuë de *Combru* voir un bel arbre de *Lull*, qui est dans une campagne deserte voisine de la Plage, & d'une si prodigieuse étenduë, qu'il peut aisément couvrir de son ombre plusieurs centaines d'hommes divisez par bandes. Quelque *Sami* Indiens sont logez dessous, qui l'ont en vénération comme une chose sacrée, où ils ont fait une petite niche dans le gros tronc de l'arbre pour y placer une petite *Idole*, de laquelle les *Sami* qui la gardent, comme ils sont fort ignorans, quoiqu'ils parlent excellemment Persan, ne surent me dire autre

Arbre Lull d'une prodigieuse grandeur.

chose, sinon que c'étoit une Dame, qu'ils nommoient *Bibi Nur*. Le mot *Bibi* est un terme d'honneur, corespondant au nôtre, de Dame, & autant propre aux Indiens qu'aux Persans, qu'ils donnent indiféramment aux Saintes du Ciel, & aux grandes Dames de la Terre. La parole *Nur*, qui en Arabe signifie lumiere (je ne sai pas ce qu'elle veut dire en Indien) doit être le nom particulier de l'Idole, que tous les habitans du lieu, & même les Persans, apellent communément *Nuri Dagheil*; c'est-à-dire, la Nur couverte de feuilles, ou qui est dans l'arbre chargé de branches. Un de ces Sami m'assura que cette *Bibi Nur* étoit beaucoup plus ancienne que *Mahedeu*, & que tous leurs plus fameux Idoles. Néamoins il avoit beaucoup plus d'estime & de vénération pour *Ramo*, que pour *Nur*, disant avec une impieté qui leur est ordinaire, que *Ramo* étoit Dieu, & me récitant à ce propos un grand nombre de vers, pour prouver sa fausse opinion. Ce qui me fit penser que *Bibi Nur*. étoit parmi les Indiens, ce qu'étoient parmi nos Anciens les petits Dieux : de quoi je m'éclaircirai dans les Indes à la faveur des hommes doctes. Dans cette Cavalcade que nous fimes sur les bords de la mer, je remarquai que la Plage de *Combru*, particulierement dans les endroits les moins fréquentez, étoit toute couverte, à certaines heure du jour, de je ne sai quoi de blanc & rond, qui ressembloit de loin à des Piastres d'argent semées sur la terre, J'apris des naturels du Païs, & de quelques Anglois qui avoient frequenté ces mers, que

Idole des Indiens, BibiNur.

que c'étoit un excrément de la mer, assez frequent sur ces rivages, & qui servoit comme d'enseigne pour reconnoître ces côtes : ou pour mieux dire, que c'est une espéce de poissons, qui ont une vie imparfaite, sans forme d'animal & sans mouvement, & à parler encor plus proprement, que c'est une masse d'écume gluante & ridée, qui par un faux jour de ses plis, fait paroître aux ïeux des regardans la figure & la marque d'une Reale, & qui sans pouvoir changer de place, demeure toujours atachée à la terre. Et quand la mer se retire, à cause que la Plage est fort basse, & le montant de l'eau fort haut, ces poissons privez de mouvement, ne pouvant pas suivre celui de la mer, demeurent decouverts sur le sable, jusqu'à ce qu'ils soient de rechef couverts par le reflux de l'eau. La matiére dont ils sont engendrez est d'une qualité si maligne, que non seulement le manger n'en vaut rien, mais le seul atouchement en est venimeux : desorte, qu'ils aprochent & ressemblent en quelque chose à la Torpille. En quoi nous pouvons considérer les agréables divertissemens de la nature, & l'ordre admirable qu'elle observe dans ses productions pour passer d'une extremité à l'autre, par un milieu diférent des deux. Elle renferme entre les corps insensibles de diverses espéces, & les animaux si dissemblables pour la forme & pour l'instinct, non-seulement une infinité de plantes vivantes & animées, & privées de sentiment, mais encor des êtres vivans, & douez de tant soit peu de sentiment, sans avoir la faculté de se mouvoir.

Espéce de Poisson sans mouvement.

Ordre admirable de la nature en la production des Etres.

I 5 Com-

Comme ceux-ci, dont je viens de parler, les éponges & quantité d'autres, tant sur la terre, que dans les eaux, & mille sortes d'insectes, jusqu'à ce qu'elle arrive peu-à-peu à la production des animaux parfaits, dont les uns sont muets, comme les poissons; les autres ont une espéce de voix, comme les animaux de la terre, & les oiseaux de l'air, qui s'aprochent tous, & imitent en quelque chose l'être de l'homme raisonnable; les uns par la parole, comme les perroquets; les autres par le discernement & par la docilité, comme les chiens, les chevaux & les éléphans; & les autres par la forme extérieure, comme les singes & les marmots. Et puis elle conjoint l'homme par le lien de la partie supérieure de son ame, avec les plus sublimes intelligences spirituelles, & celles-ci enfin avec Dieu même, le seul & unique principe de toutes choses. Retournant le soir bien tard dans notre maison, nous rencontrâmes plusieurs soldats Persans faisant la garde sur les rivages, de crainte d'une surprise de l'armée Portugaise. Le lendemain *Sevenduk* Sultan pour exécuter sa promesse, me manda que si je voulois passer dans l'Italie il étoit tems, & qu'il y avoit un vaisseau préparé pour cela. La réponse étoit arrivée de *Sciraz* à la lettre qu'il avoit envoïée au sujet de mon passage, qui sans doute portoit qu'il me laissât aller. Suivant ce que j'avois déliberé avec M. *Strachan*, ne me souciant plus de suivre cette route, je le remerciai de sa politesse; & lui fis réponse, que puisque j'avois atendu si long-tems la venuë des vaisseaux Anglois, qui

qui étoient proches, je voulois encor atendre un peu pour faire le voïage avec eux; vû même que passant dans l'Arabie, je ne serois pas beaucoup avancé, & m'exposerois à milles facheuses rencontres, qui me retarderoient davantage. En même tems on eut divers avis par deux barques venuës d'Arabie, en divers jours, que la flote des Portugais avoit paru sur mer vers *Sohar*, & assez près de *Mascat*. Les Oficiers & Ministres de Perse, quoiqu'ils crussent que les Arabes eussent fait courir ces bruits pour les détourner du dessein qu'ils faisoient semblant d'avoir de passer dans l'Arabie avec leur armée, ne laissérent pas de se tenir sur leurs gardes, se servans de ces nouvelles à leur avantage. Entre les autres soins qu'ils aportérent, *Imamculi Beig* emploïa toutes ses caresses pour gagner les Anglois. Un soir il les tint à sa table jusqu'à minuit. Un autre jour il vint les voir dans leur maison, où il leur fit ofre de son service, & mille complimens, par un ordre exprès qu'il disoit avoir reçu du Chan. Nonobstant toutes ces déférences, je ne pense pas que les Anglois veuillent s'engager cette année dans la guerre pour les Persans, à cause du ressentiment qu'ils ont d'avoir été dupez l'année précédente. Dans le traité qu'ils firent avec le Chan de Sciraz, il avoit été acordé, de part & d'autre, que tout le butin qu'ils feroient sur les Portugais seroit partagé par moitié, & que la Citadelle d'*Ormuz* demeureroit aux Anglois, avec liberté aux Persans d'en bâtir une autre pour eux s'ils vouloient, & que l'Isle seroit commune aux deux Nations. Le Chan acor-

da aux Anglois, & ſigna les articles de leur traité, écrits en langue Perſane. Les Anglois croïant qu'ils fuſſent couchez, comme ils avoient été conçus, firent la guerre aux Portugais. Après la priſe de *Keſem*, qui n'étoit pas une piéce fort importante, les Perſans qui avoient formé une autre entrepriſe beaucoup plus hazardeuſe, obſervérent ponctuellement les conditions portées par le traité, & conſentirent que les Anglois y miſſent un Capitaine en leur nom, avec des ſoldats, qui ne furent que ſix ou ſept, n'en aïant pas davantage. Par ce moïen les Perſans furent aſſurez qu'un ſi petit nombre d'hommes ne pouroit les préjudicier, & qu'il leur ſeroit facile de les chaſſer quand ils voudroient, ou par force, ou par argent, comme je ſai qu'ils ſont gens pour le faire un jour. Mais quand Ormuz fut gagné, les Perſans ne voulurent point céder la Citadelle aux Anglois, diſant qu'ils n'avoient pas capitulé de la ſorte. Et en éfet, quand les Anglois furent de retour de la guerre, ils firent lire & interpréter les conventions de leur traité, & trouvérent qu'il étoit dans les termes que diſoient les Perſans, qu'ils ne s'étoient point obligez de leur donner la moitié de la Citadelle, & beaucoup moins le tout, mais ſeulement la moitié de la Ville, à condition que la Citadelle demeureroit au Roi de Perſe. Ce qui arriva par la mauvaiſe foi du Chan, qui témoigna par ſes paroles de condeſcendre à toutes les demandes des Anglois; mais qui fit écrire ce qu'il voulut, ſachant bien qu'aucun d'eux n'entendoit la langue Perſane, & que leur Interpréte qu'il avoit ga-

Perfidie étrange des Perſans contre les Anglois.

gagné par presens, ne savoit ni lire ni écrire. Desorte que lorsque les articles furent lûs en leur presence & de leur Interpréte, ils ne furent pas raportez fidèlement comme ils étoient écrits; & ainsi les Anglois signérent la capitulation telle que le Chan l'avoit fait faire, & non pas telle qu'ils la pensoient. Cette action peut servir d'exemple à tous les Chrétiens, pour connoître de quelle foi les Infidèles agissent avec nous, vérifiant ce qu'à dit un de nos Poëtes, *l'homme n'a point de foi, qui n'en a point pour Dieu.* Et du peu de créance qu'il faut avoir aux Truchemens leurs vassaux, tel qu'étoit celui-ci, quoique Chrétien, & le mauvais succèz de ceux qui traitent avec des personnes, dont ils n'entendent pas la langue. Une autre chose qui dégoûta les Anglois fut, que de plus de quatre-vingts piéces de canon qui furent trouvées sur les murailles de la Forteresse, dans les vaisseaux & sur le Port, ils n'en eurent que dix. Pour la paie de leurs vaisseaux, selon ce qui avoit été acordé entr'eux, ils n'en avoient pas touché la moitié, encor leur contoit-on des animaux & des vivres, au double plus qu'ils ne valoient. Et à l'égard des marchandises, ils avoient été si mal traitez, qu'on fit une défense génerale de leur rien vendre, le Sultan, Gouverneur d'*Ormuz* voulant les acheter toutes de ses vassaux pour faire une monopole & en tirer tout le gain, & obliger les Anglois d'en acheter de lui, s'ils en vouloient avoir. En un mot, ils ont été si grossierement trompez, que se repentant de la guerre d'Ormuz, je ne crois pas qu'ils vueillent servir

vir les Persans cette année, s'ils ne sont satisfaits. Or ils prétendent la moitié de l'artillerie, & d'autres choses que je ne sai pas bien nétement. Tout ce que je puis dire au vrai, est qu'ils ne se fient point les uns aux autres, & qu'ils ne cherchent que les ocasions de se tromper. Nous verrons ce qui en arrivera.

XX. Tandis que ces choses se passoient, je les écrivois de jour en jour, pour tenir ma lettre prête à la premiére ocasion qui se presenteroit. M. *George Strachan* étant tombé griévement malade d'une fiévre, qui a fait juger à tous que pour recouvrer sa santé, qu'il lui faloit changer d'air, de peur qu'il ne lui arrivât la même disgrace que j'éprouvai l'année précédente à *Mina*; & aïant résolu de se faire porter la nuit suivante à *Lar* pour y être traité, qui est le lieu le plus proche d'ici & le plus commode, pour de-là retourner à *Ispahan*, si Dieu lui fait la grace de revenir en santé, je lui ai commis la presente comme à un fidèle porteur, pour la faire tenir en Italie. Je vous l'envoïe telle que je l'ai écrite par diverses reprises, & en plusieurs tems; sans y rien ajoûter, sinon, que depuis quelques jours je suis ataqué d'une fiévre tierce, qui m'a été causée par la chaleur de l'air; mais comme elle n'a point été dangereuse jusqu'à present, & que j'espére qu'elle n'aura point d'autre mauvaise suite, je ne pense point à partir de ce lieu, sur l'espérance que j'ai de l'arrivée prochaine des navires Anglois, où je trouverai des Médecins & des médicamens propres. Je vous baise les mains, & à tous nos amis, que je vous prie de saluer de ma part.

De Combru le 29. de Novembre 1622.

LET-



LETTRE XVIII.

DU VAISSEAU DE LA BALEINE.

Cette Lettre, qui est la derniere de celles que l'Auteur a écrites de la Perse, & qu'il adresse à son ami Marius, comme toutes les autres, contient une description assez curieuse de l'Isle & de la Citadelle d'Ormuz, qu'il fut curieux de visiter avant que de mettre les voiles au vent. L'on y pourra voir les malheurs que la guerre produit, gravez sur les tristes ruines de cette Ville, qui peu de jours auparavant étoit l'abord de tous les vaisseaux de l'Inde, & le marché commun de toute l'Asie.



MONSIEUR,

I. Je vous écrivis pour la derniére fois du Port de *Combru*, sur la fin du mois de No-

Novembre dernier, vous faisant part de tout ce qui s'étoit passé dans ces quartiers, jusqu'à ce jour là. A present que je me vois presque hors de la *Perse*, & sur le point de mon voïage, aïant déja quité le Port, & m'étant embarqué dans le vaisseau qui me doit conduire, quoique nous n'aïons pas encor mis les voiles au vent pour voguer, outre celle que j'ai laissé entre les mains de mes amis qui ont demeuré sur terre, pour la faire tenir heureusement en *Italie*, avec un petit mot que j'écrivis avant hier à mes Parens qui sont à *Rome*; j'ai pensé que je lui ferois plaisir de l'assurer de mon départ de la *Perse*, que j'ai si long-tems desiré, & si souvent recherché, quoiqu'inutilement. Me voïant donc dans le repos du vaisseau, qui est encor à l'ancre & à la vûë du Port, je me servirai de l'ocasion pour lui écrire à loisir & à mon aise, le peu de choses que j'ai vûës & remarquées sur les derniers rivages de cét *Empire*.

L'Auteur sur son départ de la Perse.

II. Sur le commencement de Décembre, il arriva ici un Exprés que le Résident d'Angleterre envoïoit à *Isspahan* à ceux de sa Nation, avec quelques mémoires de leurs afaires. Quelques jours auparavant l'un & l'autre avoient fait un long voïage d'*Isspahan* à *Chorasan*, pour faire quelque demande au Roi, qu'ils rencontrérent entre certaines montagnes au de-là de la ville de *Heri*, revenant de la guerre de *Candahar*, & qui le priérent de vouloir leur permétre d'enlever la *soïe* de *Ghengé* & de *Servan*; parce qu'ils n'avoient pas trouvé leur conte sur celle de la Province de *Ghilan*, qu'ils avoient prise auparavant, &

qu'ils n'avoient pu debiter en Angleterre. J'étois alors indiſpoſé d'une fiévre tierce, qui n'étoit pas ſi violente, qu'elle me tint arrêté dans le lit, & m'empêchât d'être debout, autant que mes forces me le pouvoient permétre. Un jour de ſon intermiſſion, après qu'elle m'eut quité, je fus dans le logement des Anglois pour parler à cét envoïé, qui arrivoit nouvellement, & que j'avois connu auparavant, pour aprendre de lui quelques nouvelles de la Cour. Il me dit que quand ils partirent d'*Hiſpahan*, la priſe d'*Ormuz* n'étoit pas encor divulguée, & qu'ils la ſûrent de la bouche du *Roi*, qui en reçut la nouvelle devant le ſiége de *Candahar*, & qui la leur annonça à ſon retour, où ils le rencontrerent. D'où vint qu'ils ne firent aucune plainte à Sa Majeſté, & ne lui parlérent nullement des torts & des injures qu'ils avoient reçûës du *Chan de Sciraz* durant le tems de cette guerre & dans ces combats, parce qu'ils n'en ſavoient encor rien, & que leurs gens ne leur avoient rien mandé du ſuccèz de leurs afaires. Il me raconta de plus, que le *Mogol* s'étoit porté fort lâchement à la défenſe de *Candahar*, aïant négligé d'envoïer aucun ſecours à la garniſon, qui n'étoit pas pour réſiſter à une puiſſante armée, n'étant composée en tout que de huit cens hommes éfectifs. Que *Tochta Beig*, nôtre commun ami, qui avoit été durant pluſieurs années mon *Mehimandar* & celui des Anglois, fut un jour envoyé du *Roi de Perſe*, avec un corps d'armée, pour faire le dégât dans la campagne à l'entour de *Candahar*, d'où il raporta un grand butin,

La priſe d'Ormus & de Candahar par le Perſan.

butin, tant d'hommes que d'animaux. Qu'après la prise de *Candahar* le *Persan* avoit envoïé *Aliculi Chan*, & *Chelaf Beig* son Maître d'*Hôtel*, avec trente mille hommes détachez du gros de son armée, pour se jetter sur les terres d'un certain Seigneur Tartare *Uzbeg*, voisin de ces lieux là, qu'ils nommoient en leur langue *Jelan Tusc*; c'est à dire, dépouilles & meutres, à cause des courses qu'il faisoit tous les ans sur les confins de *Heri* & de *Chorazan*, où il mettoit les biens au pillage, & les hommes & les maisons à feu & à sang. Que ce Seigneur avoit pris la fuite, & s'étoit retiré bien avant dans le païs : & que *Aliculi Chan*, avec ses gens, avoit couru une grande partie de ses terres jusque sur les limites de *Balch*, où il avoit fait un grand butin sans trouver de résistance, à cause que le peuple qui habite sur les montagnes avec leurs bêtes sous des tentes, n'a aucune place murée pour se retirer en sûreté.

Particularitez de cette prise.

Que le *Roi de Perse* avoit fait mourir un grand nombre de prisonniers; savoir tous les hommes capables de porter les armes, n'aïant conservé que les femmes & les enfans, qu'il fit esclaves; & qu'après cette execution il s'étoit retiré à *Heri*, où l'on croïoit qu'il dût sejourner quelque-tems, s'il n'aloit point à *Ferhabad*; & qu'il n'avoit pas encor congedié son armée, atendant la réponse des Ambassadeur de *Balch*, qui étoient venus pour traiter de la Paix, & qu'il avoit renvoïé vers leur Maître pour lui porter les Articles qu'il vouloit être observez, & qu'au cas qu'il n'y trouvât pas ses avantages, il étoit résolu de renou-

nouveller la guerre l'année suivante contre les *Uzbegs*, & contre le Prince de *Balch*, de qui *Jelan-Nisc* relevoit en quelque façon. Que l'*Ambassadeur du Roi de Decan* étoit encor à la Cour, qui ne fut congédié de Sa Majesté Persane, qu'à *Candahar*, pour s'en retourner dans son Païs, & qu'il y avoit laissé pareillement un autre *Ambassadeur de Moscovie*, qui étoit venu expressément pour traiter avec Elle du commerce de la soïe, tant de celle des côtes de *Gilhan*, que de celle des autres Provinces voisines, où il s'en fait une grande quantité, qui peut se transporter facilement en *Moscovie*, par la Mer *Caspiene*, qui est le chemin le plus court & le plus assuré; les *Moscovites* espérant par cét enlevement, que les *Anglois*, les *Flamens*, & tous l.s autres peuples Septentrionaux seront contraints d'en aller acheter d'eux. Ce traité n'étoit pas beaucoup hors de raison, tant pour la facilité du commerce, que pour la commodité de la navigation, qui n'est ni si longue ni si hazardeuse pour les vaisseaux Anglois, que les détours de l'Océan. Et je me souviens qu'il y a quelques années, qu'*Aga Mir* Secretaire d'Etat, m'aïant déclaré le desir que le *Roi* avoit que sa *soïe* ne passât point par la *Turquie*, je lui fis connoître que le transport en seroit bien plus facile & bien plus court du côté du Septentrion, que par les vaisseaux Anglois du côté du *Midi*. Il est bien vrai que je ne lui parlai point de la *Moscovie*, par ce que je ne savois pas si le grand Duc & ses sujets avoient aucune prétenton à ce commerce; outre que je ne pouvois pas

Le commerce avec la Perse facile par la Moscovie.

me

me persuader que la *Moscovie* fut assez riche, pour fournir tout l'argent qu'il étoit nécessaire d'avancer pour l'établissement de ce commerce, avant que les autres Nations eussent fait leurs offres, pour enlever toute la soïe du païs. Outre que j'étois averti qu'on ne donne pas volontiers l'entrée & le passage aux étrangers par la *Moscovie*, & que les Gabelles & Impositions y sont si grandes; ainsi les marchans n'auroient pas pris librement cette route. C'est ce qui me faisoit dire, qu'on pouvoit plus facilement avec le secours des *Cosaques*, conduire la *soïe* en *Pologne*, & la transporter de là avec la même facilité dans toutes les contrées du Septentrion. Que si les *Moscovites* avoient cette pensée & ces desseins, & des deniers sufisament pour commencer le commerce, je croïois que la chose étoit pour réussir plus avantageusement, même pour les Anglois qui trafiquent dans la *Moscovie*; & qu'ils entretiendroient leur commerce par cette voïe avec beaucoup moins de danger, que par l'*Ocean*, où ils ont tant de rencontres & de combats à soutenir contre les *Portugais*, & je me souviens d'en avoir fait autrefois l'ouverture. Le tems nous en fera voir la suite, & peut-être que suivant sa coutume ordinaire, il nous produira des changemens continuels dans les afaires du monde. Monsieur *Thomas* Anglois, nous dit conformément à cela, que l'*Ambassadeur Moscovite* avoit été congedié avec cinquante charges de *soïe*, pour en faire l'épreuve.

III. L'on prit un de ces jours une *Galiote Indienne du Sind de l'Empire du Mogol*, qui

qui étoit chargée de quelques marchandises, pour essaïer s'ils pouroient introduire le commerce dans la *Perse*, ajoutant que si les passages étoient libres, ils viendroient en flote à *Ormuz*, comme auparavant. Nous aprîmes d'elle que les Anglois avoient combattu sur mer contre les Portugais, sans rien savoir en particulier du lieu, du tems, de la maniére, ni du succès du combat. Et qu'il y avoit *vingt vaisseaux Anglois à Surat*, cinq desquels se disposoient à venir en *Perse*. Et quoique ces nouvelles ne soient pas fort assurées, je ne saurois croire que les *Portugais* aïent un armée sur mer, qui en vain leur remet le courage & la joïe dans le cœur; parce que si leur armée étoit à la voile, cette *Galiote Indienne* ne fut jamais venuë en sureté, & ne se fut jamais exposée sur la mer sans leur passeport. Le même jour que cette Galiote aborda, les Anglois & moi nous promenans à cheval le long de la mer pour prendre l'air, nous rencontrâmes le *Général Immanculi*, & deux autres pareillement à cheval, avec quelques-uns de leurs serviteurs à pié, qui buvoient ensemble sur le rivage. Nous nous entretînmes quelque-tems, & aïant pris congé de lui, nous poursuivîmes notre chemin un peu plus loin, & à notre retour, nous le rencontrâmes au même lieu où nous l'avions laissé; & parce qu'il étoit déja nuit, il s'en vint avec nous vers le Château, où il faisoit sa demeure, & où nous l'acompagnâmes. Il nous dit entr'autres choses, qu'on dépensoit tous les ans dans la *Forteresse d'Ormuz, dix ou quinze mille Tomans*; parce que le moins qu'on pouvoit don-

Dépenses du Roi de Perse, pour la

conservation d'Ormuz.

donner à chaque soldat pour ses gages, étoit *huit Tomans* par an, & à ce conte, la garnison étoit de *quinze cens* ou de deux *mille soldats*. Et que si les chemins n'étoient pas libres, & que le trafic ne marchât comme auparavant, il n'espéroit pas cônserver cette Forteresse. Il ajoûta néamoins qu'il y avoit quelque espérance de remétre le commerce par le moïen des vaisseaux d'Angleterre, dans le même état qu'il étoit auparavant, sans que les Portugais osassent lever la tête, & autres choses semblables; à quoi les Anglois répondirent fort poliment en termes généraux, sans s'engager aucunement. On voïoit tous les jours arriver des gens de guerre, & les *Chizilbasci* faisoient assez paroître la crainte qu'ils avoient de l'armée *Portugaise*, redoublant toutes les nuits leurs gardes sur la côte & dans leurs vaisseaux, jusques-là même, qu'ils posérent de nuit un corps-de-garde devant la porte de la maison des Anglois, pour la sureté de leur *soïe* & de leurs autres marchandises, & firent d'autres diligences, dont je n'ai pu m'informer pleinement à cause de mon indisposition.

IV. Le 12. de Décembre au matin, quoique ce fut un des jours de ma tierce, je ne voulus pas laisser perdre la belle ocasion, qui se presentoit d'aller avec les Anglois visiter la *Citadelle*, la *Ville*, & toutes les *raretez de l'Isle d'Ormuz*. Ce voïage me fut si favorable, soit pour l'agitation de la mer, qui me plaît, ou pour le changement de l'air, ou pour quelqu'autre qualité dominante, que la fiévre, qui me devoit prendre ce jour-là, m'a quité entiérement.

ment. Nous partîmes de *Combru*, le soleil étant déja fort haut après son lever, dans un vaisseau de ceux que les Persans nomment *Giulbet*, un peu plus gros qu'une chaloupe de charge, qui vont à voiles carrées comme les navires, & le *Giulbet* étoit au Sultan de *Combru*. Nous abordâmes vers le soir à la rade au pié d'une maison de la Ville, qui a par le dehors une galerie fort élevée regardant sur la mer, qui étoit celle où logeoit le *Cadiz*, ou *Juge* des Chrétiens, qui étoit sans doute un des principaux Oficiers des *Portugais*. Les Anglois aïant envoïé devant un de leurs hommes, pour donner avis de leur arrivée, nous allâmes incontinent faire la révérence au Sultan *Gouverneur de la Citadelle & de l'Isle d'Ormuz*, qu'ils nomment *Veled Chan Sultan*, & qui fait sa demeure ordinaire dans la maison, qui apartenoit autrefois au *Roi d'Ormuz*, & qui sans doute doit être la plus belle, ou au moins la plus logeable de toutes. Le Sultan nous fit un grand acueil, & après un petit compliment, comme nous voulûmes prendre congé de lui, pour aller loger ailleurs avec plus de liberté, il ne voulut jamais permettre que nous sortissions de son logis, avant que d'avoir pris la collation, où il nous servit des viandes cuites à leur mode, qui n'étoient pas mauvaises, & de l'eau de *vie*, au lieu de *vin*, qu'on ne sauroit trouver dans *Ormuz*. Et parce qu'il étoit déja tard, ce fut nôtre souper; pour *l'eau de vie*, je n'en pus goûter avant que d'avoir achévé mon repas. Après la table il nous donna des hommes qui nous menérent dans la *Citadelle*, avec ordre, au *Capi-*

Description d'Ormus après sa prise.

Capitaine ou *Châtalain*, de nous faire voir toutes les particularitez du lieu, & principalement les nouvelles *fortifications*, que les *Persans* y avoient fait faire. Nous nous mîmes donc en chemin, où dans une belle & grande place qui est sur la mer, devant la porte du château, nous vîmes l'*Eglise* & l'*Hôpital* de la *Misericorde*, qui est un lieu d'un grande dévotion, & fort célèbre entre les *Portugais*, dont quelques Gentilshommes séculiers, des principaux, ont l'administration, & où ils exercent toutes les actions de charité, qui se pratiquent en divers lieux de l'*Europe*. Ils marient de pauvres filles, ils traitent les malades & les foux, ils nourrissent & élevent les enfans exposez, ils ensévélissent les morts, ils font continuellement dire des messes, pour le repos des ames des défunts, ils conduisent & encouragent les criminels au suplice, ils font des aumônes secrettes à des personnes nécessiteuses, & de bonne naissance, qui ont honte d'en demander, & assistent par toute sorte de moïens ceux qui sont dans quelque nécessité. Je ne saurois vous dire tout le bien qui s'y fait; mais dans une parole je comprends tout, vous assurant, qu'on y pratique pour le bien du public; & sur tout pour le soulagement des pauvres, toutes les œuvres de miséricorde, spirituelle & corporelle, avec des dépenses excessives, que la maison entretient de ses revenus extraordinaires, & des aumônes extraordinaires des *Portugais*, qui en cela ne sont pas moins libéraux qu'ils sont dévots & pieux. De plus cette maison de la *Misericorde* garde les *dépots*, prête des

Hôpital de la Misericorde admirable dans Ormuz.

som-

sommes d'argent, & fait tout le reste qui se pratique à *Rome* & à *Naples*, dans les *monts de piété*, au grand avantage, & à la commodité générale de toute la Nation; parce qu'en quelque lieu qu'il y ait des *Portugais* établis dans une ferme résidence ou dans un corps de Communauté, quoiqu'ils soient en petit nombre, ils entretiennent toujours entr'eux un lieu de *piété*, qui a une entiere & continuelle corespondance de prêt, de banque, & de semblables négotiations avec les autres lieux de la Miséricorde, en quelque part qu'ils soient. Desorte que si un Portugais, ou un autre Etranger, qui veut faire un long voïage, a besoin de faire tenir son argent en quelque lieu du monde, quoiqu'éloigné qu'il soit, où il y a des Portugais, il est assuré de l'y trouver tout rendu, sans nulle risque, & sans nul retardement de ses deniers, par le moïen de cette banque, qui ne manque jamais. Si quelqu'un arrivoit à mourir par hazard dans quelque Province fort éloignée, comme à la *Chine*, au *Japon*, dans les extrémitez méridionales de l'*Afrique*, ou en d'autres endroits semblables, en laissant ses hardes & ses héritages, ou ses legs pour les executer, entre les mains des Administrateurs de la *Miséricorde*, il est assuré que tout sera mis promtement en sûreté, gardé fidèlement, & envoïé ou païé en pareille valeur à ses héritiers & légataires, jusques en *Portugal*, & en quelque lieu que ce soit; quoique ce fut dans une distance de la moitié du *monde*, & même aux *Antipodes*, à nôtre égard. *Bref*, la *Miséricorde* des Portugais, est un lieu le plus uti-

le, le plus pieux, & le mieux gouverné de tous ceux que j'ai jamais vu dans la Chrétienté, & qui mérite de servir de modèle à toutes les autres Nations. Ce fut donc dans cette grande place, qui est devant la Forteresse, & qui regarde sur la mer, que nous entrâmes dans l'Eglise de la Miséricorde, que nous trouvâmes toute ruinée, & les pavez arrachez par l'avarice insatiable des soldats qui avoient fouillé par tout bien avant dans la terre, sur l'espérance d'y trouver quelque trésor caché, & il ne restoit rien dans son entier, que les murailles & le toit; & dans la Tribune quelque bois du rétable ou quadre de l'Autel, & avec tout cela c'étoit la moins ruinée de toutes les Eglises, que je visitai depuis. Près de la Miséricorde & dans la même place, il y avoit la Bourse, ou Doüane, que les Persans nomment *Benksàl*, qui étoit un bâtiment médiocre, avec des galeries ouvertes par le dehors, & à present ruinées. Il y avoit encor près de-là une Mosquée des *Mahométans*, plus grande & plus ancienne, qui avoit été ruinée par les Portugais, à cause qu'elle étoit proche de leur Citadelle, & qu'elle dominoit sur la place par ces hautes & superbes Tours, où les Mahométans allument leurs flambeaux & leurs lampes. Dont ils conçûrent un grand dépit & une haine extrême contre les Portugais, & particuliérement les Persans, après qu'ils eurent appris que ce Temple avoit été bâti par le commandement de leur Roi *Thahamasp*, aïeul du Roi *Abbas*, qui régne à present. De-là nous entrâmes dans la Citadelle, qui est séparée de la Ville de toute la longeur

Desolation d'Ormuz, & ses ruines.

gneur de cette grande place, & qui est bâtie à l'écart dans une pointe de l'Isle la plus Septentrionale, & la plus voisine de la terre-ferme du côté de la Perse. Cette place est de figure carrée, flanquée de quatre boulevards en angles, entourée de la mer de tous côtez, excepté de celui, qui contient toute la courtine, & une partie des deux boulevards, qui des deux côtez de la porte regarde sur la ville & sur la place. Il est vrai qu'il y a encor de ce même côté un fossé, qui n'est pas fort profond, dans lequel la mer se jette, & le remplit, quand elle est dans son plein, mais d'une eau morte, & qui ne coule point, parce qu'elle est trop basse. Outre que du tems des Portugais ce fossé étoit fort étroit; mais les Persans l'ont élargi de plus de la moitié, & on le passe à present sur un Pont-levis, au lieu qu'auparavant on le passoit à sec, & sur une terre-ferme, qui s'étoit acumulée, pour n'avoir pas été curé, qui étoit une faute notable. Les boulevards sont à l'antique, & leurs défenses sans couverture, les murailles épaisses & solides, de bonnes pierres, & ainsi plus propres à résister aux injures du tems, qu'à la violence des canons; d'une hauteur proportionnée, plûtôt pour tenir la ville en bride, que pour repousser les ennemis, en cas d'un siége, & les empêcher de conduire leurs trenchées jusqu'au pié. Je puis dire qu'elles sont mal enrreprises, puisqu'elles n'ont aucune défense dans toute leur enceinte, si ce n'est vers le haut, où l'artillerie qu'on y a dressée est bonne à tirer de loin, ou sur la ville, en cas de tumulte, ou sur la mer

Description de la Citadelle.

contre des vaisseaux écartez; mais pour tirer de près, ou dans les fossez pour défendre le pié des murailles, ou à fleur d'eau sur la mer, ou rez-terre du côté du terrein, il n'y a pas une canonniere, d'où vous puissiez seulement décharger un mousquet. Desorte qu'il fut facile aux ennemis de s'aprocher du pié des murailles, & de miner la place; parce qu'étans une fois au pié, ce qui leur étoit fort facile, en se couvrant de terre, que le lieu leur fournissoit abondament, qui est aisée à remuer, & fort propre à faire des remparts, il étoit impossible de les pouvoir ateindre. Et ce qui est le pis, c'est qu'il n'y a aucun rempart ou terrain au-dedans des murailles, pour se retrancher en cas qu'on soit pressé, qui est le plus grand défaut d'une place. La place d'armes n'est pas grande sufisament. Les citernes sont trop étroites, & en trop petit nombre. Les boulevards trop petits, & incapables de contenir les soldats nécessaires à la défense d'une Citadelle de telle conséquence. Les murailles, quoiqu'elles soient assez solides & assez épaisses, pour être bâties de pierres, n'ont aucun lieu où les assiegez puissent se retirer & se mettre en défense dans un besoin; & à peine peut-on marcher en ordre tout à l'entour, comme il est absolument nécessaire. Je trouve fort étrange qu'une Forteresse de telle importance, ait été si mal bâtie dès le commencement ce qui me fait juger, que celui qui en jetta les fondemens, n'avoit point d'autre dessein que de s'assurer des habitans de la Ville, qui étoient *Mahométans*,

Défauts des fortifications.

tans, & partant peu confidents, sans penser que les ennemis étrangers y dussent jamais mettre le siége devant la place. Et beaucoup moins dans un tems que les Rois d'*Ormuz* étoient possesseurs de la terre-ferme, tant du côté de la Perse, que de celui de l'Arabie, dans une vaste étenduë de païs, dont les ennemis étrangers devoient se rendre maîtres, d'un côté ou de l'autre, avant que de pouvoir aborder dans l'Isle. Et d'ailleurs, que le Roi d'*Ormuz* & ses *Mahométans*, qui ocupoient la Ville, n'aïant pas la simple pensée de se révolter, les Portugais se tenoient assurez dans leur Citadelle, qui pouvoit ruiner & mettre par terre toute la Ville, quand ils voudroient. Mais lorsque les Rois d'*Ormuz* eurent perdu peu-à-peu tous leurs Etats de la terre-ferme, & particuliérement du côté de la Perse, après que le Persan se fut emparé du païs de *Lar*, qui par ses montagnes rudes & dificiles, & par ses passages étroits lui servoit de rempart assûré contre un si puissant ennemi, qui, poursuivant ses conquêtes, pouvoit venir l'assieger jusque dans son Isle, la forteresse d'*Ormuz* fut inutile. Je dis assez souvent qu'*Ormuz* alloit se perdre, quand plusieurs années auparavant je vis *Lar* perdu. Et les Portugais, qui doivent y espérer, négligérent de secourir ce pauvre Prince, voisin du Roi d'*Ormuz* leur Vassal, comme ils y étoient obligez, & ne lui prêtérent pas la main pour le soutenir dans sa chute, quoiqu'ils le vissent tomber entre les mains d'un si fort & si puissant ennemi. Je me souviens, que certains Portugais, qui n'avoient jamais

Portu- gais, grands

Vanteurs de ce qui les touche.

rien vu que leurs Indes, étant un jour à la Cour de Perſe, me diſoient aſſez ſouvent, que la Citadelle d'*Ormuz* étoit une place imprenable; & il y eut quelques-uns d'eux, qui, avec leurs rodomontades ordinaires, & comme naturelles à toute la Nation, qu'ils voudroient que le Perſan ſe preſentât avec toute ſa cavallerie devant *Ormuz*, pour voir ce qu'il ſauroit faire. A les entendre parler de la ſorte, quoique je ne cruſſe pas tout ce qu'ils diſoient, je penſois bien que la Citadelle d'*Ormuz* fût une place grandement forte, à la façon & ſelon les régles de celles de nôtre Europe, & pour cette conſidération, quand je fus malade à *Lar*, & que j'apris qu'elle avoit été priſe en deux mois & demi de ſiége, j'en fûs extrémement étonné; quoique les Perſans qui l'aſſiegeoient, y perdirent un grand nombre de leurs ſoldats: parce qu'une de nos Citadelles bien fortifiée, avec une garniſon, & le ſecours néceſſaire, telle que je m'imaginois celle d'*Ormuz*, peut ſe défendre & tenir plus long-tems. Mais après que je l'eus vûë, je fus ſurpris d'un merveilleux étonnement, non pas de ce que les Portugais, qui n'étoient jamais ſortis des Indes, où il n'y en a point peut-être une pareille, me la vantoient tant, mais de ce que les Perſans, qui l'aſſiégeoient, y perdirent tant de monde, ce qui ne ſeroit pas arrivé de la ſorte aux gens de nôtre païs. J'infére de-là, que la Citadelle d'*Ormuz* fut défenduë bravement par ceux qui étoient dedans en petit nombre, & qu'on fait une injure notable au Capitaine, qui la perdit, de l'avoir réduit

à-cet-

à cette extrémité de s'enfuir, de crainte de tomber entre les mains des Portugais, qui le puniroient comme un lâche, quoiqu'il ait fait tout ce qui se pouvoit faire humainement, l'aïant défenduë si long-tems, aïant fait mourir tant d'ennemis durant le siége, & ne s'étant rendu, que lorsqu'il vit les Persans au-dedans, qui avoient gagné un boulevart. Et lors il étoit bien juste de se déclarer, & de penser à la conservation de ceux qui restoient en vie, & particuliérement de tant de femmes, de vieillards, d'enfans, & d'un si grand nombre de malades & de blessez. Mais les Portugais un peu trop sévéres, prennent la chose autrement. Les Persans, pour rendre la Citadelle autant forte que leur sience & leur pouvoir se peut étendre, ont élevé les murailles avec certains parapets; & sur le haut ils ont fait une maniére de meurtrieres ou de guérites, à leur mode, pour tirer à couvert des mosquets & des fléches sous certains chapeaux de murailles, qui couvrent les meurtrieres & avancent au-dehors; comme nous avons à Rome des manteaux de cheminées faites à l'antique; mais ces redoutes ou meurtrieres sont fort inutiles, parce qu'il est facile de les abattre à coups de fauconneaux, & d'empêcher qu'aucun ne se presente sur le haut des boulevarts, pour les défendre. Au reste, il y a dans la Forteresse, dont nous fîmes le tour, une Eglise, qui a été convertie en Mosquée; des magazins pour toutes les choses nécessaires, des cîternes d'eau dans une cour, mais qui ne sont pas assez grandes pour un lieu si aride que celui-là; des huttes pour

La Citadelle bien défenduë ne se rendit qu'al'extrémité.

les ſoldats, & au milieu, un peu ſur le haut, une maiſon aſſez jolie pour loger le Capitaine; que je n'aprouve pas néamoins pour ſa hauteur, à cauſe qu'elle eſt expoſée à la batterie du canon, n'étant point couverte de la muraille de la Forteresse, & n'étant élevée ſur cette éminence, que pour ſervir de maſque & d'aparence de Château; la muraille d'alentour, & particuliérement les boulevarts, ſont garnis d'artillerie, mais non pas en quantité, & preſque toute mal poſée, dont la plus grande partie eſt inutile, pour avoir été encloüée par les Portugais, quand ils furent contraints de la laiſſer en abandonnant la place, outre qu'il y avoit déja quelqües piéces endommagées, & qui commençoient à crever. La meilleure de toutes les fortifications que j'y remarquai, fut une contreſcarpe, que les Perſans avoient fait élever ſur le bord du foſſé par le dehors, où ils avoient mis une piéce d'artillerie pour la garde du Portail, qui portoit bas & à fleur de terre, & qui étoit capable de produire de bons éfets; il eſt bien vrai qu'ils pouvoient la rendre meilleure, par le moïen de quelques ravelins au-devant, & d'un chemin couvert au-dedans tout à l'entour pour les Mouſquetaires; mais les Perſans étant acoutumez à combattre en pleine campagne, & fort rarement ſur des murailles, ils ſe ſoucient peu des fortifications. Pour le nombre des ſoldats qui ne paſſoit pas deux cens, quoiqu'à la montre il ſemblât qu'il y en eut beaucoup davantage, le Capitaine faiſant toujours paroître les mêmes par tout où nous allions, faiſant le tour de la place. Et parce
que

que je sai qu'il y en avoit fort peu d'autres hors de la Citadelle, quand je viens à penser aux discours qu'*Imamculi Beig* me tint à *Combru*, qu'il se faisoit une dépense de dix ou de quinze mille Tomans par chacun an pour l'entretien de la milice d'*Ormuz*, je reconnois que ce n'étoient que des fables, dont il nous repaissoit, pour exagérer & augmenter dans l'esprit des Anglois, les frais que le Roi son Maître faisoit en cette guerre, si ce n'est qu'il voulût comprendre dans les dépenses d'*Ormuz*, ceux des bâtimens de l'Isle de *Kesem*, & des autres Ports voisins; & Dieu sait si tout l'argent que le Roi de Perse y met, peut monter à cette somme. Quant aux soldats, dont j'en reconnus quelques-uns qui avoient été conduits d'*Ispahan* à *Ormuz*, je vis bien à leur mine, que la plus grande partie y étoit détenuë contre sa volonté; comme ceux qui en qualité de prisonniers ou de bannis, soufroient toutes les incommoditez du monde dans cette Isle deserte, & privée de toutes les choses nécessaires à l'entretien de la vie. Aïant donc vû tout ce qui étoit à voir dans la Forteresse, la nuit étant venuë, & nous fatiguez du voïage, sans chercher d'autre logis, nous retournâmes en celui du Sultan, qui prenoit la fraîcheur sur une terrasse, qui n'étoit pas désagréable, quoique ce fût au mois de Décembre, où il passa la moitié de la nuit à la clarté de la lune avec ses amis, à boire de l'eau-de-vie, & à manger un peu de lait aigre, selon leur coutume, qui est de réprimer par quelques viandes aigres, les fumées que ces breuvages violents leur font monter au cer-

veau, qui leur causent des maux de tête. *Les Anglois* à force de boire excédérent les limites; mais le Sultan qui étoit dans la même carriére, marcha toujours la tête droite & ferme, quoiqu'il bût autant qu'eux, & toujours d'une bonne mesure. Moi qui ne buvois point, je les regardois faire; parce que dès le commencement ils n'avoient parlé que Turc ou Persan, je les entendois discourir à mon aise; & eux croïant que je ne susse pas la langue, ne se défioient nullement de moi, & parloient librement de toutes choses en ma presence; d'où je compris facilement tous leurs discours, qui ne tendoient qu'à tirer de la bouche des Anglois les sentimens qu'ils avoient du succès de la guerre que les Persans avoient sur les bras. Eux altérez & échaufez de l'eau-de-vie, qui est extrêmement traître, entre les divertissemens d'une conversation si agréable, & les éfets d'une liqueur si violente, laissérent échaper de leur bouche beaucoup de choses, qu'ils n'eussent jamais dites aux *Persans*, s'ils eussent été dans une autre disposition. Leurs entretiens étant finis, la nuit qui étoit déja bien avancée, & la pesanteur de leur tête les invitant au repos, je me couchai demi-vêtu, à la mode de la campagne, sur un lit qu'on avoit préparé pour tous sur la même terrasse à découvert, sans autre ciel que celui des étoiles: l'air du lieu étant si chaud, que même au fond de l'hiver on a de la peine à dormir dans les chambres fermées. Nous dormîmes donc délicieusement à l'enseigne de la lune, la nuit devant la Fête de *Sainte Luce*, quoiqu'il tom-

Chaleurs excessives de l'Isle.

tombât sur nous de la rosée en quantité, que notre santé nous obligeoit de soufrir. Dont je ne m'étonne point, parce que nous faisions le même à *Combru*, qui est un païs beaucoup moins chaud, où je prenois mon repos à l'air, & en chemise entre deux draps, comme j'ai coutume de dormir à l'Italienne, quand je suis dans ma maison, & la rosée tomboit en telle abondance durant toute la nuit, que le matin nous nous levions tous trempez, l'eau aïant pénétré les couvertures, les linceüils, & bien souvent les matelats. Que si l'on est réduit à ces extrémitez dans *Combru*, & sur les côtes voisines, simplement à raison du climat, vous pouvez facilement juger ce qui doit être à *Ormuz*, qu'on estime la terre la plus ardente du monde, non pas à cause de sa situation, qui étant à *vingt-sept degrez* de l'*Equinoxe* du côté du Septentrion, est bien éloignée de la *Zône* torride, qui sans doute est plus exposée aux raïons du soleil, qui y donnent à plomb; mais à cause de la qualité de la terre d'*Ormuz*, qui n'est que *Sel*; & que la réflexion du soleil y est si ardente, qu'elle est tout-à-fait insuportable, & particuliérement lorsque certains vents contagieux tirent, desquels je vous ai parlé dans une de mes Lettres de la *Perse*. Je me suis laissé dire, qu'en certain tems de l'année les habitans d'*Ormuz* ne sauroient vivre, s'ils ne passoient quelques heures du jour plongez dans l'eau jusqu'au col, que pour cét éfet ils gardent dans toutes les maisons dans des vaisseaux faits exprès, ce que même les plus austéres Religieux sont contraints de pratiquer. Qui est la cause

La terre de cette Isle n'est que Sel.

se naturelle que la terre d'*Ormuz* étant si *salée*, ne peut produire aucun arbre, ni aucune plante, ni un seul brin d'herbe, & que dans toute l'Isle il n'y a pas une goute d'eau douce; d'où vient que celle des cîternes, quoiqu'il y en ait dans toutes les maisons, autant qu'ils en peuvent creuser, n'étant pas sufisante pour le boire & pour les nécessitez domestiques, les habitans sont contraints d'en aller puiser bien loin au-delà de la mer dans la terre-ferme, qu'ils font conduire sur des barques. Pour la même raison de la salure & de l'aridité de la terre, toutes les campagnes & les montagnes qui sont dans l'Isle, même les plus éloignées de la ville, & des autres lieux habitez, n'étant que des *masses* de *sel*, sont *horribles* à la *vuë*. Elles ne paroissent pas blanches, comme celles des autres païs qui produisent le sel, mais d'une couleur de terre, obscure & brûlée, telle qu'on voit quelquefois sur les bords de la mer des rochers batus & minez par les flots. La Providence Divine ne laisse pas néamoins de supléer en tout lieu aux nécessitez de *l'homme*. Aux environs de l'Isle, il nait jusques dans la mer sous les eaux quantité de plantes que la terre ne peut produire; il y croît aussi du bois, dont ils se servent pour brûler. Et comme c'est un lieu où la nature fait divers miracles, il y vient du *bois*, qui va *au fond de l'eau*, & des *pierres* en abondance, *legéres* comme des *pierres ponces*, qui nagent dessus. Les murailles en sont bâties, ou de sel, ou de quelque matiére encor plus tendre; car il n'y a point de cailloux dans toute l'Isle; ou s'il y en a

Grande disette d'eau douce.

de

de plus solides, ce sont pour la plûpart des *pierres à fuzil* : ce qui fit dire à un homme d'esprit, qu'entre les merveilles d'*Ormuz*, la *Citadelle* avoit ses murailles *de feu*. Non-obstant tous ces défauts, ces disettes & ces disgraces, tant l'avidité du cœur humain est insatiable ; pour le grand gain qu'on y faisoit par le concours prodigieux des marchands qui venoient de toutes les Provinces de l'Orient & de l'Occident, pour y trafiquer & vendre leurs marchandises comme dans un marché public, la ville d'*Ormuz* étoit grande & bien peuplée, tant de naturels que d'étrangers. Et à force d'argent, dont ils faisoient une grande dépense, & par la commodité des terres-fermes voisines, & principalement de la *Perse*, d'où ils tiroient le meilleur de toutes les Provinces d'alentour, quand ils étoient en paix avec les Persans, il n'y avoit sorte de délices qu'on pourroit désirer, qui ne se trouvât abondament dans cette ville. Mais à present elle est réduite à un état déplorable ; ou pour mieux dire, elle est entiérement ruinée, parce qu'elle a perdu tous ses habitans, qui moururent pendant le siége & à la prise, ou qui s'enfuirent & se retirérent ailleurs. Le commerce pareillement s'est perdu par la perte de la ville, les marchands n'osant plus y aborder, ni des Indes, ni d'aucun autre endroit. Outre que les Persans qui sont foibles sur la mer, n'espérant pas de pouvoir garder Ormuz long-tems, & s'atendant d'en être un jour chassez, si les Portugais s'intéressent à la reprendre, enlevérent tout ce qu'ils pûrent, non-seulement les meubles des maisons qui furent

Funeste changement d'Ormuz, autrefois l'abord de tout l'Orient.

en-

Hosti-lités cruelles des Persans.

exposées au pillage, & toutes les armes, tant du public, que des particuliers, qui étoient en grand nombre, & dont les Magazins sont pleins à *Combru*, où elles furent portées; mais encor ils arrachérent des bâtimens, le bois, le fer, les portes, les fenêtres, jusqu'aux poutres & soliveaux, & s'ils eussent pû transporter les murailles en terre-ferme, ils n'y eussent pas laissé une pierre. La ville est donc deserte, & les maisons entiérement ruinées, n'y aïant plus à present que quelques boutiques, avec quelques petits logemens dans la ruë, qu'ils nomment du *Bazar*, qui sont ocupées par des Vivandiers, qui y sont nécessaires pour entretenir un petit nombre de soldats, qui composent tout le corps des habitans. Le jour suivant, après avoir emploïé la matinée à parcourir toutes les ruës, sans avoir rien aperçu qu'un spectacle funeste d'Eglises & de maisons ruinées, nous allâmes le soir sur l'heure du passage nous promener à la campagne hors de la ville, où nous ne vîmes qu'un petit jardin, qui n'est entretenu qu'avec beaucoup de peine, à force de l'arroser, comme il n'est composé que de bonne terre transportée d'ailleurs, & qui étoient les *délices du Roi d'Ormuz*, quoique je n'y remarquai que des plantes fort communes en nôtre païs.

L'Isle de Kesem.

V. Aïant vû tout ce qu'on pouvoit voir dans l'*Isle* d'*Ormuz*, nous prîmes congé du *Sultan*, & avec autant de chemin par mer nous arrivâmes sur le soir *dans l'Isle de Kesem*, où nous abordâmes justement au pié de la Citadelle, qui est bâtie sur la pointe plus voisine d'*Ormuz*, vers où elle est tour-

tournée. Nous trouvâmes là enfin cent hommes de peine, qui creusoient un fossé assez large & profond, que les Persans faisoient faire, escarpé & contrescarpé d'une muraille, comme ils l'entendoient. Il n'y avoit rien dans la Citadelle qui méritât d'être vû, que trois puits d'eau, pour la conservation desquels les Portugais avoient bâti ce Fort à la hâte, en faveur des *Ormuziens*. Mais il me semble que cette eau ne méritoit pas qu'on y bâtît & entretint une Citadelle pour la garder. Je dis Citadelle, si on peut la nommer de la sorte, ô *Dieu!* quel bâtiment! Il eût bien mieux valu faire de simples remparts de terre, qui eussent été faits plus promtement, qui n'eussent pas tant coûté, & qui eussent été plus forts pour toute sorte de combats. Les murailles dont les Portugais la renfermérent, & qui sont encor à present sur pié, sont faites de bonnes pierres, à chaux & à sable, mais fort étroites, foibles, sans terre-plein, & sans défense; en un mot, qui ne servent de rien. Il y a fort peu d'artillerie, & encor de peu d'éfet; mais il n'y a point de place sur les murailles, où l'on en puisse mettre davantage, ni de meilleure. Je dis tout en un mot: *Kesem* n'est pas une *Forteresse*, c'est un *Pigeonier*, qui ne mérite pas seulement le nom de maison forte. J'admirai alors la valeur des Portugais, & de leur Capitaine *Rui Freira*, qui la défendit si long-tems, contre tant de puissans ennemis, quoique les Persans qui l'assiegeoient, n'eussent point d'artillerie, qui pouvoit facilement être prise à la main sans canon. Il résista courageusement, & fit

Description de la Forteresse.

fit perdre la vie à un grand nombre des assiegéans, & ne se rendit qu'aux aproches des Anglois, qu'ils eurent dressé le canon pour la batre en ruine, encor ce fut aves des conditions fort honorables, que ces Infidèles ne lui gardérent pas. Les Anglois, qui étoient là en petit nombre, furent extrémement joïeux de nôtre venuë, nous firent un grand acueil, & passérent toute la nuit à nous caresser, & à nous faire la meilleure chere qu'ils pûrent. N'yaïant rien à voir dans l'*Isle* de *Kesem*, nous remontâmes le lendemain dans nôtre vaisseau, avec quelques Anglois du lieu, qui menérent avec eux des chiens de chasse, & passâmes dans celle de *Larek*, qui est au milieu du Golfe, séparée de la terre-ferme, plus que nulle des autres, & en pareille distance de l'*Isle d'Ormuz*, que celle de *Kesem*, & de *Kesem* même autant, ou un peu plus. Nous y arrivâmes de nuit, où n'aïant trouvé aucun logement, parce que c'est un lieu desert, nous fûmes contraints de nous retirer dans nôtre vaisseau, & de coucher sous des tentes, que nous dressâmes sur terre, assez loin du rivage. *Larek* n'a pas beaucoup de tour, & est beaucoup plus petite que les deux autres. Cette Isle étoit autrefois habitée, & on y voit encor à present les vestiges des maisons ruinées, & plusieurs sépultures; les habitans l'abandonnérent, & les habitations furent entiérement détruites par les incursions des Pirates, & particuliérement de certains Arabes, qu'ils apellent *Nousek*, qui y faisoient souvent leurs décentes. Le 20. du mois, Messieurs les Anglois, qui étoient en ma compagnie, allé-

L'Isle de Larek.

allérent de grand matin presque tous à la chasse, espérant de faire une bonne capture, pour le grand nombre de bêtes sauvages dont cette *Isle* est pleine, & notament de Chévreüils. Je n'eus pas le courage ni la force de faire un si long chemin à pié, n'étant pas encor bien guéri de mon indisposition; & je restai sous nos tentes avec un ou deux de la troupe, passant le tems à considérer les campagnes, où ma vûë se portoit assez loin. Nos chasseurs passérent presque tout le jour à chasser, & ne revinrent que le soir, chargez de Chévreüils & de Gazettes, qu'ils avoient pris. Et comme il nous restoit encor quelques heures de jour, & que *Larek* est un lieu trop incommode, nous rentrâmes derechef dans nôtre vaisseau, aïant mis la voile au vent, nous allâmes prendre nôtre repos dans l'*Isle de Kesem*: & le jour suivant nous étant séparez de ceux qui avoient là leur logement arrêté, nous reprîmes la route de Combru à la faveur du vent, aïant fait un tour de plus de cent mille, ou de trente lieuës de chemin. Etant de retour à *Combru*, je n'y remarquai rien, qu'une extrême éfronterie, qui a cours entre les Mahométans, de certains jeunes garçons éféminez, qui menent une vie abominable & infame, & qui n'ont point de honte d'aller publiquement par les ruës, habillez en hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture; & en femmes depuis la ceinture jusqu'aux piés, tâchant d'atirer le monde à des actions exécrables, par des chansons & des airs impudiques, & par des gestes lascifs, pour en tirer quelque lucre. Quelques-uns d'eux étoient si laids, si noirs, & si

Infame commerce d'impureté, qui se fait à Combru.

si cendreux, & encor plus que ne sont les habitans ordinaires du païs; en un mot, si vilains & si horribles aux ïeux, que je fis le signe de la Croix, m'étonnant que le diable pût prendre des hommes, comme des oïseaux niais, avec des filets si sales & si impurs. L'année 1622. s'écoula cependant, sur la fin de laquelle il falut passer les soirées dans la maison des Anglois à des entretiens joïeux; & une fois entr'autres à boire d'une certaine liqueur, qu'on nomme *Larkin*, qui est fort en usage dans l'*Isle* de *Java*, & dans toutes les autres Méridionales sur les extrémitez de l'*Orient*. Cette liqueur est trop pénétrante pour en user à tous les repas; elle n'est bonne que pour fortifier le cœur dans une débilité, & pour faire des soupes plus délicieuses au goût, selon moi, que celles que nous faisons avec le *Muscat* ou la *Malvoisie* de l'*Isle* de *Candie*. Je trouvai que c'étoit une chose exquise, & je voulus en avoir la composition, que j'emporte avec moi, pour la communiquer à l'*Italie*, étant bien assuré que ceux qui en feront l'essai, la trouveront excellente, sans craindre sa violence. Je m'étonnois que dans ces païs Méridionaux, & principalement aux environs d'*Ormuz*, où le chaud est excessif, les habitans usassent de tant d'épices en leur manger, d'eau-de-vie, & d'autres sortes de liqueurs, qui sont extrêmement chaudes, comme est en particulier le *Larkin*, en leur boire; mais aïant consulté une personne intelligente, j'apris que c'étoit par un motif fort raisonnable, & non par hazard, qu'ils se traitoient de la sorte. D'autant que par la malignité de

Bruvage délicieux, nommé Larkin.

la chaleur extérieure, que les corps souffrent, qui est causée par l'intempérance de l'air du païs, la chaleur naturelle se dilate, & se répand de telle sorte, que les forces venant à leur manquer ils tombent en défaillance, & par conséquent, il est nécessaire de fortifier l'estomac par des viandes & par des breuvages chauds. Au contraire, dans les païs Septentrionaux, où le froid régne & domine extérieurement, la chaleur naturelle se resserrant dans son centre, donne de la vigueur au corps, qui n'a pas besoin d'aide; au contraire, il est à propos bien souvent pour la santé, de la moderer par des choses rafraîchissantes, afin que l'estomac fasse mieux ses fonctions. Achevons ce qui nous reste à dire des évenemens & des rencontres, qui se sont presentées dans ce peu de jours, depuis le commencement de la presente année 1623.

Belle remarque pour le boire chaud & froid.

VI. Le 7. de Janvier, étant sorti sur le soir assez tard avec les Anglois, tous à cheval, pour nous promener sur les rivages de *Combru*, comme nous avons coutume de faire, je vis les grands préparatifs des Persans pour remettre sur les bords de la mer une *Citadelle*, au même endroit où étoit l'ancienne qu'ils ruinérent, quand ils bâtirent la neuve, qui est à present plus avancée dans les terres. Il se peut faire qu'ils se soient avisez, que celle qui est si éloignée de la mer est inutile pour la sureté du Port & des vaisseaux; & qu'aïant à present des Navires de guerre, outre ceux de passage & de charge, savoir, les Galiotes qu'ils prirent à *Ormuz*, ils aïent jugé qu'il étoit né-

Nouvelles fortifications des Persans.

nécessaire d'en bâtir une autre sur la mer, pour les garder, & les tenir plus assurez contre les aproches de leurs ennemis. Car les victoires qu'ils ont remportées leur ont tellement enflé le courage, qu'ils n'ont plus de crainte de perdre cette place, ni de la voir ataquée des ennemis, & batuë du canon de leurs vaisseaux, sans les démonter pour les mettre sur terre, comme ils aprehendoient autrefois. Une chose, je ne sais pas s'ils ont la volonté de conserver à l'avenir ces deux Forteresses, ou une seule, en ruinant celle qui est plus éloignée, comme elle n'est pas fort importante, après que l'autre qu'ils bâtissent [illegible] la mer, sera en défense, qu'ils feront sans doute meilleure & mieux fortifiée qu'elle n'étoit auparavant, s'ils en ont l'esprit & l'industrie. Comme nous allions voir ces choses, nous y rencontrâmes par hazard le *Général Imamculi Beig*, qui s'arrêta un peu à discourir avec nous, & qui témoigna par ses actions & ses paroles, qu'il étoit pensif à cause du retardement des vaisseaux Anglois qui ne venoient point. Mais sur les espérances qu'on lui donna de leur prompte arrivée, il se r'assura un peu, & fit voir qu'il étoit consolé. L'espérance ne fut pas vaine ni longue, puisque deux jours après on vit arriver les vaisseaux si long-tems desirez, qui étoient cinq en tout, quatre grands & un petit. Deux des grands s'étoient trouvez l'année précédente à la guerre d'*Ormuz*, les deux autres étoient venus de nouveau d'Angleterre, & le petit étoit une Patache, que les Anglois avoient gagnée un peu auparavant sur les Portugais,

je ne sais pas en quel endroit, qu'ils l'avoient armée de leurs gens, & conduite en ce païs pour s'en servir. Aïant jetté l'ancre à la vûë de *Combru*, mais un peu loin, jusqu'où ils pouvoient aborder, aïant salué la terre, & celui qui en étoit le Seigneur, avec les volées ordinaires de leur canon, les Anglois qui étoient à *Combru*, allérent incontinent dans les vaisseaux, pour recevoir les lettres d'Angleterre, aprendre les nouvelles, & donner aux Capitaines des vaisseaux les ordres nécessaires. Le même jour, qui étoit le 9. de Janvier, quelques Barques des *Arabes Nichilù* arrivérent au Port de *Combru*, de ceux que les Persans avoient apellez à leur secours, comme leurs Alliez, pour passer la mer, & pour se battre au besoin, dans la campagne qu'ils vouloient faire en Arabie. La nuit suivante aïant entendu passer du monde avec une confusion de voix, & un bruit de clochetes, d'où je connus que c'étoient des Indiens, je me levai de mon lit où j'étois déja couché, & je courus promtement après eux, pour voir ce que c'étoit, me persuadant que c'étoit quelque chose fort curieuse & digne d'être vûë. Je trouvai que c'étoit une grande troupe de *Banians*, qui faisoient les nôces de quelques nouveaux mariez, dont les premieres cérémonies étoient de les conduire par terre à la voix & au son des instrumens, bien acompagnez de leurs parens & amis, jusqu'à un puits d'eau, qui étoit sur un chemin, où ils récitérent quelques vers en leur langue, que je n'entendois point, & firent diverses actions & plusieurs cérémonies, que je ne plus

Cérémonies que les Indiens observent à leurs nôces.

pûs bien voir ni remarquer à mon aise, à cause du peu d'espace du lieu, & de la grande foule du peuple. Ils rompirent sur la fin une de ces grandes *noix d'Inde*, qu'ils jettérent dans le puits; ce qui signifie sans doute quelque chose; si ce n'est point quelque espéce de superstition qu'ils ofrent à l'*Element* de l'*eau*, dans lequel ils se persuadent qu'il y a quelque divinité cachée. Aïant achevé cette cérémonie, ils retournérent avec les mêmes réjouissances dans la maison du marié, & moi dans la mienne, où je me remis dans mon lit. Deux jours après, qui fut un mécredi 11. de ce mois, les Anglois qui étoient allez dans leurs vaisseaux, où ils eurent le tems de lire à leur aise les lettres qu'ils avoient reçûës de leur païs, s'en revinrent à Combru, où ils me firent part de toutes les nouvelles qui étoient de plus grande considération. Premierement, que trois de leurs vaisseaux acompagnez de trois autres Hollandois, que les mariniers apellent de Conserve, venans de *Bantam*, qui est un païs beaucoup plus Oriental au-delà de l'Inde, tirant vers le Midi, s'étoient rencontrez sur l'Ocean au-dessus *Mozambiq*, avec la flote des Portugais, qui venoit de Portugal aux Indes, à qui ils avoient donné combat, dont ils avoient gagné une partie des vaisseaux, brûlé l'autre, callé l'autre à fonds, & mis le reste en fuite; qui étoit la nouvelle, que la Galiote du Sind leur avoit aportée à Combru, quelques jours auparavant, & qu'elle n'avoit pû déclarer clairement, & par le menu. De plus, qu'on traitoit puissamment du mari-

Traité de ma-

ria-

riage du Prince de *Gales* avec l'*Infante* d'*Espagne*, qu'on tenoit pour conclu, & que lorsque ces derniers vaisseaux partirent d'Angleterre sur la fin du mois de Février 1622. on préparoit à Londres les vaisseaux qui devoient aller en Espagne pour conduire l'Infante. Et qu'en la considération de ce mariage, la liberté de consience étoit donnée aux Catholiques, de professer publiquement la Religion en Angleterre. Qui étoit une chose extrêmement à souhaiter pour le bien de l'Eglise, & qui venant de la bouche des Hérétiques mêmes, à qui elle ne plaisoit pas beaucoup, devoit être indubitable. Le jeudi suivant, les *Indiens* allérent de nuit en dansant & en sautant sur les terres dans la maison des nouveaux mariez, où ils firent quelqu'autres cérémonies du lavement des piés, que j'alai voir; mais comme je n'avois personne avec moi, qui m'expliquât clairement ces actions, & que je ne pouvois comprendre de moi-même les motifs qui les y portoient, je ne m'y arrêtai pas long-tems, sur l'espérance que j'avois de revoir bien-tôt les mêmes cérémonies dans les Indes, & d'en aprendre les raisons. Le même jour le *Général Imamculi Beig* manda les Anglois qui étoient à *Combru*, & traita long-tems avec eux; qui néanmoins demeurérent fermes dans la résolution qu'ils avoient prise, que deux de leurs gros vaisseaux retourneroient au plutôt à *Surat* avec la soïe de Perse, pour la faire tenir à tems en Angleterre, cette même année, sans laisser passer la saison propre à la navigation, & que les deux autres gros vaisseaux avec le petit, demeureroient pour

riage entre le Prince de Galles & l'Infante d'Espagne.

quel-

quelques jours sur la mer de Perse, n'étant pas beaucoup portez, comme je pense, à s'engager dans aucune guerre en faveur des *Persans*. Et afin qu'ils eussent moins de dificulté dans l'execution de leur dessein, ils arrêtérent secretement entr'eux ; que leurs vaisseaux partiroient de *Cambru*, avant que le *Chan* de *Sciraz* y fût arrivé, qu'on atendoit dans peu de jours. Et pour s'assurer davantage du transport de la soïe, ils commencérent aussi-tôt à la charger avec toutes les marchandises & les autres choses qu'ils avoient aportées de divers endroits de la *Perse*, pour la conduire hors du Roïaume, avant son arrivée. Dans cette délibération, le vendredi de grand matin, le Capitaine des Anglois Résident à *Combru*, me fit avertir que les deux vaisseaux étoient sur le point de lever l'ancre secretement, pour mettre la voile au vent; & que je me tinsse prêt, parce qu'il m'étoit plus commode de m'embarquer dans ces navires, pour avancer mon voïage, que d'atendre plus long-tems. Je me mis promtement en devoir de me servir volontiers de cette ocasion ; & comme je n'avois plus rien à faire, aïant pourvû de longue main à toutes les choses nécessaires, je dormis cette nuit en repos dans ma maison, pour partir au point du jour.

VII. Le lendemain au matin, qui fut le 14. de Janvier, je fis porter tout mon bagage dans le logis des Anglois, où je me transportai après avec tous mes gens, pour en partir confusément avec les leurs, sans avoir rien à démêler avec les Douaniers du Port, ou Fermiers du Péage, qui eus-

sent

sent pû me prendre à partie, principalement pour ces deux grands cofres, où je garde le cercueil & le corps de ma défunte *Maani*. Le soir bien tard, la barque que le Capitaine du vaisseau dans lequel je devois m'embarquer, avoit envoïée en poste pour me prendre, étant arrivée, je fis charger premierement toutes mes hardes, à la faveur de Monsieur *Thomas Tompson*, qui les fit passer avec les siennes & celles des Anglois, sans que les Mahométans sçussent qu'elles étoient à moi : parce que je ne voulus pas prendre aucun congé d'eux, ni du *Sultan*, ni d'*Imanculi Beig*; & que je ne me souciai plus de les voir, & en particulier *Sevenduk Sultan*, que je n'avois point vû depuis l'arrivée des Anglois, pour m'avoir refusé ci-devant une grace que je lui avois demandée; outre qu'étant joint avec les Anglois, je n'eus plus besoin de l'importuner davantage, me contentant de l'obligation que je lui avois des derniers avertissemens qu'il me donna de ne point passer par l'Arabie. Toutes mes hardes étans embarquées, je me mis sur la mer, après avoir pris congé de tous ces Messieurs les *Anglois*, qui me promirent de venir dans nôtre vaisseau, où nous pourions nous revoir. Pour ne point donner au peuple sujet de parler, voïant de nuit embarquer des femmes, que leurs parens, ni leurs maris n'ont pas la liberté de conduire hors du païs de Perse, sans une permission particuliére, & pour empêcher que quelque Oficier impertinent du Port, par une avidité, qui est ordinaire aux *Mahométans*, ne me causât de la peine, j'envoïai à *Mariuccia*

Embarquement de l'Auteur.

un habit d'homme, avec le Turban en tête & l'épée au côté, laquelle étant assez puissante pour son âge, je fis passer pour un jeune garçon de ma compagnie. Je la conduisis donc jusques au bord de la mer, ainsi vétuë, marchant avec les hommes dans l'obscurité de la nuit, & je l'embarquai heureusement, avec l'assistance du même Seigneur Anglois, qui nous fit l'honneur de nous acompagner avec beaucoup de politesse, jusqu'à la seconde barque : parce que les eaux étans trop basses le long de la plage de *Combru*, celle que le Capitaine du vaisseau nous avoit envoïée étant trop pesante, ne pouvoit aborder la terre que d'assez loin ; nous fûmes contraints de monter dans une plus petite & plus legére, pour passer de la terre dans celle du Capitaine. Dans ce changement de barques, qui se fit de nuit & à la hâte, il m'arriva une disgrace par la perte d'un ballot, dans lequel j'avois mis une partie de mon linge, & un habit de *Mariuccia*, tout neuf & complet depuis la tête jusqu'aux piez, jusqu'à une chemise assez jolie, qu'elle-même s'étoit faite, pour la porter dans le vaisseau, avec une bourse de cinquante *Zecquins* en monoïe d'argent, que j'avois mis à part pour nôtre dépense dans le vaisseau, pour n'être point obligé d'ouvrir à toute heure mes cofres. Je perdis aussi, ce que je regrette davantage, l'écritoire que j'avois portée de *Rome* par tous mes voïages, qui étoit une petite laïette, faite au-dehors en forme d'un gros livre, qui se lioit avec des cordons d'or & de soïe incarnate, & se fermoit à clef. Dedans il y avoit divers pa-

Mariuccia travestie en homme, pour s'embarquer.

Perte que fit l'Auteur à son embarquement.

papiers & mémoires, de ceux que j'avois plus à la main, & dont j'avois besoin sur mer pour m'entretenir dans mon voïage, & pour achever quelques ouvrages. Il y avoit entr'autres plusieurs belles remarques des choses que j'avois aprises de la bouche de ma chere *Maani*, & une main entiére d'écriture que je gardois chérement, & dont j'estime la perte irréparable, n'en aïant point d'autre copie, ni assez de mémoire pour les rédiger par ordre comme elles étoient. Quoique Messieurs les Anglois aïent aporté toute la diligence possible, tant sur terre que dans les vaisseaux pour les trouver, ils ont perdu leur peine & moi l'espérance de pouvoir jamais les récouvrer. Enfin, nous voilà embarquez à une heure de nuit,& un peu plus,dans un Navire nommé *Vubali*, qui en langue *Angloise* signifie une *Baleine*, dont le Seigneur *Nicolas Woodcock*, comme on le prononce en Anglois, homme de bonne mine, & de plus bon soldat de mer & Cataine, comme il est Vice-Amiral de toute cette armée, qui nous a fait & nous fait tous les jours mille politesses, nous aïant donné sa grande chambre de la poupe pour nous loger, avec cette belle & spatieuse galerie au-dehors,& deux petites chambres à côté,l'une pour les nécessitez du ménage, qui est assez commode & bien ajustée; & l'autre pour *Mariuccia*, où elle pourra se retirer quand elle voudra. Vous devez savoir, que les Anglois de ces quartiers, comme ils ne reçoivent point de charges dans leurs vaisseaux, qu'autant qu'ils en peuvent mettre à couvert, pour avoir leur

artillerie & leur place-d'armes plus libre, afin de combattre dans les ocasions, & de faire les autres fonctions de la marine, avec plus de facilité & sans aucun embarras; de même ils ne reçoivent dans leurs vaisseaux aucuns passagers pour le naulage, & ne se chargent jamais des marchandises d'autrui, non pas même d'aucun des leurs en particulier; mais seulement de celles qui sont à toute la *Compagnie* des *Indes* en commun, qui est la Dame & la Maîtresse de tout, & les Anglois qui naviguent sont ses Oficiers par provision, sans qu'ils aïent l'autorité de faire aucun trafic pour eux-mêmes en leur particulier. Delà vient qu'ils ne reçoivent point de passagers, sinon fort rarement, encor sont-ce des personnes qui leur sont confidentes, & pour qui ils ont une amitié particuliére. Et à ceux-là ils ne permettent jamais de faire aucune provision de bouche; mais par une libéralité généreuse, ils les traitent & les nourrissent amplement, sans qu'ils soient en peine de faire leur cuisine; & tout cela aux dépens, non pas du Capitaine, ni des autres Oficiers du vaisseau, mais de la Compagnie, qui fait tout cela d'une maniere fort noble. J'aprends que les Hollandois qui font le voïage des Indes, font la même chose dans leurs vaisseaux, que les Anglois nous ont fait, avec qui j'ai été contraint de me mettre, pour n'avoir pû faire autrement. Mais comme je suis dans l'impuissance de rendre le réciproque à Messieurs de la Compagnie, je demeurerai leur obligé toute ma vie; & aussi-tôt, que nous aurons atrapé la terre, je ne manque-

La Compagnie d'Angleterre se comporte généreusement & civilement sur mer.

rai

rai pas de régaler magnifiquement les Capitaines & les autres Oficiers pour les bontez que j'ai reçûës d'eux en cette ocasion. De tous les serviteurs que j'avois, il ne s'est embarqué avec moi que mon *Filleul Cacciatur Persan*: parce que *Jean Robeh Chaldéen*, que j'avois pris à *Sciraz* il y a déja long-tems, & qui m'avoit toûjours servi depuis, quoiqu'il m'eût promis de venir avec nous aux *Indes*, & en quelque lieu que nous eussions voulu, quand nous fûmes à *Combru*, soit qu'il eut regret de quiter sa Patrie, ou qu'il eut reçû quelques déplaisir de *Cacciatur*, me demanda permission de demeurer avec les Anglois, pour s'en aller avec eux à *Hispahan* servir nos Religieux. Je le laissai donc là, & plusieurs autres du païs, que j'avois pris à mon service en divers tems & en divers lieux, à mesure que j'y faisois quelque demeure permanente. L'on n'a pas besoin d'un grand nombre de serviteurs dans les vaisseaux, & si Dieu me fait la grace de me conduire jusqu'aux *Indes*, nous ne manquerons pas de gens pour rétablir notre famille.

Dès-lors que je fus une fois embarqué, & que j'eus mis ordre à mes afaires, me voïant en repos, j'emploïai les deux jours qui me restoient à vous écrire la presente; & le jour d'hier, que je l'avois continuée jusqu'au point où je finis, les Anglois de *Combru* vinrent à bord à nos vaisseaux & passérent tout le jour dans celui de l'*Amiral*, ou Capitaine Général de l'Escadre, nommé le Capitaine *Jean*, & en leur langue *John Haall*, où tous les autres Capi-

taines allérent lui rendre visite, & traiter avec lui de leurs afaires. Et moi aussi j'allai le même jour de grand matin avec le Capitaine de mon vaisseau saluer tous ces Messieurs dans la Capitainesse, où après avoir demeuré quelque-tems, ils passérent avec nous dans le vaisseau de la *Baleine*, où nous dînâmes tous ensemble. Le reste du jour se passa à donner les ordres nécessaires pour nôtre départ, & à écrire & cacheter diverses lettres pour *Surat*. Le soir l'*Amiral* & le Capitaine d'un des vaisseaux qui demeuroit à l'ancre soupérent avec nous. Après cela, les commissions nous aïans été délivrées pour partir, quand nous voudrions & aussi-tôt que le vent seroit favorable, aïans pris congé l'un de l'autre, ceux de *Combru* se retirérent à terre, où l'on atendoit le même soir le reste de l'armée du *Chan de Sciraz*, & nous restâmes dans le vaisseau préparez à faire voile. Je leur confie cette lettre, & je vous donne ici les derniers *adieux* de la *Perse*, & à tous nos amis de l'*Italie*, à qui je n'écrirai plus devant que je sois arrivé dans les *Indes*.

Du Vaisseau de la Baleine,
le 18. *Janvier* 1623.

VOYA-

VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ AUX INDES.

****

LETTRE I. DE SURAT.

L'exactitude de l'Auteur dans la description qu'il fait en cette Lettre I. comme dans tout le reste de cet Ouvrage, de l'intrigue de la Cour du grand Mogol, des mœurs des Indiens, de leurs superstitions, de leurs diférentes sectes, & de cent autres curiositez qui charmeront les lecteurs, fera avoüer à ceux qui en ont d'ailleurs quelques idées, que personne jusqu'à present n'en a écrit avec plus de connoissance ni de jugement que lui; & son mérite, qui lui a aquis l'estime des Nations qu'il a parcouruës, ne nous en doit pas moins inspirer à son égard, pour donner toute la créance dont nous seront capables, à ce qu'il avance ici des circonstances curieuses de son vöiage de Perse à Surat, dont il fait part au Sieur Mario Schipano son intime ami.

ONSIEUR,

J'AI toûjours eu un si grand soin de vous donner de mes nouvelles, que même au

commencement de cette année 1623. Sur le point d'abandonner la Perse, je vous écrivis la derniére fois du Vaisseau de la Baleine, dans lequel je m'étois alors embarqué, sans pourtant avoir encore levé l'ancre pour faire ce trajet. Mais à present que j'ai croisé les mers, que j'ai déja parcouru l'Ocean, que je suis arrivé dans ces fameuses contrées de l'Inde, & dont à present même une grande partie ne m'est pas inconnuë, j'ai crû que je ne devois pas négliger l'ocasion de ce même Vaisseau qui m'a porté en ce païs, & qui ne tardera pas encor long-tems à faire voile du côté de *Mucha* dans le Golphe Arabique. Je mets la main à la plume, d'autant plus volontiers, qu'un Gentilhomme Allemand de mes amis, qui s'y doit embarquer, dans le dessein de se rendre de-là dans l'Ethiopie, pour y satisfaire sa curiosité, m'a donné sa parole qu'il veilleroit incessâment sur les moïens de faire tenir en Italie cette Lettre, que je lui ai confiée, peut-être de quelqu'un des Ports de la Mer Rouge, ou par la route du Caire, ou par quelqu'autre intrigue que ce soit. Sur-tout elle vous informera parfaitement de mes avantures, & des choses curieuses qui ont servi jusqu'à present d'entretien à mon esprit, qui soûpire incessâment après de semblables emplois.

Embarquement de l'Auteur.

Le jeudi 19. Janvier, après avoir pourvû à toutes les choses nécessaires à nôtre embarquement, & pour un voïage de cette conséquence; après, dis-je, avoir fait tirer quelques volées de canon, selon la coutume en de semblables ocasions, nous commençâmes

çâmes insensiblement à dégager les voiles, balançant cependant agréablement sur les ondes, en atendant la chaloupe du vaisseau qui étoit encor à terre; desorte qu'incontinent après qu'elle se fut renduë à nôtre bord, nous donnâmes toutes nos voiles au vent, & quoiqu'il fût fort médiocre, nous prîmes nôtre cours entre les Isles d'*Ormus* & de *Kesem*, passant derriére *Ormus*, du côté d'Arabie, parce qu'ordinairement les eaux sont basses du côté de la Perse, & qu'il n'y avoit pas de sûreté pour de gros vaisseaux comme les nôtres, qui auroient sans doute donné contre terre. Nous étions seulement deux Navires Anglois, qui entreprenions de compagnie ce voïage, le premier se nommoit la Baleine, dans lequel je m'étois embarqué, & où le Capitaine *Nicolas Woodcock* commandoit, comme il me souvient de vous en avoir écrit dans ma précédente; & l'autre, le Dauphin, dont Maître Mathieu Willes étoit le Capitaine. Sur le midi, le calme nous aïant arrêtez à la vuë de *Larek*, nous moüillâmes sans baisser les voiles, & en même-tems nôtre Capitaine envoïa sa grande chaloupe à terre vers *Larek*, avec deux lévriers, dont les Anglois de *Combru* lui avoient fait present, pour se divertir quelquefois à la chasse; & vers le soir nous levâmes l'ancre. Mais quoique le vent se fût un peu augmenté, nous ramenâmes les voiles, & demeurâmes là en atendant le retour de la chaloupe, faisant même quelque décharge de nôtre mousquéterie, afin de lui faire connoître l'endroit où nous étions; parce que comme il étoit déja nuit,

Isle de Larek dangereuse, à cause des Pirates qui s'y retirent.

& que nous n'avions eu aucune nouvelle de nos gens, nous apréhendions qu'il ne leur fut arrivé quelqu'accident, à cause que *Larek* est ordinairement rempli d'une infinité de ces voleurs Arabes, qui se nomment *Noutek*, qui piratent incessament sur cette mer, & qui se retirent bien souvent dans cette Isle.

A la fin cependant la chaloupe se rendit heureusement à nous, chargée de gibier & de quantité de chévreaux, de maniére qu'aïant entiérement déploïé les voiles, nous nous abandonnâmes volontiers au gré du vent, lequel, quoiqu'il ne nous fût pas fort favorable pour la route que nous tenions, s'augmentoit néamoins peu-à-peu. Ainsi noûs n'avancions qu'en serpentant, des côtes de l'Arabie à celles de Perse. Le samedi au matin, à la pointe du jour, côtoïant toujours la terre-ferme d'Arabie, nous découvrîmes trois petites Isles, fort proches l'une de l'autre, qui joignant un Cap, duquel, non plus que des Isles, il me fut presque impossible d'écrire correctement le nom, parce qu'il est même inconnu à ceux du païs; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les Cartes Géographiques sont tellement défectueuses, dans le debit qu'elles nous fournissent d'une infinité de noms de ces contrées, puisque de tous ceux qui les habitent, il s'en trouve rarement, à cause de l'ignorance de ce peuple & du peu de commerce qu'il a, qui les sachent, & qui les prononcent directement & comme il faut.

D'où naissent les défauts des Cartes Géographiques.

Le Dimanche nous décendîmes de nôtre vaisseau dans la chaloupe, & fûmes nous diver-

divertir dans celui du Dauphin, qui venoit de compagnie avec nous, dont le Capitaine nous régala superbement le matin & le soir. Cependant nous avions le vent en poupe: desorte que voguant en droite ligne par le milieu du Golfe, nous découvrîmes en même-tems les deux terres de l'Arabie-heureuse & de la Perse. Nous aperçûmes en celle-là, au milieu d'une plaine de sable, une certaine fameuse pierre blanche fort élevée, qui paroissoit comme une petite montagne qu'on auroit pris plaisir à former. Nous doublâmes le Cap, qu'ils apellent en Persan *Combarik*; c'est-à-dire, sable délié, & la nuit suivante nous laissâmes derriére nous la pointe de *Giasck*. Le lundi nous nous rençontrâmes en même-tems, le Capitaine & moi, sur la galerie de nôtre vaisseau, & y demeurâmes en conversation sur de différents sujets que cét agréable aspect de la mer nous fournissoit incessament: & par ocasion il me montra un morceau de corne qu'il trouva, à ce qu'il me dit, en l'an 1611. dans une contrée Septentrionale que l'on nomme *Groenland*, & qui est à soixante-six degrez d'élevation où il se rendit alors. Il me racontoit qu'il trouva en terre-ferme cette corne, qui devoit être sans doute de quelqu'animal qui l'y avoit laissée; que cette corne dans son entier étoit de cinq ou six piez de long, & que le bas de sa tige, où consistoit sa principale grosseur, n'avoit pas moins de six doigts de tour. Le morceau qu'il me montra, parce que la corne fut divisée, & que l'on en vendit les morceaux en divers endroits, étoit presque long d'une palme, & gros-

Un Capitaine Anglois a le premier découvert cette contrée de Groenland.

se de telle façon, que les deux premiers doigts de la main; savoir, l'index & le pouce, le pouvoient embrasser. Il étoit blanc, tirant un peu sur l'ivoire quand il est suranné, vide par-dedans & uni; mais par-dehors en forme de limaçon. Il ne vit pas l'animal, & ne me pût dire si cette corne étoit d'un animal terrestre, ou de quelque monstre marin; parce que dans le lieu où il l'a trouva, on la pouvoit aussi-tôt attribuer à l'un qu'à l'autre. Mais il se persuadoit qu'elle étoit d'une Licorne, tant à cause de l'expérience qu'on fit de ses vertus spécifiques contre le venin, qui le témoignoit sufisament, que parce que les marques avoient assez de raport à celles dont les Auteurs, qui traitent de la corne de Licorne, font mention. Mais c'est dont je ne conviens pas avec lui, après Pline, qui assure que la Licorne, que les Grecs apellent μονοκέρωτα, est noire, & non pas blanche. Le Capitaine *Woodcock* ajoûtoit, que l'on croïoit communément qu'il se trouvoit des Licornes en de certaines contrées de l'Amérique Septentrionale, fort peu éloignées de celle de *Groenland*. Desorte qu'il n'est pas incroïable qu'il ne s'en rencontre dans le *Groenland* même, qui n'est pas éloigné de ces quartiers-là, vû que l'on ne convient pas encor si on lui doit donner le nom d'Isle ou de Continent; & que plusieurs de ces animaux ne s'y rendent quelquefois de l'Amérique, s'il est vrai que *Groenland* ne soit pas une Isle.

La corne de Licorne a des vertus spécifiques contre le venin.

Lib. 8. c. 2.

Le nom de *Groenland*, selon l'idiôme Anglois, signifie terre verte; & conformément à nôtre prononciation Italienne, on dé-

dévroit écrire *Grinland*, parce que les Anglois prononcent ordinairement les deux E, de la même façon que nous prononçons l'I. Cette terre n'est connuë que depuis un tems, & le premier Chrétien qui la découvrit ce fut ce Capitaine *Woodcock*, qui s'y rendit l'année que je vous ai marquée ci-dessus, & qui lui donna le nom de *Groenland*, à cause qu'il trouva cette place toute verte & couverte de belles herbes, quoiqu'elles soient toûjours chargées de néges, sous lesquelles pourtant les herbes se conservent pour la nourriture des animaux, qui savent fort bien en écarter la nége lorsqu'ils veulent paître, à la diférence des autres contrées Septentrionales qui l'environnent, qui ne produisent point d'herbes, & où les Ours blancs & les Loups qui y font leur retraite, ne vivent que de Baleines mortes, & d'autres choses semblables. Il me dit qu'à present il y avoit grand commerce en ce païs; que tous les ans plusieurs Anglois s'y rendoient, qu'ils y pêchoient une infinité de Baleines; & quelquefois de si prodigieuses, que la largeur de leur gueule, quand elles l'ouvrent, est de trois brasses, ou d'autant de pas Geométriques; parce que, selon eux, chaque brasse est de six piez. Les Anglois font de l'huile de ces Baleines & ne se servent pour cela que de la graisse de leur ventre; & ils en tirent une si grande quantité, que d'une Baleine seule ils remplissent dix-neuf, vingt, & vingt-un tonneaux d'huile, dont chacun vaut deux des nôtres.

Baleines d'une prodigieuse grosseur.

Le païs de *Groenland*, selon ce Capitaine Nicolas qui le parcourut, depuis les 66.

de-

Situation de Groenland.
degrez jusqu'à soixante & huit & demi seulement, à cause des grands froids qui ne lui permirent pas de passer plus avant, n'étoit pas habité. Il n'y rencontra personne; mais simplement des animaux, & du gibier de plusieurs sortes. La Compagnie des Marchands d'Angleterre se saisit de la corne qu'il y trouva, parce que les Capitaines des vaisseaux sont à ses gages; desorte qu'outre ce dont ils sont convenus, ils ne peuvent pas espérer d'autre avantage de leurs voïages; ainsi quelque gain qu'ils fassent, & quoi que ce soit qu'ils trouvent, pouvû qu'ils ne le cachent pas, & qu'il soit connu, tout ap..tient à la Compagnie qui lui a donné la commission.

Cette corne donc étant encore entiére, fut envoïée à *Constantinoble* pour en tirer de l'argent, & là on en voulut donner deux mille francs de la monoïe du païs: où vous remarquerez, à ce qu'il me dit, que chaque livre vaut quatre piastres de celle d'Espagne, qui monte à trois écus & demi ou environ de la monoïe de *Rome*. Mais la Compagnie d'Angleterre, qui espéroit d'en tirer davantage ailleurs, ne la voulut pas laisser à Constantinople, & aima mieux la faire passer en *Moscovie*, où on leur en fit presque les mêmes ofres, sans pourtant l'avoir voulu donner à ce prix-là; desorte qu'ils furent contraints de la raporter à *Constantinople*, où ils ne trouvérent pas ce qu'ils en avoient refusé, non pas même qui en voulût donner que beaucoup audessous de ce que l'on en avoit ofert auparavant. Alors ils se persuadérent qu'elle se vendroit mieux par morceaux que toute

Corne de Licorne estimée.

en,

entiére, parce qu'il se trouveroit peu de personnes qui en voudroient faire la dépense. De maniére qu'ils la divisérent en plusieurs morceaux, & de cette façon elle fut venduë en divers endroits. Mais après tous les soins qu'ils se donnérent sur ce sujet, ils n'en purent jamais tirer que douze cens livres de leur monoïe; & par ce moïen la Compagnie en donna un morceau au Capitaine qui l'avoit trouvée & qui étoit celui-là même qu'il me montra.

Le vingt-cinquiéme de Janvier, cinglans en haute mer avec la prouë à un quart de vent de sud-est vers le Levant, & à quelque distance, comme je croi, de la contrée de *Macran*, qui fait partie, ou de l'ancienne *Caramanie*, ou de la *Gedrosie*: & qui, sous l'Empire d'un Prince particulier qui y commande, & dont il me souvient de vous avoir entretenu il y a quelque tems sur le sujet des afaires de Perse, s'étend du côté de la mer, entre le Roïaume du *Sophi* & celui du *Mogol*, nous découvrîmes trois ou quatre vaisseaux, comme des Frégates ou Galiotes, que nous perdîmes de vuë sur le soir. Ce même jour-là, & celui qui le précéda, nous vîmes pour la premiere fois dans la mer une quantité de certaines choses qui avoient beaucoup de raport à des Serpens, ou plûtôt des poissons, sous la forme de Serpens, comme de grandes Anguilles, longs & arondis de la même façon, & qui selon le mouvement & l'agitation de l'eau, sembloient aller en serpentant dans la mer de même que les couleuvres. Je m'en informai à quelques personnes intelligentes, qui me dirent que

Situation de la contrée de Macran.

ce

ce que j'avois vû, n'étoit aucune chose qui eut vie; mais seulement une certaine sorte d'excrément de la mer, qui n'avoit d'autre mouvement dans l'eau que celui que les ondes de la mer agitée lui donnoient, quoiqu'il semblât d'ailleurs, à cause de la vitesse du vaisseau, qu'ils prissent une route contraire à la nôtre, les voïans toujours demeurer derriére: & ils m'assurérent, que plus nous aprocherions de l'*Inde*, plus nous en verrions.

Excremens de la mer, semblables à des poissons.

Le lendemain sur le soir, nôtre Capitaine qui paroissoit de plus belle humeur qu'à l'ordinaire, à cause que le matin, pour régaler le Capitaine du Dauphin que l'on avoit invité à dîner en nôtre vaisseau, il se fit quelque épanchement de vin à sa santé, se joignit à moi après le souper, selon sa coutume, & m'entretint fort particuliérement de leurs afaires d'*Ormus*. Enfin il m'assura que l'on étoit sur le point de faire la paix avec les Persans; & que s'ils faisoient restitution aux Anglois de la forteresse d'*Ormus*, avec la moitié de la Ferme des entrées des droits de la Doüane & des Traites Foraines, conformément aux propositions qu'ils en avoient faites dès le commencement; les Anglois s'obligeoient, de leur côté, de peupler *Ormus*, de rétablir le commerce comme auparavant, & qu'il seroit incessament ouvert, & tout-à-fait libre avec la Perse; & que pour se précautionner sur cette mer contre les insultes des Portugais & des autres ennemis, ils promettoient de tenir toujours quatre vaisseaux de guerre bien équipez à la rade & sur les avenuës d'*Ormus*. Que s'ils convenoient ensemble

de

de ces propositions, les Anglois tireroient d'Angleterre quantité de familles entiéres, avec les femmes & les enfans, pour demeurer dans *Ormus*, comme faisoient autrefois les Portugais: & qu'alors ils déclareroient la guerre aux Portugais à *Mascat*, & en quelqu'autre endroit que ce fut, où la néceffité l'exigeroit. Que si on ne leur acordoit pas ce qu'ils demandoient, ils étoient résolus de ne plus faire la guerre aux Portugais, & qu'ils ne se mettroient pas fort en peine du commerce avec la Perse. Mais que si tous ces Traitez en question avoient lieu, & que cette union subsistât, sans doute la Religion Catholique en souffriroit infiniment, & ce seroit ôter pour jamais l'espérance aux Portugais de recouvrer *Ormus* & de s'en rendre les maîtres; & qu'au contraire, tout ce qu'ils possédoient là aux environs étoit en grand danger & à deux doigts de sa perte.

Sur le sujet de la Ville & Forteresse d'Ormus.

Le Capitaine *Woodcock* ajoûtoit, qu'*Imanculi Beig* qui étoit Général de l'armée des Persans pendant ces derniéres guerres, & avec lequel les Anglois avoient conféré de cette afaire dans *Combru* penchoit fort de leur côté; mais qu'il ignoroit ce que feroit le *Chan* de *Siraz*, & le Roi qui y avoit le plus d'intérêt. D'un côté, je sai que les Persans étoient fort résolus de se rendre maîtres d'*Ormus*, & de se le conserver, dans la pensée qu'ils avoient qu'ils ne tiroient pas grand avantage après de si grands préparatifs de guerre, qui leur avoient coûté infiniment, & tant de gens qu'ils y avoient perdus de n'en posséder que la moitié, & encor moins de la moi-

tié,

tié, si on en retranchoit la Forteresse, sur laquelle les Anglois formoient incessament des desseins. Desorte que les Persans n'y paroîtroient que comme le Roi d'*Ormus* étoit avec les Portugais, & rien davantage. Ils disoient encor, qu'ils croïoient avoir fait peu de choses, & peut-être très-mal, quand même ils n'auroient pas fait de plus grands progrès d'avoir seulement changé dans *Ormus* les Portugais pour les Anglois, & des Chrétiens pour des Chrétiens. Vû que par un semblable traitéon pouvoit espérer que les Portugais même, après la perte d'*Ormus*, s'acorderoient peut-être avec les Persans, puisqu'on n'y hazardoit rien, & qu'ils auroient acordé aux Persans ce dont le Roi d'*Ormus*, Mahométan comme eux étoit en possession. Et pour ce qui regarde le Persan, il est indubitable que l'amitié & l'union des Portugais lui seroit d'un grand avantage, à cause des Provinces qu'ils possédent dans les Indes, d'où ils pourroient, avec beaucoup plus de facilité & plus de raison, entretenir le commerce avec la Perse. Mais que de l'autre côté, l'état present des Portugais abatus & humiliez, les Anglois au moins plus favorisez de la fortune, & avec plus de courage, quoiqu'inférieurs en nombre, & des preuves évidentes qu'*Ormus* ne se repeuplera jamais, & que le commerce ne s'y rétablira plus, à moins que quelque Colonie d'Européens, puissans en vaisseaux sur la mer ne s'y établisse, choses qui manquent entiérement chez les Persans, qui n'ont ni Pilotes parmi eux ni de bois en leur païs, principalement sur cette mer, pour construire des vaisseaux.

Les Persans n'ont ni Pilotes ni de

Ou-

Outre cela le dommage que la Perse recevra de la cessation sans profit de ce commerce : la dépense qui se fera incessament pour la conservation de la Forteresse d'*Ormus*, & en danger de la perdre à toute heure, si les Anglois n'en gardent les avenuës sur la mer, avec bon nombre de vaisseaux, & qu'ils ne se joignent aux Persans pour la défendre & d'autres semblables raisons, pourroient peut-être porter le Roi à acorder aux Anglois ce qu'ils demandent. Ce Prince d'ailleurs est satisfait & glorieux d'avoir laissé des preuves à la postérité de sa puissance & de son courage ; & aux Portugais, ses ennemis, des marques de sa colére ; parce qu'il ne seroit pas homme à leur rien donner par force, mais librement & volontairement. Et je m'assûre que sans d'autre réfléxion, il leur laisseroit franchement cette Forteresse & leur en feroit un present ; parce que de se la conserver dans l'état qu'elle est à present, non-seulement il n'en tireroit aucun avantage, mais même elle lui seroit préjudiciable.

boispour la construction des vaisseaux.

Peut-être aussi que, comme il se considére victorieux, chargé des dépoüilles de l'ennemi, par la chasse qu'il a donnée aux Portugais, avec le secours que les Anglois lui ont acordé, il croiroit qu'il lui seroit aussi facile d'écarter les mêmes Anglois d'*Ormus*, ou par le secours de quelqu'autres qu'il solliciteroit, ou peut-être avec ses seules troupes, lorsqu'ils manqueroient de respect envers lui. Néamoins parce que tous ces traitez avec le Persan se sont faits de la part de la Compagnie des Marchands, que c'est elle qui a fourni aux frais de cette guer-

guerre, qui l'a déclarée, & non pas le Roi d'Angleterre, & que l'on ne sait pas encor si leur Roi aprouvera cette action, & s'il voudra qu'on la pousse à bout; on atend avec impatience, afin qu'un chacun prenne ses mesures, outre le consentement du Roi de Perse, l'agrément du Roi d'Angleterre. Mais pour moi, je croi que tous ces démêlez & toutes ces intrigues, très-préjudiciables aux Catholiques, ne subsisteront pas long-tems, & que le Roi d'Angleterre, bien loin d'y donner les mains, défendra peut-être à ses sujets de passer outre. Parce que nous savons très bien qu'il est homme pacifique, & grand ennemi de la division & de toute sorte de guerre, principalement contre le Roi d'Espagne, dont il semble qu'il craigne & révére le pouvoir; & d'autant plus, si le mariage s'éfectuë entre ces deux Couronnes, ou aumoins si on le conclut de la façon qu'on se le propose, & si on acorde le diférend de l'Electeur Palatin Fréderic V. en Allemagne, en faveur duquel, parce qu'il a ruïné ses afaires, (*) le Roi d'Angleterre son Beaupere a plus de sujet de paroître en qualité de supliant & d'implorer la miséricorde, que de faire de nouvelles querelles. Desorte que j'ai sujet de dire que l'acommodement des afaires d'Or-

(*) Ce Prince qui avoit été élu Roi de Bohéme en 1619. par une partie des Seigneurs de ce Roïaume, en concurrence avec l'Archiduc Mathias d'Autriche, depuis Empereur, fut mis au Ban de l'Empire, pris prisonnier à la bataille de Prague, dépouillé de son Electorat, dont le Duc de Baviére son cousin, & Général de l'armée de Mathias, fut revêtu.

d'*Ormus* dépend absolument de celui des diférends de l'*Europe*.

Nous commençâmes cependant à trouver la mer fort enflée aussi-tôt après nous être entiérement dégagez du Détroit ou du Golfe Persique, & nous être rendus en cette pleine mer, que les Anciens ont nommée *Mer Rouge*, & nos Géographes Ocean Méridional, non-seulement au-delà du Cap de *Giasck* de la Perse, mais encor de celui de l'Arabie, que les Portugais apelent ordinairement *Rosalgate*, comme il est marqué dans les Cartes Géographiques; mais que l'on doit nommer proprement *Rasel had*, qui signifie en langue Arabe, le Cap de la fin, ou du Cousin, à cause qu'il est le dernier & le plus réculé de ce païs, & qu'il avance le plus dans la mer, de même que celui de Galice dans nôtre Europe, que nos Géographes ont nommé par cette même raison le Cap *Finis terræ*.

Navigation du Sieur della Vallé sur l'Ocean Méridional.

Le samedi vingt-huitiéme de Janvier à midi, selon nôtre coutume, nous obsérvâmes la hauteur du Soleil. Et après la soustraction nécessaire des degrez, conformément à la déclinaison australe de ce même jour, nous nous trouvâmes à 23. degrez & cinq minutes de la ligne vers le Septentrion, d'où je jugeai que nous avions passé le Tropique du Cancer de vingt-six minutes & demie, selon l'opinion des Modernes, qui constituent la plus grande déclinaison du soleil aux Tropiques à vingt-trois degrez & trente-une minutes & demie de la ligne Equinoxiale. Cependant nous étions acompagnez d'un vent favorable, quoique violent sur cette mer, non pas

Il passe le Tropique du Cancer.

pas irritée, mais un peu agitée: & chaque jour immanquablement nous observions la hauteur du soleil à midi précisément; non-seulement les Pilotes, selon leur coûtume dans tous les vaisseaux, mais encor le Capitaine, qui possédoit parfaitement toutes ces belles connoissances de la Marine, & qui s'aquitoit exactement de tous les exercices de cét art. Mais ce qui me plaisoit davantage, & ce que j'estimois loüable & digne d'être imité, c'est que tous les jours à la même heure, vingt & trente personnes du métier, tant matelots, que maîtres, garçons, jeunes gens & de toutes les sortes, montoient sur le tillac pour faire la même observation, les uns avec des Astrolabes, & les autres avec d'autres instrumens dont les Pilotes ont acoutumé de se servir sur la mer; & particuliérement d'un, qu'un certain *David* avoit inventé depuis peu de tems, à ce qu'ils me dirent, & auquel il avoit donné son nom *David Stoff*, qui signifie, selon l'idiôme Anglois, le bâton de David. Cét instrument est composé de deux triangles, unis ensemble par l'extrémité, dont l'un est plus long que l'autre avec leurs bases, en forme de demi cercle d'un même côté; & entre les deux, il y a dans le cercle de leurs bases un quart parfait de 90. degrez. Mais où le plus petit triangle qui a les angles plus obtus à l'endroit où il se termine le plus près de la pointe, comprend dans le cercle de sa base 60. degrez, divisez de dix en dix, selon l'ordinaire, qui forment les deux tiers du quart; l'autre, qui est le plus long dont les angles sont plus aigus, & qui forme par le bas un cercle plus am-

Description d'un instrument pour prendre les hauteurs du soleil sur la mer.

ample, n'en comprend que trente, qui sont le complement du quart de quatre-vingt-dix. De maniére que le triangle qui est le plus long, contient la moitié moins de degrez que le plus court: & celui qui voudroit que les degrez fussent encor plus sensibles & plus larges, afin de les diviser plus facilement en minutes, en peut venir à bout sans se donner beaucoup de peine, parce que le plus petit triangle comprend soixante-dix degrez dans l'espace de son cercle, & que le plus grand par conséquent ne peut en avoir que vingt, pour le complément du quart de quatre-vingt-dix.

Par cette sorte de division, les degrez du plus long triangle deviennent si sensibles & si larges, qu'ils peuvent être facilement divisez en minutes: circonstance pourtant très-remarquable & de la derniére importance. Cét instrument a aussi deux pinules; c'est-à-dire, que chaque triangle en a une dont on se peut servir indiferament, de-sorte que par celle du plus long triangle, on observe exactement la superficie & l'étenduë de l'orizon; & par l'autre du plus petit triangle, l'élevation du soleil sur le même orizon. Avec cét avantage, que comme l'ouverture des pinules est fort large, il n'est rien de plus commode sur la mer pour en faire promtement l'opération, quoique les vaisseaux soient ordinairement agitez sur les flots, principalement lorsque la mer est irritée; parce qu'en de semblables ocasions si l'ouverture des pinules étoit si petite, on ne pourroit découvrir quoique ce soit que très-dificilement. C'étoit donc avec cét instrument, & plusieurs autres semblables, Les Anglois sont fort

que

expérimentez sur la mer.

que nos Anglois faisoient tous les jours leurs observations. Ceux qui n'en savoient pas l'usage, s'en faisoient instruire; & si quelqu'un manquoit au calcul, ou en quelqu'autre circonstance, on lui faisoit connoître son erreur par des raisons sensibles, afin qu'une autrefois il ne s'y trompât plus. Sur les dificultez qui se presentoient, on consultoit librement ceux qui avoient le plus d'expérience; on révéroit leurs décisions comme autant de veritez; & à la fin, confrontant toutes ces observations ensemble, le Pilote & le Capitaine donnoient leurs résolutions, & jugeoient de tout, après plusieurs réfléxions sur les sentimens des uns & des autres. De maniére que de cette façon, nous ne pouvions manquer de tenir la route que nous nous étions proposée; & delà vient aussi que la navigation des Anglois est presque toujours heureuse, & que les entreprises qu'ils font sur la mer leur sont ordinairement favorables.

Les Portugais n'enseignent pas volontiers ce qu'ils savent.

Je sai par ma propre expérience que les Portugais n'en usent pas de la sorte sur la mer. Parce que les Pilotes jaloux extrémement des lumiéres & des connoissances qu'ils possédent, selon la coutume de leur Nation, veulent être seuls pour exécuter leurs opérations, & ne s'y apliquent même le plus souvent que dans le particulier, sans se communiquer à qui que ce soit, & sans être vûs de personne. Cela est si véritable, que si quelqu'autre personne, par divertissement ou autrement, étoit d'humeur à vouloir prendre la hauteur du soleil, ou à consulter la Carte ou la Boussole, ou faire quelque chose qui regardât la conduite

duite du vaiſſeau pour connoître la route, ſans doute elle deviendroit auſſi-tôt ennemie du Pilote. Il ne lui permétroit jamais d'achever l'expérience qu'elle en voudroit faire ; parce qu'ils ne peuvent ſoufrir que perſonne s'ingére des choſes qui concernent leur charge & qui ſont principalement de leur dépendance. Voilà pourquoi ils ont ſi peu de gens parmi eux, qui ſoient parfaitement inſtruits des particularitez de la navigation ; vû que comme je vous ai dit, ils n'ont perſonne dont ils puiſſent tirer quelque lumiére, & que les plus intelligens au fait de la marine n'y ſont pas fort habiles ; parce que quant à la pratique, ils n'en conférent jamais, & qu'ils n'étudient que très-peu la théorie. Et c'eſt la raiſon pour laquelle ils perdent ſi ſouvent des vaiſſeaux, au grand préjudice & des particuliers & du Roïaume. Mais ce qui eſt de plus facheux, c'eſt que ſouvent l'on n'en attribuë pas moins la perte à leur ignorance qu'à leur malice ; depuis que les Pilotes Portugais ont introduit cette coûtume ſur le point de faire voïage, de prendre dans Liſbone autant d'argent à intérêt qu'ils en peuvent trouver afin d'en trafiquer, & aux riſques des mêmes vaiſſeaux qu'ils conduiſent. Car lorſque ſur la route il leur arrive quelque diſgrace, non-ſeulement ils ne l'évitent pas, comme ſouvent ils le pourroient faire ; mais s'ils ſont mal intentionnez, ils font volontairement périr les vaiſſeaux, ou ſur les côtes d'Afrique ou ailleurs. Parce que quoique ſouvent les paſſagers ſe ſauvent, & que l'on garantiſſe du naufrage les armes & les marchan-

Les Pilotes Portugais ne ſont pas fidéles.

dises, principalement les plus précieuses, il est impossible néamoins que quelquefois il n'en périsse beaucoup & qu'ils ne soient réduits à d'extrêmes miséres. Et tout cela seulement, afin que le naufrage leur procure le moïen de demeurer-là, avec des sommes d'argent qu'ils ont prises à intérêt, & que par cette raison ils ne transportent pas avec eux pour trafiquer; mais qu'ils laissent en Portugal pour faire subsister leurs maisons & les enrichir aux dépens des familles qu'ils ruinent. Cette conduite pourtant est très-pernicieuse, & selon moi elle dévroit être punie avec beaucoup de sévérité. Mais les Portugais, comme ils n'ont pas à present de Roi en leur païs, qui voïe & qui connoisse l'état de leurs afaires, & que la conduite de leur Roïaume dépend de Madrid, où peut-être ceux qui en ont l'administration ont plus d'égard aux intérêts particuliers qu'aux publics, ou enfin par quelqu'autre malheur qu'ils ne peuvent éviter, ils ne remédient pas, ou plutôt ils ne peuvent pas s'oposer à une infinité de desordres, dont ils sont presque acablez.

Il est très-dangereux de voïager avec eux.

Les Anglois sont adroits sur la mer.

Les Anglois, au contraire, & les autres Nations de l'Europe qui parcourent l'Ocean, sont grands observateurs des ordres qu'on leur prescrit, & de ce qui concerne la bonne conduite de leurs vaisseaux; & parce qu'ils sont parfaitement bien instruits de toutes les subtilitez de leur art, & qu'ils sont extrémement curieux de les posséder aussi parfaitement, que de les pratiquer exactement dans l'ocasion, ils font ce qui leur est possible, & n'ométent rien pour

pour rendre leurs navigations en quelqu'endroit que ce soit, & plus faciles & plus certaines; tellement que le Capitaine *Woodcock*, qui avoit séjourné plusieurs mois de l'année précédente avec son vaisseau dans le Golfe Persique, me fit voir un Plan de tout ce détroit d'*Ormus*, qu'il avoit tracé lui-même en ce tems-là avec beaucoup de soin & fort exactement, sur lequel il avoit réguliérement observé toutes les mesures, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encor la hauteur des eaux, qu'il avoit prise avec le plomb, d'espace en espace, pour s'assûrer de la commodité des lieux, où les gros vaisseaux, comme les leurs, pourroient se retirer & moüiller l'ancre pas à pas quand la nécessité l'exigeroit.

Vers le soir du 3. Février, parce que, selon nos observations, nous croïions n'être pas fort éloignez de la terre de l'Inde, nous jetâmes la sonde dans la mer, selon nôtre coûtume, pour en connoître la profondeur, & nous n'y trouvâmes que 17. brasses d'eau, d'où les plus éclairez jugérent que nous n'étions alors qu'à six lieuës de terre, ou environ, quoi qu'à cause de l'obscurité, il nous fut impossible d'en découvrir les extrémitez, parce qu'ordinairement ces riviéres portent cette grande hauteur d'eau à semblable distance des Ports.

Le Capitaine qui avoit bien observé le soleil & les vents, & qui avoit remarqué tous les jours très-soigneusement sur la carte marine la route que nous tenions, se persuadoit que nous fussions auprès de

Situation de la ville de Daman.

la ville de *Daman*, située à main droite en entrant dans le Golfe de *Cambaïe* : mais sans avoir tant manié la carte marine, je dis que nous étions un peu plus bas, & plus au-delà du Golfe du côté de *Baßain*; parce qu'encore que eußions toujours vogué avec la prouë sur la route de *Daman* par le chemin le plus court, nous avions eu néanmoins les deux ou trois derniers jours le vent tout-à-fait contraire, qui quoiqu'il ne nous empêchât pas de continuer nôtre route ordinaire, à la faveur du gouvernail & des voiles que nous avions arrêtées sur le côté gauche du vaisseau, & qui nous en défendoient ; toutefois la violence du vent qui contraignoit de relâcher, avoit toujours un peu transporté le vaisseau, l'avoit poussé plus bas, & plus au-dessous de ce même vent, dont nous nous étions servis pour le conduire jusque-là.

A deux heures après minuit les courants du Golfe de *Cambaïe* nous surprirent; mais tout-à-fait contraires, & contre lesquels, à cause de leur impétuosité, il est impossible de voguer de quelque façon que ce soit; desorte qu'il faut atendre, ou qu'ils soient favorables, ce que l'on ne peut ignorer, parce qu'ils changent réguliérement, selon les heures & les jours de la lune, ou que le vent soit bon, à la faveur duquel on les peut surmonter, lorsque l'on sait se servir de l'ocasion de la marée. Tellement qu'à cause de cét incident, & que nous avions besoin que le soleil dissipât les ténèbres qui nous environnoient, pour savoir où nous étions, nous jetâmes les ancres, baissâmes les voiles, & demeurâmes

là

là en atendant que le tems nous fut plus commode & plus favorable. L'eau de la mer est ordinairement fort trouble en cét endroit, à cause de son grand flux & reflux. Le matin suivant à la pointe du jour, nous découvrîmes la terre-ferme de loin, & conformément à ma pensée que j'avois déja debitée, nous nous trouvâmes plus au-dessous à douze lieuës de *Daman*, tirant vers le *Sud*, en un certain endroit fort peu éloigné de *Bassain*, que les Anglois apellent contrée de S. Jean, mais que j'ai remarquée sur les cartes marines sous le nom d'*Ilhas das Vaccas*, en langue Portugaise, ou selon nôtre façon de parler, sous celui des Isles aux Vaches. La marée s'étant renduë plus favorable sur le midi, nous fîmes voile de nouveau, côtoïant toujours de près, mais de traverse & en serpentant, la terre de l'Inde; & un peu auparavant la nuit, la marée commençant à nous être contraire, nous fûmes contraints encore une fois de jetter les ancres dans la mer, & d'y demeurer jusqu'à minuit, que la marée nous fut favorable; desorte qu'alors nous tirâmes les ancres dans le vaisseau, & allâmes toujours à la bouline jusqu'au jour. Isles aux vaches.

Cette façon d'aller si lentement, & avec tant de peine, dans le Golfe de Cambaïe, toujours avec la sonde à la main, moüillant les ancres à toute heure dans la mer & les retirant nous métoit dans la derniére impatience, sans pouvoir nous dispenser d'en user de la sorte; parce que l'endroit est dangereux, à cause de plusieurs écueils qui s'y rencontrent, outre que la marée, qui monte & qui décend de six heures, Il est très-dangereux de voguer dans le Golfe de Cambaïe.

en six heures, nous étoit extrémement incommode. En vûë de tous ces écueils, & des bancs de sables, dès auparavant que nous fussions entrez dans le Golfe, nous ne conduisions point nos vaisseaux droit à *Surat*, quoique le chemin en fût le plus court, mais prenant nôtre route un peu au-dessous vers *Daman*, nous fîmes un grand tour du côté du *Sud*, & retournâmes ensuite vers le Septentrion, après nous être aprochez de la terre, seulement afin d'éviter plusieurs bancs de mer qui fermoient le passage à nos gros vaisseaux.

Le Dimanche au matin 5. Février, étant encor à l'ancre, nous découvrîmes vers la rade, d'où nous n'étions pas fort éloignez, douze ou quinze frégates ou galiotes qui voguoient vers le *Sud*, & qui apartenoient sans doute ou à des Portugais, ou à des Marchands Indiens de quelque flote ou caravane, qu'ils nomment ainsi; c'est-à-dire, plusieurs vaisseaux ensemble, qui venoient de *Cambaïe* ou d'ailleurs, pour aller de compagnie à *Goa*, & en d'autres contrées circonvoisines.

La nuit suivante nous entendîmes quelques décharges de piéces d'artillerie, de la ville de *Daman*, selon nôtre opinion; parce que nous en étions moins éloignez que de quelque autre lieu que ce fût: & sur le soir du mécredi suivant, un vent contraire s'éleva avec assez de violence, lequel, joint à celle de la marée qui décendoit, & qui nous portoit en ce détroit parmi les écueils & sur les bancs de sable, nous contraignit de relâcher, mais non pas sans quelque danger: le jeudi nous nous trouvâmes à l'embou-

bouchûre de la riviére de *Surat*. Mais parce que cette ville n'eſt pas ſur le bord de la mer, qu'elle en eſt éloignée de je ne ſais combien de lieuës, & qu'en cét endroit il n'y a point de Havre pour de gros vaiſſeaux, nous continuâmes nôtre navigation un peu plus haut vers le Septentrion, juſqu'à un Port où les navires d'Europe abordent ordinairement, & dont néamoins quoiqu'il paſſe pour meilleur de cette riviére, les vaiſſeaux du païs ne ſe ſervent pas ſouvent, parce qu'ils ſont plus peſans, d'une conduite très-dificile, & que l'entrée du Port eſt très-incommode. Le vendredi 10. Février, la marée manquant à ſon ordinaire de nous être favorable, nous moüillâmes à la vûë du Port de *Surat*, & à quelque diſtance. Notre barque aïant porté quelqu'un des nôtres à terre, le Preſident des Marchands Anglois, qui fait ordinairement ſa réſidence à *Surat*, & qui eſt le Directeur général de tout leur commerce de l'*Inde Orientale*, de la *Perſe*, & des autres lieux qui en dépendent, & qui ſe nomme le Sieur *Thomas Raſtel*, aïant apris que nos vaiſſeaux étoient à la rade, ſe rendit alors au Port, où les vaiſſeaux abordent ordinairement, & ſe ſervit de nôtre même barque pour venir à nôtre bord, avec un de leurs Miniſtres, & deux autres Marchands qui l'acompagnoient, où étant arrivé, il nous fit l'honneur de collationer avec nous, d'y ſouper le ſoir, & d'y paſſer la nuit. Il parloit parfaitement bien Italien, me fit mille civilitez, toutes les ofres de ſervice dont il fut capable, dans des termes les plus obligeans qu'il ſe puiſſe dire, & qui ne dé-

Le ſieur della Vallé aborde heureuſement à Surat.

Le Preſident des Anglois lui fait civilité.

démentoient ni sa bonne mine, ni sa belle maniére d'agir.

Il m'assûra que le Sieur *Albert de Scilling*, Gentilhomme Allemand, que j'avois particuliérement connu dans la Perse, étoit alors à *Surat*, après avoir vû la Cour du *Mogol*, & parcouru les autres parties de l'*Inde*, & que depuis quelques jours il s'étoit allé promener à la ville de *Baroc*, qui n'étoit pas éloignée; mais que dans peu il seroit de retour. Je vous avouë que j'eus une joïe extrême de cette nouvelle; parce qu'éfectivement ce Gentilhomme étoit mon intime ami, & que j'avois une passion extraordinaire de le voir & de l'embrasser. Le samedi au matin nous demeurâmes quelque-tems tous ensemble en conversation, où ce vin chaud & cuit avec des cloux-de-girofle, la canelle, & d'autres épices, ne fut pas épargné. Les Anglois l'apellent vin brûlé, & ils s'en servent le matin pour fortifier l'estomac, l'avalant peu-à-peu, & si chaud, qu'il brûle, de la même façon que le *Cahuè*, dont il me souvient de vous avoir entretenu autrefois. Ils s'en servent particuliérement pour se réchaufer, quoique dans l'Inde il ne soit pas fort nécessaire pour ce sujet-là; parce que, quoique selon nous, nous fussions dans le Printems, nous y avions néamoins plutôt chaud que froid.

Vin brûlé des Anglois

Après ce petit régal, le President s'en retourna à terre & moi je restai dans le vaisseau, avec la résolution de ne le quiter que quand nous serions entrez dans le Port; mais parce qu'on ne s'y rendit qu'un peu devant la nuit, qu'il étoit déja tard, & que la ville de *Surat* en est éloignée, per-

son-

Sonne ne voulut metre pié à terre, quoique nos vaiſſeaux fuſſent à l'ancre. Je ne voulus pas non plus débarquer le lendemain, tant à cauſe du Dimanche, que parce que nôtre Capitaine nous fit feſtin ce jour-là, auquel il invita auſſi le Capitaine du Dauphin, qui avoit été nôtre compagnon de voïage. Le lundi treiziéme du même mois, quoiqu'il fût le jour de ma fiévre réglée en tierce, dont j'étois perſécuté, & dont j'avois eu pluſieurs accès pendant le voïage ſur la mer, je ſortis néanmoins du vaiſſeau, de compagnie avec le Capitaine, aprés avoir fait collation, & nous nous rendîmes à terre, ſous les tentes que l'on y avoit dreſſées pour la commodité des Tonneliers, qui ſont de certains Oficiers, que les Anglois nomment de la ſorte, & qui ont le ſoin, entre les autres dont ils ſe ſervent ſur la mer, de faire aiguade & de remplir d'eau les tonneaux deſtinez à cét uſage.

Le ſieur della Vallé aborde à Surat.

Nous demeurâmes quelque-tems en cét endroit en atendant la commodité des caroſſes, pour nous rendre plus facilement à *Surat*; vû que dans ces païs de l'*Inde*, de la dépendance du *Mogol*, il ſe trouve une infinité de ces caroſſes à leur mode, dont je croi vous avoir déja entretenu il y a quelque-tems, lors que j'en remarquai quelques-uns dans le *Cazuin*, dont l'Ambaſſadeur Indien fit preſent au Roi de Perſe. Je n'ai rien davantage à vous dire ſur ce ſujet, ce me ſemble, ſinon que ces caroſſes de l'*Inde* ont encor aujourd'hui beaucoup de raport à ceux dont ſe ſervoient les anciens Indiens, & dont Strabon fait mention. Ils ſont preſque tous couverts à preſent de ri-

ches étofes de soïe de couleur rouge cramoisi, avec des franges jaunes tout à l'entour, tant l'impériale que les portiéres.
Lib. 15. Les bœufs qui les tirent aussi, comme anciennement, conformément à ce que je vous ai écrit autrefois, sont blancs, de belle taille, avec deux bosses, de même que de certains chameaux, courent & galopent comme des chevaux, avec de belles housses de même parûre, & quantité de sonnettes au col; desorte que quand ils courent, ou qu'ils galopent par les ruës, ils se font entendre de loin; & je puis dire que c'est quelque chose de plaisant & de très-agréable à voir. On ne se sert pas seulement de ces carosses pour se promener dans les villes de l'*Inde*; mais encor à la campagne, & pour quelque voïage qu'on veuille entreprendre.

Le Capitaine s'en alla à pié, jusqu'à un village qui s'apelle *Sohali*, à un mille du Port, parce que les cochers ne s'y étoient pas encor rendus avec leurs carosses, outre qu'il avoit dessein de s'y divertir le long du jour avec les Européens, que l'on apelle *Francs*, qui y ont des loges comme des magazins, pour les marchandises que l'on y envoïe incessament, afin de les embarquer dans l'ocasion & les transporter de-là où la nécessité des afaires l'éxige. Mais pour moi, qui tremblois la fiévre, il me fut impossible de faire ce chemin à pié; ainsi je demeurai dans les tentes sur mon lit, que je fis dresser, & sous de bonnes couvertures, en atendant que le Capitaine m'eût envoïé un carosse & des chariots pour transporter mon bagage. A peine la fiévre m'avoit

Le sieur della Vallé atend la commodité des carosses pour se rendre à la ville.

voit quité, que du lieu où j'étois encor tout abatu de la violence du mal, j'aperçûs un cavalier à cheval au milieu de la pleine, vétu & armé comme un Indien, de cimeterre & rondache, qui prenoit le chemin de nos tentes, & qui s'arrêta sur la route à parler, je ne sai à qui, comme s'il eût été en peine de quelqu'un de nôtre compagnie: mais s'étant aproché davantage, & l'aïant observé de près, je reconnus que c'étoit le Sieur *Albert de Scilling* mon intime ami, lequel au retour de *Baroque*, où le President m'avoit dit qu'il étoit allé, sur les nouvelles qu'on lui avoit données de mon arrivée, s'étoit rendu de *Surat* sur le bord de la mer, pour me saluer & me faire ofre de ses services. J'eus tant de joïe de le voir, que je quitai le lit incontinent, pour nous embrasser réciproquement, nous saluer, avec tous les témoignages d'amitié & de bienveillance dont deux grands & véritables amis, qui viennent de loin & qui ne se sont point vûs depuis long-tems, sont capables. Et après lui avoir fait prendre place auprès de moi, nous nous racontâmes réciproquement nos diférentes avantures: mais il eut la bonté de compâtir sensiblement aux mauvais succès des miennes, & à l'état fort diférent de celui où il m'avoit laissé dans la Perse.

Un de ses intimes amis l'y vient trouver.

Sur le soir on m'envoïa deux carosses & un chariot, dont nous nous servîmes pour nous rendre tous ensemble à *Sohali*, où nous trouvâmes les deux Capitaines de nos vaisseaux, qui nous atendoient, avec la collation qu'on avoit fait préparer, & qu'ils nous presentérent aussi-tôt. Nous

demeurâmes de la sorte en conversation presque jusqu'à la nuit, où de certaines femmes Indiennes se rendirent pour nous divertir. Elles dansoient au son de tambours, de clochettes, & d'autres instruments, dont leurs hommes joüoient avec assez d'adresse, & qui sont fort semblables à ceux que je vis autrefois dans la Perse, & dont les Indiens qui y font leur résidence, se servent ordinairement, en dansant & chantant avec un bruit étrange, selon leur coutume; & de cette façon ils nous firent passer quelque espace de tems fort agréablement, quoique le grand bruit de leur musique augmentât infiniment ma douleur de tête. Un peu devant la nuit les Capitaines prirent congé de nous, & s'en retournérent en leurs vaisseaux, pendant que nous demeurâmes dans le bourg pour y passer le reste de la nuit. Parce que pour entrer dans *Surat* il nous falut atendre qu'il fît jour, & que la porte de la ville fut ouverte, parce qu'elle se ferme tous les soirs, au moins celle de la Doüane, par où nous étions obligez d'entrer. On nous dit que de-là à la ville on contoit sept *Cos* ou *Corù*, qui est la même chose; où vous remarquerez que chaque *Cos* ou *Corù* est une demie *Farsanque*, ou une lieuë de Perse; de maniére que tout cela revient à un peu moins de deux milles d'Italie.

Musique des Indiens importune.

Le lendemain au matin un peu devant le jour, nous prîmes le chemin de *Surat*; parce que je ne croïois pas y faire long séjour, & que quand je m'en écarterois, ce ne seroit toujours que pour aller du côté de la mer, pour éviter un plus grand embaras,

tans

tant de la voiture, que de la Doüane qui y est extrémement sévére; je laissai dans le même vaisseau toutes mes malles, mes valises, & le bagage le plus pesant, & me contentai de faire transporter ma toilette seulement, avec mes hardes les plus nécessaires & dont je me servois ordinairement.

Les droits de la Doüane y sont paiez fort exactement.

Le chemin depuis la mer jusqu'à la ville, de même que de tout le reste de la Province de *Guzarat*, dans laquelle nous nous trouvions alors, est fort uni; la campagne toujours verte le long de l'année, & avec une infinité d'arbres autour du Bourg de *Sohali*, qui portent des noix d'Inde, des Tamarins, & d'autres fruits. Au-delà de *Sohali* les arbres ne sont pas en si grande quantité, si ce n'est à côté de certaines maisons de campagne; mais les terres sont par tout, ou cultivées, ou couvertes d'animaux qui y paissent. Nous arrivâmes de bonne heure à la ville; mais pour y entrer il nous falut passer au-dessous de la Porte, un fleuve qui y coule, & qui s'apelle *Tapi*, ou *Tapti*. Au-delà du fleuve, en entrant dans la ville, qui n'est pas même fermée de murailles, un peu à main droite, l'on voit encor un château dont la structure n'est pas fort considérable, mais fort mal entenduë. Cependant la Doüane se trouve où les barques abordent, de maniére qu'il faut y demeurer quelquefois bien longtems; parce que toutes les hardes & les habits que l'on fait entrer, quoi qu'ils ne soient destinez que pour en changer, sont examinez fort particuliérement par les Commis, pour voir s'il ne s'y trouveroit point de marchandise de contrebande qui

Le Païs de Guzarat est fort beau.

dût quelques droits. Ils n'y laissent pas même entrer les étrangers, qu'ils ne les aïent premiérement reconnus, & qu'ils ne s'en soient informez d'où ils viennent, & où ils prétendent aller, & qu'ils n'en aïent obtenu la permission, de même qu'à Venise.

La Doüane y est fort sévére.

Ils se comportent en ces ocasions avec tant de précautions & un si bon ordre, que le Maître de la Doüane aïant apris que la Demoiselle *Mariuccia* étoit de ma compagnie, quoique dans un âge si peu avancé, voulut être particuliérement informé de sa naissance, qui elle étoit, si je ne la retenois point avec quelque sorte de violence; car du reste en des choses permises il ne s'y rencontre aucune dificulté, ni pour la diversité de Religion, ni pour quelqu'autre chose que ce soit. A peine nous nous étions rendus au Bureau de la Doüane, que par l'intrigue, comme je croi du Sieur *Albert Scilling*, la nouvelle de nôtre arrivée se répandit dans l'Hôtel des Hollandois, qui ont presque tous leurs femmes dans *Surat*, qu'ils ont prises dans l'*Inde*, pour aller de compagnie & former une nouvelle Colonie dans *Java* la grande, qu'ils apellent nouvelle *Batavie*, où ceux qui s'y rendent avec leurs familles joüissent de grands & d'insignes priviléges. C'est donc pour s'en mettre en possession, qu'ils se sont mariez indiféramment, les uns à des *Indiennes*, au défaut d'*Européennes*, les autres à des *Arméniennes*, *Syriennes*, & de quelqu'autre nation que ce soit, qui fussent Chrétiennes, ou au moins qui eussent quelque disposition à le devenir. Cette vérité

Les Hollandois y sont mariez à des femmes du païs.

rité se confirme, par les nouvelles que je vous donnai de Perse l'année passée, de la défaite de la flote des Portugais, qui passoit aux Indes Orientales, par les Hollandois qui l'ataquérent généreusement, qui en mirent une partie en déroute, & qui se rendirent maîtres de l'autre, où entr'autre butin, ils trouvérent trois jeunes Demoiselles, de ces orphelines de condition, mais pauvres, que l'on a acoutumé d'envoïer en chaque flote aux dépens du Roi, avec une dot de sa part, pour être mariées dans l'*Inde*, & contribuer à l'établissement des Portugais en ces quartiers. De maniére que les Hollandois aïant mené ces trois Demoiselles en triomphe dans *Surat*, qui est la principale ville de tout leur commerce, il y eut contestation entre les plus considérables Marchands d'entr'eux à qui les épouseroit, à cause de leur belle naissance, & qu'elles étoient toutes trois parfaitement bien faites. Deux de ces Demoiselles ne se trouvoit déja plus dans *Surat*, & avoient suivi le sort & la fortune de leurs maris en cette nouvelle Colonie, ou ailleurs; desorte que je n'y vis que la troisiéme, qui s'apelloit Mademoiselle Luce, encor jeune, fort belle & qui étoit femme d'un Hollandois des plus riches & des plus estimez.

Celui qui est aujourd'hui le Chef, ou le Directeur du commerce des Hollandois, qu'ils apellent Commandeur, qui fait aussi sa résidence dans *Surat*, avec une Surintendance générale de toutes les afaires qu'ils font en ces quartiers d'Orient, & qui se nomme le *Sieur P. Vandenbroecke*, qui est un Gentilhomme des mieux faits, des plus

ci-

civils que je connoisse & qui parle beaucoup mieux Espagnol qu'Indien, comme natif d'*Anvers*, à ce que l'on m'a dit, demeure à present dans un Palais fort spacieux, & qui a plusieurs apartemens éloignez les uns des autres, avec autant d'entrées diférentes dans la cour, comme autant de maisons séparées, comprises dans le circuit d'une seule muraille, où l'on ne se rend que par un grand Portail. Le Commandeur y ocupe le plus commode & le plus grand apartement; & dans les autres apartements, ce sont les plus considérables de leurs Marchands, & qui sont du Conseil pour la conduite des afaires, qui y demeurent, afin qu'étant unis de la sorte, ils soient plus commodément & plus puissans; outre une infinité d'autres de moindre condition, qui demeurent hors de ce grand Cloître, qui sont répandus en plusieurs quartiers de la ville, & qui se rendent au Palais du Commandeur quand ils y sont apellez.

Les Hollandois de ce païs demeurent tous ensemblent dans un même Palais.

Entre les autres Hollandois, qui font leur résidence dans le Palais du Commandeur, le mari de Mademoiselle Luce en ocupe une des principales parties, où il vit dans la splendeur, avec sa famille & sa femme, qui tient rang de persõne de condition, fort bien mise, selon la coûtume de l'*Inde*, & fort acommodée. Sur les nouvelles donc qu'on leur porta à la Doüane de nôtre arrivée, *M. Luce* envoïa incontinent son carosse à *Mademoiselle Mariuccia*, pour l'obliger de se rendre en sa maison, afin que pendant que nous expédiérions nos afaires, & que nous nous assurerions une retraite, elle demeurât plus hon-

Civilité de la femme d'un des Hollandois envers la Demoiselle Mariuccia.

honnêtement dans son apartement avec elle. J'en eus beaucoup de joïe, parce qu'en atendant que nous eussions trouvé une maison commode, *Mademoiselle Mariuccia* ne pouvoit pas être mieux ni plus honorablement qu'avec cette Demoiselle Portugaise, qui est Chrétienne & Catholique dans le cœur, dont son mari, qui le sait, ne se met pas fort en peine, quoiqu'en aparence elle fasse de nécessité vertu, & qu'elle s'acommode extérieurement seulement à la conduite déplorable de cette nation, au pouvoir de laquelle le malheur de la guerre & des siens l'a réduite.

Dès-lors que nous étions encor à *Hali*, le Sieur *Albert Scilling* me fit toutes les instances possibles pour m'obliger à ne point prendre d'autre maison que celle du Commandeur; il me dit que c'étoit de sa part qu'il m'en portoit la parole, & que je l'obligerois infiniment; mais je le remerciai afectueusement, & lui dis, pour parer à cette civilité, qu'il ne seroit pas de la bienséance de recevoir ses ofres, après m'être défendu civilement de ceux dont le President des Anglois m'avoit lui-même instament sollicité, vû qu'il croïoit que j'étois d'autant plus obligé d'avoir cette complaisance pour lui, que je m'étois servi de ses vaisseaux pour me rendre à *Surat*. Mais enfin parce que je desirois de vivre en mon particulier dans l'indépendance, & que la bienséance obligeoit Mademoiselle *Mariuccia* de demeurer avec d'autres personnes de son sexe, dont il n'y avoit aucune dans l'Hôtel des Anglois, je m'étois servi de ces raisons d'abord envers M. le President,

Civilité de leur part envers le sieur della Vallé.

dent, & ensuite envers le Commandeur, pour me dispenser d'aller chez eux. Je me dégageai cependant de la Doüane, & commençai en même-tems de m'informer d'une maison. Mais parce que je n'avois aucune habitude en cette ville, non plus que mes valets, j'en abandonnai tout le soin au Sieur *Albert*; il s'en étoit déja chargé très-volontiers, & si précisément, que sans perdre de tems, il avoit donné les ordres nécessaires, à ce qu'il me dit, pour m'en trouver une des plus propres & des plus commodes de la ville. Mais je reconnus depuis que le *Sieur Albert*, & M. le Commandeur des Hollandois, s'étoient donnez le mot pour me faire la piéce toute entiére. Parce qu'étant montez sur des chevaux que le *Sieur Albert* avoit fait venir, & m'acompagnant vers un quartier, où il disoit que la maison qu'il m'avoit destinée étoit située; comme les ruës de la ville m'étoient encore inconnuës, il me fit passer devant le Palais des Hollandois. Un Gentilhomme du Commandeur s'y rencontra en même-tems, qui m'invita de sa part à mettre pié à terre, & me pria instament de rester au moins ce matin pour m'y reposer & y prendre un mauvais dîner; d'autant plus que Mademoiselle *Mariuccia* étoit des leurs, & qu'il n'étoit pas de la bienséance que je demeurasse sur le pavé de la ville, pendant que l'on me cherchoit, & que l'on préparoit une maison ailleurs, dont les acommodements exigeoient assez de tems pour me faire de la peine.

Mais il ne veut point s'engager envers eux.

Nonobstant tous les empressemens de cès Messieurs, je voulois absolument m'en dégager à la considération du Président des An-

Anglois, & priai ce Gentilhomme d'assûrer le Sieur Commandeur de mes respects, & de lui faire mes excuses. Qu'au reste j'étois dans la confusion de l'honneur qu'il me faisoit, & cent autres choses que je lui dis pour répondre à ses civilitez. Mais toutes mes paroles furent inutiles en cette ocasion ; parce que comme j'étois sur le point de me séparer d'avec lui, & que je me disposois à partir, le Commandeur vint lui-même en chemise, de la même façon qu'il se trouva alors en son apartement, se rendit dans la ruë, & me dit, en mettant la main sur la bride de mon cheval, qu'il ne soufriroit jamais, parce qu'il se faisoit déja tard, que je le quittasse sans être assûré d'une retraite, & qu'au moins je ne pouvois pas me dispenser de rester à dîner ce matin avec lui. Le voïant à pié devant moi, par civilité je descendis aussi de cheval, me servis en cette ocasion de toute ma réthorique, & de tous les termes les plus patétiques dont je pus m'aviser, pour me défendre de cette douce & belle violence qu'il me faisoit, afin qu'il me laissât la liberté de me retirer. Mais enfin il me fut impossible de résister davantage, & me fit son prisonnier pour ainsi dire ; de cette façon je fus contraint de me rendre à ses ordres, & de demeurer à dîner avec lui ; & parce que je voulois prendre congé de lui sur le soir, que j'étois résolu de me rendre ailleurs dans une maison qui fût de ma dépendance, je me vis contraint, sous prétexte qu'il ne s'étoit point trouvé de logis pour moi dans la ville, & que tous les soins que le Sieur Albert y avoit donnez le long

Ils le contraignent néanmoins

du

du jour étoient inutiles, d'accepter du même Commandeur une maison fort spacieuse qu'il ocupoit tout seul, quelquetems auparavant qu'il se fût rendu en ce grand Palais, pour y demeurer inséparablement avec ceux de sa Nation, qui y étoient tous logez fort commodément, ainsi je fus obligé par nécessité de prendre cette autre maison, dont il est question, qu'il tenoit à louage auparavant, qui n'étoit pas habitée à sa considération, & qu'il m'ofrit, avec toutes les bontez & tous les empressements imaginables. Je m'y rendis donc dès le même soir pour y loger : par civilité pour la commodité de Mademoiselle *Mariuccia*, ils y engagérent aussi la femme d'un des leurs, fort bonne personne, Chrétienne, originaire d'*Arménie*, quoi qu'Indienne de naissance, avec quelques autres filles de chambre pour la servir.

ste demeurer chez eux.

La crainte que j'eus que le Président des Anglois ne s'ofençât de cette conduite, me fit résoudre de le prévenir, & de lui en dire tous les motifs : c'est pourquoi dès le lendemain matin, après avoir senti quelque reste de fiévre, qui fut le dernier accès de ma fiévre tierce, je me rendis en sa maison pour le voir, lui faire mes excuses, & l'entretenir particuliérement de tout ce qui s'étoit passé avec les Hollandois contre mon sentiment, & sans y avoir contribué le moins du monde ; mais y étant arrivé, on dit à celui qui le demanda de ma part, qu'il n'y étoit pas ; quoique nous nous fussions bien aperçus qu'il ne pouvoit pas être sorti, & qu'il ne vouloit pas expressément recevoir nôtre visite. En éfet, on m'assura depuis

Il fait ses excuses au Président des Anglois.

puis qu'il étoit tout-à-fait en colére, non-seulement contre moi, mais encor contre le Commandeur des Hollandois, disant qu'il en avoit mal usé en son endroit; qu'à mon égard il avoit usurpé sur les droits qu'il prétendoit légitimement sur nous, à cause qu'il nous avoit fait conduire dans ses navires. Il en vouloit aussi principalement au *Sieur Albert*, qu'il acusoit d'avoir été l'auteur de toute cette intrigue. Je crûs alors qu'il étoit de mon devoir de chercher les moïens de l'apaiser, quand même il eût été question pour y réussir de lui faire quelque soûmission. Mais parce que je ne jugeai pas à propos de lui rendre une seconde visite, de peur de lui être importun, & d'essüier quelque moments de sa mauvaise humeur, je tâchai de le vaincre par le moïen d'un petit billet assez bien conçû que je lui écrivis, & qui me justifioit hautement, mais avec toute la civilité & la complaisance, dont je suis capable envers des personnes de son mérite. Il fit d'abord quelque dificulté de le recevoir, dans la pensée qu'il avoit que je me serois peut-être emporté pour me vanger du mauvais succès de la visite précédente que je lui avois renduë; à la fin néamoins, à la priére de quelques-uns de mes amis qui voulurent bien être mes médiateurs envers lui, il le reçût, le lût, & demeura très-satisfait de ma maniére d'agir; parce qu'éfectivement j'en usai en cette ocasion avec toute la civilité imaginable. Le Commandeur aussi, qui est assurément homme d'honneur, fort pôli & de bon naturel, se surmonta pour donner satisfaction au Président, & lui témoigner qu'il n'a-

Adresse de l'Auteur.

Il gagne l'amitié de tout le monde.

voit

voit jamais eu dessein de le choquer en nous engageant de demeurer chez lui. Je fus ensuite lui rendre visite exprès, & y menai le *Sieur Albert*, afin qu'il lui fit aussi ses excuses. Ils lui firent tous deux civilité, & lui demandérent pardon. Enfin cette petite afaire fut si bien conduite, que le Président s'apaisa entiérement : & parce que je faisois aussi instance qu'il soufrit que je lui rendisse visite, il y consentit volontiers, mais à condition que pour cette premiere fois ce ne seroit point une visite, mais un rendez-vous, où il nous auroit invitez pour soùper tous de compagnie chez lui, où il nous régala superbement; & ainsi tout se termina en divertissement par des témoignages de joïe, d'amitié & de bienveillance, qui se rendirent réciproquement. Durant tout le tems que j'ai séjourné depuis à *Surat*, il a toujours recherché les ocasions de me rendre service, & de me laisser des marques de son afection, principalement en m'envoïant souvent son carosse avec son Truchement, qui est un Chrétien Arménien Catholique, qui se nomme *Scander*, frére du P. Augustin *Bagiezzi* d'*Alingia*, de l'Ordre de S. Dominique, que j'avois connu fort particuliérement dans la *Perse*. Comme ce Truchement étoit fort instruit des curiositez du Païs, & que nous nous entendions tous deux parfaitement bien en Persan, il m'a mené plusieurs fois à la promenade pour me faire remarquer diverses choses très-curieuses. Mais que puis-je dire davantage des Hollandois? Les caresses & les amitiez qu'ils m'ont faites, & dont ils m'acablent in-

Il loüe fort de celle des Hollendois.

incessament, font de si fortes impressions sur mon esprit, que tant que je vivrai, je n'en perdrai jamais le souvenir. Mais il est tems que je vous entretienne des beautez de cette ville, & des curiositez que j'y ai remarquées.

La ville de *Surat* est d'une juste grandeur, & assez bien bâtie pour un ouvrage de ce païs. Comme toutes les autres villes & contrées de l'Inde, elle est très-peuplée & remplie d'une infinité d'habitans, qui sont tous, ou Idolâtres, ou Mahométans; mais, selon moi, le nombre des Idolâtres surpasse de beaucoup celui des Mahométans, quoique néamoins ils vivent tous ensemble en grande intelligence, parce que le grand *Mogol*, de qui dépend à present *Guzarat*, qui reconnoissoit autrefois un Roi particulier, quoiqu'il soit Mahométan, ne fait pas de diférence, à ce que l'on dit, des uns aux autres, & que tant ceux qui sont auprès de sa personne, que les autres qui le servent à la guerre, & même les plus qualifiez, en ocupent indiféramment toutes les charges. Il est bien vrai que les Mahométans comme maîtres, principalement ceux qui sont Mogolins de naissance, & qui font profession de la Religion du Prince, qui est la plus universellement suivie en toutes ces contrées, semblent avoir plus d'autorité & de crédit que les autres. Mais comme d'ailleurs je suis déja informé des coûtumes des Mahométans, pour les avoir exactement observées il y a long-tems, & dans la Turquie & dans la Perse, je m'aplique à present dans l'Inde à remarquer celle des Gentils Idolâtres qui ne sont pas moins

Descri-ption de la ville de Surat.

cu-

curieuses. Je ne manquerai pas néamoins de vous informer parfaitement des unes & des autres, & de vous spécifier, avec le plus de soin qu'il me sera possible, ce que je croirai qui méritera davantage vôtre curiosité.

Descri-ption d'une Pompe nuptiale. Une Pompe nuptiale, que je vis passer avant-hier devant mon logis, n'en sera pas indigne, principalement si vous vous donnez la peine de lire ici l'ordre de la marche qui s'y est observé. Quantité d'hommes, qui sont précédez de tambours & de trompettes, & qui marchent les uns après les autres chargez de bassins couverts & remplis de bijoux & de nipes diférentes, faisoit l'ouverture de la scéne. C'étoit assûrément le present que le fiancé envoïoit à sa Maîtresse, ou plûtôt l'équipage & le troussseau de la mariée, que les Lévantins ont acoûtumé d'exposer aux ïeux de tout le monde. Quelques esclaves noires, fort bien vétuës, suivoient après avec des bassins, à pié aussi comme les autres; ce sont les Demoiselles & les filles de chambre, que le pere ou le mari destine au service de la mariée. Un Palanquin terminoit cette Pompe, je veux dire un de ces brancards, si on les peut apeller de la sorte, dans lesquels les personnes de condition ont acoutumé de se faire porter dans l'Inde. Mais ce Palanquin n'étoit pas de la forme ordinaire, de même que ceux qui sont suspendus à un seul bâton assez long & assez fort qu'ils ont au milieu, dont deux hommes se peuvent facilement servir pour porter ceux qui en ont besoin; mais il étoit fait de telle sorte, qu'étant soutenu en l'air sur quatre bâtons, quatre hommes

qui

qui en tenoient chacun un, le pouvoient facilement porter. Il étoit couvert d'étofe de soïe tout à l'entour, néamoins il n'y avoit personne dedans, de maniére que je ne sai dequoi il pouvoit servir en cette cérémonie, à moins qu'il ne fut destiné pour y conduire l'épouse à son mari avec plus de magnificence, selon la coûtume du Païs, entre les personnes de condition qui marient leurs enfans. Les mariez ne parûrent ensuite que la nuit, passérent comme les autres & firent le tour de la ville, escortez d'un grand nombre de gens de toute sorte. Ils étoient quatre, tous jeunes enfans, deux garçons & deux filles, que les Indiens ont acoutumé de marier en cét âge; & parce qu'à cause de leur petitesse, ils ne pouvoient pas encor aller seuls à cheval, autant d'hommes les tenoient devant eux sur les chevaux. Ces jeunes mariez en cét équipage étoient précédez de quantité de flambeaux, de plusieurs instrumens de Musique, acompagnez d'un grand nombre de personnes qui les suivoient confusément: mais celles de condition les suivoient en carosses, dont il y eut grande quantité, lesquels roulant les uns après les autres, formoient à la fin un cortége fort nombreux & fort beau, d'où l'on inféroit que ces jeunes enfans étoient très-nobles, & de grande condition.

Les Indiens marient leurs enfans de bonne heure.

Entre les choses les plus considérables, je remarquai d'un côté, mais à quelque distance de la ville, un Réservoir fort spacieux, revêtu tout à l'entour de pierres-de-taille à plusieurs faces, presque comme un grand escalier, par où l'on descend de

Réservoirs fort considérables dans l'Inde.

dehors jusqu'au niveau de l'eau. Il a au milieu une petite Isle, dans laquelle on ne se peut rendre qu'à la faveur d'une barque, ou en nageant. La largeur de ce Réservoir est de la longueur de deux bonnes carriéres de cheval, & seroit fort considérable en nos quartiers, quoi qu'ici on y fasse presque pas de réflexion. Ainsi les Indiens ne mettent ce Réservoir de *Surat* qu'au rang des petits; parce qu'assurément les Réservoirs, dont il y a grande quantité dans l'Inde, sont les plus superbes & les plus beaux ouvrages, ou pour mieux dire, les seuls, sur lesquels la magnificence & la galanterie paroissent davantage en ce païs. On les fait en plusieurs endroits, pour la commodité du public, & par un motif de charité, aux dépens des Princes, ou des Gouverneurs des Provinces, ou d'autres personnes très-puissantes. Et parce que le païs, conformément à la disposition de son climat, est extrémement chaud & sec, il ne s'y trouve pas par tout des riviéres, ni d'eau courante, ni de fontaines, principalement dans les contrées éloignées de la mer, que très-rarement; les pluïes même y sont très-rares pendant toute l'année, à l'exception de la saison qu'ils apellent *Pausecal*, qui signifie en nôtre langue, tems de pluïe, & qui dure environ trois mois, commençant vers le mois de Juin, pendant lesquels il pleut continuellement, & très-abondamment. C'est pourquoi quelques-uns, quoiqu'alors, tant dans l'Inde que dans l'autre hémisphére Septentrional, on soit persécuté par la chaleur avec le plus

Les riviéres & les fontaines sont très-rares dans l'Inde.

plus de violence, ont acoutumé néamoins de donner à ces trois mois le nom d'hiver, à cause des grandes pluïes qui tombent sans cesse. Mais tout cela, sans doute, est un éfet de la Providence de Dieu, parce que sans ces grandes pluïes, l'Inde ne seroit pas habitable pendant cette saison, à cause de la chaleur excessive & de la sécheresse, de même que les Anciens se sont persuadez que toute la zône torride, dans l'étenduë de laquelle on comprend la plus grande partie de l'Inde, ne l'étoit pas, parce que ces pluïes miraculeuses, qui la rendent non-seulement habitable, mais encor fertile & très-délicieuse, leur étoient inconnuës. Desorte qu'à cause de la rareté de l'eau dans le païs, au moins en quelques contrées, il ne s'en trouve point d'autres en plusieurs villes, & en quantité de détroits habitez, que de pluïe qui se rend dans ces grands Réservoirs, & qui sont si spacieux, qu'un seul fournira de l'eau à tous les habitans d'une ville l'espace d'un an entier, & davantage. Et non-seulement les hommes & les bestiaux boivent de cette eau; mais encor on y lave les lessives & les troupeaux même, quand la nécessité le requiert. Ils s'en servent enfin selon le besoin qu'ils en ont; & de-là vient que très-souvent l'eau y est bourbeuse & fort sale, sans que les habitans du Païs, qui n'afectent point tant de délicatesse & de propreté, mais simplement le nécessaire, s'en mettent jamais en peine.

Les pluïes rendent l'Inde fertile & habitable.

Le Réservoir de *Surat* joint d'un côté un grand canal d'une longueur, largeur & profondeur assez considérable, sur lequel

a bâti de petits ponts, pour en faciliter le trajet & qui se va rendre à quelque distance du grand Réservoir dans un autre moins spacieux, qui passeroit néamoins en nos quartiers pour un étang d'une prodigieuse étenduë, quoi qu'ici il soit estimé des plus petits. Sa forme est aussi réguliére, & a plusieurs faces; & tant ses chaussées qui i sont fort larges, que celles du canal, sont toutes de pierres. Entre le grand Réservoir & le petit, l'on a élevé sur le canal un petit dôme, qui sert de Mausolée à quelques Mahométans des principaux du Païs, & selon leur tradition, à deux propres fréres qui se tuérent l'un l'autre, & à leurs femmes. Si ce que ceux du païs m'ont dit est véritable, ce Réservoir fut bâti il n'y a pas long-tems par un simple bourgeois de la ville, mais extrémement riche, dont la fille vivoit encor, ou plutôt une fille de sa famille, mais dans une extréme misére, n'aïant presque pas de pain; j'en fus fort surpris, & reconnus en cette ocasion l'ingratitude des habitans de *Surat*, d'avoir si peu de considération pour l'héritiére de celui qui s'étoit épuisé, pour ainsi dire, en leur faveur, & qui avoit si généreusement préféré les intérêts publics aux siens propres & particuliers. Ce Réservoir de *Surat* se nomme *Gopi Telau*, qui signifie Réservoir de *Gopi*, du nom de celui qui l'avoit fait faire à ses dépens. Et quoique le Roi qui étoit en ce tems-là maître de *Guzarat*, emploïât tout son crédit pour lui faire porter son nom, celui de *Gopi* que le peuple lui avoit donné avec justice prévalut néamoins, & jusqu'à present a tou-

Réservoir bâti par un bourgeois de Surat.

Il en porte le nom encor au jourd'ui.

toujours été reconnu sous ce nom là.

Ce ne seroit pas une chose fort extraordinaire que ce *Gopi* qui fit bâtir le Réservoir de *Surat*, fût celui-là même que *J. de Barros* cite très-souvent sous le titre de *Melik*, dans la seconde Décade de son Asie, & à l'honneur duquel il assûre que de ce tems-là il avoit été l'espace de plus de cent ans intime ami & très-afectionné aux Portugais, le qualifiant souvent Seigneur de *Baroc*, & une fois entr'autres Seigneur de *Surat*. Mais je croi plutôt qu'il avoit été Gouverneur de l'une & de l'autre ville sous des Rois Mahométans, qui l'étoient alors de *Cambaïe*; c'est-à-dire, de Guzarat, comme le même *Barros* le remarque fort bien; de laquelle Province *Cambaïe* est la ville principale. Comme elle est maritime, il n'y a point de Province dans tout le Roïaume que les Portugais connoissent mieux que celle-là, à cause du commerce: desorte même qu'à leur recommandation le Roïaume en porte le nom, quoique non pas *Cambaïe*, mais *Ahmedabad* qui est fort avancée dans le païs en soit proprement la ville Roïale. Il se peut donc faire que *Melik Gopi*, duquel *Barros* fait si souvent mention, étoit Gouverneur de *Surat*, lorsqu'il fit bâtir ce Réservoir, qui est assurément un ouvrage magnifique, & d'une dépense d'un homme de sa condition. Le peuple cependant n'avance rien contre la raison, quand il dit qu'il étoit homme privé & particulier; puisque sous les Princes Mahométans, qui n'admettent jamais dans les lieux de leur dépendance de Seigneurs héréditaires, les

La Province porte le nom de la ville.

Les Gouvernemens, & les autres Charges, ne sont

point héréditaires dans l'Inde. Gouverneurs même de leurs villes, & tous les autres Officiers qu'ils choisissent indifféramment d'entre le peuple, ne demeurent dans l'exercice de leurs Charges qu'autant de tems que les Souverains le jugent à propos. Ainsi quelques puissans qu'ils soient, quelque rang qu'ils tiennent, & quelque éminent & relevé qu'il soit, on les peut toujours apeller avec beaucoup de fondement, personnes privées & particuliéres.

Arbres que les Indiens ont en vénération. D'un autre côté de la ville, au-delà de l'enceinte des maisons, l'on voit dans un champ un grand arbre fort beau, semblable à ceux que j'ai remarquez autrefois auprès d'*Ormus*, qui se nomment ici *Ber*, & en cet endroit-là, *Lal*. Les Idolâtres du Païs qui l'ont en grande vénération à cause de sa hauteur & de son antiquité, s'y rendent en Pelerinage, & lui portent souvent grand honneur, avec leurs vaines & superstitieuses cérémonies, comme très-précieux, à ce qu'ils disent, & dédié à une de leurs Déesses, qu'ils nomment *Parveti*, & qu'ils croïent avoir été femme de *Mahadeu*, de l'un de leurs plus grands Dieux, dont je vous ai autrefois entretenu, si je ne me trompe. Sur un côté du tronc de cét arbre à quelque distance de terre, ils ont grossiérement tracé un cercle, qui n'a aucun raport à un visage humain, mais qui represente néamoins celui de leur Idole, selon l'aplication qu'ils en font. Ils conservent ce vénérable Portrait sous une couleur de feu, qu'ils y ont apliquée avec le pinceau, pour se conformer aux cérémonies de leur Religion, de la même fa- Liv. 33. c. 7.

çon

çon qu'en usoient autrefois les Romains, qui ne se servoient que de vermillon pour peindre le visage de Jupiter, au raport de Pline. De plus, il est toujours environné de fleurs & de certaines feüilles qui portent presque la figure d'un cœur, & qui naissent d'une plante qui se nomme ici, *Pan*; mais en d'autres lieux de l'Inde, *Betle*. Les Indiens ont incessament de ces feüilles dans la bouche, soit par un principe de santé, ou par divertissement & par plaisir, de la même façon que des gens en d'autres endroits, pour de semblables raisons, ou peut-être plûtôt par une mauvaise habitude, afectent de prendre du tabac à toute heure.

Remede pour fortifier les dents.

Les Indiens qui se servent si souvent de ces feüilles, & dans lesquelles ils mettent un peu de chaux faite de coquilles de mer, avec quelques petits morceaux d'une noix assez commune dans l'Inde, qu'ils apellent ici *Fousel*, & en d'autres endroits, *Areca*, qui est un fruit extrémement sec; & parce qu'il a une qualité astringente, ils l'estiment infiniment pour fortifier les dents. Ces choses étans toutes mêlées ensemble, outre qu'elles sont merveilleuses & spécifiques contre les foiblesses & les débilitez de l'estomac, elles ont encor une certaine acreté piquante qu'ils trouvent agréable; en les máchant, elles teignent d'un rouge extraordinaire les lévres & la bouche, ce qui leur plaît fort, mais que je ne puis soufrir, parce que l'on connoît facilement qu'il n'est pas naturel. Ceux qui auront la curiosité de savoir comment aprés qu'ils ont long-tems mâché de ce mélange, ils

en avalent le suc, & crachent le marc qui leur reste dans la bouche; de quelle façon ils s'en presentent incontinent les uns aux autres dans les visites qu'ils se rendent réciproquement, & qu'ils s'en servent dans toutes leurs conversations & leurs promenades, la pourront satisfaire, s'ils se donnent la peine de lire les Historiens qui ont écrit des simples de l'Inde, & particuliérement les Livres de Garcia, de Costa & de Monard, que Clusius natif d'Arras a traduits en Latin. La passion que j'avois d'éprouver la qualité de ce machicatoire Indien, après l'estime qu'on m'en avoit faite lorsque j'étois encor dans la Perse, mais principalement un de nos Religieux Italien qui avoit parcouru l'Inde, & qui m'assuroit que cette drogue étoit non-seulement très-nourrissante & admirable pour l'estomac, mais encor d'un goût exquis & très-délicieux, m'obligea d'en prendre; & après en avoir goûté, je n'y trouvai rien d'extraordinaire, finon que le goût de ces feüilles de *Pan* n'est pas fort diférent de celui des feüilles de nos Cédres.

Simple admirable dans l'Inde.

Mais pour retourner à mon histoire, ces pauvres misérables sont si superstitieux, qu'ils feroient conscience de laisser sécher les fleurs & les feuilles, dont ils ornent le visage de leur Idole qu'ils ont gravé sur cét arbre. C'est pourquoi ils les changent souvent, les tiennent toujours fraîches autour de cét original, & font present par dévotion aux Pelerins, qui s'y rendent de tous côtez, de celles qu'ils retirent de tems en tems. Ils ont aussi orné ce vénérable Portrait de certains ïeux d'argent, & d'or avec

quel-

quelques pierres précieuses, que des personnes y avoient portées en reconnoissance de la santé qu'ils se persuadoient aveuglément y avoir récouvrée par les mérites & la vertu de l'Idole. Par honneur, il y a toujours devant l'Idole, où l'on a bâti une petite loge, quelqu'un de leurs *Gioghi*, qui passent pour des Hermites parmi les Indiens; & quelquefois même j'y ai vû demeurer une femme. Ils y ont aussi suspendu une cloche, que les Pelerins qui se rendent en cét endroit pour y faire leurs impertinentes dévotions, sonnent d'abord comme pour apeller l'Idole, la prier de leur donner audience, & de leur être favorable. Ils font ensuite leur adoration, qui consiste ordinairement à joindre les mains, de même que s'ils faisoient leurs priéres, & les porter le plus bas qu'ils peuvent; puis en les élevant peu-à-peu se les aprocher de la bouche, comme pour les baiser; & enfin à les élever encor plus haut, toutes jointes qu'elles sont, jusques sur la tête. Cette cérémonie se fait seulement envers les Idoles, & les choses qu'ils estiment les plus saintes & les plus sacrées; parce que la même révérence qu'ils font aux hommes & aux Rois mêmes, qu'ils nomment en Persan *Teslim*, & en leur idiôme Indien *Sumbaic*, quoiqu'elle soit acompagnée de toutes ces circonstances, ne se fait néamoins que de la main droite. Après ces grimaces, quelques-uns font seulement leurs priéres debout: les autres les acompagnent de prostrations, mettant la bouche contre terre, d'où ils se relevent incontinent après; d'au-

Leurs superstitions envers une de leurs Idoles.

tres se contentent de toucher la terre de la tête & du front, & s'exercent de la sorte en d'autres semblables actions d'humilité. Après ces belles adorations, ils font à discrétion quelques tours à l'entour de cét arbre; & puis ils répandent devant l'Idole, les uns des grains de ris, les autres de l'huile, du lait, & d'autres choses semblables, qui sont leurs ofrandes, & les sacrifices qu'ils font sans éfusion de sang, puisqu'ils ne la peuvent soufrir, non pas même dans leurs sacrifices, parce qu'ils croiroient avoir commis un crime de la derniére importance, s'ils avoient tué ou égorgé quelque sorte d'animaux que ce fût. Outre cela, ceux qui ont du bien font quelqu'aumône à celui qui est actuellement au service de l'Idole, lequel reconnoît cette charité, de quelques fleurs & de quelques feüilles qui ont déja servi à l'Idole, & qu'il presente à ces charitables Pelerins, qui les reçoivent avec des témoignages extraordinaires de dévotion, les baisans, & se les mettans par honneur sur la tête. A côté de cét arbre on a bâti un petit réduit fort étroit, avec une seule entrée à proportion. Je ne m'aperçus pas néamoins qu'il y eût quelqu'un dedans : l'on m'assura bien que des femmes qui se croïoient stériles s'y rendoient quelquefois, & qu'après y avoir fait quelque séjour, elles devenoient enceintes par la vertu & la sainteté de ce lieu. Mais comme les Religions fausses & imparfaites ne sont fondées que sur l'importune & le mensonge, on croit communément que ces bons Hermites, qui sont destinez au service de l'Idole, en usent adroitement en

cette ocasion, fourbans quantité de jeunes femmes simples & crédules, & satisfaisant volontiers aux passions déréglées des autres plus spirituelles & plus rusées, chez lesquelles ils introduisent d'une façon fort naturelle & nullement miraculeuse la vertu de conçevoir, supléant ainsi dans ce réduit à l'impuissance de leurs maris. L'on y voit aussi d'un autre côté, toujours auprès du tronc de l'arbre, un morceau de bois carré de deux ou trois piez de haut, qui est scellé dans la terre, sur lequel on a taillé de certaines figures d'Idoles, & au pié duquel on a fait une petite fosse, où quelques-uns versent du lait, de l'huile, & font d'autres semblables oblations. Ils conservent cét arbre, de même que ses branches & ses feüilles, avec beaucoup de soin, sans permettre que ni les hommes ni les animaux en détachent la moindre chose, & qu'il soit en aucune façon violé ou profané. Ils en débitent des merveilles; qu'un éléphant entr'autres, après avoir mangé par hasard une seule feüille de cét arbre, en fut incontinent puni de l'Idole, & mourut en moins de trois jours. Je m'en informai particuliérement, & l'on m'assura que l'histoire s'étoit passée de la sorte; mais les moins intéressez publient hautement, que ceux-là même qui sont destinez au service & à la garde de l'Idole, pour conserver la réputation de cette sainte solitude, empoisonnérent l'éléphant, ou au moins l'ensorcelérent, en quoi les *Giophi*, & les Religieux des Gentils, excellent sur tous les autres du païs.

Miracles fabuleux que les Indiens Idolâtres atribuent à la vertu de leur Idole.

Un jour M. le Commandeur des Hollan-

dois me vint rendre visite en mon logis, & après avoir passé quelque-tems en conversation avec moi, il m'obligea de monter en son carosse pour aller de compagnie à la promenade hors de la ville y voir un jardin, qui est l'un des plus beaux & des plus considérables de *Surat*. Le terrain en étoit fort uni, bien pris & bien entendu, avec de belles allées dressées au cordeau, aux deux côtez desquelles on a planté avec simétrie divers arbres que l'on éleve dans le païs; savoir, des *Ambe*, ou comme on les apelle ailleurs, *Maughe*, desquels je vous ai fait une description dans les derniéres Lettres que je vous écrivis de Perse, sur les frontiéres de laquelle j'en remarquai alors quelques-uns; des *Fousels*, qui ont presque les feüilles comme celles des Palmiers, mais d'un verd plus vif, plus éclatant & plus beau; des *Narghils*, dont les feüilles ont aussi beaucoup de raport à celles du Palmier, qui sont ceux que nous apellions Noïers d'Inde; & quantité d'autres semblables qui ne se trouvent pas en Italie. La terre, au milieu de ces allées, étoit toute couverte d'herbe & de fleurs, dont quelques-unes semblables se rencontreroient en nos quartiers, & les autres y seroient inconnuës. Ils m'en firent remarquer une entr'autres qui a beaucoup de raport, pour la grandeur & pour la forme, à un de nos lis, mais de la couleur d'un jaune pâle qui tire sur le blanc, dont l'odeur étoit trés-agréable & puissante, qu'ils nomment *Ciampa*. On a fabriqué dans un endroit commode, un petit réduit un peu élevé de terre, pour s'y asseoir à la façon des Levan-

Arbres trés-curieux dans les Indiens.

Il s'y trouve une infinité de simples curieux.

vantins, où nous demeurâmes quelque-tems en conversation, après laquelle nous fimes collation. Mais je ne trouvai rien dans le reste du jardin qui méritât d'être remarqué.

Pour ce qui est des plantes, des simples rares & curieux de l'Inde, & de toute la zône torride, qui est fort diférente sur ce sujet de la nôtre tempérée que nous habitons, je vous dirai en peu de mots qu'ils sont de telle qualité & en si grand nombre, que si on vouloit entreprendre de les spécifier tous par écrit, il en faudroit faire des volumes entiers; & je crois même qu'ils seroient plus considérables & plus gros que ne sont ceux de Dioscoride & de Pline, & remplis de curiositez qui nous sont inconnuës. Néamoins les Portugais Européens qui ont pratiqué en ces quartiers, en ont eu si peu jusqu'à present, que je ne crois pas qu'aucun en ait parlé ni même remarqué, à l'exception peut-être de ces trois Auteurs que j'ai citez ci-dessus, & qui n'ont encor fait mention que d'une très-médiocre quantité de ces plantes; mais il faut avoüer qu'ils en ont écrit à fonds, & très-pertinemment. J'en parle comme savant, parce que je les ai tous lûs, avec tant d'assiduité & de soin, que j'y ai fait quelques petites observations qui ne seront pas inutiles, que je conserve en manuscrit & que je vous ferai voir un jour, s'il plaît à Dieu.

Le Commandeur Hollandois, & le Président des Anglois, qui me venoient prendre très-souvent de cette façon, & qui me menoient à la promenade, sont tous deux

fort considérez dans *Surat*, & l'on ne traite avec eux que comme avec des personnes de très-haute condition, qui n'en cédent rien aux plus grands du Païs. Ils ne sortent jamais qu'avec une belle escorte, & quelquefois même avec quantité de leurs domestiques à cheval; mais sur-tout avec grand nombre de serviteurs Indiens à pié, armez selon la coûtume du Païs, d'épées, de rondaches, d'arcs & de fléches; parce que les serviteurs Indiens, Mahométans ou Idolâtres, vont ordinairement armez de cette façon, soit qu'ils voïagent, ou qu'ils marchent par la ville, & rendent tous les services qu'on peut exiger d'eux, même dans la maison, avec ces mêmes armes au côté, & ne les quittent jamais que la nuit lorsqu'ils se vont coucher. Outre cela, ces Messieurs, qui sont les Chefs de ces deux Nations de Francs, qui font leur séjour à *Surat*, ont acoutumé de faire porter devant leur carosse, ou leur cheval, s'ils s'en servent, un guidon ou un drapeau de taffetas fort haut, par un valet de pié, pour se conformer à la coutume du Païs, qui permet aux personnes de qualité d'en user de la sorte, & de se faire toujours conduire un cheval de main, & tout nud, dont ils sont précédez. La liberté est si belle en ces quartiers, que non-seulement ces Messieurs, qui sont personnes publiques & constituées en dignité, mais encor tout autre particulier, de quelque Païs & Religion qu'il soit, peut vivre à la grandeur & imiter même le Roi dans ses magnificences, s'il veut & si son pouvoir lui permet de faire de semblables dé-

Les serviteurs Indiens ne quittent jamais leurs armes que quand ils se vont coucher.

dépenſes ; de-là vient que preſque tous pour l'ordinaire vivent en Gentilshommes, ce qui leur eſt très-avantageux, tant à cauſe que le Roi, quoiqu'il voïe ſes ſujets ſuperbement vétus, avec des trains de Princes, qui ſupoſent de grands revenus, les laiſſe néamoins vivre en paix, ne les perſécute point, & ne les tirannise en aucune façon, ſans s'aproprier que ce ſoit qui leur apartienne, comme il arrive très-ſouvent en d'autres Païs de Mahométans. Les Indiens ſe portent naturellement à ces vanitez, parce que l'on peut ſe faire ſervir à bon marché, à cauſe que le menu peuple y eſt preſque infini, qu'il peut vivre & s'entretenir pour très-peu de choſe. En éfet, un ſimple ſerviteur qui ne tient point rang d'Oficier dans la maiſon, ne peut eſpérer par mois pour ſa ſubſiſtance, & pour ſe vétir, même chez les plus riches, que trois *Rupia*, qui valent environ un Sequin de Veniſe. Il s'y trouve auſſi une infinité d'eſclaves, qui ne dépenſent preſque rien, puiſque leurs habits ne ſont que de toile blanche ſeulement, que l'on a à bon marché, quoique fine, & qu'ils ne mangent preſque rien autre choſe que du ris, ancienne nourriture de tous les Indiens, ſelon Strabon, dont on recueille une prodigieuſe quantité, & un peu de poiſſon, qui eſt fort commun en toutes ces contrées. Ainſi à peu de frais on peut entretenir chez ſoi une famille nombreuſe, & s'y faire ſervir ſplendidement. D'ailleurs le gain que l'on y fait ſur les marchandiſes, qui ſont preſque toute l'ocupation des gens du Païs, eſt très-conſidérable & avan-

L'on s'y fait ſervir à bon marché.

avantageux, & que les revenus, à cause de la fertilité incroïable de la terre, sont prodigieux & inconcevables. Et par ocasion je vous dirai que les Indiens Mahométans ou Idolâtres, conformément à la coûtume de leurs Ancêtres, selon Strabon, ne s'habilloient que de toile blanche, plus ou moins fine, selon la qualité des personnes, & la dépense qu'ils vouloient faire. Pour les toiles, elles sont toutes de coton, parce que l'Inde ne produit point de lin, & très-fine, en comparaison de celles de nos quartiers. Ce vétement se met simplement sur la chair; desorte que de la ceinture en haut, il sert d'habit & de chemise tout ensemble, fort serré sur le corps, & très-ample sur les extrémitez, qui flotent agréablement jusqu'au gras de la jambe. De la ceinture en bas, ils portent sous cette veste un calçon de même toile, qui couvre tout le reste; & leurs calçons sont si longs, qu'ils couvrent non-seulement les cuisses, mais même les jambes jusqu'aux piez, & de cette longueur il se forme par galanterie plusieurs plis sur les jambes. Ils vont les piez nuds dans leurs souliers, qui sont faits de telle sorte, que sans l'aide de la main ils se peuvent facilement déchausser; ce qui leur est fort commode, à cause de la chaleur excessive du Païs, de la coûtume de demeurer dans les chambres, & de marcher sur les tapis. Enfin ils couvrent leur tête, ornée de leurs cheveux, que les Gentils d'aujourd'hui, de même que les Anciens, selon le sentiment de Strabon, entretiennent fort longs, au contraire des Mahométans qui les rasent, d'un petit

Description des vétemens.

Tur-

Turban fort délié, plat par le haut, & dont la forme presque quadrangulaire est un peu longue. Les plus propres & les plus curieux portent ordinairement le Turban raïé de soïe de diférentes couleurs sur le blanc, & quelquefois avec de l'or. Les ceintures aussi sont d'or & de soïe, au lieu des blanches qu'ils portent le plus souvent.

Cét habit Indien m'a si fort agréé, à cause de sa simplicité, de sa gentillesse, & de la bonne grace qu'il donne à cheval, avec le Cimeterre au côté, la rondache atachée au col, un petit poignard fort large & d'une forme bizarre qu'ils portent à la ceinture, que je m'en suis fait faire un exprès, avec toute sa garniture, pour le faire voir en Italie. Les femmes Mahométanes, particuliérement celles des Mogolins & des soldats étrangers, qui ont aquis de la réputation dans le Païs, vont aussi toutes vétuës de blanc, ou simple, ou tissu d'or avec des fleurons, dont il se trouve ici des ouvrages admirables. Leur vétement est si court, qu'on le prendroit plutôt pour un habit d'homme, que pour celui d'une femme; sa forme même a beaucoup de raport à celui des hommes. Elles portent aussi quelquefois le Turban comme les hommes, raïé & brodé d'or, & quelquefois elles se contentent de simples bandes, ou blanches, ou rouges seulement, avec de l'or & de l'argent pour se coëfer, parce qu'elles ne se servent presque point d'autres couleurs: bien souvent aussi leurs habits sont rouges, & toujours de ces belles & fines toiles, avec les hauts-de-chausses, ou blancs ou rouges, & quelquefois aussi

Les femmes y vont presque vétuës comme les hommes.

de

de diférentes étofes de soïe artistement tissuës de toutes sortes de couleurs. Quand elles vont par la ville, à moins qu'elles ne soient dans des carosses fermez, soit à pié, ou à cheval, elles s'envelopent de mantes blanches, dont elles se couvrent aussi le visage, selon la coutume de tous les Mahométans. Enfin les Indiens Idolâtres ne portent ordinairement que des habits rouges, ou bien de certaines toiles imprimées à fleurs de diverses couleurs, qu'ils apellent *Cit*; mais le fonds de toutes ces couleurs est toujours rouge; de maniére que leurs vétemens de loin semblent simplement rouges, sans aucun autre mélange de couleurs. Mais la plus grande partie de ces Indiennes ne se servent pas de vestes; elles portent seulement une chemise fort étroite & courte jusqu'à la ceinture, dont les manches ne s'étendent que jusqu'au coude, couvrant le reste du bras jusqu'au poignet, d'une infinité de brasselets, ou d'or ou d'argent, ou d'ivoire, ou d'autre semblable matiére, selon les commoditez des personnes. De la ceinture en bas, elles s'envelopent dans un morceau d'étofe fort long, dont la largeur les couvre jusqu'aux piez, de la même façon qu'il me souvient de vous avoir écrit que les femmes de la Province de *Moghostan* en Perse vers *Ormuz* en usoient.

Lorsque les femmes Indiennes sortent du logis, elles se couvrent d'un voile ordinaire, à peu près comme un linceul, conformément à la coutume des Mahométans & de toutes les Lévantines; mais il est aussi de couleur rouge, ou de *Cit*, à fonds rou-

rouge ; c'est-à-dire, de toile imprimée sur du rouge de diverses couleurs, avec une confusion de petits ouvrages fort délicats. Celles qui ont de l'or & des pierreries ne les épargnent point sur elles ; & sur-tout elles portent des pendans-d'oreilles assez extraordinaires ; puisque leurs oreilles ne sont ordinairement chargées que d'un cercle d'or ou d'argent, dont le diamétre est bien souvent de plus d'une demi palme, & qui est fait d'une lamine large peut-être de deux doigts, ornée de quantité de petits ouvrages gravez au burin ; mais tout cela est de fort mauvaise grace.

Les femmes Idolâtres vont le visage découvert, & ne se cachent de qui que ce soit, ni à la maison ni ailleurs : néamoins elles sont fort modestes, & beaucoup plus réservées que les Mahométanes ; & il est indubitable qu'elles sont chastes & fidèles à leurs maris, & qu'il n'y en a point parmi elles qui s'abandonne publiquement, de même que chez les Mahométans, dont il y a une infinité qui se rend tous les jours dans les maisons & où l'on veut, pour joüer, chanter, danser, & faire d'autres choses que je passe sous silence, & qui ne sont pas du ressort de leur art. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Dessein de l'Auteur d'aller en Cambaïe.

Dès la Perse j'avois une passion extrême de voir *Cambaïe*, sur le recit qu'on m'avoit fait de tant de belles curiositez qui s'y rencontrent ; entr'autres choses, que le nombre des Idolâtres est infini, & qu'ils y vivent tous dans une exactitude extraordinaire des pratiques de leur Religion ; desorte que dès-là je me persua-

suadai que j'y pourrois être plus particulièrement informé qu'ailleurs de leur conduite & de leurs cérémonies. Le Sieur *Albert de Scilling*, qui avoit le même dessein, me voïant dans cette volonté, me dit qu'il en faloit parler à M. le Commandeur des Hollandois; en même-tems nous nous rendîmes chez lui, & le priâmes tous deux, que quand quelques-uns de sa nation seroient sur le point d'aller à *Cambaïe*, comme leurs afaires les y apelloient quelquefois, il eut la bonté de nous en donner avis; parce que nous desirions fort de faire ce voïage de compagnie avec eux. Le Commandeur, qui est le plus obligeant de tous les hommes, se chargea volontiers de ces petits soins, nous promit qu'il y veilleroit incessament, & que dans peu il nous satisferoit. En éfet, peu de tems après on nous donna avis qu'il se presentoit une ocasion favorable de quelques personnes qui étoient sur le point de partir. L'Intendant de la maison du Commandeur, qui se charge du soin de semblables afaires, s'informa de nous de la quantité de carosses dont nous aurions besoin. Le Sieur Albert lui dit qu'un seul lui sufiroit, mais qu'il en falloit deux, parce que je voulois que ma petite Demoiselle fut de la partie, qu'elle m'acompagnât en ce voïage, plutôt que de la laisser à *Surat*, quoiqu'elle y fût en la compagnie de Dames d'honneur & de probité. Je voulus aussi donner de l'argent à cét Intendant pour païer ceux à qui apartenoient les carosses; mais alors il s'en excusa, en nous disant qu'il n'en étoit

point

point nécessaire, qu'au retour l'on compteroit ensemble, & qu'on n'en usoit pas autrement avec les voituriers, envers lesquels la Nation s'aquitoit de tems en tems des dettes qu'elle avoit contractées pour de semblables afaires. Comme je n'étois pas parfaitement informé de leur conduite, je fus contraint de m'y soûmettre aveuglément, & sans d'autre réfléxion. On conclut donc que nous partirions le 23. Février, qui étoit un lundi; mais outre les trois carosses, que le Sieur Albert & moi avions arrêtez, & deux autres qui étoient remplis des Hollandois qui se joignoient à nous pour faire le voïage de compagnie, tous fort bien vétus & bien armez, jusqu'à un Trompette même de leur part, qui nous acompagnoit avec sa trompette d'argent, pour nous tenir l'esprit alerte & nous réjouir quelquefois sur la route: le Commandeur se rendit aussi en mon logis, avec plusieurs autres de ses amis & de ses domestiques dans leurs carosses ordinaires, pour me conduire hors la ville & me mettre sur le chemin. Il m'acompagna jusqu'à un certain lieu hors de la ville, où à l'ombre d'un petit réduit qui s'y rencontre, nous demeurâmes quelque-tems en conversation, non pas sans faire collation de quantité de beaux fruits qu'on nous y servit, & particuliérement du raisin. Nous en avons mangé fort souvent ici dans *Surat*, dès le commencement du même mois de Février, & qui se trouva fort doux & fort excellent, quoi qu'à le voir il ne semblât pas mûr, à cause de sa couleur un peu verte; de même que la *Lusiatica* d'Italie; mais

Le conduit en carosse jusques sur le chemin.

mais je ne crois pas qu'il s'en trouve assez dans le païs pour en pouvoir faire du vin. Pendant que nous nous divertissions en cét endroit, un Courrier qui venoit d'*Agra* & de la Cour du *Mogol*, s'y rendit avec des nouvelles qu'il aportoit au Commandeur, que *Sciach Selim*, Roi du Païs, avoit envoïé l'un de ses principaux Chams, qui se nomme *Asaf Cham*, du côté d'*Agra*, pour faire enlever son tresor, avant l'arrivée de *Sultam Chorrom*, qui est l'un des enfans de ce Roi, qui s'étoit révolté depuis quelques mois contre son pere, & dont le bruit couroit qu'il s'y rendoit à grandes journées, à la tête d'une armée très-considérable. Et on lui donna avis d'Agra que les afaires penchoient à un grand changement, en vuë de cette guerre entre le fils & le pere, à la perte sans doute & à la ruine de tout le Roïaume de l'Inde. Cét incident considérable, qui a paru de mon tems, me fournira matiére d'écrire plusieurs choses dignes de l'histoire, dont de semblables conjonctures sont ordinairement acompagnées. Comme je me trouve dans le païs, je verrai peut-être ce qui en arrivera, ou au moins j'en saurai des nouvelles certaines & assurées. De maniére qu'afin qu'on entende mieux ce que j'ai à raporter, touchant ces révolutions, je vous informerai premiérement ici de l'état du Roïaume & des sujets du *Mogol*, pour ne rien confondre dans la suite de ce discours.

Circonstance d'histoire fort remarquable.

Sciah Sélim, dont il est question, & dont je vous ai entretenu autrefois, est Roi de la plus grande partie de l'Inde, qui est com-

comprise entre le fleuve *Indus* & le Gange; & ses païs s'étendent depuis le Septentrion jusqu'au sommet du *Mont Taurus Imaus*, où il divise l'Inde de la Tartarie: & ce puissant Monarque est celui que nous apellons *Grand Mogol.* On lui donne ce nom-là, parce qu'il est originaire d'une famille de Tartares, qui s'apellent Moghuls, qui sont de la ville de *Samarcand*, & de la Province de *Giagata*, qui est l'ancienne *Sogdiane*, que l'on peut remarquer dans les Cartes Géographiques de la Perse, sous l'ancien nom de *Soghd.* *Teimur Lenk*, que nous apellons *Tamerlan*, selon *Mir Alischir*, auteur très-fameux de ces tems-là, qui a exactement & parfaitement bien écrit son Histoire en Persan, descendoit en ligne collatérale des proches parens de *Cinghiz Chan*, Roi très-puissant de la Province de *Cathay*, dont nos Histoires d'Europe font grande mention, de même que S. Antonin, qui en a écrit fort amplement, sous le nom un peu corrompu de *Cingis Cham.* Ce Cinghiz faisant la guerre à ses voisins, ruinant plusieurs autres Provinces, s'étant enfin rendu le maître d'un Roïaume fort étendu, & presque de toute la Tartarie, qui comprend l'un & l'autre *Scithie*, le divisa en mourant à ses enfans. A *Gingata*, qui étoit son second fils, échût en partage le Païs de *Samarcand*, toute la *Sogdiane*, avec diverses autres terres de-là autour, & l'apella de son nom, *Giagataio* & *Giagatins*, tous les peuples qui restérent dans les lieux de sa dépendance. Coutume que les Scithes ont observée de tous tems, selon Diodore de Sici-

Part. 3. lit. 19. cap. 3. & ailleurs.

Sicile, de donner le nom de leurs Princes aux Païs qui sont soûmis à leur Empire. Par succession de tems, du régne de l'un des descendans de *Giagata* en ces mêmes quartiers, *Teimur Lenk*, quoique
Liv. 2. Prince du Sang Roïal, mais fort éloigné, vivoit dans *Samarcand* sa patrie, en réputation d'avoir plus de cœur & de courage, que des biens de fortune. Mais comme au bout de quelque tems le Roi fut assassiné pour sa mauvaise conduite; en cette conjoncture d'afaires, les Grands du Païs élurent *Teimur Lenk* pour leur Roi, & le reconnurent pour leur Souverain. Et parce qu'il étoit entreprenant, son ambition ne fut pas satisfaite du seul Roïaume de *Giagataio*; desorte que se voïant les forces & le pouvoir en main, il épouventa toute la terre, & fit ces grands progrès, qui remplissent le monde d'étonnement. J'avouë néamoins qu'il nous en est resté peu de choses sur quoi on puisse faire fondement, vû que je ne sai personne qui en ait écrit la vérité, que *Ruy Gonçalez de Clavijo*, mais fort succintement en Espagnol, & qui y alla en qualité d'Ambassadeur de la part de son Roi Dom Henri troisiéme de Castille.

Teimur, de même que son Prédécesseur, partagea aussi ce grand Empire qu'il avoit aquis, à plusieurs de ses enfans & neveux, lesquels ensuite se ruinérent l'un l'autre par leur mauvaise intelligence, & les guerres qui se fitent à qui succéderoit à l'Empire; & Dieu sait s'il reste encor quelqu'un de cette famille en Tartarie. Un Cadet de ces Messieurs-là qui n'avoit aucune habitude

Adresse d'un Cadet de famille.

tude

tude avec les Tartares, passa les montagnes & s'en vint chercher fortune dans l'Inde, auprès d'un Prince qui en possédoit alors une grande partie. Il s'y introduisit si bien, par le moïen des Grands du Roïaume ausquels il étoit allié, & des services signalez qu'il rendit à l'Etat, qu'il y établit une puissante maison; & les diférentes révolutions qui suivirent, portérent avec le tems un de ses Successeurs sur ce Trône, & à jeter les premiers fondemens de la maison Roïale qui régne à present, dont *Sciah Selim*, qui vit aujourd'hui, est le quatriéme Roi, auquel ses propres Cachets rendent des témoignages invincibles. J'en conserve quelques impressions, sur lesquelles toute sa Généalogie est representée par ordre, jusqu'à Tamerlan, de la race duquel *Sciah Selim* se dit le huitiéme.

Sciah Selim fut apellé en naissant *Sceichu*, parce que le Roi *Ekbar* son pere, qui jusqu'alors n'avoit point eu d'enfans mâles, s'étoit persuadé qu'il avoit obtenu de Dieu par les priéres d'un certain *Scecih*, qui passoit dans le païs pour un saint personnage & un homme fort religieux, en qui il avoit beaucoup de confiance: mais après qu'il eût ateint l'âge de 14. ou 15. ans, le même pere lui changea son nom, comme ils ont acoutumé de faire quelquefois en ces quartiers, & lui donna celui *Sciah Selim*, qui signifie en Arabe Roi pacifique, dans la pensée qu'il avoit que ce nom lui convenoit parfaitement bien. Après la mort du pere, que *Sciah Selim* se vit en possession du Roïaume, conformément à la coutume

Dans l'Inde les enfans changent souvent de nom.

de plusieurs Princes d'Orient, il change son nom encor une autrefois, se revêtit de titres & de qualitez plus superbes & plus magnifiques; parce que les noms propres en leur Langue ne sont autre chose que des épitétes; il voulut enfin être apellé *Nur eddin, Muchammed Gihon Ghir*, qui signifie, partie en Arabe & partie en Persan, *Lumiére de la Loi, Mahomet le Conquérant du monde*, à cause de la profession qu'il fait publiquement d'être de la secte de Mahomet, quoiqu'en particulier, Mahomet & sa Loi lui soient fort indiférens, & qu'il ne se mette pas fort en peine, à ce qu'il dit, de toute autre Religion, dans la créance dont il se flâte, selon l'opinion ridicule de plusieurs de ces quartiers, qu'un homme se peut sauver, de quelque Religion qu'il soit; néamoins le nom de *Sciah Selim* lui est demeuré, & ordinairement le peuple ne l'apelle pas autrement, lorsqu'il parle de sa conduite.

Sciah Selim avoit deux fréres; celui qui se rendit le maître d'une partie de la Province de *Décam*, se nommoit *Pehari*, & en son surnom *Sciah Murad*; & l'autre, qui mourut dans la ville de *Berhampor*, s'apelloit *Daniel*, & en son surnom, *Sombol Sciah*, mais tous deux moururent sans enfans. Ainsi *Sciah Selim* fut leur héritier, & en cette qualité il se mit en possession de leurs Etats. Je ne vous puis pas dire si les quatre enfans mâles qu'a ce Roi, sont d'une seule ou de plusieurs femmes. Mais l'aîné s'apelle *Sultan Chosrou*, le puîné *Sultan Peruiz*, le troisiéme *Sultan Chorrom*, qui s'est à present révolté, & que le

pere

pere honora du titre de *Sciahi Gihon*, qui signifie Roi du monde, après son retour de la guerre qu'il fit dans la Province de *Dacan*, avec tous les succès imaginables : & le cadet qui est encor fort jeune, s'apelle *Sultan Scehriar*. Il se peut faire qu'il y ait d'autres enfans; mais parce que peut-être ils sont morts il y a long-tems, ou qu'ils sont tous petits, on en parle en aucune façon. *Sciah Selim* a presentement une femme, qui est reconnuë pour Reine & considérée sur toutes les autres Dames de son Serrail; & dont le crédit est tel, que rien ne se fait dans le Roïaume que par ses conseils & par ses ordres. Elle est native de l'*Inde*; mais originaire de *Perse*; c'est-à-dire, fille d'un Persan, lequel s'étant rendu dans l'*Inde* au service du *Mogol*, comme plusieurs font, devint très-puissant en cette Cour, par son adresse & par ses belles actions, & fut élevé par le Roi, si je ne me trompe, à la dignité de *Chan* & de Vice-Roi d'une Province. Elle épousa dans l'Inde en premiéres nôces, un autre Gentilhomme Persan, qui étoit aussi au service du *Mogol*; mais depuis la mort de son mari, elle donna l'essort à son esprit, qui penchoit à la galanterie, comme font bien souvent des belles & des jeunes veuves, & je ne sai par quelle intrigue *Sciah Selim* en eut connoissance & en devint passionnément amoureux. Il voulut un jour la mener dans son *Haram* ou dans son Palais, & la tenir auprès de lui comme une de ses autres concubines. Mais cette Dame, qui avoit infiniment de l'esprit, & qui ne pensoit qu'à s'élever à la qualité de Souverai-

Le grand Mogol d'aujourd'hui a plusieurs enfans.

ne & d'indépendante, par un principe d'honneur supofé, dont elle voulut couvrir son jeu, & déguiser au Roi sa politique, refusa adroitement d'aller en son Palais. Je croi même qu'en cette ocasion elle n'eut pour lui aucune complaisance, disant qu'elle avoit été femme d'un homme qui avoit laissé par tout des marques de sa valeur, qui n'avoit jamais fait d'actions lâches; & qu'au reste elle étoit fille d'un pere qui faisoit profession d'honneur, ainsi qu'elle ne seroit jamais capable de s'oublier si fort, que de se porter à des actions indignes de la vertu que son pere lui avoit inspirée, & de la fidélité & du respect qu'elle conservoit pour feu son mari: que sa naissance outre cela, & sa condition ne lui permettoient pas de se rendre dans l'*Haram* du Roi, pour y vivre en qualité de simple esclave; que néamoins si Sa Majesté avoit quelque bonté pour elle, & qu'il voulut lui faire l'honneur de la considérer, & la recevoir pour sa femme légitime, qu'elle ne s'écarteroit jamais du devoir qu'elle lui devoit, & qu'elle se soumettroit aveuglément à ses ordres.

Sciah Selim se mit d'abord tellement en colére du procédé insolent & téméraire de cette femme, que peu s'en fallut que pour s'en venger, il ne la contraignit d'épouser quelqu'un de la race, qu'ils apellent *Halalchor*, comme si on disoit, qui peut manger sans scrupule de quelque sorte de viande qu'on lui presente, qui sont les gens de l'Inde les plus méprisez & que l'on estime le moins. Néamoins cette Dame demeurant toujours ferme dans ses pre-

miers

miers sentimens, avec résolution de mourir plûtôt que de s'en écarter ; & l'amour qui étoit de la partie, agissant avec violence sur le cœur du Roi, par le moïen de quelques charmes de la part de cette Dame, selon la cronique scandaleuse du païs, si l'on peut apeller charmes, comme il y a plus d'aparence, les propositions que cette Dame faisoit au Roi, & qui le captivoient insensiblement, un pur éfet de la simpatie, des loix de laquelle il est très-dificile de se défendre, il se résolut enfin de l'épouser & de la recevoir pour sa femme légitime. En éfet, il la fit reconnoître pour Reine sur toutes les autres, & elle commande aujourdhui en qualité de Souveraine dans l'*Haram* du Roi, d'où elle a écarté avec adresse toutes les autres Dames, qui auroient pû lui donner de la jalousie, en les mariant richement, ou enfin par d'autres voïes d'honneur conformes à leurs inclinations. Elles a fait même dans la Cour plusieurs changemens fort considérables, comme d'avoir cassé presque tous les anciens Capitaines & Oficiers, de s'être fait de nouvelles créatures qu'elle a élevées aux dignitez du Roïaume, sans oublier ceux de sa famille.

Il la fait reconnoître Reine.

Cette Reine s'apelle à present *Nurmahal* ; c'est-à-dire, lumiére du Palais, nom que le Roi lui donna, comme je croi, lorsqu'il la déclara Reine dans son Empire. Elle a aussi un frére, que la faveur du Roi a rendu très-puissant & très-considérable, qui est cét *Asaf Cham* dont je vous ai parlé ci-dessus, & dont *Sultan Chorrom*, qui s'est révolté contre son pere, a épousé

une de ses filles, d'où quelques-uns se persuadent avec beaucoup de fondement, que *Asaf Cham* & *Nurmahal* fomentent sous main cette rebellion, peut-être pour le mettre en possession du Roïaume après la mort du pere à l'exclusion de ses fréres, *Sultan Scehriar* a aussi épousé une fille de *Nurmahal*, qu'elle eut de son premier mari, parce que de *Sciach Selim* elle n'a point d'enfans. Mais par un si bel établissement, & une alliance si avantageuse avec la maison Roïale; on peut juger de la prudence & de la conduite admirable de cette Dame.

Sultan Chosrou, l'aîné des enfans du Roi, qui étoit un Prince de grande espérance, intime ami des Chrétiens, dont il est aussi réciproquement & parfaitement chéri & honoré, s'étant rendu en je ne sai quel Gouvernement, se révolta contre son pere, sous prétexte que le Roïaume lui apartenoit de droit. Parce qu'en éfet le Roi *Ekbar* son aïeul lui en fit un don en mourant, & le lui substitua comme à son petit-fils, qui étoit déja au monde, à l'exclusion de *Selim* son pere, & propre fils d'*Ekbar*. Ce Prince le voulut punir de la sorte, pour lui faire porter la peine que méritoit sa désobéïssance, & la pensée qu'il eut un jour de lever des troupes, & de prendre les armes contre lui. On n'entend parler parmi ces Infidèles que de rebellion & de révolte; & les infidélitez des peres envers les enfans, & des enfans envers les peres, sont ordinaires & réciproques. *Sultan Chosrou*, prévenu de ses belles prétentions, se révolta & fit un corps d'armée pour aller contre son pere.

re. Mais en étant venus aux mains, & aïant perdu la bataille, il fut contraint de mettre bas les armes & de se rendre à discrétion entre les mains du pere, qui lui fit quelques reproches, mais en des termes fort doux, & fort obligeans, & lui demanda la raison pourquoi il se portoit à ces extrémitez, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer qu'il seroit un jour son successeur, & que c'étoit pour lui qu'il conservoit le Roïaume? Néamoins les suites furent plus fâcheuses & plus sensibles que les paroles; parce que d'abord il fit cruellement mourir tous les principaux Capitaines qui l'avoient servi en cette guerre, & les exposa à la vuë des *Chosrou*, sur la route qu'il tenoit, & le fit passer comme en triomphe, sur les corps de ces pauvres misérables, qui avoient tous été inhumainement égorgez. En lui montrant quelques-uns de ses plus confidens & de ses plus intimes, qu'il avoit fait coudre vifs dans des peaux d'animaux nouvellement écorchez pour les y laisser pourrir, il lui disoit qu'il regardât en quel sorte de gens il s'étoit confié. Mais il n'en demeura pas-là; car *Sultan Chosrou* n'eut plus la liberté de converser familiérement comme il faisoit; il le mit sous la garde, mais avec honneur, de certains Grands de sa Cour; & ce qui fut de plus affligeant, il lui fit coudre les yeux, comme ils ont acoutumé de faire quelquefois; afin que sans l'aveugler, il fut privé de la vuë, & qu'ainsi il ne fut plus en état de troubler la paix du Roïaume; suplice pourtant qui ruineroit entiérement la faculté visuelle, s'il duroit quelque-tems: mais le pere les lui fit ou-

Il se rend à discrétion entre les mains du pere.

vrir quelques jours après, desorte qu'il n'en devint pas aveugle, & qu'il a vû depuis. Ce ne lui fut seulement qu'une peine temporelle. Mais pour cela il ne fut pas remis en liberté, puisqu'il demeura prisonnier l'espace de deux ans, avec tant de rigueur, que le Roi ne lui permit d'autre compagnie, que d'une seule personne pour le servir.

Nurmahal, qui se persuadoit qu'absolument *Sultan Chosrou* succéderoit au Roïaume après la mort de son pere, comme personne qui n'avoit d'autres pensées que de s'y bien établir, avoit fait son possible pour obliger *Sultan Chosrou* d'épouser sa fille avant que de la donner à *Sultan Scehriar*. Mais parce qu'il avoit une autre femme qu'il aimoit parfaitement, ou qu'il méprisoit la fille de *Nurmahal*, il n'y voulut jamais consentir : ensorte que, tout prisonnier qu'il étoit, & quoique plusieurs personnes lui eussent porté parole, qu'en épousant la fille de *Nurmabal* il seroit incontinent élargi, il n'en voulut jamais rien faire. Sa femme qu'il aimoit autant qu'elle en étoit aimée, obtint du Roi qu'elle seroit la personne qui le devoit servir dans la prison. En éfet, elle s'y rendit généreusement, & y demeura avec lui tout le tems qu'il plût au Roi de les y laisser, mais en lui persuadant incessament d'épouser la fille de *Nurmahal*, pour s'afranchir de toutes ces disgraces, & qu'elle se contenteroit de vivre avec lui en qualité d'esclave, pourvû qu'elle le vit en liberté, & tenir le rang qui étoit dû à sa naissance. Mais tout cela ne fit aucune impression sur son esprit ; &

de

de cette façon il passa tout ce tems dans la prison avec sa chére & fidèle moitié, jusqu'à ce qu'enfin la rage de ses persécuteurs & la colére de son pere, s'étant un peu ralentie, il fut élargi après deux ans ou environ de prison, mais cependant toujours sous une bonne garde, dont on s'étoit assuré. Et voilà pourquoi *Sultan Chosrou* fut toujours l'objet de la haine de *Nurmahal*, laquelle desespérant de lui pouvoir faire épouser sa fille, la donna depuis, comme je vous ai dit, à *Sultan Scehriar*. *Sultan Perviz*, qui est le puîné, demeure dans le Roïaume de *Bengale*, à l'embouchûre du Gange, en qualité de Gouverneur, ou de Viceroi, & vit fort content, sans faire parler de lui en aucune façon. *Sultan Chorrom*, qui est le troisiéme fils, est Gouverneur de cette partie de *Dacan*, qu'il a aquise au *Mogol*; mais à present il commence à vouloir se rendre maître encor du Roïaume de *Guzarat*, d'où je vous écris toutes ces particularitez. *Sultan Scehriar* n'a pas encor de Gouvernement, mais l'on dit que depuis peu on l'a fait Capitaine de huit milles chevaux.

Après deux ans de prison il est élargi, mais non pas entiérement.

Pour parler maintenant de la rebellion dont il est question, & de son commencement, *Sultan Chorrom*, après l'alliance qu'il contracta avec *Asaf Cham*, fit tant par son intrigue, le crédit de son beau-pere & de *Nurmahal* sa sœur, que le Roi lui remit le prisonnier *Sultan Chosrou* entre les mains, après l'avoir retiré d'où il étoit & l'abandonna à sa garde, avec ordre néanmoins d'en bien user envers lui & d'en avoir grand soin. Voilà le sujet pour-

quoi *Chorrom* ne vouloit point se rendre en son Gouvernement, ni à la guerre, où il étoit sollicité d'aller, s'il n'y conduisoit *Sultan Chosrou*, alléguant pour ses raisons, que sa politique ne lui permettoit pas de s'absenter de la Cour, pendant que *Sultan Chosrou* son compétiteur & son ennemi y resteroit. Mais aussi-tôt après qu'on le lui eut confié, il ne fit aucune dificulté de s'y rendre. Il l'y garda & le traita honorablement l'espace de deux ans ou environ; mais depuis, comme il n'avoit jamais eu d'autre dessein que de s'en défaire, pour s'assûrer de la succession du Roïaume, étant absent, comme quelques uns disent, il lui fit servir des viandes empoisonnées pour le faire mourir, avec un commandement exprès à quelqu'un de ses Capitaines, à la garde desquels il l'avoit confié, de lui en faire absolument manger, ou de gré ou de force. Les Capitaines exécutérent ponctuellement ses ordres: mais parce que *Sultan Chosrou* à qui leurs empressemens pour lui en faire goûter étoient suspects, ne voulut pas même y toucher, disant hautement qu'ils le vouloient empoisonner; les Capitaines voïans qu'il n'y avoit point d'autre remede, & que l'ordre leur en avoit peut-être été prescrit, se jettérent tous sur lui, parce qu'en cette ocasion il leur donna des preuves de sa valeur, & se défendit généreusement; mais l'aïant enfin terrassé, ils l'étranglérent avec la corde d'un arc. D'autres ont assuré, que *Sultan Chorrom* le tua publiquement de sa propre main. Quoiqu'il en soit, *Sultan Chosrou* mourut de mort violente,

&

& *Sultan Chorrom* en fut lui-même le meurtrier, ou par le ministére de ses créatures. *Sciah Selim* qui aprit ces tristes nouvelles, témoigna d'en être extrêmement en colére contre *Sultan Chorrom*, & lui manda qu'il eût à se rendre à la Cour pour y répondre de cette action. *Sultan Chorrom*, au lieu d'obéïr aux ordres du Roi son pere, unit toutes ses forces, qui n'étoient pas néamoins fort considérables, pour aller contre lui, & contraignant non-seulement tous ses sujets de prendre les armes, mais encor les habitans de plusieurs autres Villes qui ne sont point de sa dépendance; comme, par exemple, de *Cambaïe*, & de quelques autres semblables, d'où il a écarté les Gouverneurs qui en étoient en possession de la part de son pere, pour en substituer d'autres à sa dévotion, s'est mis en campagne à la tête de son armée, acompagné de quelques petits Princes Indiens Idolâtres, pour marcher incessament du côté d'*Agra*, comme je vous l'ai marqué ci-dessus. Mais on croit positivement, que non-seulement *Asaf Cham* & *Nurmahal* anciens & secrets ennemis de *Sultan Chosrou* ont été de la conspiration, mais que le Roi de Perse même étoit d'intelligence avec eux, puisque à peu près dans le même-tems, ou un peu auparavant, il fit de son côté la guerre de *Candahar*. De maniére que le ressentiment qu'il en a, ne peut sans doute venir, ou de ce qu'il n'en a pas été parfaitement informé; parce que peut-être *Nurmahal* & *Asaf Cham* qui étoient tout son conseil, ne lui ont pas déclaré les choses comme

Il est cité à la Cour pour répondre de cette action.

elles s'étoient passées, ou parce que la mauvaise conduite de *Sultan Chorrom* l'a obligé jusqu'à present de se tenir sur ses gardes. Il est bien vrai que les nouvelles que l'on a nouvellement reçuës d'*Agra*, qui portent que le Roi y envoïoit *Asaf Cham*, pour enlever de-là son tresor, prouvent invinciblement la confiance qu'il a en *Asaf Cham*, & par conséquent, ou qu'il n'en est pas coupable, ou que son crime n'est pas encor connu. Mais le tems nous aprendra la vérité. *Sultan Chosrou* a laissé un petit garçon, qui se nomme *Sultan Bulachi*, que nous abandonnerons pour un tems afin de continuer notre voïage.

Le Sieur della Vallé prend congé du Commandeur des Hollandois.

Le Commandeur aïant lû les Lettres d'*Agra*, qu'il me fit l'honneur de me communiquer dans toutes leurs circonstances, je pris congé de lui sur le soir, & après quelques décharges de mousquéterie, il s'en retourna à la Ville, & moi, avec ma compagnie des cinq carosses, je me mis sur la route de *Cambaïe*. Après deux *Cos* de chemin, nous passâmes le même fleuve de *Surat* dans une barque; ensuite nous fîmes encor quatre autres lieuës, & sur le soir nous allâmes loger dans un village qui s'apelle *Periab*, mais nous n'y demeurâmes pas longtems; parce qu'immédiatement après minuit nous remontâmes en carosse pour continuer notre chemin. En passant je vous dirai que *Cambaïe* est au Septentrion de *Surat*, desorte que sur cette route nous l'envisagions toujours. Le lendemain d'assez bonne heure, nous déjeunâmes auprès d'un étang que nous trouvâmes sur le chemin, qui est fort long & étroit, dont il

il y a quantité de la même façon en ces quartiers-là.

Après avoir fait ſeize *Cos* ce jour-là, qui en faiſoient douze depuis *Surat*, nous arrivâmes ſur le ſoir à la ville de *Barrocci*, ou *Behrug*, comme ils diſent en Perſan, auprès des murailles de laquelle, du côté du Midi, une riviére coule agréablement, qui s'apelle *Nerbeda*, & qu'il faut traverſer à la faveur d'une barque, ſi l'on veut entrer dans la Ville. La Ville qui eſt médiocrement grande, & ſituée ſur une petite éminence, eſt fermée de murailles. Elle eſt fort peuplée, comme le ſont généralement tous les lieux de l'*Inde*. Le grand trafic qu'il s'y fait de toile fine de coton, eſt très-conſidérable; parce qu'il s'y en fabrique plus qu'en quelqu'autre endroit que ce ſoit, & dont le debit ſe fair, non-ſeulement dans l'*Aſie*, mais même juſqu'en *Europe*. Deſorte que les Anglois & les Hollandois, qui y ont expreſſément des Réſidens, en enlevent tous les ans la charge de cinq ou ſix gros vaiſſeaux; & pour les embarquer, ils en font des balots auſſi gros qu'un caroſſe à la Romaine, d'où chaque piéce de toile qui s'y trouve, & dont l'envelope ne ſera guéres plus grande qu'une petite ſerviette, ne ſe vendra pas moins de 3. ou 4. piaſtres dans *Alep*, & en *Italie* tout au moins ſix écus. D'où vous pouvez juger des grandes richeſſes que fournit cette ſeule petite ville, qui n'a pas plus de circuit ni de feux que celle de Sienne en Toſcane, quoiqu'elle ſoit trois fois plus peuplée, & des ſommes immenſes que le Prince en retire. A une lieuë ou deux

de

Il s'y trouve des mines de pierres précieuses.

de la ville, il y a une mine de Calcédoines, & d'Agathes blanches & remplies de veines; mais le transport s'en fait plûtôt à *Cambaïe* qu'à *Barrocci*, parce que cette veine de terre n'en est pas si éloignée, outre que *Cambaïe* est un Port de Mer, & que le concours des Marchands étrangers y est beaucoup plus considérable : là on en fait des grains de chapelets, ou ronds ou en ovale, même de petites écuelles, & quantité d'autres petits vases pour orner des cabinets. La Mer ne monte pas jusqu'à *Barocci*, non pas même dans ses plus grandes marées, & en est éloignée de quelques milles, presque comme de *Surat*. En passant le fleuve pour nous rendre dans la ville, le Trompette Hollandois qui étoit avec nous, sonna quelques fanfares de son instrument, pour donner avis de notre arrivée à leurs Correspondans, qui sont leur résidence dans *Barrocci*, lesquels se rendirent incontinent à ce bruit hors de la ville sur le bord de la riviére, où ils nous reçûrent; de-là nous allâmes tous de compagnie à l'Hôtel des Hollandois pour y loger; & vers le soir ils nous acompagnérent jusqu'à la riviére, pour nous y faire voir une Patache ou une petite barque qu'ils faisoient construire, & qui n'étoit pas encor achevée, dans laquelle nous demeurâmes en conversation jusqu'à la nuit, où le *Tari* ne fut pas épargné, qui est une liqueur blanche que l'on extrait des arbres qui portent les noix d'*Inde*; mais un peu trouble, dont la saveur est aigre-douce, & nullement désagréable au goût, presque comme nôtre vin piquant; mais qui

enni-

ennivreroit comme le vin, si on en bûvoit excessivement. Le lendemain, qui étoit un mécredi & le 22. de Février, nous partîmes de *Barrocci* sur les dix ou onze heures du matin: & après six *Cos* de chemin nous fimes collation, sans descendre de nos carosses; parce que dès *Barrocci* nous avions fait les provisions nécessaires pour cét éfet.

Nous rencontrâmes depuis sur le chemin la femme & la famille du Gouverneur de *Cambaïe*, que le rebelle *Sultan Chorrom* en avoit chassé, pour y en substituer une autre qui fut plus à sa dévotion, & duquel il pût plus facilement disposer. Desorte qu'il s'en retournoit à *Surat*, où étoit sa maison & où il faisoit sa demeure ordinaire. Sa principale femme étoit fort commodément sur un éléphant, dans un brancard couvert. Trois autres éléphans suivoient à vide, que trois hommes qui étoient montez dessus conduisoient, puis quantité de carosses; les uns couverts, remplis de femmes; & les autres découverts, où il y avoit des hommes, que plusieurs soldats à pié & à cheval escortoient. Enfin la suite étoit fort considérable, conformément à la qualité de la personne & à la coutume de l'*Inde*, qui permet à qui que ce soit d'avoir une infinité de serviteurs domestiques. Après cela nous guéâmes un petit fleuve, qui étoit je croi d'eau salée, qui se nomme, à ce qu'ils disent, *Dilavel*; & sur le soir, après avoir fait 18. *Cos* de chemin, nous nous rendîmes dans un gros Bourg pour y loger, qu'ils apellent *Giambuser*. Le jeudi, dès la pointe du jour, nous continuâ-

Le Sieur della Vallé continue son chemin vers Cambaïe.

tinuâ-

tinuâmes notre chemin, de compagnie avec une Caravane fort nombreuse qui se rencontra en cét endroit. Cependant nous ne pûmes partir si matin, aïans été contraints d'atendre presqu'au jour, parce que la porte de la Ville étoit fermée, & que l'on ne pouvoit espérer d'en sortir sans y païer un droit, que les Receveurs exigent en cet endroit de ceux qui passent, comme en beaucoup d'autres endroits où nous nous rencontrâmes ce jour-là. La *Cafila* étoit si nombreuse, & le nombre des carosses si grand, qu'en de certains défilez étroits & serrez, il nous falloit quelquefois atendre long-tems sans pouvoir passer; de même qu'à *Naples* & à *Rome*, dans ces ruës par où on passe pour aller à quelque fête par promenade. Après cinq *Cos* de chemin, nous arrivâmes à une heure de jour au bras de Mer, ou pour mieux dire au Golfe de *Cambaïe*, où proprement le fleuve *Méhi* entre dans la Mer; & où le flux & reflux de la Mer est le plus violent & le plus impétueux, & où les courants sont plus rapides qu'en quelqu'autre endroit du monde que ce soit, au moins de ceux que je connois.

Mais en passant je veux corriger une faute énorme de plusieurs de nos Géographes, & même des plus modernes, que plusieurs Historiens ont suivis aveuglément. En éfet, dans toutes les Cartes Géographiques que j'ai vuës jusqu'à present, j'y ai toujours remarqué le fleuve *Indus* situé de telle façon, qu'il entre dans la Mer par l'endroit le plus avancé du Golfe de de Cambaïe. C'est une bévuë qui n'est pas

Erreur de Géographie que l'on doit corriger.

par-

pardonnable, & aussi grossiére sans mentir, que tout le païs de *Guzarat* est large: parce que l'Inde qui se décharge dans la Mer par deux grandes embouchеures, fort éloignées l'une de l'autre, ne coule pas autrement du Levant à *Guzarat*, comme il couleroit infailliblement, s'il se jettoit dans la Mer par le Golfe de *Cambaïe*; mais plutôt du côté du Couchant, & si loin du Golfe de *Cambaïe*, que tout le *Guzarat*, & peut-être encor d'autres païs, sont entre deux. Le fleuve qui se jette dans le Golfe de *Cambaïe* n'est donc pas l'*Indus*, mais ce *Méhi* dont je parle, & dont l'étenduë est assez considérable, mais cependant nullement comparable à celles du fleuve *Indus*. Etant donc arrivez à ses bords, il nous fallut guéer ce trajet; mais non pas sans beaucoup de danger; parce que quand la Mer s'enfle, elle innonde entiérement un espace de terre, qui a plus de cinq *Cos* d'étenduë; & quand même l'eau est plus basse, il faut au moins guéer en quatre endroits diférens des passages où elle est fort répanduë & profonde; & si par malheur une personne entreprenoit de faire ce trajet dans le tems que la Mer vient à s'enfler, elle s'exposeroit sans doute au danger d'être submergée. Et sans cela même, lorsque l'eau est un peu plus haute & les courants plus violents qu'à l'ordinaire, parce qu'ils ne sont pas toujours égaux; mais plus ou moins, selon les jours de la lune, ils forcent bien souvent & emportent même en de certains endroits, qu'il faut nécessairement traverser, ceux qui osent s'y commettre, & quelque-

fois

fois avec tant d'impétuosité, qu'un éléphant même n'y peut pas résister, ni empêcher par sa pesanteur naturelle que l'eau ne l'abate & le porte bien loin. On atend donc de certaines heures favorables pour passer ce gué ; c'est-à-dire, quand la Mer est basse, qui ne se trouve telle néamoins dans tous les autres endroits du monde, si je ne me trompe, qu'en nouvelle lune, ou lorsqu'elle commence à paroître sur l'orison : comme au contraire quand elle est pleine, les marées sont ordinairement les plus hautes. Mais je ne sçai par quelle raison on en use autrement dans le Golfe de *Cambaïe*, si ce n'est peut-être à cause qu'il est fort avancé dans la terre, & fort éloigné de cette grande masse de l'Océan; néamoins ceux du païs en sont parfaitement informez & ne s'y trompent jamais. Les plus avisez atendent encor les jours les plus favorables du mois ; parce qu'en nouvelle & pleine lune, les marées sont toujours plus grandes, & sans comparaison plus hautes, & plus impétueuses que jamais, vers les Equinoxes & les Solstices : mais aux quartiers de la lune, elles sont fort médiocres ; & en décours les marées sont toujours les plus basses. Etans donc arrivez en cet endroit peu de jours avant la nouvelle lune, le tems étoit le plus commode & le plus favorable qu'il se pouvoit desirer ; & nous joignîmes le passage le plus heureusement du monde ; parce que la *Cafila* étoit sortie du Bourg, dans le moment convenable & nécessaire pour bien réussir dans nôtre entreprise ; & que les voituriers, & les autres qui sont ordinairement

Les marées n'y sont pas réglées comme dans le grand Océan.

rement ce trajet, & à la conduite desquels on s'abandonne en ce voïage, sont parfaitement instruits des moïens de le faire commodément & sans danger. Afin de rompre mieux le cours & la violence de l'eau, nous traversâmes tous de compagnie & en même-tems, ce grand espace de cinq *Cos* sur un terrain humide, mais solide néanmoins; horsmis en ces quatre endroits, où nous trouvâmes & guéâmes l'eau courante du fleuve, qui y étoit salée, à cause que la violence de la Mer y surmonte celle du fleuve, qui ne se peut défendre principalement en cet endroit de l'impression qu'elle en reçoit.

Le premier des courants que nous traversâmes, n'étoit pas fort considérable: mais aux trois autres, les bœufs qui tiroient les carosses avoient de l'eau jusqu'au-dessus des sangles, sans pour cela en être icommodez, quoique nous fussions en nos carosses; parce que le fond en est fort élevé sur toute la hauteur des rouës, & sur lequel on est assis selon la coutume des Lévantins, comme à plate-terre, avec les jambes croisées. Pour une plus grande sûreté de nos personnes, dans un trajet si dangereux, nous avions avec nous plusieurs hommes à pié, qui tenoient les carosses en état avec les mains, afin que, comme ils sont fort legers, l'eau ne les emportât point, & qu'ils prissent nos hardes sur leurs têtes, au cas que l'eau eut été dans nos carosses. Ceux qui font ce trajet à pié, ou ils se dépoüillent tous nuds, à la réserve des parties nobles, qu'ils couvrent d'un morceau de linge, ou ils rele-

relevent leur veste, qui est d'une simple toile blanche & qui leur sert, comme je vous ai déja dit, de veste & de chemise tout ensemble; & retroussant aussi les calçons qui sont de semblable toile, ils ne se soucient pas de les moüiller. C'est assûrement quelque chose de curieux que de voir incessament une infinité de gens sur cette route, les uns en carosses, les autres en charettes, à cheval, à pié, & des hommes & des femmes indiféremment tous nuds, sans avoir seulement la pensée de se dérober à la vuë de ceux qui les regardent. Spectacle sans doute fort extraordinaire.

Spectacle divertissant.

Après que l'on a traversé le trajet, dont le terrain est humide, il reste encore deux autres *Cos* de chemin à faire avant que d'arriver à la ville de *Cambaïe*, dont le fonds est plus ferme plus solide, & situé de telle façon, qu'il n'est pas inondé, quoiqu'il soit fort uni, & qu'il côtoïe la Mer. Enfin nous nous y rendîmes avant midi, après avoir fait ce jour-là environ douze *Cos* de chemin, & allâmes descendre à l'Hôtel que Messieurs les Hollandois y ont fait bâtir, où ils nous reçûrent avec des témoignages d'amitié & de bienveillance inconcevables, qui furent acompagnez de chéres extraordinaires, selon l'ordre que le Sieur Commandeur en avoit donné par tous les lieux de leur dépendance que je devois parcourir.

Description de la ville de Cambaïe.

Cambaïe est une ville d'une belle étenduë, quoique sa grandeur consiste principalement en ses Faubourgs, qui l'environnent hors de son enceinte & qui sont fort spacieux. Elle est située sur le bord de

la

la Mer, dans une belle pleine, qui avance le plus dans ce grand Golfe qui en porte le nom. La ville considérée à part, sans les Faubourgs, est fermée de murailles, à la façon de simples courtines, avec les créneaux sur le haut. Les maisons y sont bâties de briques & couvertes de tuiles, avec des canaux, selon la coutume de l'*Inde*, pour se défendre de l'eau de pluïe, qui tombe en abondance pendant trois mois d'été. En nos quartiers ces maisons sembleroient fort communes; mais ici elles y sont estimées, & passent pour les meilleures & les mieux bâties de toute la Province. Elles sont toutes fort sombres, & fort fraîches, contre le climat du païs. Cette Ville n'a point de Port qui soit considérable, parce que sa situation n'est pas avantageuse, & qu'elle est fort basse; mais on l'apelle Port, à cause du grand concours de vaisseaux qui y abordent de tous côtez, qui ne sont ordinairement cependant que Frégates, Galiotes, & d'autres semblables, soit à rames ou à voiles; parce que les Grands ne s'en peuvent aprocher que de loin. La plus grande partie du peuple de *Cambaïe* est Idolâtre; l'on peut dire même qu'ils y sont plus superstitieux, & qu'ils y sont plus grands observateurs de leur loi, qu'en quelqu'autre endroit que ce soit. De maniére que nous, qui y étions allez exprès pour en être plus particuliérement informez, nous eûmes lieu de nous satisfaire. Le même jour que nous y arrivâmes, après avoir dîné, & nous être reposez quelquetems, on nous conduisit dans un fameux Hôpital, qu'ils y ont pour des oiseaux de

toute

toute sorte, qui y sont ou malades ou estropiez, ou qui sont abandonnez d'ailleurs, dont on a un soin très-particulier, aux dépens des charitez publiques qui se font à leur considération : car les Indiens Idolâtres qui croïent, avec Pithagore & les anciens Egiptiens, la transmigration des ames, & non-seulement d'un homme en un homme, mais même d'un homme en une brute, sont persuadez que la charité qu'on éxerce envers les bêtes, n'est pas moins loüable que celle que l'on fait aux hómmes. La maison qui est destinée pour cét Hôpital est petite, parce qu'il ne faut pas beaucoup de place pour plusieurs oiseaux : je la vis néamoins remplie d'une infinité de volailles qui avoient besoin d'être sollicitez, comme des coqs, des poulles, des pigeons, des paons, des canes & des canards, de petits oiseaux, & d'autres semblables, qui y sont nourris, tant qu'ils sont estropiez ou malades, & que l'on remet en liberté s'ils sont sauvages, lorsqu'ils sont en bon état, ou que l'on donne à des personnes pieuses, s'ils sont domestiques, pour être conservez en leurs maisons. Je n'y vis rien de plus curieux, que de certaines petites souris, lesquelles aïant été trouvées orphelines de pere & de mere qui les pûssent élever, furent mis en cét Hôpital, sous la conduite d'un vénérable vieillard qui avoit la barbe blanche, qui les tenoit dans une boëte parmi du coton, & qui veilloit soigneusement sur leur éducation avec les lunettes sur le nez, leur faisant prendre du lait avec une plume d'oiseau, parce qu'elles étoient encor si petites, qu'elles

qu'elles ne se pouvoient nourrir d'autre chose, avec intention, à ce qu'il nous dit, quand il les auroit élevées & qu'elles seroient grandes, de leur donner la liberté de les laisser aller où elles voudroient.

Après avoir considéré atentivement les apartemens de ces Hôpitaux, nous sortîmes de la Ville, du côté de la Mer, pour y voir un jardin qui apartenoit autrefois au Roi de *Guzarat*. Ce jardin est petit, rempli d'arbres & de simples, semblables à ceux qu'on m'avoit fait voir dans *Surat*, & de quelques autres des nôtres, comme de figuiers & de choux d'*Europe*, que l'on estime beaucoup dans l'*Inde*. Il y a un ruisseau qui coule incessament, qui est toujours rempli d'une eau fort claire, qui sort d'un grand Kiosck, ou lieu couvert où l'on prend le frais. Ce réduit a été bâti au bout du jardin sur un grand Réservoir, qui joint le jardin par-dehors, & duquel les habitans de la ville ne tirent pas moins d'avantage, que les autres de celui de *Surat*. Je ne remarquai rien autre chose en ce jardin qui fut considérable. Etant sortis de-là, nous allâmes voir encor au-dessus de ce Réservoir une Mosquée de Mahométans, où il y a incessament un concours extraordinaire de peuple, qui y donne des marques sensibles de sa dévotion impertinente & ridicule, & non-seulement de Mahométans, mais encor d'Idolâtres. Devant la porte de cette Mosquée il y avoit plusieurs personnes assises sur la terre qui demandoient l'aumône, à qui les passans donnoient moins d'argent que de grains de ris, & de je ne sçai quelle autre sorte de blé. Au-dedans de la Mos-

Réservoir pour la commodité de la Ville.

Mosquée pour les Mahométans.

Mosquée on a élevé auprès du mur, en un endroit fort étroit & obscur, une petite Pyramide de marbre, qu'ils nomment le *Pir*; c'est-à-dire, le Vieillard, qui signifie en leur langue, le Saint. Je me persuade que c'est la sépulture de quelqu'un des leurs qu'ils révérent comme tel. La foule du peuple y est toujours grande pour entrer, mais principalement des femmes, qui ont toutes naturellement plus de disposition à ces sortes de pellerinages. Tous ceux qui y entrent, y répandent des fleurs ou du ris: & pour cét éfet l'on voit plusieurs Marchands auprès de la porte, qui en vendent à ceux qui en veulent acheter pour y faire leur ofrande. Les Idolâtres néamoins sont plus dans cet usage que les Mahométans. Mais comme dans Cambaïe les Idolâtres sont les plus anciens, & que le nombre en est plus grand, il ne faut pas s'étonner si les Mahométans les imitent dans leur superstitieuse cérémonie. A quelque distance de cette Piramide, nous vîmes une autre sépulture de quelque Mahométan qu'ils ont aussi en vénération, parce que les Idolâtres qui brûlent leurs morts n'ont point de sépulture. Elle ne consistoit qu'en un toit quarré & soutenu de plusieurs pilastres, de même qu'un portique. Néamoins plusieurs personnes s'y rendoient par dévotion, & la baisoient avec beaucoup de respect. Sur le bord de la Mer, derriére le jardin dont il est question, nous vîmes encor une autre sépulture d'un Mahométan de condition, sur laquelle on a élevé un petit dôme tout rond, presque comme une tour, au haut de laquelle on se peut rendre

On y voit quelques sépultures.

rendre par un petit escalier que l'on y a bâti; d'où la vuë, qui n'y est bornée que de la terre & de la mer, est très-agréable & parfaitement belle.

Après avoir satisfait nôtre curiosité sur tant de diférents sujets, nous retournâmes sur nos pas, par le même chemin que nous étions venus de cette belle plaine maritime, où les vaisseaux forment un Port, & nous nous rendîmes à notre hôtel pour y prendre un peu de repos. Le lendemain nous sortîmes encor de la Ville, & fûmes voir un autre Hôpital, qui étoit rempli de chévres, de chévreaux, de brébis & de moutons, tous malades ou estropiez. Nous y trouvâmes aussi des coqs, des paons, & d'autres animaux, que quelque semblable accident y captivoit, que l'on gardoit dans une grande cour, dont des hommes & des femmes qui étoient logez en de certains petits réduits de ce même Hôpital, avoient beaucoup de soin. En un autre endroit, un peu éloigné, nous vîmes un autre Hôpital pour des vaches & des veaux, dont il y avoit quantité, les unes avec les jambes rompuës, les autres malades, les autres vieilles ou maigres, qui y étoient pour se refaire, & recouvrer leur guérison. Parmi tous ces animaux, nous vîmes un pauvre misérable Mahométan, auquel on avoit coupé les deux mains, après avoir été convaincu de larcin, & que les Idolâtres, qui compatissent assez à de semblables disgraces, voïans qu'il n'étoit pas en état de gagner sa vie, l'avoient retiré, de peur qu'il ne pérît de faim, desorte qu'ils le tenoient parmi ces animaux estropiez, sans qu'il lui

Hôpital pour des chévres & autres animaux.

manquât quoi que ce soit de leur part. On nous fit voir encor depuis hors de l'une des portes de la ville, un gros troupeau de vaches, de veaux & de chévres, ausquelles on faisoit prendre l'air, comme à des gens qui sortiroient de maladie, & qui seroient convalescens, ou que l'on y avoit retirées de divers endroits, comme abandonnées, & sans aveu, ou que l'on avoit rachetées des Mahométans, qui les vouloient tuer pour les manger. Je ne parle que des chévres & des autres animaux, mais non pas des vaches & des veaux. On les envoïoit ainsi aux champs, sous la conduite de quelques pastres, entretenus aux dépens du public, & là on les gardoit, jusqu'à ce qu'étans rétablies en parfaite santé, on leur trouvât un abri plus avantageux, entre les mains de quelque Citoïen charitable qui en eût compassion & tout le soin nécessaire. De tous les animaux rachetez de la mort, j'ai excepté les vaches & les veaux; parce qu'il n'est permis à qui que ce soit dans *Cambaïe*, de tuer ni vaches, ni veaux, ni bœufs, & la défense en est très-expresse, à l'instance des Idolâtres, qui en rendent tous les ans une somme très-considérable au Prince. De maniére que si quelqu'un, ou Mahométan, ou quelqu'autre que ce soit, avoit été convaincu d'en avoir tué, il seroit puni avec beaucoup de sévérité, & même jusqu'à perdre la vie. Vers le soir, pendant nôtre souper, nous eûmes la Musique de quelques danseuses Mahométanes, parce que parmi les Idolâtres il ne s'en trouve point qui se mêle de cét exercice, lesquelles nous donnérent tout le divertissement

Ils puniroient de mort quelqu'un qui auroit tué une vache.

ima-

imaginable avec leurs instrumens du païs, qui sont les tambours, de petites clochettes qu'elles atachent aux bras; d'autres semblables, qui font grand bruit, qu'elles battent en dansant & chantant tout ensemble. Mais je vous assure que leur Musique est plus capable de me donner de l'ennui que du plaisir, parce que le bruit en est trop violent. Le lendemain nous nous rendîmes le matin dans un Temple d'Idoles qui est dans la ville, & qui passe pour le plus beau & le mieux bâti que les Idolâtres aïent dans *Cambaïe*. La forme en est quarrée, avec des murailles tout à l'entour qui portent un toit en plate-forme, qui est soutenu par le milieu de quatre pilastres disposez en quarré, du milieu desquels sur le peu d'espace qui reste, s'éleve un petit dôme un peu plus haut que le toit. On entre de plein pié dans le Temple, mais par l'un de ses côtez; de maniére qu'en y entrant à main gauche, on y voit trois grandes niches fort égales, en chacune desquelles il y a une Idole. Ce sont des figures de marbre blanc toutes nuës, selon la coûtume des Indiens, qui les representeut toujours de la façon, & assises à la mode néamoins des Lévantins, comme on s'asseoit à terre avec les jambes croisées; mais elles sont un peu élevées de terre, presque comme sur un pié-destal fort large. Ces niches sont fermées avec des jalousies, afin que sans les ouvrir, on puisse voir les Idoles pardehors: mais on les ouvre sans dificulté lorsque quelqu'un y veut entrer. On nous les ouvrit, mais nous ne voulûmes pas y entrer; parce que les niches sont si petites,

 que

que de la porte, ſans s'en aprocher davantage, on voïoit parfaitement bien tout ce qui y étoit. La principale Idole de ce Temple, eſt celle qui paroît dans la niche du milieu, qui ſe nomme *Mahamir*, de laquelle le Temple porte le nom. Je ne ſai ce que ſignifie *Mahamir* parmi les Indiens, ſi ce n'eſt pas la même choſe que *Mahadet*, comme il y a bien de l'aparence; parce que les Indiens, avec leſquels nous nous entretenions, qui ſe faiſoient entendre en Portugais ou en Perſan, qui n'étoient que Courtiers ou Marchands, & ignorants, ne pûrent jamais nous en rendre raiſon; outre qu'ils s'expliquoient fort mal en ces Langues, & qu'à l'exception du commerce qu'ils exercent, de vendre & d'acheter, ils ont bien de la peine à ſe faire entendre, faute d'intelligence en leur Langue. Nous ne pouvions pas nous entretenir avec d'autres ſavants Idolâtres, auſquels leur idiôme Indien ſeul eſt familier; deſorte que je diſére à m'informer plus parfaitement de toutes ces curioſitez, & de toutes les autres particularitez de leur ſecte, lorſque je ſerai à *Goa*, où j'aurai ſans doute plus de tems & de commodité. Je ne doute pas même d'y trouver quelque docte *Brachmane*, & peut-être Chrétien, qui parlera aſſez bien, ou Portugais ou Latin, pour m'en pouvoir détailler toutes les circonſtances. S'il eſt Chrétien, j'eſpére qu'il n'en fera pas de dificulté & qu'il m'en dira plutôt la vérité que les Idolâtres, qui ſont je croi aſſez diſſimulez, pour ne nous pas vouloir entretenir volontiers & ſincérement des choſes qui les regardent, & qui con-

Les Indiens ne ſont guéres intelligens que dans le commerce.

concernent leur Politique & leur Religion, ni si bien. Dans l'espérance dont je me flâte d'aquérir dans *Goa* de plus parfaites connoissances & de plus belles lumiéres sur toutes ces curiositez, je vous dirai simplement ce que j'ai vû de mes propres ïeux, & quelque chose de plus, que l'on m'a raconté sans déguisement, & que vous devez croire comme une vérité constante & indubitable.

On avoit suspendu une petite sonnette devant l'Idole hors de la niche, selon leur coutume, dans leur Temple, que ceux qui s'y rendent pour y faire leurs priéres sonnent d'abord. Il y avoit deux ou trois lampes allumées dans la niche, de même que dans les deux autres. Dans les trois autres angles des murailles du Temple, on avoit fait, à quelque distance de terre, de certaines petites niches, en chacune desquelles il y avoit une petite Idole, qui ressembloient, les unes à des hommes, & les autres à des femmes. On en voïoit une qui portoit plusieurs bras d'un côté, & plusieurs visages, qui se nommoit *Brahma*, à ce qu'ils disoient, un de leurs faux-Dieux. Une autre avoit une tête d'éléphant, qui s'apelle *Ganescio*, qu'ils disent être le fils de *Mahadeu*, qui le tua un jour par jalousie sans le connoître, & lui coupa la tête pour l'avoir trouvé seule avec *Parveti* sa femme & mere de ce malheureux fils : mais depuis s'étant aperçu que c'étoit son propre fils qu'il avoit si maltraité, & avoüant son crime, le voulut ressusciter; desorte qu'aïant rencontré un éléphant, conformément à ce qu'il

avoit résolu de faire à qui que ce soit qui se fut presenté à lui, il lui coupa la tête, l'apliqua à son fils qui étoit déja mort, & incontinent *Ganescio* ressuscita, qui a vécu depuis immortel avec une tête d'éléphant. Voïez je vous prie quelle extravagance. J'y en vis une autre avec une tête, je ne sai si c'étoit de Lion ou de Tigre, qui sera peut-être ce *Narosinha*, dont je vous ai entretenu autrefois, & que je remarquai dans *Combru* sur les côtes de la Perse.

Quelques-unes de ces petites Idoles étoient assises sur divers animaux, comme Tigres, & d'autres semblables, & même sur des souris, dont les Indiens extravagants & ignorants, racontent des histoires ridicules. Mais je ne doute point que leurs Docteurs anciens, jaloux des lumiéres & des connoissances qu'ils avoient, comme l'ont toujours été tous ces barbares, ils n'aïent caché au peuple sous ces fables plusieurs beaux secrets, ou de la Philosophie naturelle ou morale, ou peut-être même de l'histoire. Je crois même que toutes ces figures, si extravagantes & si monstrueuses signifioient précisément quelque chose de plus conforme à la raison, quoique sous des expressions si impertinentes, comme nous savons qu'anciennement les Idolâtres de nôtre païs en ont usé à l'égard des figures de *Janus*, qu'ils representoient avec quatre visages; de *Jupiter Ammon*, avec une tête de bellier; d'*Anubis*, avec celle d'un chien, & d'autres extravagances; non-seulement des Grecs & des Egyptiens, mais encor de nos Italiens. La voute du Temple, de même que ses pilas-

Descri-ption de quelques Idoles.

pilastres & ses murailles, étoit ornée de quelque peinture, & sur-tout de couleur rouge, que les Indiens aiment sur toutes les autres, comme je vous ai déja dit. Ils en barboüillent même les portes des maisons, les jambages, les architraves, & apliquent quelquefois sur ce rouge pour la diversité, plusieurs lignes blanches; parce qu'ils sont tellement amateurs du blanc, que tous les hommes s'en font faire ordinairement des vestes. Coutume peut-être que leurs anciens leur ont transmis d'Egypte, où on s'en servoit aussi, selon Hérodote, d'où il étoit croïable, comme ont remarqué *Elien*, & plusieurs autres, que *Pithagore*, qui étoit ordinairement vétu de blanc, l'a tirée. Et je remarque, après quelques réflexions que j'ai faites, que la conduite des Indiens d'aujourd'hui a beaucoup de raport, presque dans toutes ses circonstances, à celle des anciens Indiens. Mais je croi néamoins que comme les Egyptiens qui sont descendus de *Cham* fils de Noé, étoient des peuples très-anciens, les Indiens ont en cela imité plûtôt les Egyptiens, qu'il ne seroit vrai de dire que les Egyptiens l'auroient tirée des Indiens, vû principalement que l'on ne peut douter qu'il n'y ait toujours eu grand commerce de l'Inde dans l'Egypte, par l'Ocean méridional. Liv. 2.

Outre les femmes, il se trouve encor chez les Indiens une certaine espéce de Religieux, qu'ils nomment *Sam*, qui vont vétus de rouge. Les *Gioghi*, qui vivent en Hermites & en qualité de Mendians, se teignent quelquefois aussi le corps de rou-

ge, au moins en plusieurs endroits, de même que presque tous les Indiens Idolâtres, qui se couvrent le front de rouge, & qu'ils chargent après de jaune, les uns avec du sandal, & les autres avec du safran, sans en excepter même leurs habits, qui sont quelquefois peints & bigarrez de la sorte. *Strabon* assure que les Indiens le faisoient ainsi du tems d'*Alexandre le Grand*, au raport d'*Onesicrite*, que ce Prince avoit envoïé chez eux. Enfin il est certain que plusieurs portent le Turban rouge, & que leurs ceintures sont plus souvent rouges, que de quelqu'autre couleur que ce soit.

Après avoir vû le Temple de *Mahamir*, nous allâmes visiter un ancien *Brahmin* fort estimé parmi eux pour sa sience, avec lequel nous demeurâmes quelque-tems en conversation par le moïen d'un Truchement, parce qu'il ne parloit ni n'entendoit d'autre Langue que l'Indienne. Nous le trouvâmes au milieu d'un grand nombre d'écoliers, à qui il faisoit leçon. Il nous montra ses Livres en caractéres anciens que le peuple ignore, qui ne sont connus que des savans, & dont les Brahmins se servent, différens de quantité d'autres caractéres communs & ordinaires, dont on se sert diversement en plusieurs Provinces de l'*Inde*. Ils les apellent *Nagheri*, j'en porterai deux petits Livres avec avec moi, que j'ai achetez à *Lar*. Ce *Brahmin* se nomme *Beca Azarg*; mais *Beca* est son nom propre, & *Azarg* est un titre d'honneur, que l'on prononce doucement avec le Z, à la façon des Grecs, & avec la der-

Livres en caractéres Indiens.

derniere lettre G, de la même façon que nous le prononçons devant les deux voïelles E, & I.

Entre plusieurs Livres que ce Brahman nous montra, il nous fit voir celui qui traite de leur secte, dans lequel, quoiqu'il qu'il fût relié de long, comme les Livres le sont ordinairement, les vers étoient écrits de travers, à la façon de quelques-uns de nos Livres de Musique. Il nous assura, comme d'une vérité incontestable, que c'étoit un ouvrage de *Pithagore*; ce qui est fort conforme à ce que Philostrate nous a laissé par écrit, que *Jarchas* avoit dit à *Apollonius*: savoir, que les Indiens croïoient ce que *Pithagore* leur avoit enseigné de l'ame & eux-mêmes aux Egyptiens. Ce qui détruiroit ouvertement mon sentiment, que je vous ai marqué ci-dessus, sur l'antiquité de ces deux peuples, & lequel des deux est le plus ancien. Mais *Diogéne Laërce*, qui a fort amplement écrit la vie de *Pithagore*, spécifiant le voïage qu'il fit en Egypte, son séjour & ses conférences avec les Chaldéens & les Mages, ne dit en aucun endroit qu'il ait jamais passé dans l'Inde, ni qu'il ait jamais eu de communication avec les Brahmins; de maniére que si *Pithagore* a enseigné quelque chose aux Indiens, comme *Jarchas* assuroit, il faut croire qu'il ne s'en est pas aquité en personne, mais par le moïen de ses Livres qui pourroient y avoir été transportez.

Contestation touchant Pithagore.

Beca Azarg ajoûtoit que leur *Brahman*, l'un des plus estimez d'entre leurs faux-Dieux, de qui ils portent le nom de

Brahmins, étoit le même que *Pithagore*; chose fort curieuse assurément, & qui surprendroit par sa nouveauté nos savans de l'Europe, que de dire que *Pithagore* auroit été adoré dans l'*Inde* comme un Dieu. Mais n'en déplaise au bon *Beca Azarg*, je n'en croi rien absolument. Il se peut faire aussi qu'il ne débitoit pas simplement cela de la sorte, & que par un défaut de Truchement nous ne nous entendions pas bien; ou bien s'il le disoit, il se trompoit peut-être, parce qu'il avoit entendu dire de quelqu'un de nos Européens, que Pithagore étoit l'Auteur de cette opinion ridicule de la transmigration des ames. Quoiqu'il en soit, je ne puis croire que *Pithagore* & *Brahma* soient une même personne, parce qu'encor que *Pithagore* soit fort ancien, & qu'il fût en grande réputation, selon Gilles Solin, du tems du Consulat de *Brutus* qui chassa les Rois de Rome, il est certain néamoins que les *Brahmins* l'ont précédé, puisque Diodore, lorsqu'il raconte la quérelle de ces deux femmes de *Cetée*, Capitaine Indien dans l'armée d'Euménes, qui vouloient se brûler toutes deux après la mort de leur mari qui avoit été tué dans la bataille, parlant des loix, de la façon de vivre, & de la Religion des Indiens, les apelle depuis ce tems-là des choses très-anciennes. Et quoique *Pithagore* & le Consulat de *Brutus* précédent de quelques siécles, non-seulement *Euménes*, qui fut un des Successeurs d'*Alexandre le grand*, mais *Alexandre même*, conformément à la Chronologie de *Bellarmin*, qui est aujourd'hui la plus sui-

Ignorance de ce peuple touchant Pithagore.

ſuivie, l'eſpace néamoins de deux cens ans & un peu davantage n'eſt pas ſi conſidérable, que l'on puiſſe apeller des choſes anciennes, ce que l'on a vû naître en ſi peu de tems, comme il le ſeroit aſſurément ſi Pithagore avoit été le premier auteur de la doctrine des Indiens, & par conſéquent de leur Religion, de leurs coutumes & de leurs loix, dont ils croïent être redevables à *Brahma*. Mais puiſque j'ai déja parlé pluſieurs fois des *Brahmins*, & que deſormais j'aurai peut-être ocaſion de vous en entretenir : pour en donner une parfaite intelligence, je vous décrirai ici, le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, ce que j'ai pû aprendre de leur conduite juſqu'à preſent, & de celle de tous les autres Indiens.

Tout le peuple Idolâtre de l'Inde ſe diviſe en pluſieurs branches ou lignées diſtinctes & connuës pour les deſcendans, comme l'étoient autrefois les *Tribus* des Hébreux. Ils demeurent tous enſemble dans le païs, deſorte que dans toutes les Villes, il s'en trouve pluſieurs familles diférentes, où ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres. On y en compte de 84. ſortes, & peut-être davantage, dont chacune a un nom, une charge, & un emploi particulier dans la République ; que ceux de cette même race exercent toute leur vie, ſans jamais changer de condition, deſorte qu'ils ne peuvent pas eſpérer de s'élever, ni craindre d'être abaiſſez ; enfin ils demeurent toujours en même état. Ainſi les uns ſont Laboureurs, les autres Artiſans, comme Lib. 2. Lib. 1.

Cordonniers, Tailleurs; & d'autres Courtiers, & Marchands, tels que sont ceux que nous apellons *Baniens;* mais qu'ils nomment plus correctement en leur Langue, *Vanians.* D'autres soldats, comme les *Ragiaputi.* Ainsi chacun s'ocupe dans la condition particuliére à laquelle sa naissance l'engage, sans s'en écarter jamais, ni pouvoir même espérer de s'allier aucunement avec ceux d'une autre race. Diodore & Strabon disent presqu'en mêmes termes, comme s'ils s'étoient copiez l'un l'autre, qu'anciennement il n'y avoit que sept familles chez les Indiens, dont chacune s'apliquoit à un exercice particulier, & ils nomment pour la premiere celle des Philosophes, qui sont sans doute les Brachmanes. Conformément à Diodore, Hérodote nous a aussi laissé par écrit, qu'en ces tems-là les Egyptiens étoient divisez en sept diférentes lignées de gens, avec leurs particuliers & perpétuels emplois qu'ils exerçoient de pere en fils, d'où on peut voir le grand raport qu'il y avoit entre les Egyptiens & les Indiens en toute leur conduite.

Je ne m'étonne pas non plus de cette division en sept familles seulement, parce qu'alors on en usoit pas autrement que l'on fait encor aujourd'hui. Je veux dire que toutes ces familles, dont ils tiennent regiſtres, se réduisent seulement à quatre principales, qui sont, si je ne me trompe, les *Brahmins*, les Soldats, les Marchands, & les Artisans; d'où, en les subdivisant plus particuliérement, toutes les autres dépendent, & sont en aussi grand nombre que les

les Professions sont diférentes parmi eux.

Ils conviennent tous dans les choses essentielles de leur Religion. Ils croïent tous la transmigration des ames, & que Dieu, selon les vertus qu'elles ont pratiquées en cette vie, ou les crimes qu'elles ont commis, les destinent après la mort du corps, à en habiter d'autres, ou d'animaux, plus ou moins laids & méprisables, & dont la vie est plus ou moins courte; ou d'hommes, plus ou moins nobles & riches, & de famille plus ou moins défectueuse. Ils sont en ce sujet très-superstitieux, vû même qu'ils se persuadent que toutes les autres Nations & Religions, à l'exception de la leur, sont immondes; & les unes plus que les autres, selon qu'elles sont plus ou moins diférente de leur pratique. Ils croïent tous encor qu'il y a un Paradis dans le Ciel où Dieu préside; mais que cette demeure n'est destinée que pour les ames les plus pures de leur Nation, qui sont sans péché, & qui ont saintement vécu dans le monde; ou que si elles ont commis quelques crimes, elles se sont purifiées avec le tems par les peines qu'elles ont soufertes en retournant plusieurs fois au monde, lorsque pour y satisfaire à la justice de Dieu, elles ont été contraintes d'animer de diférens corps, ou d'hommes, ou d'animaux; & qu'enfin elles ont cessé d'informer le corps de quelque homme de race Indienne & noble, comme les *Brahmins*, qu'ils tiennent parmi eux pour les plus saints & les plus religieux; parce que leur exercice & leur emploi regarde immédiatement le culte de Dieu, & le service des Temples; & qu'il n'y

Créances des Indiens.

L'emploi des Brahmins.

n'y en a point qui étudient comme eux ni qui soient plus grands observateurs de leur Loi.

Il est vrai que les *Brahmins*, dont l'emploi parmi les Indiens a beaucoup de raport à celui des Lévites des Hébreux, se divisent encor en plusieurs espéces, l'une plus noble que l'autre; & selon la noblesse, plus sévére dans le manger, & dans la pratique de leurs superstitieuses cérémonies; parce qu'il y en a qui font profession d'Astrologie, d'autres de Médecine, d'autres qui sont Secrétaires des Princes, & ainsi des autres qui excellent en doctrine, qui me sont pourtant inconnus: mais les plus estimez & les plus considérables parmi les *Brahmins*, & par conséquent les plus sévéres dans leur manger, & les plus grands observateurs, sont ceux qui font l'ofice de Prêtre, qu'ils apellent *Boti*. Pour l'ordinaire ils n'admétent jamais dans leur secte qui que se soit d'une autre Religion. En cela ils ne croïent pas qu'il y ait de péché, ni qu'ils manquent de zèle pour le salut des ames; parce que comme ils sont persuadez de la transmigration, ils n'estiment pas que le changement de Religion soit nécessaire à salut, quoiqu'un particulier en suive une fausse. Mais ils croïent, que si cette ame est prédestinée, & qu'un jour elle doive jouir de la béatitude après la mort, & s'être purifiée de diverses façons par des moïens convenables, Dieu le fera enfin renaître dans le corps de quelqu'un de leurs Indiens tout religieux, dont la vie sera irréprochable, qu'ainsi elle parviendra par ce détour au lieu de son repos éter-
nel

nel dans le Paradis ; quoique dès le commencement elle ait animé dans le monde le corps de quelqu'infidèle & de quelque infame pécheur.

Ils ne mangent jamais avec qui que ce soit d'une autre Religion, & en abhorrent la communication : ils tâchent même, autant qu'il leur est possible, de ne le point toucher, prévenus qu'ils seroient soüillez s'ils s'en aprochoient. Ils sont si scrupuleux en cela, qu'un Indien d'une condition relevée & extraordinaire, non-seulement ne mange pas avec un autre Indien, qui lui seroit inférieur en dignité, & ne voudroit pas se servir ni de ses habits, ni de ses meubles, ni avoir aucune communication avec lui ; mais encor il ne peut soufrir d'en être touché : & si par hazard il s'en apercevoit, il ne manqueroit pas incontinent, de peur de demeurer soüillé, de se purifier avec des herbes & une infinité d'autres cérémonies très-incommodes. Mais le respect que les roturiers portent aux Gentilshommes & à ceux qui sont d'une autre condition que la leur, est quelque chose de fort plaisant à voir. Car quand ils se rencontrent dans une ruë, non-seulement les roturiers cédent la place, mais ils se retirent de côté & d'autre, comme des possédez, de peur de toucher les Gentilshommes, & de les salir de quelque façon que ce soit : & ils y sont si bien acoutumez, que s'ils en usoient autrement, les nobles, & principalement les soldats, les y contraindroient à grands coups de poing.

Leur superstition touchant leur boire & leur manger.

Cette superstition de ne se vouloir pas prêter les uns aux autres les vases, dont

ils

ils se servent pour boire & manger, en quoi ils sont principalement scrupuleux, a donné lieu à une coutume extraordinaire, que je n'ai pas voulu seulement aprendre, mais encore pratiquer quelquefois en compagnie par galanterie. Il arrive souvent que dans un tems chaud, à la campagne & dans les villes, on a besoin de se rafraîchir & de boire un peu d'eau. Mais parce que chacun ne porte pas toujours sa tasse pour boire, ils ont trouvé l'invention, pour ne se pas soüiller avec le vase de son compagnon, de boire sans scrupule dans le verre de qui que ce soit, & sans danger de soüilleure active ou passive. Cela se fait en buvant de telle façon, que le vase ne touche point les lévres ni la bouche de celui qui boit. On tient donc le verre d'une main, à quelque hauteur sur la bouche, & celui qui l'éleve davantage, & qui l'éloigne le plus de la bouche est estimé le plus civil & le plus adroit. Ainsi ce vase étant élevé de la sorte, & versant la liqueur de la bouche, on boit à son aise & autant que l'on veut.

Les Indiens sont tellement acoutumez à boire de cette façon, qu'ils s'en servent presque toujours par sensualité dans leurs propres verres, & sans aucun sujet de craindre la communication des autres. Ils y sont si adroits, qu'il me souvient d'avoir vû un des leurs qui prit un vase à deux mains, grand comme une de nos petites terrines, & qui l'aïant élevé de plus de la hauteur d'une palme, fit couler dans sa bouche toute l'eau dont le vase étoit rempli, comme si ç'eût été une cascade, sans en répandre une

une goute, qui fut une chose assez remarquable. Afin que les Indiens ne fassent pas dificulté de me presenter un verre d'eau en quelqu'endroit de leur païs que je me rencontre, comme quelquefois je m'y suis trouvé fort empêché, j'ai voulu aprendre cette maniére de boire, que j'apelle boire en l'air. En éfet, je m'y suis tant de fois exercé, qu'à present de cent coups je n'en manquerois pas un; non pas avec ces grands vases qui sont faits comme de petites terrines, dont je vous ai entretenu, mais avec une de ces petites carafes, dont nous nous servons ordinairement, ou avec une éguiere, ou un verre commun. Desorte que quand nous nous trouvons quelquefois en conversation avec nos amis, nous nous portons des santez à la façon des Indiens, sans qu'il soit permis de faire raison autrement. Mais ceux qui n'en ont pas l'usage, ne peuvent pas se dispenser de répandre sur eux, & de se donner le demi-bain, ou d'avoir le hoquet en buvant, & de cette façon nous nous divertissons agréablement.

Le sieur della Vallé s'exerce à la façon des Indiens.

Mais pour retourner à la créance des Indiens, d'où je me suis un peu écarté, il est évident que leurs opinions, touchant les bonnes & mauvaises actions, ont tout-à-fait du raport aux sentimens que la nature & la grace ont imprimez dans nos cœurs, de la vertu & du vice. En éfet, ils sont persuadez que non-seulement l'adultére est un grand péché, mais encor la simple fornication; & ne croïent pas, comme les Mahométans, qu'il soit permis d'avoir commerce avec des esclaves, ni avec qui que ce soit, qu'avec sa propre femme. Ils n'ont

pas

pas même d'esclaves parmi eux, & ils en feroient un cas de conscience. Ils ont simplement des serviteurs à gages, comme nous en Europe, & la coutume en est très-
Liv. 15. ancienne parmi eux, selon Strabon, après Mégasthéne, & d'autres Historiens de ce tems-là, qu'il cite expressément. Ils détestent souverainement ce péché qui deshonore la nature, & abhorrent les Mahométans, parce qu'ils savent qu'ils s'y abandonnent & qu'ils y ont beaucoup de penchant. Ils ont une seule femme, & ne la répudient jamais, s'ils ne la convainquent d'adultére. J'avouë néamoins qu'il y en a quelques-uns, ou pour être trop éloignez de leurs femmes, ou pour avoir des enfans, si par malheur leur premiere femme étoit stérile, ou parce qu'ils sont riches & puissans, & qu'ils le veulent absolument, vû que personne ne les en peut empêcher, prenne quelquefois plusieurs femmes. Mais cette conduite n'est pas aprouvée parmi eux, à moins que ceux qui se donnent cette liberté ne soient Princes & Souverains, que toutes les Nations ont toujours privilégiez en beaucoup d'ocasions. Quand la femme meurt la premiere, le mari en prend une autre, s'il veut; mais si le mari meurt, la femme ne peut jamais se marier. Il ne se trouveroit même personne de sa famille qui la voulût épouser; parce que si elle passoit à de secondes nôces, elle seroit réputée infame. Mais j'avouë que cette loi est fort sévére, trop rigoureuse, & qu'elle ocasionne beaucoup d'autres desordres, puisqu'il est peu de ces jeunes veuves, qui ne pouvant se remarier, pour conserver leur réputa-

Leurs veuves ne peuvent pas se remarier.

putation ni vivre chastement, ni surmonter la concupiscence qui les persécute incessament, ne vivent dans le desordre, & ne s'abandonnent secrettement, principalement à des gens de Nation & de Religion diférente, & à tous ceux qui en veulent, pourvû que leur jeu soit couvert. Il s'en trouve aussi d'autres, qui étans veuves se sont brûlées toutes vives par ocasion avec les corps de leurs maris : chose que non-seulement les Indiennes pratiquoient anciennement, au raport de Strabon, qui dit l'avoir apris d'Onésicrite, mais encor les femmes chastes & pudiques de Thrace, selon Gilles Solin. Chap. 15.

Les femmes Indiennes ont cependant la liberté de survivre à leurs maris, si elles le veulent; & leur loi ne les oblige point de se précipiter dans les flâmes si inconsidérément, qu'elles ne s'en dispensent très-volontier. En éfet, il y en a très-peu qui vivent long-tems dans de semblables résolutions. Cette cérémonie ne se pratique guéres que parmi les personnes de grande condition, qui ont plus de soin que les autres d'établir & de conserver leur réputation; & à la mort des Grands, dont les femmes croïent ne pouvoir donner à la famille de plus belles marques de l'amour & de la fidélité qu'elles avoient voüées à leurs maris, qu'en se faisant brûler toutes vives pour ne leur pas survivre. On m'a raconté que depuis peu un *Ragia*, comme ils disent ici; c'est-à-dire, un Prince Indien, de ceux qui sont sujets & qui relevent du *Mogol*, aïant été tué en une certaine guerre, on brûla de compagnie avec son corps dix-sept de ses fem-

femmes toutes vives ; l'on regarda dans l'Inde cette action comme un grand honneur, & une magnificence extraordinaire. J'ai entendu dire aussi, parce que je n'ai point assisté à de semblables spectacles, que quand le jour est pris pour procéder à ces sortes d'exécutions ; la femme, ou celles qui se sont destinées à un si horrible sacrifice, sont renfermées dans le bûcher, que l'on dispose de telle façon, qu'il se trouve un vide dans le milieu, comme une cellule, dont on ferme l'entrée avec de grosses piéces de bois, afin que celles qui s'y sont volontairement engagées, n'en puissent sortir, si par hazard elles se repentoient d'avoir eu tant de complaisance pour leur mari, lorsqu'elles commenceroient à sentir la violence du feu. C'est aussi pour se précautioner contre de semblables indiscrétions de femmes, que plusieurs hommes environnent le bucher, comme autant de bourreaux, avec de gros bâtons à la main pour atiser le feu & verser des liqueurs dessus pour avancer son action, & le faire brûler plus promptement ; mais principalement pour s'oposer à la sortie de celle, qui par lâcheté s'éforceroit de se soustraire à la violence de ces flâmes dévorantes ; parce qu'en cette ocasion ils déchargeroient de leurs bâtons sur cette malheureuse victime, & l'assommeroient en la repoussant toujours dans le feu ; car ce seroit une grande confusion à la femme & à toute la famille, si après s'être engagée dans le bûcher pour y être brûlée, la crainte du feu & de la mort prochaine, la faisoit repentir de son entreprise & en sortir à même-tems.

Je

Je me suis laissé dire encor qu'on a brûlé autrefois quelque femme contre sa volonté, parce que les parens le desiroient pour l'honneur du mari; qu'elle fut menée au bûcher comme par force, & malgré qu'elle en eût, avec je ne sai quoi qu'on lui donna pour boire & pour manger, afin qu'elle se laissât plus facilement jetter dans le feu : mais les Indiens n'en conviennent pas; au contraire, ils le nient, & soutiennent que l'on n'en a jamais forcé aucune sur ce sujet. On ne peut pas nier néamoins que cela ne se puisse faire dans les païs de la dépendance des Mahométans, où il n'est pas permis de brûler aucune femme sans le consentement du Gouverneur du lieu, à qui il apartient de droit de pressentir premiérement la volonté de la femme, dont les parens sont encor obligez de lui donner une bonne somme d'argent pour la permission qu'il leur fait expédier de la pouvoir brûler. Il se peut faire que plusieurs de ces indiscrétes, dans les premieres ferveurs de leur veuvage, aïans donné leur parole à leurs parents qui les en sollicitent, s'y rendent enfin contre leur gré, sans oser le dire à ceux qui s'informent de leurs derniéres résolutions ni découvrir librement leurs sentimens au Gouverneur, principalement après qu'elles s'y sont engagées de parole, conduite dont elles sont redevables à leur modestie & à leur timidité naturelle. Plût à Dieu qu'en nos quartiers, sur de diférens sujets, comme de mariages & choses semblables, il ne nous restât aucune marque de la dissimulation de quantité de femmes & de filles, qui ne sont

On en a quelquefois conduit au bûcher contre leur gré.

sont pas forcées en aparence, mais qui le sont éfectivement, d'épouser des gens pour qui elles ont une aversion mortelle. En d'autres endroits, d'où les Portugais se sont rendus les maîtres, on ne permet pas aux femmes Indiennes de se laisser brûler, ni même aucun exercice de leur Religion.

Les Portugais ne le permettent pas dans les lieux de leur dépendance.

Les Indiens Idolâtres croïent aussi qu'il y a un Diable dans le monde, dont ils ont presque les mêmes idées que nous. Mais ils se persuadent de plus, si je ne me trompe, que plusieurs ames qui ont vécu dans le desordre, indignes à jamais de paroître devant Dieu, pour le dernier des plus grands châtimens qu'elles méritent, sont encor transformées en Diables, ce qu'ils estiment être le plus grand de tous les maux. Ils disent que le plus grand péché qui se commet dans le monde, est de répandre le sang, principalement des hommes; & sur-tout de manger de la chair humaine, comme font plusieurs peuples barbares, dont ils détestent si fort la conduite, qu'ils les abhorrent plus que tous les autres. Ensorte que les plus scrupuleux d'entr'eux, tels que sont les *Brahmins*, & particuliérement les *Boti*, non-seulement ne tuent pas, mais encor ne mangent jamais d'aucune chose qui ait eu vie. Ils s'abstiennent même des herbes, qui tirent un peu sur le rouge, parce que cette couleur represente le sang. Les autres qui sont moins scrupuleux, mangent seulement du poisson. D'autres de moindre condition, comme des Artisans, qui sont nullement scrupuleux, vivent de toute sortes d'animaux bons à manger, à l'ex-

ception

ception de la vache, quoiqu'ils ne les tuent pas, & qu'en général ils aïent tous de l'horreur d'en tuer & d'en manger. Parce qu'ils disent que la vache est leur mere, à cause du lait qu'elle leur fournit, des bœufs qui en naissent, qui labourent la terre, & qui leur rendent mille autres services, spécialement dans l'Inde, ou parce que les autres animaux sont extrémement chers, ils s'en servent plus volontiers dans leurs besoins, que de quelqu'autre animal que ce soit. C'est donc pour ce sujet qu'ils croïent avoir raison de dire, que les vaches sont l'apui & le soutien du monde, pour autoriser leur fable, qui a lieu aussi parmi les Mahométans, qui disent, comme je vous l'ai écrit autrefois, que le monde est apuïé sur les cornes d'une vache. Ils ont ces animaux en grande vénération; parce que comme dans l'Inde on a grand soin des vaches, qu'elles y vivent paisiblement, & sans beaucoup de peine, ils croïent que les ames les plus saintes, qui ont le moins péché, & que Dieu ne veut pas tourmenter en ce monde, se rendent en leurs corps pour les animer.

Ils se lavent devant que de manger.

L'usage du bain est fort commun parmi les Indiens: il s'en trouve qui ne mangent jamais, sans s'être auparavant lavez depuis les piez jusqu'à la tête; d'autres qui ne veulent pas que personne les voïe manger, qui nétoïent le lieu où ils mangent, en le lavant & le frotant avec de l'eau & de la fiente de vache. Mais outre que cette mixtion superstitieuse les entretient dans la propreté, elle est aussi une cérémonie de leur Religion, qui a la vertu, à ce qu'ils disent, de

de tout purifier. Après en avoir vû l'éfet en de certaines maisons de Chrétiens, je ne sai rien qui nétoïe mieux ni qui rendent les planchers des chambres plus beaux, ni plus pôlis ni plus éclatans. Si la vache ou le bœuf, de la fiente duquel on se sert, se nourrissoit simplement d'herbe, le plancher seroit d'un ver gai; & s'il mangeoit de la paille, cette mixtion communiqueroit une couleur qui tireroit sur le jaune. Mais ordinairement les planchers sont rouges, comme ceux de Venise; & je ne sai pas au vrai de quoi ils se servent pour donner cette couleur. Mais je passe volontiers toutes ces cérémonies, parce que je ne les ai pas vuës, & que je n'en sai que ce que l'on m'en a apris. Je conclurai donc en disant, autant que je puis comprendre de tout ce que j'ai marqué ci-dessus, que tous les Indiens en général conviennent ensemble de toutes les maximes de leur Religion, & qu'ils ne sont diférents entr'eux qu'autant que la diversité de la condition humaine le peut permettre en de certaines cérémonies, principalement du manger, avec plus ou moins de scrupule. Mais il n'y en a point qui se donne plus de liberté que les *Ragiaputi* soldats, sans craindre de préjudicier à la qualité de nobles, dont ils se piquent en toutes les ocasions. Ceux qui sont parmi eux, qui y vivent dans les plus vils emplois, qui fatiguent davantage, parce qu'ils ont besoin de plus grande nourriture, sont les plus libertins dans l'usage qu'ils font des viandes. Il s'en trouve même quelques-uns qui ne font pas dificulté de boire du vin, dont d'autres

Ils ne boivent point de vin.

plus

plus ſcrupuleux s'abſtiennent très-volontiers, comme de toute autre boiſſon, dont les vapeurs peuvent monter au cerveau, de peur de s'enivrer. Mais ceux des autres races, dont les emplois ſont moins violens & plus paiſibles, ſont plus retenus & plus ſévéres dans leur manger, principalement les *Brahmins*, qui ne ſont dédiez, comme je vous ai dit, qu'à l'étude & au ſervice des Temples, & qui ſont entre les autres eſtimez les plus nobles. C'eſt pourquoi ils ont ſeuls le privilége de porter une certaine marque de nobleſſe, par laquelle ils ſont diſtinguez des autres. Ce n'eſt qu'un cordonnet compoſé de trois fils, qu'ils ſe mettent au col ſur la chair nuë; c'eſt-à-dire, ſur l'épaule gauche, & qui va rendre ſous le bras droit, comme ſi c'étoit une écharpe, ou une chaîne. Ce petit cordon eſt miſtérieux, & tous ceux de cette race le portent; mais on ne le donne qu'à très-peu de gens d'une autre famille, par faveur, & avec pluſieurs ſuperſtitieuſes cérémonies, dont je ne parle point, parce que je n'en ſuis pas encor parfaitement informé.

Il y a eu dans l'Inde une grande diſpute entre les Jéſuites & d'autres Religieux, pour ſavoir ſi ce petit cordon, que les Portugais apellent *Linha*, qui ſignifie fil, étoit une marque de Religion, ou ſimplement une preuve de nobleſſe; & ſi on en devoit permettre l'uſage aux Indiens qui ſe convertiſſoient & qui ſe faiſoient Chrétiens, leſquels avoient beaucoup de peine à s'en défaire. La conteſtation a duré long-tems,

Conteſtation curieuſe, entre les Peres Jeſuites de Goa & d'autres Religieux.

& a fort exercé l'esprit des uns & des autres. Les deux Partis néamoins convinrent que Rome en connoîtroit, & qu'ils en demeureroient à sa décision. Je vous avoüe à present, que j'en fus informé dès le tems que je demeurois dans la Perse il y a deux ou trois ans; parce que le Sieur *Matteau Galuano Gudigno* Chanoine, si je ne me trompe, & parent de l'Archevêque, pour lors de *Goa*, passa par *Hispahan*, où il séjourna quelques jours, & où il me fit la grace de me communiquer plusieurs écrits qu'il portoit pour l'instruction de cette afaire, pour delà se rendre incessament vers Sa Sainteté en qualité de Député de la part du susdit Archevêque de *Goa*, qui favorisoit le parti contraire aux Jésuites. Mais je ne sai pas encor si on en a reçû quelque nouvelle, quoique quelques-uns m'aïent assuré que ce diférend avoit été terminé en faveur des Jésuites. Quoiqu'il en soit, je ne serai pas plûtôt arrivé à *Goa*, que je m'en informerai particuliérement. Les Jésuites prouvent d'un côté, que la permission de porter ce cordon a été acordée, non-seulement aux Indiens, mais encore à des étrangers de Nations & de Religions diférentes, comme à des Mahométans, lesquels par une grace particuliére de ce Roi; qui a pouvoir de le faire parmi les Indiens, comme Chef de leur Religion dans le spirituel, en récompense de leurs grands & fidèles services, ont joüi de ce même privilége, sans pour cela se faire Idolâtres ni changer de Religion; mais demeurans toujours dans le Mahométisme; ce qui est assurément

rément un puissant argument. D'un autre côté, ils prouvent que plusieurs *Brahmins*, & quantité d'autres de ceux qui ont droit de le porter, par un privilége annéxé à leur famille, lorsqu'ils veulent mener une vie plus retirée, abandonner le monde, & vivre comme des Hermites, quittent premiérement ce cordon, qui est une marque de noblesse, pour donner des preuves de leur vertu & du mépris qu'ils font des grandeurs du monde; ce qu'ils ne feroient pas assurément, si c'étoit une marque de Religion: puisqu'au contraire ils seroient d'autant plus obligez de le porter, qu'ils voudroient embrasser un genre de vie tout-à-fait exemplaire.

La Croix que portent les Chevaliers, est une marque de noblesse & de religion.

Mais ce second argument n'est pas fort convainquant ce me semble; parce que même parmi nous autres Chrétiens, si un Chevalier de Malthe ou de Calatrava, & autres semblables, par un principe de dévotion, pour vâquer plus sérieusement aux afaires de son salut, & mener une vie plus retirée, entroit en quelque Monastére de Religieux; il est évident qu'en prenant l'habit de cette Religion, il quitteroit en même-tems la marque de l'Ordre dont il est Chevalier, quoique ce fût la Croix qui est le simbole du Christianisme & le fondement de toute nôtre Religion Chrétienne; & qu'il la portât aussi comme une preuve de noblesse. Enfin voilà de quoi les Jésuites apuïérent leur opinion, pour prouver que ce petit cordon étoit plutôt une marque d'honneur que de Religion. Ils ne jugérent pas même à propos de suprimer plusieurs cérémonies superstitieuses,

 qui

qui acompagnent néceſſairement la communication du ſuſdit cordon, parce que nos Chevaliers ne reçoivent leurs Croix qu'avec beaucoup de cérémonies que notre ſainte Religion preſcrit, pour les autoriſer davantage, quoiqu'elles ſoient des preuves de nobleſſe; d'où ils inférent que l'on pourra acorder ſans ſcrupule aux Indiens convertis l'uſage de ce petit cordon, pourvû qu'on en retranche les cérémonies ſuperſtitieuſes; & ſur-tout le motif qui fait ſeul le péché, en le changeant de la même façon que les premiers Chrétiens changérent pluſieurs fêtes & ſuperſtitions des Idolâtres, en des fêtes de Martyrs & d'autres pieuſes cérémonies, & apliquer, par exemple, la ſignification des trois filets qui compoſent ce cordon, à la Très-Sainte-Trinité, ou enfin le réduire d'une autre ſemblable maniére, à quelque pratique pieuſe & permiſe.

Contestation aſſez curieuſe.

Néamoins ceux du parti contraire combattent cette opinion, avec de très-fortes & de très-puiſſantes raiſons, & diſent que la choſe d'elle-même & de ſa nature, eſt abſolument défenduë aux Chrétiens, comme toutes les autres ſuperſtitions des Idolâtres; ce qui ſe prouve par les cérémonies qu'ils font, les termes dont ils ſe ſervent en donnant ce cordon, que l'on ſait très-bien qu'ils ne conſervent & qu'ils ne portent ce cordon compoſé de trois fils qu'à l'honneur de trois de leurs faux Dieux, qu'ils révérent ſur tous les autres. Et qu'encor que par ce cordon le noble ſoit diſtingué du roturier, qu'à même-tems néamoins, & principalement il eſt un ſigne évident de

la secte & de la Religion qu'il professe; de même que la Croix que portent nos Chevaliers, leur est non-seulement une marque d'honneur, & une preuve de Noblesse, mais encor de la Profession qu'ils font, de prendre & défendre les intérêts de la foi Chrétienne aux dépens de leur propre vie. Qu'on ne peut rien conclure de la permission que des Rois Idolâtres ont acordée à quelque Mahométan leur vassal, de porter cette marque d'honneur sans quiter pour cela le Mahométisme. Parce qu'il en est de même comme si en nos quartiers on permétoit à un Juif, par un privilége spécial & particulier, de porter le chapeau noir, sans se faire Chrétien; ce qui se pourroit bien faire par forme de dispense; mais on ne peut pas nier que de le porter noir ou jaune, outre qu'il seroit une marque d'honneur, il ne fut aussi en même-tems une preuve de la Religion ou de la secte qu'il professeroit. Ils avancent beaucoup d'autres raisons, dont il ne me souvient pas fort bien, & qui auront été sans doute examinées à Rome: mais je saurai dans *Goa* ce qui en aura été résolu. Voilà ce que j'avois à vous aprendre pour le present des opinions & des cérémonies des Indiens.

Le sieur Della Vallé part pour Ahmedabad.

Mais sans m'écarter davantage, vous saurez qu'après avoir vû le Temple & visité le *Bramin* dont je vous ai parlé ci-dessus, nous nous résolûmes de partir le même jour 25. de Février après-dîner & de nous servir de l'ocasion d'une *Cafila*, qui partoit de *Cambaïe* pour *Ahmedabad*, qui est la capitale du Roïaume de *Guzarat*.

Deſorte que ſans diférer davantage, le Sieur *Albert de Scilling* & moi qui avions une paſſion extrême de voir cette ville, vû que nous ne pouvions pas eſpérer d'y aller ſeuls à cauſe du danger qu'il y a ſur les chemins, nous nous engageâmes avec tous nos gens : & parce qu'en même-tems une autre *Caſila* partoit pour *Surat*, où quelques-uns des Hollandois qui réſident à *Cambaïe* & qui s'étoient joints à cette Caravane, conduiſoient des marchandiſes pour les embarquer enſuite dans les vaiſſeaux ; nous ſortîmes tous enſemble de la ville, & demeurâmes quelque-tems en converſation avec quelques-uns de ces Meſſieurs les Hollandois en un certain endroit hors de la porte & des faubourgs, où le chemin ſe diviſe, & à l'ombre de certains grands arbres de Tamarindes qui portent des dates, que les Indiens apellent *Hambele*. En ce lieu l'on voit encor de certaines ſépultures, une Moſquée de Mahométans découverte, qui n'eſt point fermée de murailles, & ſur le devant de laquelle il y a une mazure, qui marque le lieu vers lequel on doit faire la priére : mais cette Moſquée n'eſt pas ſeule de la façon, il s'en trouve une infinité d'autres dans l'Inde, principalement à la campagne. A la fin, après nous être embraſſez & avoir pris congé les uns des autres, les Hollandois prirent le chemin de *Surat*, & le Sieur *Albert* & moi, avec nôtre brigade, celui d'*Ahmedabad*, d'où, ſans nous écarter beaucoup, nous fûmes voir un peu au-delà de *Cambaïe* un Temple de *Mahadeu* qui y eſt fort célébre. La ſtructure en

Deſcription d'un Temple d'Idoles.

eſt

est petite, nullement considérable, & dans lequel il n'y a point d'autre Idole que celle de *Mahadeu*, qui n'est qu'une petite colonne de pierre, comme je vous en ai écrit de *Combru* de Perse, où je la remarquai la premiere fois, plus grosse par bas qu'en haut, toujours en diminuant, & qui se termine enfin en rond. Cependant quelque chose que ce soit qu'ils veuillent representer par cette colonne, il est certain que le nom de *Mahadeu* signifie proprement en leur langue, *grand Dieu*. Mais certains Païsans que nous trouvâmes là auprès nous mirent de belle humeur, sur le recit qu'ils nous firent des vertus de cette Idole qu'ils croïent miraculeuse. Ils nous racontérent d'elle qu'entre ses autres miracles, elle croissoit de jour en jour, & qu'incessament elle devenoit plus grande, assurans qu'elle n'avoit pas plus d'une palme de hauteur il y a plusieurs années, qu'à present elle en avoit plus de deux & peut-être trois, qu'ainsi elle augmente tous les jours; impertinence qu'on ne peut croire à moins d'être fols comme eux. Après avoir donc vû ce Temple, nous joignîmes nôtre *Cafila* ou caravane, laquelle s'étant mise sur la route avant nous, se rendit en un village qu'ils apellent *Saïma*, à trois *Cos* de *Cambaïe*, où nous passâmes aussi la nuit.

Extravagance des Indiens touchant une Idole.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, nous continuâmes notre chemin, sur les deux ou trois heures du matin, avec la *Cafila*, qui étoit composée de plus de cent carosses, sans compter les Cavaliers, les gens de pié, les grands chariots de baga-

ge, & conformément à la coutume de l'Orient, où la journée se fait tout d'une traite, nous ne nous reposâmes en aucun endroit; desorte qu'après avoir fait quinze *Cos* de chemin vers le midi, ou un peu davantage, nous logeâmes dans un village qui se nomme *Mater*, où nous vîmes une infinité d'Ecureuils, qui alloient d'arbres en arbres, fort petits, de couleur blonde, avec autant de queuë, & aussi belle que celle de ceux de nos quartiers. Le lundi sur les deux heures devant le jour, nous continuâmes notre voïage, & avant que le soleil fut levé nous guéâmes un petit ruisseau d'eau courante; à la pointe du jour nous vîmes sur le chemin que nous tenions, quantité de Singes sauvages, dont tous les arbres étoient presque chargez. Ils me firent souvenir de cette armée de singes que les soldats d'Alexandre le grand aïans vuë de loin sur de certaines montagnes, & les prenans pour autant de soldats, vouloient ataquer, si *Taxilo* ne les eût désabusez, comme dit Strabon, & ne les eût informez de la vérité du fait. Nous trouvâmes sur la route une quantité de gens qui demandoient l'aumône au son de la trompette, dont ils en avoient presque tous chacun une de laquelle ils sonnoient de tems en tems. Ils étoient aussi armez d'arcs & de fléches, choses cependant extraordinaires pour des gens de cette sorte, & que les Gouverneurs des lieux ne dévroient pas soufrir; parce que de semblables canailles, sous prétexte de demander la charité, volent souvent sur les grands chemins, lorsqu'ils y rencontrent des personnes seules & sans dé-

Ecureuils blonds dans l'Inde.

On y voit aussi des gens armez, qui demandent l'aumône.

défenses, & avec l'avantage qui leur est nécessaire. Ce païs n'est presque qu'une forêt, dont le chemin est extrémement poudreux, & très-incommode à ceux qui le parcourent. Les grands chemins sont bordez de haïes vives fort hautes, d'une certaine plante toujours verte, infertile & inconnuë dans l'Europe, & qui n'a point de feüilles, mais qui pousse beaucoup de certaines petites branches, longues à peu près de même que nos asperges, mais plus dures & plus épaisses, d'un verd fort vif, & d'où il sort un lait en les rompant, comme celui des figues qui ne sont pas meures, qui est fort dangereux sur quelqu'endroit du corps qu'on l'aplique. La campagne au-delà des grands chemins est remplie d'arbres, qu'ils apellent *Ambe*, qui portent du fruit, comme de grosses olives de Tamarinds, & d'autres semblables, qui sont fort communs dans l'Inde.

Vers le midi, après avoir fait douze ou quatorze *Cos* de chemin, nous arrivâmes à *Ahmedabad*; & nôtre voïage depuis *Cambaïe* jusques-là fut toujours du côté du Nordest, que nous apellons *Greco* en Italie. Etant entrez dans la ville, qui est de grande étenduë, avec de grands faubourgs, nous allâmes descendre, en atendant qu'on nous eut préparé un autre logement à l'Hôtel des Anglois, où nous dînâmes avec quelques-uns de ces Messieurs, qui y sont ordinairement leür demeure, & d'où nous nous retirâmes ensuite dans une des maisons qui sont dans le quartier, qu'ils apellent *Terzi Carvanseraci*; c'est-à-dire, *Carvanserai du Tailleur*; parce que les *Carvan-*

Le sieur della Vallé arrive à Ahmedabad.

ferai d'Ahmedabad & des autres villes considérables de l'Inde, ne sont pas comme dans la Perse & dans la Turquie; une seule maison faite en forme d'un grand Cloître, avec quantité de chambres tout à l'entour, séparées les unes des autres, pour y loger les voïageurs; mais ce sont de simples ruës, des quartiers de la ville fort étendus, qui sont destinez pour les étrangers, où un chacun peut choisir sa demeure; parce que pour la sûreté des personnes & des Marchands qui y sont, on ferme les quartiers avec des portes qui y sont exprès; on les apelle *Carvanserai.*

Lieux destinez pour retirer les étrangers.

Nonobstant la fatigue du chemin, parce que nous n'avions pas dessein de faire grand séjour dans *Ahmedabad*, le même jour après nous être un peu reposez, nous nous allâmes promener sur le soir au *Bazar* de la ville, où nous achetâmes diférentes choses dont nous avions besoin. Les ruës me semblérent fort incommodes; parce que comme elles ne sont pas pavées, & que la sécheresse y est extrême, quoique d'ailleurs elles soient fort larges, fort belles & fort droites, la poussiére y est si grande, qu'on n'y peut presque pas aller à pié, ni même à cheval, non plus qu'en carosse, à cause de la quantité de poussiére qui rend le chemin très-incommode, & qui me feroit plus suportable par tout ailleurs que dans une si belle ville telle qu'*Amedabad.* J'y vis des roses, des fleurs de jasmin, de plusieurs autres sortes, & quantité de ces fruits qui se trouvent l'été en nos quartiers; d'où je me persuadai que nous avions repassé le Tropique du Cancer, & que nous étions

étions rentrez dans la Zône tempérée, dont néamoins il me fut impossible de me rendre certain, à cause que je n'avois pas alors mon Astrolabe, que j'avois laissé dans mes caisses avec mes autres hardes au Port de *Surat*. Le mardi suivant, qui étoit parmi nous le jour de Carnaval, en me promenant le matin par la ville d'*Ahmedabad*, je remarquai une fort belle ruë, droite, longue, très-large, ornée des deux côtez de boutiques de différentes marchandises, qu'ils apellent *Bazari Kelan*; c'est-à-dire, le Bazar, ou le grand Marché, à la diférence des autres, dont celui-ci est le plus grand. On y a fait au milieu un bâtiment de pierre qui traverse la ruë comme un Pont, avec trois arcades presque de même façon que les arcs triomphaux de Rome. Un peu plus avant au-delà de l'arcade, l'on voit au milieu de la même ruë un grand Puits, autour duquel on a élevé de terre une petite place quarée, & dont l'eau est d'une grande commodité aux habitans de la ville, qui s'y rendent incessament en foule pour en puiser: & avançant toujours vers le bout du *Bazar*, on trouve un grand portail orné de coquillages, qui fait face à la ruë entre deux belles tours, & qui sert de porte à un petit Château, qu'ils nomment *Cut* en Persan. Vous ne devez pas trouver étrange que dans l'Inde & sur les terres de la dépendance du *Mogol*, la Langue Persane ne soit peut-être plus en usage que l'Indienne même, puisque les Princes *Mogolins*, qui sont originaires de *Tartarie* & de *Samarcand*, où la Langue Persane est la naturelle du Païs, l'ont voulu conserver

aussi dans l'Inde; enfin l'idiôme Persan parmi les Mogolins est le plus usité à la Cour, celui qu'on y parle ordinairement, dont on se sert dans tous les Contrats & dans toutes les écritures publiques. Tout auprès du Château, au bout de la ruë, on voit aussi deux Portiques, ou deux loges fort bien bâties de pierres, l'une d'un côté & l'autre de l'autre, un peu élevées de terre, dans lesquelles on a acoutumé de lire publiquement les ordres & les commandemens du Roi, quand l'ocasion s'en presente; de-là tournant à main droite, après avoir passé un autre grande porte qui y est, on trouve à quelque distance, à main gauche, le Palais du Roi. Parce qu'*Ahmedabad* est une des quatre villes, entre toutes les autres de son Roïaume, où le grand *Mogol*, par un privilége particulier, a un Palais & sa Cour; & en éfet, il y fait quelquefois sa résidence.

Descri-ption du Palais d'Ahmi-dabad.

Ce Palais a une grande cour, quarée, fermée de belles murailles, bien blanches & bien propres, au milieu de laquelle on a planté une piéce de bois fort haute, pour s'exercer à tirer au *Papegai* avec l'arc, de la même façon que je vous ai mandé autrefois qu'on en usoit dans la place publique de la Perse. L'apartement du Roi paroît à main gauche de la Cour en entrant; mais je vous avouë que ce bâtiment n'est ni fort considérable ni fort élevé. Je ne puis pas vous dire ce qu'il y a dedans, parce que je n'y entrai point; mais par-dehors on y voit prémiérement un grand retranchement de la cour en quaré, au-dessous des fenêtres de l'apartement du Roi, fermé d'une barriére de bois peint, dont le plancher sur lequel on

mar-

marche est un peu élevé de terre, & dans lequel, lorsque le Roi est en son Palais, de certains Oficiers de la milice, qu'ils apellent *Mansubdar*, qui sont à peu près comme nos Colonels, ont acoutumé de se rendre: mais ils ne commandent ordinairement que mille chevaux chacun. Ils ne sont pourtant pas égaux, mais les uns en ont plus & les autres moins, toujours au-dessous de mille néamoins. Au-dedans de cette lice des *Mansubdari*, au-dessous des balcons du Roi, on voit deux Eléphans tout de relief, peints de leurs couleurs naturelles; mais qui ne sont pas fort grands; & vis-à-vis les chambres du Roi, ils ont fait plusieurs autres semblables ornements à la mode du païs, que je n'estime aucunement.

Sciah Selim a conservé par dévotion une Image de Nôtre-Dame.

Quelques-uns m'assurérent que dans un balcon du Roi, qui subsiste encor aujourd'hui, on y voïoit autrefois, par dehors & publiquement, une *Image de Nôtre-Dame*, que *Sciah Selim* y avoit mise, à laquelle il étoit très-dévot, à ce que l'on dit, & dont quelqu'un de nos Religieux qui fréquentent sa Cour dans l'espérance de le convertir à la Foi de Jesus-Christ, lui avoit peut-être fait present: mais cette *Sainte Image* n'y étoit plus, lorsque je vis les balcons & la cour. Il se peut faire que *Sultan Chorrom* son fils, ennemi juré des Chrétiens & de leurs cérémonies, l'avoit ôtée depuis sa prise de possession de ces contrées de *Guzarat*. Les Chefs de la milice, & ceux qui de tous les *Mansubdari* en possédent les premieres charges, comme sont les *Chams*, & les autres de cette condition se tiennent dans les balcons même

me

me du Roi ou là auprès dans les chambres ; & les autres soldats, qui ne sont pas de leur volée, je veux dire qui n'ont seulement que deux ou trois chevaux, demeurent & se promenent indiféramment dans la cour, hors de ces barriéres dont je vous ai parlé ci-dessus. Vis-à-vis de la cour, il y a un autre bâtiment, avec une autre barriére au-devant, mais sans ornement, où se rend la garde du Roi avec tous ses Capitaines; & je croi qu'en quelqu'endroit & en quelque ville que le *Mogol* se trouve, ce même ordre s'observe à sa Cour. En sortant de cette Cour on voit un apartement par une autre porte, que nous apellerions la Cour des Cuisines, parce que c'est là même qu'on a bâti les ofices tout à l'entour; mais elle n'est pas si propre ni si bien prise que l'autre.

Après avoir contenté nôtre curiosité de ce qui se pouvoit voir du Palais Roïal du *Mogol*, nous retournâmes sur nos pas, par le même chemin que nous étions allez dans la ruë du grand *Bazar*, & sortîmes du Château par cette grande porte, qui termine cette ruë & qui est au milieu de deux Tours, comme je vous l'ai déja marqué. Nous y fûmes voir un *fameux Temple* de *Mahadeu* que l'on y a bâti, auquel il y a le long du jour un concours de peuple extraordinaire; la ruë qui y conduit est toujours remplie, non-seulement de peuple, qui va faire sa priére au Temple ou qui en revient, mais encor d'une infinité de pauvres misérables, qui se rangent des deux côtez de la ruë, & qui demandent importunément l'aumône à ceux qui passent. La

struc-

ſtructure du Temple eſt médiocte, avec une entrée fort petite & fort baſſe, preſque ſous terre, où l'on deſcend par plusieurs degrez; deſorte qu'il ſemble que l'on prenne plûtôt le chemin d'une grotte que d'un Temple: tellement qu'à cauſe du grand concours de ce peuple, & que le lieu eſt fort ſerré, la foule y eſt toujours prodigieuſe. L'on y a ſuſpendu quantité de groſſes *clochettes*, que tous ceux qui y vont faire leurs priéres ſonnent en entrant, de maniére qu'à chaque moment du jour on entend quelque ſon de cloche. On voit dans le Temple pluſieurs *Gioghi*, qui y ſont continuellement, mais tous nuds, à l'exception de leurs parties nobles, qu'ils couvrent de quelque petit morceau de toile. Ils portent leurs cheveux fort longs, flotans à la négligence, conformément à de certaines cérémonies ſuperſtitieuſes qu'ils ont; ils s'apliquent quelquefois ſur le front du ſandal, du ſafran, & d'autres ſemblables couleurs; mais ils ſont fort propres au reſte du corps; ce que je dis à la différence de quelques autres *Gioghi*, qui ne paroiſſent que ſous la cendre & une infinité de couleurs différentes & plus ſales que de mauvais Peintres, tels qu'ils ſont, comme je dirai plus bas.

Superſtition de ceux qui ſervent au Temple.

Il eſt indubitable que ceux-ci ſont les anciens *Gimnoſophiſtes* ſi célébres dans le monde; c'eſt-à-dire, ces Philoſophes, qui dès ce tems-là alloient tous nuds, qui s'exerçoient à ſoufrir ſans murmurer, & avec patience, la privation même des choſes néceſſaires & vers leſquels *Alexandre le Grand* députa Onéſicrite pour conférer

avec

Liv. 15. avec eux, comme *Strabon* en fait mention aprés ledit Onésicrite. Plusieurs donc de ces *Gioghi* paroissoient dans ce Temple auprés des Idoles, autour desquelles, au moins de celles qui étoient nichées au fond du Temple, on avoit allumé plusieurs cierges & quantité de lampes. Ces Idoles n'étoient que deux pierres d'une hauteur fort médiocre, comme deux petits termes, peints de leurs couleurs ordinaires. A la droite de ces Idoles, il y avoit une pierre sur laquelle on avoit taillé une figure en bosse; à leur gauche, une autre pierre, de cette forme ordinaire de colonne, sous laquelle ils ont acoûtumé, comme je vous l'ai dit plusieurs fois, de representer *Mahadeu* : mais il y avoit au-devant de toutes, une autre figure de *Mahedeu* faite de cristal, au pié de laquelle ils mettent leurs ofrandes, qui ne consistent qu'en du lait, de l'huile, du ris, & autres choses semblables. Les *Gioghi*, qui sont de semaine dans le Temple, faisoient present à ceux qui y entroient, de ces fleurs qui sont répanduës aux environs des Idoles, dont ils tiroient de grandes sommes d'argent, que ceux qui y avoient de la dévotion leur distribuoient volontiers. Etans sortis du Temple, pour monter là auprès sur les murailles de la ville, nous vîmes de-là un petit fleuve qui s'apelle *Sabermati*, & qui coule de ce côté-là au-dessous des murailles. Sur le bord de cette riviére plusieurs *Gioghi*, dont la vie est plus austére, étoient assis au soleil; je veux dire de ceux qui non-seulement vont nuds comme les autres dont je vous ai entretenu, mais encor tous couverts de cendre,

L'Idole de Mahadeu est de cristal.

dre, dont le corps & le visage sont barboüillez d'une couleur blanchâtre sur du noir, avec une certaine pierre qui blanchit de même que de la chaux. Ils portent la barbe & les cheveux fort longs, dans une grande négligence, toujours mêlez, quelquefois si hérissez, qu'on les prendroit pour des cornes, & très-souvent chargez de diverses couleurs, qui sont assurément des figures fort horribles à voir, & qui ont beaucoup de raport à ces Diables, que nous representons en nos Comédies & en nos autres divertissemens. Mais ce qui est de plus remarquable, c'est que la cendre dont ils se couvrent le corps, n'est autre que celle qui reste des cadavres qu'ils brûlent de tems en tems, afin de ne s'écarter jamais des pensées de la mort. Plusieurs donc de ces sortes de gens, sous la conduite de leur Chef, auquel ils obéissent tous fort religieusement, étoient assis en rond selon leur coutume, sur le bord de la riviére, avec une baniére de plusieurs piéces de diférentes couleurs: & là même plusieurs autres personnes se rendoient aussi; les unes pour passer la riviére, & les autres pour se baigner; parce que les *Indiens Idolâtres* ont beaucoup de vénération pour leurs fleuves, dans lesquels ils se baignent avec des superstitions inconçevables. Je vis au même endroit, sur les murailles de la ville, un petit dôme que l'on a élevé sur deux petites figures de *Mahadeu*, non pas droites ou relevées, mais taillées de relief sur une pierre située sur le terrein, où il y avoit aussi des lampes allumées & des gens qui y faisoient leurs ofrandes, ou un

un de ces *Gioghi* demeure incessamment comme un reclus sans en sortir presque jamais, quoiqu'il y fut incommodé, à cause de la chaleur & de la fumée des lampes & autres luminaires, & que ce réduit étoit si petit, qu'à peine il pouvoit y demeurer tout seul, quoiqu'il fut assis tout courbé sur le plancher, qui est un peu élevé de terre, avec les jambes croisées. Je remarquai aussi en retournant au logis par le même chemin du grand *Bazar*, quelques *Carvanserai* faits comme des Cloîtres, de la même façon que ceux de Perse, dont les uns sont plus grands que les autres, avec plusieurs autres ruës, dont je ne parle point, parce qu'il n'y a rien ce me semble qui mérite votre curiosité.

Le sieur della Vallé prend congé de ses amis pour retourner à Cambaïe.

Le même jour, après dîner, nous fûmes prendre congé de certains Chrétiens Arméniens & Syriens, qui vivent dans *Ahmedabad* avec leurs femmes & leurs familles, & prîmes le chemin de *Cambaïe* avec la même *Cafila*, dont nous nous étions servis en venant; parce que toutes les semaines, à jour donné, elle prend toujours cette route. Nous eûmes un peu d'embaras en sortant, parce qu'à l'ocasion de la mésintelligence qui étoit entre le grand *Mogol*, & son fils *Sultan Chorrom*, qui s'étoit mis en possession de ces Contrées de *Guzarat*, on avoit nouvellement fait des défenses dans *Ahmedabad*, de laisser sortir de la ville des femmes de soldats, ni d'autres personnes de qualité, par terre seulement, à ce que je croi. Ce qui avoit donné lieu à cette défense, étoit la crainte que ceux de la ville, pour se mettre à couvert de

de tous ces bruits, ne s'allassent établir ailleurs, & n'abandonnassent le parti de *Sultan Chorrom* qui s'étoit révolté, dans la pensée qu'ils avoient que ceux qui seroient mariez ne se retireroient pas si on arrêtoit leurs femmes; parce qu'enfin il est certain que les hommes ne quittent pas si facilement leurs femmes & leurs maisons. Comme cette défense subsistoit encor, il me fut impossible de sortir, à cause de la petite Demoiselle qui étoit avec moi, sans en avoir premiérement une permission du Gouverneur, auquel il fallut prouver que nous étions étrangers, nullement du païs, païer encor je ne sai combien d'argent, & aller plusieurs fois de côté & d'autre, en quoi nous perdîmes beaucoup de tems. A la fin néamoins on nous acorda la permission que nous demandions. Etans donc sortis de la ville, nous allâmes voir un peu au-delà des murailles de la ville un grand Réservoir, que l'on y a bâti de pierre, avec des degrez tout à l'entour à plusieurs angles, & dont le diamétre est je croi de plus de la moitié d'un mille. Il y a une Isle, avec un jardin presque dans le milieu, où l'on se peut rendre facilement par un beau Pont, qui a plusieurs arcades fort bien bâties, & sur lequel les carosses du païs peuvent aller sans rien craindre. En éfet, ces grands Réservoirs de l'*Inde* sont quelque chose de fort beau, & assûrément on les peut mettre au rang des édifices les plus considérables qui soient au monde. Après avoir donc vû ce Réservoir, nous continuâmes notre chemin, & joignîmes la *Cafila* dans un village où elle étoit logée, éloigné de sept *Cos d'Ahmedabad*.

Il n'en peut sortir sans la permission du Gouverneur.

Réservoirs fort considérables.

dabad, qui se nomme *Barigia*, ou *Bariza*, parce que les *Indiens* confondent, en parlant, ces deux lettres G, & Z; & comme je ne sai parler leur Langue, non pas même la lire ni l'écrire, je ne puis pas aussi vous informer de leur propre & véritable prononciation. Nous arrivâmes fort tard à ce village, à cause des petits embarras que nous eûmes en quittant *Ahmedabad*; desorte que de certains Cavaliers qui sont destinez comme je croi à la sûreté des chemins, nous aïans rencontrez à ces heures induës, voulurent bien nous escorter jusqu'au lieu où étoit notre *Cafila*, & où nous reconnûmes leur civilité, de quelqu'argent que nous leur donnâmes.

Le premier de *Mars*, jour des *Cendres*, nous continuâmes nôtre chemin dès la pointe du jour; passâmes ce même ruisseau, que nous avions déja traversé en venant à *Ahmedabad*, & après avoir fait quinze *Cos* de chemin, nous nous rendîmes sur le soir dans un Bourg fort considérable, qui s'apelle *Sozintra*, où nous logeâmes, & où je vis de Chauvesouris grosses comme des Corbeaux. Le lendemain nous remontâmes en nos carosses devant le jour, & après dix *Cos* de chemin, nous arrivâmes à *Cambaïe* un peu après-midi. Messieurs les Hollandois, qui furent avertis que nous nous étions servis de la commodité de la *Cafila* qu'ils atendoient, vinrent au-devant de nous à quelque distance de la ville, & nous acompagnérent chez eux, avec toute l'amitié & toutes les caresses imaginables. Le troisiéme de Mars, nous sortîmes de la ville, allâ-

allâmes nous promener sur le bord de la Mer ; & par curiosité nous nous rendîmes sur le haut de la tour de cette sépulture, que j'avois vuë, comme je vous ai déja dit, auprès du Jardin des *Rois de Guzarat*, pour voir de-là la *marée*, qui vient avec impétuosité, qui est assurément quelque chose de très-curieux, joint que de ce même endroit on découvre la Mer de fort loin. Nous avions eu ce même jour-là nouvelle lune, & par conséquent la marée devoit être plus haute que les autres jours; c'est pourquoi nous nous y rendîmes exprès pour l'observer, au moment qu'elle s'étoit entiérement retirée, & que la Mer ne pouvoit pas être plus basse : & c'est dont ceux du païs sont parfaitement instruits; parce qu'en ce moment, en moins d'un quart-d'heure, elle prend presque toute la hauteur qu'elle doit avoir, mais avec une furie & une précipitation qui n'est pas concevable, ce qui ne se remarque pas ailleurs sur les autres Mers. Nous vîmes donc de loin en ce moment la marée qui avançoit, comme si ç'eut été un fleuve très-rapide, qui inonda tout-d'un-coup un grand espace de terre, avec tant de précipitation & de furie, qu'elle auroit emporté bien loin tout ce qui s'y seroit presenté ; je croi même qu'il n'y a point de cheval si vîte qu'il fût, & qu'on poussât à toute bride, que la marée ne l'eût ateint & submergé en même-tems ; cet éfet assurément est fort surprenant, & tout-à-fait extraordinaire ; parce-qu'aux autres endroits le flux & reflux se fait fort doucement de six heures en six heures, & avec si peu de mouvement, qu'on

Le flux & reflux se fait autrement dans l'Inde que sur nos Mers.

qu'on ne s'en aperçoit presque pas.

Après cela nous fûmes voir, toujours hors de la ville, mais d'un autre côté, un autre beau Réservoir que nous n'avions pas encor vû, qui est de forme quarée, & revêtu de marbre, avec des degrez tout à l'entour, semblables aux autres que j'ai remarquez ailleurs, & dont je vous ai déja entretenu. Nous vîmes aussi dans un bourg ou village, qui n'est pas éloigné de la ville, & qui s'apelle *Cansari*, un *Temple d'Idoles*, le plus beau peut-être & le mieux bâti qu'on puisse s'imaginer, avec de certaines voutes, & des balcons élevez par-dehors d'une forme bizarre & galante tout ensemble; mais sur-tout fort bien conduit, quoique d'une étenduë très-médiocre. Ce Temple apartient à cette sorte d'Indiens qui se rasent la tête, à l'exclusion de tous les autres, qui portent les cheveux longs comme les femmes, & s'apellent *Vertia*. On ne voit en ce Temple qu'une Idole qui est assise sur un Autel en un lieu élevé comme une petite tribune, à l'endroit le plus honorable du Temple, où l'on monte par je ne sai combien de degrez, & où il y a toujours des lampes allumées. J'y trouvai aussi un homme, lorsque j'y entrai, lequel en priant à sa mode, brûloit des parfums devant l'Idole. Là auprès il y a encor un autre Temple dont la forme est quarée, mais plus simple, dans lequel on voit une infinité d'Idoles de diférentes sortes, dont je n'ai pû aprendre ni les noms ni les histoires, faute de loisir & d'intelligence en leur Langue. Hors de la porte de ces Temples, je vis une autre trou-

troupe de ces *Gioghi* tous nuds, assis en rond, & dont les corps étoient couverts de cendre, de terre de diférentes couleurs, de même que ceux dont je vous ai déja entretenu, & étoient sur le bord de la riviére d'*Ahmedabad*. Ils environnoient donc leur Supérieur, qui s'étoit rendu si recommanble, non-seulement parmi eux, qui font profession de vivre religieusement dans leur secte; mais encor parmi les autres Indiens séculiers. J'ai vû des personnes d'importance qui alloient lui faire de très-profondes révérences, lui baiser la main, & demeurer en sa presence dans une posture humiliée, pour entendre de sa bouche quelque sentence, comme s'il eut été un Oracle; pendant qu'avec une gravité Espagnolle, ou, pour mieux dire, avec un mépris extraordinaire de toutes les choses du monde, il témoignoit en aparence & par hipocrisie, une indiférence de parler & de répondre à ceux-mêmes qui lui faisoient cet honneur.

Les Gioghi forment une secte diférente des autres.

Ces *Gioghi* ne sont pas tels de pere en fils, mais par un choix qu'ils font de ce genre de vie, comme les Religieux parmi nous. Ils vont nuds, avec le corps barbouillé & sali, de la même façon que je vous ai dit ci-dessus que plusieurs d'entr'eux en usoient. Il y en a quelques-uns néamoins qui se contentent d'aller nuds, qui ont le reste du corps fort propre, où dont le front seulement est teint avec du sandal, & quelque couleur rouge, jaune ou blanche. Mais quoique cela semble étrange, il n'est pourtant pas de mauvaise grace; au contraire, ces choses-là sont propres, odoriférentes, &

& en usage même parmi des Séculiers, autant par superstition que par sensualité. Ils vivent d'aumône, dans un mépris de toutes les choses du monde. Ils n'ont point de femmes, & font profession de chasteté, très-févére & très-rigoureuse, au moins en aparence, parce que l'on sait que plusieurs d'entr'eux commettent dans le particulier mille méchancetez. Ils vivent en communauté, sous l'obéïssance de leurs Chefs, & vont comme des vagabonds par le monde, sans avoir presque de demeure arrêtée. Ils n'en ont point d'autres que les places publiques, les ruës, les porches des Temples, les arbres, principalement sous ceux où il y a quelque superstitions qui leur soit en vénération. Ils soufrent, avec une patience inconcevable, le jour & la nuit, sans murmurer, toute la rigueur de l'air, de même que les ardeurs excessives du soleil, dont je m'étonnai extraordinairement; parce que la chaleur est extrême & presque insuportable en ces quartiers. Ils ont des conférences spirituelles à leur mode, & quelque exercice aussi pour les sciences: mais je pense, par ce que j'en puis juger d'un de leurs Livres que j'ai traduit en Persan, qui s'apelle, si je ne me trompe, *Damerdbigiaska* ou *Kamerdbisgiaka*, l'un & l'autre; je veux dire, tant les exercices spirituels, que l'étude des *Gioghi*, ne consistent ordinairement qu'en l'art de deviner, en de certains secrets de simples, & d'autres choses naturelles, même dans la *Magie*, en des enchantemens & des charmes, à quoi ils s'apliquent fort volontiers, & en vertu desquels

Leurs austéritez.

Ils s'adonnent à la Magie.

quels ils se vantent de faire des merveilles. J'y comprends leurs exercices spirituels ; parce que selon la lecture que j'ai faite de ce Livre, ils disent que par le moïen de ces exercices, des priéres, des jeûnes & d'autres semblables superstitions, ils ont des révélations, qui ne sont en éfet que des commerces infames avec le Démon, qui leur aparoît, & les trompe, sous diverses formes qu'il emprunte, pour leur prédire quelquefois les choses futures. Par un aveuglement épouventable, ils lui servent d'incubes, quoiqu'ils ne se persuadent pas d'avoir afaire à lui, au moins ils ne s'en vantent point ; mais à de certaines femmes immortelles, spirituelles, & invisibles, jusqu'au nombre de quarante, qui ne leur sont pas inconnuës, qu'ils distinguent par leurs diférents éfets, par les formes, les noms diférents qu'elles empruntent, & qu'ils révérent comme des Divinitez, ausquelles ils rendent des adorations surprenantes, & si extraordinaires, que même il se trouve dans l'Inde des Princes Mores, comme l'un de ces trois petits Souverains qui commandent en *Dacan Tellengane* & *Mellespaton*, qui se nomme *Cubsciah*, si je ne trompe, lequel quoique More, célébre néamoins de grandes fêtes pour conserver la mémoire de l'ancienne Gentilité, & ofre tous les ans des sacrifices à l'une de ces Dames en de certaines grotes, qui sont en son païs sous de très-hautes montagnes, où l'on croit que cette Nymphe immortelle prend plaisir de faire sa retraite. De maniére que si quelqu'un de ces *Gioghi*, après tant de jeûnes & de priéres, peut

Le Démon leur aparoît sous diverses formes.

joüir de la présence de l'une de ces rares intelligences, qui lui prédise des choses futures & qui l'instruise des moïens de faire d'autres merveilles, il se met sans doute en grande réputation parmi eux; & bien davantage, s'il peut parvenir à la qualité de fils adoptif de cette belle immortelle, ou de frére, ou à quelqu'autre degré d'alliance; mais sur-tout s'il peut devenir son mari, & qu'il ait communication charnelle avec elle, sans qu'il en puisse jamais espérer avec quelqu'autres femmes du monde que ce soit, alors on dit qu'il est spiritualisé, & qu'il a aquis une nature plus qu'humaine, avec promesse de mille choses miraculeuses, que je passe sous silence de peur de vous ennuïer.

Cependant voïez je vous prie de quelle façon le Démon se jouë de ces pauvres misérables, & en quel état il les réduit. Je suprime encor plusieurs autres circonstances de la vie & de la conduite de ces *Gioghi*, que j'ai remarquées en quelqu'autre endroit de ce journal, particuliérement lorsque le Bender de *Combru* fit mention d'eux & des *Sami*, qui sont une autre espéce de Religieux Indiens qui vont vétus, que j'y vis & que je pratiquai par curiosité. Je ne vous dis rien non plus des sciences que possédent les *Gioghi*, ni de leur morale, de leurs exercices spirituels, & principalement d'une façon curieuse, selon moi, plutôt naturelle que superstitieuse, de deviner par la respiration de l'homme, sur laquelle en éfet ils ont fait de très-curieuses & de très-particuliéres observations, que j'ai éprouvées, & qui se sont trouvées véritables.

Mais

Mais ceux qui en voudront être plus parfaitement instruits, trouveront de quoi se satisfaire dans le Livre que j'ai cité ci-dessus, que je porte avec moi pour le faire voir en Italie, comme une piéce très-curieuse; & si l'ocasion s'en presente, je le ferai imprimer quelque jour en notre langue, pour contenter les curieux.

Le 4. de Mars je sortis de *Cambaïe*, & fus me promener à deux *Cos* de la ville dans un certain village, qu'ils nomment *Hagra*, pour y voir un fameux Temple, que la secte des Banians firent bâtir autrefois, & qui leur apartient en éfet; mais dont les Bramins ont la direction, & qu'ils desservent comme gens destinez à de semblables emplois. Ce Temple est dédié à *Brahma*, qui est le même que *Pithagore*, comme je l'ai déja remarqué, & que quelques-uns dès leurs me l'ont confirmé. Ils débitent de grandes histoires de l'origine de *Brahma*; comment il fut produit de la premiere cause, ou plûtôt de la matiére premiere; comment ils le font passer pour un des élements, & plusieurs autres semblables extravagances, qui ne conviennent nullement à Pithagore, qui a paru en son siécle comme un autre homme; mais néamoins ils confondent en éfet ces deux noms, que, selon moi, on pourroit concilier en cette ocasion, sans beaucoup de dificulté, de même que nos anciens Idolâtres convenoient ensemble à l'égard de leur Jupiter, le considérant tantôt pour un des élements, & tantôt historiquement pour l'un de ces Rois, anciens fils de Saturne; & ainsi sous plusieurs autres sem-

Temple dedié a Brahma.

blables noms, qui ſont de la Philoſophie & de l'Hiſtoire, ils en parloient bien ſouvent diverſement ; tantôt dans un ſens allégorique, & tantôt dans un miſtique ou moral. Les lecteurs, curieux de la généalogie de *Brahma*, de l'Hiſtoire des autres faux-Dieux des Indiens, & de tout ce qui regarde leur vaine & ſuperſtitieuſe Théologie, en ſeront parfaitement inſtruits, s'ils ſe donnent la peine de parcourir les Livres du R B F *Negrone* ou *Negraore*, comme diſent les Portugais, lequel en écrit fort amplement dans l'Hiſtoire qu'il a fait imprimer du progrès de ſon Ordre dans l'Inde, en ſa Langue Portugaiſe. Et je crois qu'il ſera le premier, & peut-être le ſeul de ces Hiſtoriens modernes, qui aura informé l'Europe de ces curioſitez. Et ſi un homme qui ne ſait pas la langue, parce que ſans cette connoiſſance il eſt impoſſible de juger à fonds des choſes que très-imparfaitement, & par le moïen & le ſecours des autres, & de conſulter les Livres qui inſtruiſent particuliérement, ni même les ſavans ſur ces matiéres, qui ſeuls peuvent réſoudre toutes les dificultez : ſi quelqu'un, dis-je, ſans ſavoir la Langue Indienne peut écrire & parler à fonds de leur conduite & de leur politique, le ſuſdit bon Pere ne le cédera à perſonne, parce qu'il a ſupléé à ce défaut de connoiſſance en leur Langue, comme lui-même l'a avoüé pluſieurs fois par des Peres de ſon Ordre, grands Théologiens, très-ſavans en la Langue Indienne, qu'il a conſultez comme très-éclairez ſur toutes ces matiéres, qui ſe ſont donné la peine de lui interpréter ces mêmes livres

Hiſtoire de l'Inde imprimée en Portugais.

vres des Indiens & qui lui ont servi de Truchemans dans les conférences qu'il a euës plusieurs fois avec les plus doctes des Indiens sur toutes les choses qui les concernent. De plus, il n'a pas manqué de mémoires sur ce sujet; parce que comme Historien de son Ordre, de la part de ses Supérieurs, on lui a fourni emplement tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de son entreprise. Il s'est particuliérement étendu sur le Roïaume de *Bisnaga*, où la Religion & les sciences des Indiens sont comme dans leur Trône; de même aussi sur l'Isle de *Zeilan*, que plusieurs font passer pour l'ancienne *Taprobane*, & sur d'autres païs conformes à son sujet. Il a fait exprès plusieurs voïages, pour juger des lieux & des circonstances qui faisoient à son dessein. Les Vice-Rois mêmes, & les Gouverneurs des Provinces de la dépendance des Portugais, l'ont aidé en cette ocasion de leur crédit, lui ont bien souvent donné des compagnies entiéres de soldats, pour l'escorter dans ces lieux où il vouloit passer & sur les chemins qui étoient dangereux. Ils ont enfin favorisé son entreprise de toutes les maniéres dont ils ont été requis. Tellement que sans avoir égard à la dépense qu'il faisoit, ni aux fatigues qu'il a essuïées avec des soins inconcevables, l'espace de plusieurs années, il s'est apliqué à cette Histoire avec tout le succès imaginable.

Enfin, il y a quelques années que son Général lui permit de retourner en Europe, seulement afin de faire imprimer ses ouvrages qu'il avoit mis au net : desorte qu'en l'année 1619. il passa par la Perse, séjourna

même quelque-tems à *Ispahan*, où j'eus l'honneur de le voir & de faire connoissance avec lui : mais parce que ses afaires l'apelloient ailleurs, je n'eus pas le loisir de me faire lire ses écrits comme je souhaitois. Delà il s'en alla droit à Rome, où je le priai de me faire tenir quelques lettres, pour mes parens & amis ausquels je le recommandois, & qui lui ont rendu de bons services : d'où j'ai apris étant arrivé à *Bendar de Combru*, que le Pere Négrone revenoit, après avoir démeuré quelques années à Rome, & qu'il passoit par la Turquie pour se rendre dans l'Inde, où j'ai espérance de le revoir & de lire ses Livres imprimez, s'il en aporte quelques-uns, comme je l'espére ; & si j'y trouve quelque chose de remarquable qui puisse servir à mes Relations, je ne la déguiserai point & en ferai mention en son lieu.

Un Pere Jésuite a écrit sur le même sujet.

Le Pere Jean de Lucena Jesuite, en son Histoire qu'il a composée en Portugais de la Vie de S. François Xavier, fait aussi mention de la Religion & des superstitions des Indiens Idolâtres, dont il témoigne être fort instruit. Cependant il y a quelque chose à redire sur quelques circonstances particuliéres qu'il avance. Mais ce que je n'y puis soufrir, c'est que l'on voit clairement qu'il a eu beaucoup de plus belles lumieres de la conduite & de la morale des Indiens qu'il ne nous en a communiquées, & dont peut-être il ne nous a pas voulu informer, ou parce qu'elle est honteuse, impie, & injurieuse à l'honneur de Dieu, ou parce qu'elle ne faisoit rien à son sujet. Enfin le P. Négrone est retourné dans l'Inde,

de, & je l'ai vû à *Goa*, sans qu'il se soit chargé d'aucun de ses livres imprimez, soit que ses Supérieurs ne lui aïent pas voulu acorder la permission de les faire imprimer à Rome, comme on me l'a assuré, ou que quelqu'autres s'y soient oposez. Il me dit néamoins qu'on l'imprimoit en Portugal, & qu'il l'atendoit par la premiere flote qui arriveroit. Ainsi je ne doute point qu'il ne me le communique très-volontiers, s'il n'est pas frustré de ses espérances. Mais après quelques conférences que j'ai euës avec lui dans *Goa*, j'ai reconnu qu'en matiére d'Histoire & de Géographie, conformément à tous les Religieux d'Espagne, & principalement de Portugal, qui ne s'apliquent qu'à la Prédication, il n'étoit pas fort habile homme. De maniére qu'il est impossible, ce me semble, que sans avoir une connoissance parfaite de l'Histoire ancienne, de la Géographie, & des autres lettres humaines, un homme devienne grand Historien, & qu'il n'y ait beaucoup à redire sur ce qu'il nous a laissé de la Religion & de la morale des Indiens, dont il n'a pû même être informé que par des Truchemans, qui ne sont pas toûjours si éclairez, que l'on ne s'égare souvent avec eux, & que l'on ne tombe dans des absurditez. Nous verrons néamoins ce que le Pere Lucena, quoiqu'il en traite fort succinctement, nous en communiquera dans son Livre.

Il est dificile d'entreprendre l'Histoire d'un païs sans en savoir la Langue.

Mais sans m'écarter davantage, & pour retourner à mon sujet, je dis que dans le village d'*Hagra*, il y a un Temple dédié à *Brahma*, rempli de quantité d'Idoles de

marbre blanc, dont la structure est plus considérable pour son antiquité, que pour ce qu'elle contient. La statuë de *Brahma*, ou de *Pithagore*, est au milieu du Temple, comme la plus vénérable, avec plusieurs bras & plusieurs visages, de la même façon qu'ils le representent ordinairement; je veux dire avec trois visages, au moins je n'en vis pas davantage; parce qu'il me fut impossible de remarquer si par derriére il y en avoit un quatriéme, ou plusieurs autres. Cette statuë est toute nuë, avec une barbe longue & pointuë, mais mal faite, comme tout le reste de la figure, qui a trop de ventre pour sa hauteur. Je ne sai pas néamoins si on doit attribuer ce défaut à l'ignorance de l'ouvrier, qui en cette ocasion passeroit pour un fort mauvais sculpteur, ou au caprice des Indiens, qui sont dans les sentimens des habitans de *Sumatra*, chez lesquels les hommes sont d'autant plus beaux & proportionnez, qu'ils ont le ventre gros. Cette figure de Brahma est debout, à ses piez on en a taillé deux autres petites, qui representent deux de ses enfans, dont l'un s'apelloit *Surinet*, l'autre *Sonnah*. Aux deux côtez de *Brahma*, l'on voit aussi de bout deux autres statuës de femmes, un peu plus petites que celle de *Brahma*; l'une à droit, & l'autre à gauche, qui representent deux femmes de *Brahma*, dont l'une se nommoit *Savetri*, & l'autre *Gavetri*. Dans un autre angle de ce petit Temple, à la gauche de *Brahma*, on a situé deux autres figures d'hommes barbus, tous nuds, presque de la même hauteur & de la mê-

même maniére, qui represente deux Religieux, qui ont autrefois passé parmi eux pour Docteurs, ou Disciples de *Brahma*, ou de *Pithagore*, dont l'un s'apelle de *Chescuer*, & l'autre *Ciavan de Chescuer*, auprès desquelles, & un peu plus bas, il y avoit quantité d'autres Idoles, mais plus petites, comme celle qui a une tête d'éléphant; & plusieurs autres, dont je vous ai fait mention ailleurs ce me semble. Et parce que les Brahmins ont acoutumé de se laver souvent, conformément à la superstition de tous les Indiens, qui y mettent leur satisfaction, ils servent ces Idoles, les adorent, les encensent, leur presentent à manger, & les lavent tous les jours, avec des soins extraordinaires.

Je ne veux pas passer sous silence ce que les *Banians* m'ont dit sur ce sujet, que ce village de *Naghera* étoit anciennement la ville Roïale & la principale du Roïaume de *Cambaïe*; que la ville qui porte proprement aujourd'hui le nom de *Cambaïe*, qui s'est renduë considérable, peut-être par la ruine de quelqu'autre ancienne, est moderne; & de-là j'ai pensé quelquefois que c'étoit à cette ville de *Naghra*, qui doit avoir été anciennement très-fameuse, que l'on attribuoit peut-être l'invention de certains caractéres usitez parmi les savans Indiens, dont je vous ai entretenu ailleurs, & qu'on apelle *Naghra*, parce qu'anciennement on s'en servoit dans cette ville de *Naghra*. Cependant, comme je vous ai dit, je ne vous dis ceci que comme un simple préjugé; vû que je sai, après mes longues expériences, que quand il est question

Cambaïe est un nom moderne.

de l'interprétation & de l'étimologie des noms, principalement des villes du monde, il ne s'en faut pas raporter à la conformité des termes; parce que par la diversité des langues, & de certaines conformitez de noms, que l'on atribuë bien souvent par hazard à des sujets fort diférents, selon la diversité des lieux, on peut très-facilement se tromper, *Nagher* signifie en Indien, grosse ville.

En sortant de *Naghra*, je vis quelques hommes tous nuds & mal propres, de la taille à peu près de ces *Gioghi* couverts de cendres, lesquels étoient d'une race d'Indiens qu'ils méprisent parmi eux, comme très-immonde, la plus abjecte & la plus vile qu'il soit dans l'Inde; parce qu'ils mangent de tout sans scrupule, jusqu'à des animaux même dont on a le plus d'horreur, comme des souris, & autres semblables, d'où ils se sont aquis le nom, que ceux qui parlent Persan, comme tous les sujets du *Mogol*, & plusieurs autres habitans de l'Inde, leur ont donné d'*Halal-chor;* c'est-à-dire, mange tout; comme s'ils vouloient dire, un homme qui se donne la liberté de manger indiféramment de toute sorte de viande. Mais les Indiens les apellent en leur Langue *Der*, & tous en général en détestent la compagnie, la conversation & les aproches même, à ce que l'on m'a dit, comme des choses impures & immondes. Je n'ai rien apris de particulier touchant leur Religion; mais je croi qu'ils sont Idolâtres aussi comme les autres, ou peut-être encor Athées, & qui ne sont pas plus scrupuleux en leur créance qu'en leur

Ils sont idolâtres comme les autres.

man-

manger. Ils sont tous fort pauvres, vivent ordinairement d'aumônes, ou de leur petit travail, dans les plus sales & les plus vils emplois de la République, que les autres méprisent, & ausquels ces pauvres misérables s'engagent volontiers, soit qu'en cela ils suivent les loix de leur Religion, qui leur prescrivent ce genre de vie, ou que la nécessité de la vie les y contraigne.

Le cinquiéme de Mars, nous retournâmes à la promenade au jardin du Roi, & en plusieurs autres de divers particuliers, où nous mangeâmes de plusieurs sortes de fruits, & où nous vîmes quantité de fleurs du Païs, inconnuës en Europe; une entr'autres fort odoriférente, que je conserve dans un papier, qu'ils nomment *Ciompia*. Nous vîmes hors de la ville les marais salans qui sont sur le bord de la Mer; & cette plaine où les Indiens ont acoutumé de brûler les corps de leurs morts, dont les marques paroissent de tous les côtez, avec des restes de cendre, du bois; & en plusieurs endroits aussi des ossemens que le feu n'a pas consommez; mais parce que nous ne nous étions pas encor trouvez à voir brûler leurs morts, & que nous savions positivement que cette cérémonie se faisoit ordinairement de bon matin, nous résolûmes d'y retourner le lendemain à une heure plus favorable. Nous nous rendîmes donc le sixiéme de Mars à la pointe du jour au milieu de cette plaine sur le bord de la Mer, où les Idolâtres ont acoûtumé de brûler les corps, & où éfectivement nous en vîmes brûler plusieurs, en-

tr'autres celui d'une femme, aux funérailles de laquelle nous assistâmes depuis le commencement jusqu'à la fin. Ils portent les corps morts envelopez dans un drap de ces *Cit*, qui est ordinairement rouge, & dont les Indiens se servent en beaucoup d'autres ocasions, comme je l'ai déja remarqué ci-dessus. Ils ne les portent pas comme nous sur des civiéres; mais ils les lient & les mettent de travers sur un bâton, comme si c'étoit autant de sacs, que deux ou trois hommes, selon la pesanteur du fardeau, portent sur leurs épaules. Ils dressent un bûcher, avec du bois qu'ils font charrier, en forme de lit fort uni, de la longueu & de la largeur du corps qu'ils veulent brûler, & sur lequel, pendant qu'ils remplissent l'air de leurs gémissemens, ils couchent le cadavre tout nud sur le dos, avec le visage & les pieds tournez vers la Mer: ce qui s'observe aussi, à ce que je croi, vers les fleuves ou les lacs, & les étangs, dans les autres contrées qui sont éloignées de la Mer; parce que l'eau est l'objet particulier de la dévotion des Indiens, sans avoir égard de quel côté du monde ils les tournent. Ils couvrent les parties nobles du cadavre avec un morceau de bois du bûcher, ils lui frottent les piez & les mains d'une certaine huile, lui mettent un charbon de feu dans la bouche; & après avoir préparé les choses nécessaires pour l'allumer, ils mettent le feu la premiere fois dans la bouche, & puis ensuite à l'entour du bûcher, commençant premiérement au-dessous de la tête, mais dont le visage est de l'autre côté, de la même

Charité des Indiens envers les pauvres.

me façon que Virgile assûre que nos anciens en usoient; ils répandent après de l'eau tout à l'entour du bûcher, qu'ils atisent incessament avec des bâtons qu'ils ont entre les mains, empêchant même autant qu'ils peuvent que le vent ne porte la flâme ailleurs, afin qu'il brûle plûtôt: à mesure que le corps se consume, ils réduisent le feu en rond; après qu'il a tout consumé, ils abandonnent les cendres, qui restent au même endroit où la cérémonie a été faite, & quelquefois même des ossemens qui n'ont été brûlez qu'à demi: & ils sont si charitables, qu'auparavant d'étendre le cadavre sur le bûcher, ils donnent par aumône à quelque pauvre qui s'y rencontre, le drap dans lequel le défunt a été envelopé. Ceux qui en ont le moïen se font brûler avec du bois précieux & odoriférant, en quoi les riches font de grandes dépenses; mais ceux qui n'en sont pas capables, se servent du bois commun & ordinaire.

Ils enterrent les enfans au-dessous de deux ans.

Ils ne brûlent pas les enfans qui ont moins de deux ans, mais ils les enterrent; comme nous leur en vîmes faire la cérémonie en cette même plaine. Il ne faut pas néamoins que celui qui se donnera la peine de lire ceci, s'étonne qu'en un même jour & dans l'espace d'une heure, nous aïons vû tant de morts; parce qu'outre que *Cambaïe* est une ville fort spacieuse & très-peuplée, comme le sont toutes les villes & les contrées de l'Inde, les Idolâtres, comme je l'ai remarqué ci-dessus, ne font aussi cette cérémonie de brûler & d'enterrer leurs morts, que le matin à cette heure-là, & en cét

en-

endroit seulement ; tellement qu'autant qu'il en meurt des leurs, dans l'espace des vingt-quatre heures du jour, on les porte tous en cét endroit, & à cette heure-là seulement. On nous donna avis le même jour qu'un Pere Jésuite étoit arrivé à *Cambaïe*, avec une *Cafila* de frégates Portugaises fort nombreuse, qui venoit de *Goa*, lequel alloit par terre à *Agra*. Sur le soir, le Sieur *Albert Scilling* & moi, avec un Marchand Vénitien, nous lui fûmes rendre visite dans la maison où il étoit logé ; & sur l'aveu que je lui fis de la résolution que nous avions prise de partir le lendemain pour *Surat*, je le priai de me donner quelques Lettres de créance pour les Peres Jésuites de *Daman* & de *Bassaim*, d'où j'espérois d'entreprendre le voïage de *Goa* ; ce qu'il me promit de fort bonne grace & avec beaucoup de civilité. Ainsi nous demeurâmes d'acord que nous le verrions le lendemain avant de partir.

Le septiéme de Mars nous visitâmes encor une fois dès le matin ce Frére Jésuite ; en éfet, il n'étoit pas Prêtre. Il me donna des Lettres pour le P. Antoine Albertin qui étoit Italien, Recteur de leur Collége qu'ils ont en *Daman*, & pour le P. Recteur de leur Collége de *Bassaim*, par lesquelles il les prioit, puisqu'il m'étoit impossible de m'embarquer à *Cambaïe* avec la *Cafila* des Portugais, à cause que je ne pouvois pas me dispenser de retourner à *Surat*, pour y prendre mon équipage que j'avois laissé dans les vaisseaux qui m'y avoient porté, qu'au moins ils me fissent la grace, étant arrivé à *Daman* ou à *Bassaim*, où je ne

ne manquerois pas de me rendre pour y trouver la *Cafila* (parce que j'y devois passer en m'en retournant) de me procurer une commodité pour aller à *Goa*, & les moïens de vaincre toutes les dificultez qui se pourroient rencontrer en ces quartiers-là, qui m'étoient inconnus. Je chargeai aussi le F. Jésuite de quelques Lettres, que je lui donnai pour leurs Peres, qui demeurent à *Agra*. Je leur avois autrefois écrit de Perse, pour les prier de m'envoïer quelque copie correcte des Livres Persans, que leurs Peres avoient faits en cette Cour, & que je voulois faire imprimer à Rome. Comme le Sieur *Albert Scilling* m'avoit assuré que cette Lettre y avoit été fidèlement renduë, que lesdits Peres d'*Agra* me connoissoient de réputation, sur le recit que plusieurs qui m'avoient vû dans la Perse leur avoient fait de moi, & particuliérement le Sieur Albert, je leur écrivis une seconde Lettre, & leur fis civilité de *Cambaïe*. Je les priai que, comme j'étois sur le point de partir pour *Goa*, ils eussent la bonté de m'y donner de leurs nouvelles, & de se souvenir de m'envoïer les Livres, que je leur demandois.

Musique d'un Indien fort agréable.

Aïant donc pris congé du F. Jésuite, nous retournâmes à l'Hôtel de Messieurs les Hollandois pour y faire collation, pendant laquelle on me procura un divertissement de Musique fort agréable, dont nous fûmes tous redevables à un Indien qui chantoit fort bien, & qui touchoit agréablement un certain instrument d'une forme extraordinaire, dont on se sert dans l'Inde.

Je

Je vous avouë que j'y pris grand plaisir; parce que cette Musique n'étoit pas importune, comme celles des Indiens communs & ordinaires, laquelle ne consiste qu'à faire un bruit étrange que je ne puis soufrir. Au contraire celle-ci, dont l'harmonie n'étoit pas fort éclatante, est très-douce & très-agréable. Il est vrai que le Musicien étoit savant en son art, à la mode du païs, aïant demeuré plusieurs années à la Cour de *Visapor*, au service d'*Aldilciah*. Son Instrument étoit composé de deux citroüilles rondes, teintes d'un noir que le vernis rendoit éclatant, avec quelqu'ouverture qui formoit le corps de cet instrument pour en tirer le son. Ces deux citroüilles étoient entées sur les deux bouts d'une petite planche de bois, de la longueur de trois palmes; sur cette petite planche on avoit tendu plusieurs cordes de laiton ou d'acier, que plusieurs petites tablettes portoient, comme autant de cillets ou de chevalets, qui marquoient les touches qu'il parcouroit de la main gauche pour varier les acords, pendant que de la main droite il pinçoit les cordes, non pas avec les doigts ni avec les ongles, mais avec de certains fils de fer qui s'ajustent à de petits aneaux faits comme des dez à coudre qu'il avoit au bout de ses doigts, dont il touchoit les cordes fort doucement, en battant seulement du haut en bas; & de cette façon l'harmonie en étoit très-agréable. Pour joüer plus facilement de cet instrument, il l'avoit suspendu au col, & le tenoit devant lui, de la même façon que nous tenons le lut. Une de ces citroüilles pendoit par der-

Descrition d'un instrument de musique dont se servent les Indiens.

rié-

riére sur l'épaule gauche, & l'autre sur le côté au-dessous du bras droit, ce qui n'avoit pas mauvaise grace.

Cette Musique étant finie, & notre collation achevée, nous partîmes de *Cambaïe*, escortez de tous ces MM. Hollandois, qui nous acompagnérent l'espace de deux *Cos* hors de la ville, presque jusqu'au passage que je vous ai décrit ci-dessus; parce que nous devions retourner sur nos pas & tenir la même route que nous avions parcouruë en venant. Nous atendîmes quelque-tems que l'heure de faire ce trajet fut commode. Nous traversâmes ensuite avec la *Cafila*, qui étoit composée de quantité de carosses, de chariots, de gens de cheval & de pié, cet espace de cinq *Cos*, dont le terrain est humide, de même que les quatre autres qui sont couverts d'eau, & dont la seconde fut la plus dangereuse, comme la plus profonde, & passâmes même, avec cette diférence néanmoins que l'eau se trouva beaucoup plus haute en retournant, qu'elle n'étoit lorsque nous la passâmes la premiere fois; de maniére qu'elle entra dans tous les carosses, & avec tant de violence, que pour s'en défendre, nous fûmes contraints de nous déchausser, de nous tenir debout, & d'avoir recours à l'impériale des carosses, que nous n'abandonnâmes jamais, parce que les plafonds même les plus élevez de ces carosses furent inondez de la hauteur d'un pié & davantage. Les bœufs & les chevaux n'y étoient pas moins empêchez; car à peine pouvoient-ils tenir la bouche hors de l'eau, & si quelques hommes que nous

avions

avions menez exprès avec nous, qui environnoient à pié nos carosses, qui sont extrémement legers, ne s'en fussent rendus les maîtres contre la rapidité de l'eau, & que nous n'en eussions pas rompu le cours par une foule de gens de pié, qui s'étoient unis ensemble, & qui se tenoient par la main à la droite des carosses, pour s'oposer à la violence de la Mer, qui commençoit à s'enfler avec la marée, l'eau nous auroit infailliblement emportez.

En ce même endroit du côté de la terre, à main gauche, mais dans ces espaces dont le terrain est humide, vers les Barques du Fleuve qui entre dans la Mer, nous aperçûmes de loin de certains oiseaux aussi grands que des coqs d'Inde, & peut-être plus gros, qui alloient plûtôt en courant qu'en volant. Je m'en informai particuliérement, & l'on me dit que ces oiseaux étoient ceux-là même que les Portugais nomment, à cause de la beauté & de la diversité de leur plumage, *Paxaros flamencos*. Mais je crois que ce sont de ces oiseaux, du bec desquels *Mir Mahamed* fait des bagues en *Hispahan* pour le Roi, qui se persuade, comme je crois, que ce bec est celui du *Cocnos*, ou Phénix, qui n'est pas néamoins un oiseau de riviére, selon les Auteurs qui en ont traité à fonds, & qui avoüent tous que cette sorte d'oiseau n'abandonne jamais le sommet des Montagnes.

Nous sortîmes à la fin de ce dangereux passage, & continuans nôtre chemin, nous nous rendîmes le soir au même village de *Giambuser*, où en venant la premiére fois nous

nous avions logé. Le 8. de Mars, nous continuâmes notre marche à la pointe du jour, & traversâmes l'eau salée du petit fleuve *Dilavel*, & sur les six ou sept heures du soir, nous arrivâmes à *Barocci*, & descendîmes dans un fort beau logis, qui apartient aussi à Messieurs les Hollandois. Mais avant d'entrer dans *Barocci*, nous vîmes, du chemin que nous tenions & à quelque distance de la ville, un fort beau bâtiment, que l'on a élevé sur une fameuse sépulture, sans avoir pû savoir de qui elle étoit. Mais à la voir on jugea facilement qu'elle est d'une personne de grande condition, outre que les Mores la considérent comme une chose sainte & sacrée. Ce mausolée est situé fort agréablement parmi de certains arbres, sur le bord d'un petit lac ou réservoir. Outre la principale sépulture, qui est seule au lieu le plus éminent & le plus honorable, l'on voit encor dans une des principales parties de cét édifice, plusieurs autres sépulchres tous de marbre enrichis de sculptures, & d'autres fort beaux ornemens, qui renferment sans doute, ou les femmes & les enfans, ou d'autres parents de celui à la mémoire duquel ce Mausolée a été érigé; parce qu'ils sont tous d'une même maniére, & peut-être d'un même tems. On y voit aussi tout à l'entour plusieurs autres sépultures de Mores, qui se font enterrer-là par une dévotion particuliére qu'ils ont pour ce petit détroit, ce qui me fait croire que la principale sépulture n'est pas seulement d'une personne de qualité & d'un Prince, comme elle le montre assez par sa magnificence, mais

Description d'un Mausolée.

Le Sieur della Vallé y remarque plusieurs sépultures fort considérables.

en-

encore d'une personne morte en quelque opinion de sainteté parmi les Mores. Quelqu'un me dit que tout cét édifice avoit été fait à la mémoire d'un Roi Tartare, qui avoit commandé en ces quartiers-là, & qui s'y étoit rendu très-fameux; mais j'ai peine à croire cette circonstance d'histoire; & je ne vous la raconte pas aussi comme véritable, parce qu'en éfet elle vient d'un lieu qui m'est tout-à-fait suspect.

Le neuviéme de Mars nous partîmes de Barocci, & passant au sortir de la ville le fleuve dans une barque, nous fûmes loger le soir au même village de *Périal*, où nous avions déja couché en venant. Le dixiéme de Mars, après avoir fait le peu de chemin qui restoit, & traversé le fleuve de *Surat* dans une barque au passage ordinaire, nous arrivâmes enfin sur le midi à *Surat*, où j'allai descendre à la même maison que j'ocupois auparavant, de la part de M. le Commandeur des Hollandois, où je trouvai aussi la fille d'un de ces Marchands Arméniens ou Syriens que j'avois vûs à *Ahmedabad*, qui y avoit pris son logement avec un de ses fréres, en la compagnie duquel elle s'étoit renduë à *Surat*, pour épouser dans peu un certain Hollandois nommé Guillaume, auquel elle avoit été promise en mariage dans *Ahmedabad*. Par cette raison elle logeoit avec nous en cette même maison, dans laquelle il se trouvoit encor beaucoup d'autres apartemens qui n'étoient pas ocupez. On m'assûra, en arrivant à *Surat*, que *Sultan Chorrom* étoit venu à la tête de son armée devant *Agra*, qu'il avoit pris & saccagé cette ville, mais qu'il

qu'il n'avoit pû se rendre maître du Château, que ses gens & lui-même y avoient exercé de grandes cruautez envers les habitans, pour les obliger à leur fournir ce qu'ils demandoient, & sur-tout qu'ils avoient fort maltraité plusieurs Dames de condition, & commis d'autres semblables actions indignes de gens d'honneur, qui le rendoient odieux & insuportable à tout le monde. Le bruit couroit aussi que le Roi s'étoit assuré de la personne d'*Asaf Cham*, comme suspect dans les afaires d'Etat & de la presente rebellion. Néamoins on ne parloit plus de ses afaires avec beaucoup de certitude, ni que le Roi se hâtât fort d'aller contre son fils, mais qu'il étoit encor fort éloigné, & qu'il ne venoit qu'à petites journées.

Le treiziéme de Mars, dans la pensée que j'eus que le retour de la *Cafila* Portugaise de *Cambaïe* pour *Goa* s'aprochoit; comme je desirois fort de me joindre à elle pour faire mon voïage, vû que je ne pouvois pas espérer d'aller par terre, à cause de la pesanteur de mon bagage, de la longueur du chemin, & qu'il n'y avoit point de sûreté par mer, à cause des incursions continuelles des Corsaires *Malabares*. J'envoïai un Courrier à *Daman*, ville de la dépendance des Portugais, & qui n'est pas éloignée de *Surat*. Je lui recommandai de porter de ma part au P. H. Albertino Recteur du Collége des Peres Jésuites, la lettre que leur Frére m'avoit donnée dans *Cambaïe*, & que j'acompagnai d'une autre pour le même Pere, par laquelle je l'informois du dessein que j'avois. Je le priai en mê-

Le Sieur della Vallé envoïe un courrier en Daman.

même-tems de m'envoïer de *Daman* une de ces barbes legéres, qu'ils apellent *Almadie*, qui n'apréhendent pas tant les Corsaires à cause de leur vîtesse, pour me faire passer plus facilement de *Surat* à *Daman*, où je desirois de me rendre pour joindre la *Cafila*; puisque je ne pouvois y aller dans une barque de *Surat*; car les Mariniers de *Surat* n'avoient pas voulu embarquer mon équipage, qui étoit dans les vaisseaux Anglois, à moins que je ne la fisse auparavant porter à la ville, pour la faire contrôler à la Doüane & obtenir une permission de l'enlever. Je prévoïois qu'outre l'incommodité du chemin, on m'auroit fait sans doute quelque dificulté, à cause de quelques Livres Mores que j'emportois, des funestes dépoüilles de ma chére *Maani*, & de plusieurs autres curiositez. Ainsi pour m'afranchir de tous ces embarras, je priois le Pere de m'envoïer exprès une barque de Daman, pour me prendre au Port de *Sohali*, où les Navires sont à l'ancre, & où je ne manquerois pas de me rendre avec tout mon équipage. Mais afin que la barque Portugaise que je desirois vint avec plus de sûreté & sans rien craindre, quoique cette précaution fût inutile, parce que plusieurs barques de *Daman* s'y rendoient souvent secrettement sans escorte pour debiter leurs denrées dans les vaisseaux Anglois, je lui envoïai deux passeports; l'un de MM. les Hollandois, & l'autre de Messieurs les Anglois, que les uns & les autres m'acordérent très-volontiers, & avec beaucoup de civilité.

Le quinziéme de Mars fut le premier jour

jour de la fête que les Indiens Idolâtres célébrent au commencement du Printems, avec ces danses dans les ruës & ces épanchements d'eau de nafe qu'ils font par la bouche les uns sur les autres, & d'autres couleurs jaunâtres, qu'ils se jettent réciproquement en joüant pour se divertir, & avec toutes ces autres circonstances de balets, de chansons, & de quantité d'autres divertissemens dont je vous ai entretenu ailleurs, après en avoir été spectateur dans *Ispahan*, où il y a toujours quantité de Banians & d'Indiens Idolâtres, dont je ne prétens pas vous en faire ici de nouvelle description. J'ajoute seulement que la fête fut plus grande & que le concours du peuple y fut plus considérable que dans la Perse, à cause qu'elle se solemnisa en leur païs, & dans une ville qui n'est presque remplie que d'Indiens Idolâtres, qui y sont les plus puissans & qui font le plus de dépense. Je ne vis rien pendant les trois jours que cette fête dura dans *Surat*, que ce que j'avois déja observé dans *Ispahan* & marqué dans mes écrits. Le dix-huitiéme de Mars nous fûmes tous invitez de nous rendre à l'Hôtel de Messieurs les Hollandois, pour y assister à la cérémonie des épousailles qui s'y fit de la Demoiselle *Marian*, fille, comme je vous ai dit, de ce Marchand Arménien ou Sirien, qui demeure en *Ahmedabad*, avec le Sieur Guillaume Hollandois, & au superbe festin dont on y régala la compagnie, auquel toutes les Dames Chrétiennes d'Europe, qui étoient alors dans *Surat*, se trouvérent avec la mariée; savoir, une Portugaise que l'on

Fête que les Indiens célébrent au commencement du Printems.

prit

prit dans ces Navires que l'on ataqua il y a quelque-tems, dont on se rendit les maîtres, & qui a épousé aussi un Hollandois, *Mariana* Babilonienne, femme d'un autre Hollandois, avec elle ma petite Demoiselle *Mariana Tinatin* & une autre Damoiselle indienne de naissance, qui étoit aussi fiancée à un Hollandois. Il faut remarquer ici que plusieurs de ces Hollandois, après avoir pris femme dans l'Inde, en quelqu'endroit qu'ils en trouvent, ou blanches ou noires, telles qu'elles sont, se rendent dans leur nouvelle *Batavia*, qu'ils ont bâtie dans l'Isle ou *Java* la grande, vers un lieu qu'ils apellent *Giagatora*, à la faveur de plusieurs beaux priviléges que leur République acorde à ceux qui veulent y aller pour la peupler, jusques-là même que ceux qui ne peuvent avoir de femmes libres en mariage, en achetent d'esclaves, qu'ils afranchissent, pour s'en faire des femmes légitimes & aller de compagnie habiter cette contrée. Il n'y eut d'hommes à ce festin que M. le President des Anglois, avec tous ceux de sa Nation; tous les Messieurs les Hollandois, le frére de la mariée, le Sieur Albert Scilling, & moi, & enfin tous les Chrétiens Européens qui se rencontrérent alors dans *Surat*.

Il reçoit réponse à la lettre qu'il avoit envoïée.

Le vingt-uniéme de Mars, un Courrier d'*Agra* se rendit à *Surat* chez Messieurs les Hollandois, les assûra que Sultan *Chorrom* avoit nouvellement saccagé & mis au pillage une seconde fois la ville d'*Agra*, où les soldats avoient encor exercé de plus grandes cruautez qu'auparavant, pour se vanger peut-être, lorsqu'ils en ataquérent in-

inutilement la Citadelle, de l'afront qu'ils y reçûrent & de la perte qu'ils firent de plusieurs des leurs, par la généreuse résistance des assiégez, qui les repoussérent vigoureusement & en gens de cœur. Enfin mon Courrier vient d'arriver en cette ville de *Surat*, où je l'atendois, avec des Lettres, qu'il m'a aportées dès le matin de la part du Pere Antoine, qui me mandoit qu'il n'y a plus qu'une de ces barques subtiles à *Daman*, qu'elle doit être arrivée depuis peu au Port de *Surat*, & qu'un certain *Sebastien Loüis* en étoit le Patron; que je le voïe sur ce sujet, assurément il me prendroit, après que je serois convenu avec lui de ce que je voudrai lui donner; que si par hazard il ne s'y trouve plus, & qu'il soit parti, je lui fasse savoir à *Daman*, qu'il le renvoïeroit incontinent, & que pour cet éfet il retient les passeports que mon Courrier lui a portez de ma part pour la sûreté de la barque. Desorte que sans perdre de tems je fus à la riviére, où je trouvai d'abord ledit *Sebastien Loüis*, avec lequel je suis tombé d'acord qu'il me viendroit prendre avec sa barque, qui est à l'ancre au-dessous de la ville; non pas en cet endroit-là, mais un peu plus loin au Port de *Sohali*, au-delà de l'embouchûre du fleuve, pendant que j'irai par terre vers le Port, pour partir infailliblement demain. Il ne me reste plus à present qu'à prendre congé de M. le Commandeur des Hollandois, & de M. le President des Anglois, ausquels je suis infiniment obligé des témoignages d'affection qu'ils m'ont rendus pendant tout le tems que j'ai demeuré en cette

ville, mais particuliérement à M. le Commandeur, duquel je conserverai un souvenir très-particulier tant que je vivrai. Je ne manquerai pas, avec la grace de Dieu, de vous écrire de *Goa*, aussi tôt que j'y serai arrivé. Cependant je vous baise très-humblement les mains.

De Surat le 22. de Mars 1623.

Fin du Tome VI.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans le sixiéme Volume des Voïages de Pietro della Vallé.

A.

S 2

B.

C.

D.

E.

G.

H.

I.

K.

L.

Lar-

M.

O.

P.

Sciah

T.

V.

Fin de la Table du Tome VI.

